

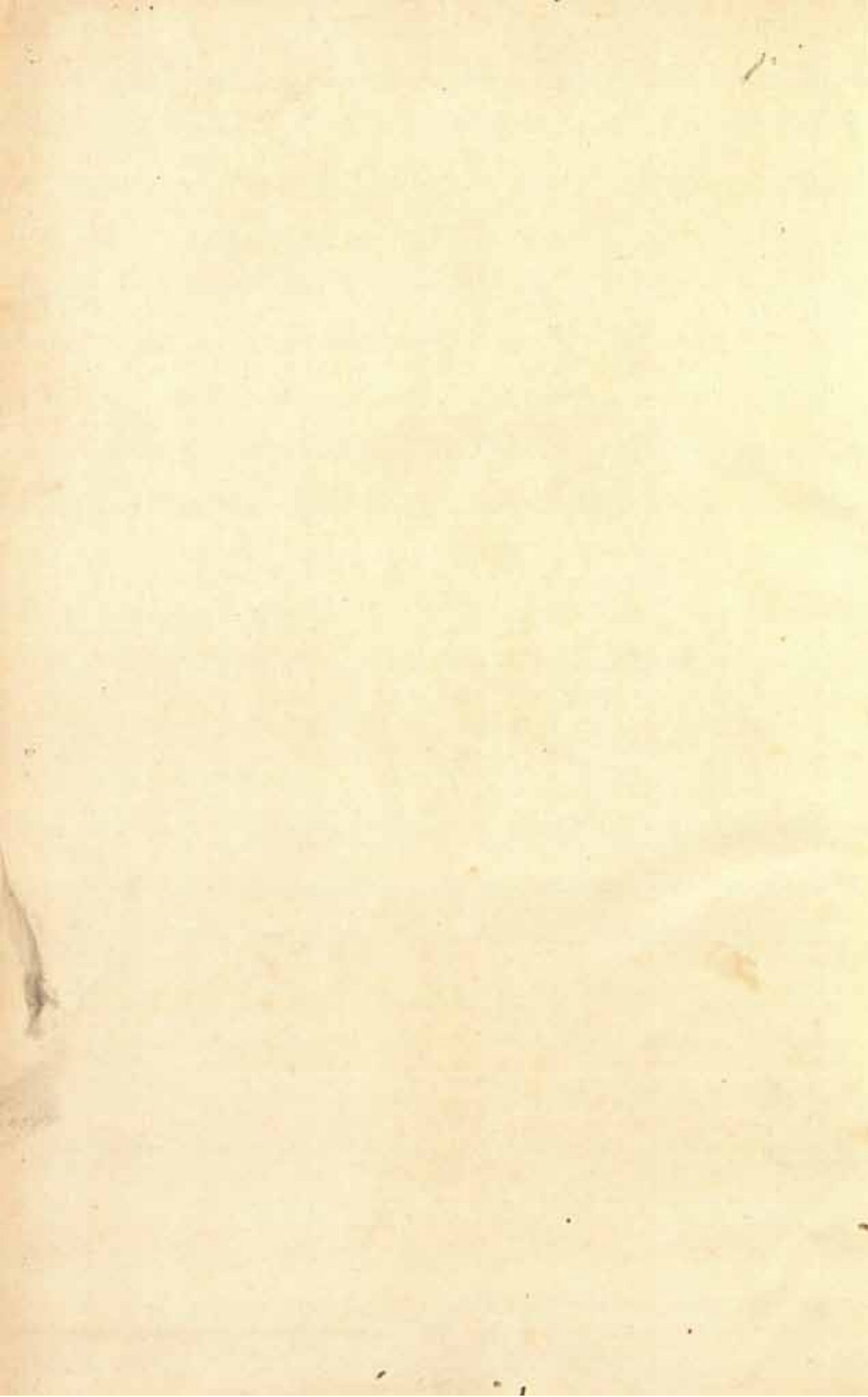
GOVERNMENT OF INDIA
DEPARTMENT OF ARCHAEOLOGY
CENTRAL ARCHÆOLOGICAL
LIBRARY

CALL No. 891.05/B.E.F.F.O.
ACC. No. 32072

D.G.A. 79.

GIPN—S4—2D. G. Arch. N. D./57.—25-9-58—1,00,000.





(4707)



BULLETIN

DE

L'ÉCOLE FRANÇAISE

D'EXTRÊME-ORIENT

NOT A REPLY



5114 2103

BULLETIN

DE

l'École Française

D'EXTRÊME-ORIENT

32072

TOME XXXV. — 1935



Ag 70



891.05
B.E.F.E.O.

HANOI

—
1936

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL
LIBRARY, NEW DELHI.

Acc. No. 32072

24.7.57

Call No. 091.05/B.F.F.D

A LA MÉMOIRE

de

LOUIS FINOT

Membre de l'Institut
Professeur honoraire au Collège de France
Fondateur et Directeur honoraire
de l'Ecole Française d'Extrême-Orient
(20 juillet 1864 ÷ 16 mai 1935)

SYLVAIN LÉVI

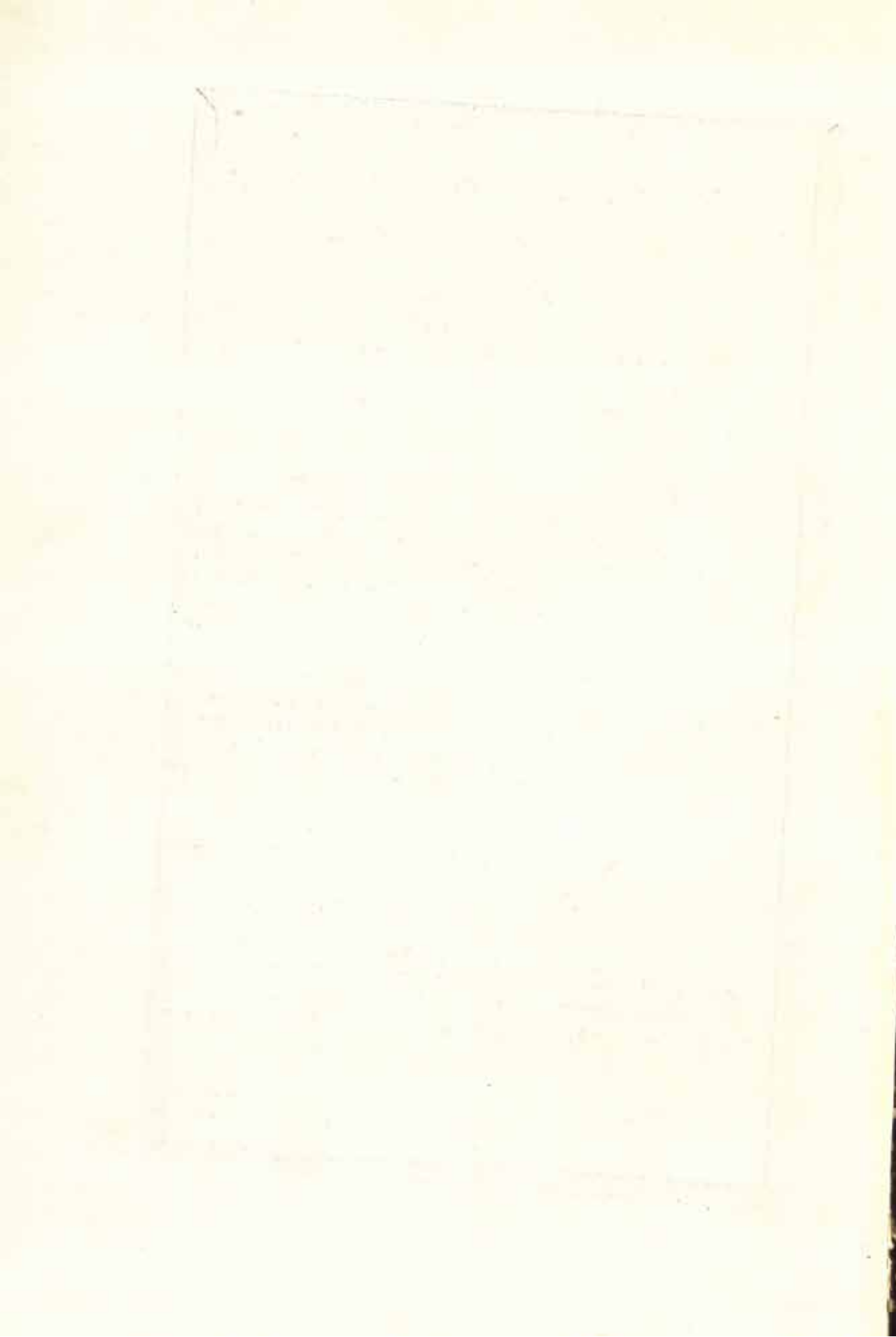
Professeur au Collège de France
Président de la Société Asiatique
Membre d'Honneur
de l'Ecole Française d'Extrême-Orient
(28 mars 1863 ÷ 30 octobre 1935)

GEORGES-ALEXANDRE TROUVÉ

Architecte diplômé par le Gouvernement
Membre permanent
de l'Ecole Française d'Extrême-Orient
Conservateur d'Angkor
(2 février 1902 ÷ 18 juillet 1935)

GÉRARD VAN OEST

Directeur des "Éditions d'Art et d'Histoire"
Éditeur
de l'Ecole Française d'Extrême-Orient
(24 décembre 1875 ÷ 12 septembre 1935)



COMPLÉMENT A L'ART KHMÈR PRIMITIF ⁽¹⁾

(Publications de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, tomes XXI et XXII)

Par H. PARMENTIER

Chef honoraire du Service archéologique de l'Ecole Française d'Extrême-Orient.

INTRODUCTION.

Depuis l'année 1927 où nous avons mis un point final, d'ailleurs provisoire, à notre étude de *L'art khmèr primitif*, un certain nombre de monuments datant de cette époque de l'art cambodgien, ont été découverts ou retrouvés, et nous avons pu les examiner en détail. En outre, toute une série de vestiges et de sculptures intéressantes, près de 500 points, parfois, mais rarement des édifices entiers, ont été reconnus grâce à une enquête minutieuse dans le centre du Cambodge, effectuée par nos dévoués collaborateurs : M. PARIS, successivement résident de Tàkèv, puis de Prei Vén, et M. R. DALET, agent des Postes à Phnom Pén. Ce dernier, qui a passé systématiquement en revue toutes les pagodes dans l'intention d'y noter les nombreux vestiges archéologiques qu'elles contiennent, donne plus loin dans le *Bulletin* un relevé général de ses découvertes, en insistant plus spécialement sur les vestiges d'art classique qui risqueraient de rester encore longtemps inédits, tandis que ceux qui appartiennent à l'art primitif vont être décrits dans ce *Complément* suivant le plan appliqué dans l'étude de l'AKP. Une note générale, à la fin de cette introduction, donne la répartition des points nouveaux entre les collaborateurs à qui j'en dois la connaissance et souvent l'étude. Ces points sont désignés par un numéro composé d'une partie entière et d'une partie décimale : la partie entière est le numéro même du monument le plus voisin déjà classé par L. de LAJONQUIÈRE ; ils viendront ainsi s'interposer aisément dans le grand et précieux travail de l'IK. D'autre part et pour aider à les reporter dans l'AKP., nous suivrons d'aussi près que possible l'ordre de cet ouvrage. Disons tout de suite que ces découvertes n'ont guère changé les résultats auxquels nous

(1) L'ouvrage qui reçoit ce premier *Complément* sera désigné par l'abréviation AKP., le *Bulletin de l'Ecole* par BE., l'*Inventaire des Monuments Khmers* de Lunet de LAJONQUIÈRE par IK., notre *Inventaire des Monuments Camb* par IC., le *Cambodge* d'AYMONIER par C., les quatre derniers suivis de l'indication du tome.

avait conduit notre étude antérieure, et que les chapitres généraux, I d'une part, VI à XI de l'autre, n'ont guère été modifiés par les dernières trouvailles.

Les points, dans la mesure où nous le pourrons, seront accompagnés de leur localisation administrative et de leurs coordonnées géographiques en grades. Dans la désignation administrative Khūm, Khând et Khêt sont abrégés en K₁, K₂, K₃. Les noms sont établis suivant la transcription de l'Ecole quand ils ont pu être obtenus en caractères : le nom de la pagode est alors précisé par la forme exacte « Vât ». Le nom est souvent assez différent de celui qui est donné par les cartes ; quand le rapprochement serait trop difficile, la forme bâtarde est indiquée. Le nom « Vat » sans accents marque l'impossibilité où nous nous sommes trouvés d'établir la forme correcte. Les coordonnées géographiques ne sont exactes que dans les régions où les cartes au 100.000^e ont été mises en circulation ; ailleurs elles ne sont qu'approximatives.

Parmi tous ces vestiges, un certain nombre ne peuvent être rapportés sûrement à une des deux grandes séries de l'art khmèr plutôt qu'à l'autre : tout au plus leur état de ruine complète et de long abandon tendraient-ils à leur faire attribuer une ancienneté plus grande ; mais cette décrépitude peut être l'effet du mauvais sort qu'ils ont subi. L'emploi des schistes pour les encadrements de baies et de *pesant* dans les ustensiles du temple sont des indices, mais non des preuves, que le monument ruiné était d'art primitif. Car, si l'art classique a rarement employé cette matière, ou utilisé cet instrument dans son mobilier religieux, il n'y a pas là une règle absolue ; il n'est guère que l'emploi du *somasūtra* qui semble à peu près caractéristique de l'art primitif ; aussi est-ce le seul que nous retiendrons. Sous ces réserves, ce *Complément* qui va jusqu'au 15 octobre 1934 compte encore 200 points environ, doublant presque la série antérieure de l'AKP, qui n'en comporte guère que 280 ; il est vrai que la plupart y sont des édifices entiers alors que ces derniers ne dépassent pas ici la dizaine ⁽¹⁾.

(1) Voici la répartition des points nouveaux entre leurs inventeurs. Nous les remercions ici de leur précieuse collaboration : Feu BOUCHOT, archiviste du Gouvernement de la Cochinchine : 913. Feu MERCIER, résident de Stûn Trêñ : 320. M^{lle} NAUDIN, conservateur du Musée Blanchard de la Brosse : 906, 2 et 4. M. PARIS, administrateur : 1 ; 1, 2 ; 2 ; 5 ; 6 ; 6, 2 ; 7 ; 7, 4, 8 ; 12, 4 ; 13 ; 13, 3, 4 ; 14 ; 14, 4 ; 15 ; 16 ; 16, 2, 11-12 ; 17 ; 25, 15 ; 43 ; 43, 12 ; 46 ; 47 ; 48 ; 52 ; 52, 5 ; 53 ; 53, 4, 8, 12 ; 55, 2, 5 ; 56, 3, 16, 17 ; 57 ; 63 ; 63, 3 ; 64 ; 66 ; 66, 2 ; 67 ; 67, 4-7, 14, 17. M. DALET, du service des Postes : 8, 3 ; 12, 4 ; 14, 8, 10, 11 ; 16 ; 16, 10, 14 ; 22, 8 ; 25, 4-6, 14, 16 ; 27, 8, 9, 11-14 ; 28 ; 28, 6-8 ; 29, 5-7 ; 30, 4, 5, 7, 11 ; 31, 3, 6-8 ; 34, 4 ; 36 ; 40, 4 ; 53 ; 66 ; 66, 4 ; 68, 5 ; 70, 4, 6, 7, 13 ; 71, 2, 5-6, 9 ; 72, 8-10, 12, 13, 16 ; 73, 10, 11, 15, 21-23, 25 ; 74, 2-4, 8, 14 ; 76 ; 76, 2, 4-8, 12, 17, 18, 21-24, 27, 29-40 ; 78, 3, 7 ; 79, 7, 9 ; 80, 3, 5, 6, 10, 11 ; 84, 3, 6, 7 ; 84, 5 ; 88, 2 ; 89, 7 ; 102, 5 ; 103, 2, 6 ; 104, 6-9 ; 105, 4-8 ; 126, 2-5 ; 142 ; 142, 2, 8, 13 ; 146, 5, 6, 11 ; 148, 3, 6 ; 149, 2 et 3 ; 150, 3-5 ; 151, 2 ; 154, 3 ; 186, 4 ; 856, 2, 4 ; 906, 2-5. M. MARCHAL, chef du Service archéologique de l'Ecole Française d'Extrême-Orient : 535, 2 ; 544, 2 ; 588, 2. M. TROUVÉ, conservateur d'Ankor : 592, 2 ; 594.

1^{re} SECTION, EN RAPPORT AVEC LA PARTIE INITIALE DU CHAPITRE III :
POINTS NOUVEAUX DE COCHINCHINE ET DU DELTA DU MÉKONG.

En faisant le tour de Hà-tiên au Cap, nous rencontrons d'abord sur une vague ligne de Châu-độc à Rạch-giá le *VẬT THLEÏN* 906, 3 ⁽¹⁾ : on y trouve de vieilles briques et une cuve à ablutions en grès schisteux qui pourrait être d'art primitif. Le détail intéressant est qu'une pierre inscrite aurait été maçonnée dans l'autel. AYMONIER (C., I, 146) y mentionne une stèle de 27 lignes peu lisible (Cæ. 1) qui serait du VI^e siècle çaka. De LAJONQUIÈRE (IK., III, 479) la dit, sans doute par erreur, du VI^e de notre ère.

TAM-BIẾU 906, 2 ⁽²⁾, offre à l'Est, au pied du mât de la pagode, une pierre fichée en terre verticalement qui semble un canal de *somasūtra* ; un autre bloc qui pourrait être une partie de marche est accompagné de fragments de briques.

Un abri de *nāk tā* au Nord de *TRITON* 906, 5 ⁽³⁾, se trouve au pied d'un gros arbre qui semble enserrer divers débris dans ses racines ; il abrite un bloc en granit, seuil ou linteau vrai, de 1 m. 30 de longueur ; un canal de *somasūtra* semble de matière analogue ; sa section inférieure est en demi-cylindre peu soigné. A côté sont les débris d'une statue féminine du premier art classique, très dégradée.

Le *VẬT PRÁH THẬT* 906, 4 ⁽⁴⁾, est encore entouré d'un bassin-fossé. On trouve en ce point une petite cuve à ablutions en schiste, fichée en terre, avec double mortaise rectangulaire et des débris séparés d'un Viṣṇu à quatre bras dont la tête est perdue ; des mains antérieures, l'inférieure gauche, d'un bon dessin, reposait sur le pommeau arrondi d'une massue, tandis que la droite, perdue, était soutenue par un pan d'étoffe tombant le long de la cuisse et débutant par une spirale.

(Au Nord de Sòc-trang, près du Bassac, la pagode de *PHNOM PĒN KHÀN CỎ'N* 904, 4, sur la route de Trà-vinh à Sòc-trang, en traversant le fleuve entre Đại-ngãi et Tiền-cần, par suite vers 10 G. 78 et 115 G. 23, contient un fort *lînga* ovoïde à courte base octogonale qui doit être voisin de 1 mètre de hauteur.)

Aucune description détaillée et précise n'ayant encore été donnée du point de Tháp-mười 904, nous donnons ici la notice que nous en avons établie en 1931.

L'îlot de la Plaine des Jones, à 500 m. au Sud de la frontière de la province de Mỹ-tho, que les Cambodgiens appellent *PRĂM LOVĒN* et les Annamites

(1) 906, 3 : K₁ Tà Kô ; 11 G. 668 - 113 G. 985.

(2) 906, 2 : 11 663 - 113 964.

(3) 906, 5 : 11 618 - 114 080.

(4) 906, 4 : K₁ Ó Thom ; 11 502 - 114 038.

THÁP-MUỠI 904⁽¹⁾, est connu surtout grâce aux inscriptions qui y furent signalées par AYMONIER. Ces inscriptions doivent provenir d'un temple d'art primitif qui y a laissé de maigres vestiges. L'îlot, peu élevé au-dessus des eaux, est occupé par une pagode sur l'emplacement du vieux monument et par quelques masures.

Derrière la pagode, le terrain qui n'est jamais inondé se continue en décombres de briques et surtout de tuiles sans montrer aucun vestige net. On y voit deux cuves de maçonnerie entourant un arbre, évidemment annamites, et un bloc informe de granit, peu important, à l'Ouest. Au Sud-Est est un fragment d'un énorme piédestal de grès. C'est un angle, bas ou haut, sobrement mouluré. Contre un banian, derrière la face O. de la pagode, vers l'angle S., se trouve une grande pierre qui paraît être un linteau vrai de porte à larges piédroits ; il est en granit. On voit également le bout d'une marche en accolade très mince.

Au Sud de la pagode, une autre dalle est un piédroit important de 74 cm. environ de largeur sur 1 m. 40 de hauteur et 20 cm. d'épaisseur. La pièce est incomplète dans le bas. Un autre bloc, de granit blanchâtre, est informe ainsi qu'un morceau de grès. Autour sont d'autres parties de linteaux vrais ; plus à l'Est est un grand fragment de piédroit en marbre schisteux. A l'angle S.-E., à côté, est une cuve à ablutions destinée à une statue devant chevet ; la cuve très plate, a son bec au Nord. Un autre morceau de piédestal (?) forme perron à l'angle S.-E.

En avant, à l'Est et en contrebas, sont une grosse pièce de latérite et deux ou trois blocs carrés énigmatiques. Sur la face N. de la salle en avant de la pagode se voient trois pierres dont l'une semble encore un morceau d'un grand piédroit avec tenon.

Servant de perron au coin N.-E. de la pagode, est un fragment de plinthe d'un énorme piédestal qui paraît avoir été composé de dalles verticales comprenant des moulures simples inférieures. Le perron de l'axe est fait encore de deux piédroits en dalles de pierre schisteuse.

Au Nord-Ouest de la pagode, à 200 m. environ, est un monticule informe de briques creusé d'un trou, et à côté, une roche artificielle bizarre, sans forme ; au-dessus est une cuve à ablutions, de 10 cm. d'épaisseur, destinée à recevoir une image en longueur.

Plus au Nord-Ouest encore, un tombeau ruiné — d'un général de Gia-long, dit-on — est fait de briques empruntées à l'un ou l'autre tas.

Enfin, dans une maison voisine, en avant de la pagode, un morceau de piédroit en schiste sert de banc. Un autre beau piédroit a été transporté au Trésor de Sadec.

En dehors de ces vestiges de constructions, qui au minimum indiqueraient trois tours (cinq piédroits au moins), il y a les débris de piédestaux et de statues

(¹) 904 : 11 82 - 114 85.

mentionnés plus haut, qui évoqueraient un nombre de sanctuaires plus important encore. Ce sont, sans autre ordre que leur lieu de rencontre : à l'Ouest du *vât*, les pieds d'une petite statue devant un arc réduit au bas d'une de ses piles ; un autre fragment de buste de statue plus petite ; une petite main appuyée sur un support et tenant une boule, fragment d'une statue minuscule qui n'aurait guère eu plus de 20 cm. de hauteur.

En avant et en contrebas du *vât*, se voit une partie d'un énorme *pilier* en deux pièces : le morceau se présente comme un prisme octogonal entre deux éléments à section carrée. C'est peut-être une partie de la pierre inscrite dite en forme de mire. Le côté de la partie carrée mesure environ 22 cm.

(Sur l'autel même de la pagode, derrière le Buddha assez récent et sans intérêt, il y a au centre un *liṅga* à triple section. Le *liṅga* est ovoïde ; son filet, mince et saillant, est dessiné ; le pli du prépuce forme une courbe raide, avec un trait gravé au-dessus. C'est la forme habituelle à l'art primitif. La pièce mesure environ 1 m. 15 de hauteur. Par devant est une pierre informe qui semble l'ébauche d'une statue de Viṣṇu. Au Nord se voit une statue debout, à quatre bras, sans tête ni extrémités ; un pied d'une statue plus grande ; les cuisses d'une autre dans un sarong à rayures verticales ; une partie de tête à chignon cylindrique ; un morceau montrant un sarong long qui se termine en bas par de petits plis très détaillés ; un autre remonte sous le nombril hors de la ceinture, à la droite propre de la statue. Enfin existe une statue à chignon cylindrique dont le bas de la tête se détachait devant une auréole circulaire ornée. — Au Nord, une statue plate, presque informe.)

Dans le *vât*, sur un autel secondaire, en face de l'autel principal, est un petit *garuḍa* de bronze, d'un travail assez grossier qui semble un insigne à placer au bout d'une hampe ; il est d'art classique et même paraît d'assez basse époque. Il a les yeux très cornus, porte un *mukuta* avec pans ornés qui redescendent en pointe. Les bras, levés, ont une silhouette d'ailes ; les cuisses sont garnies de plumes et la queue est accusée en crochet remontant (hauteur 18 cm. environ sur 10 de large). En avant est une petite statue en débris de grès retouchée au ciment et devenue informe. Il existe également un fragment de rouleau de *peṣaṇī*.

AYMONIER (C., I, 139) mentionne en ce point l'existence de quatre inscriptions (Cæ. 5-8) dont une est à Saigon (Cæ. 5), une seconde à Phnom Péñ (Cæ. 8) et les deux autres perdues. Une cinquième a été trouvée depuis son passage, prise dans la face O. du soubassement de la pagode annamite. Du VIII^e siècle de notre ère, elle comporte 18 lignes avec de nombreux alinéas et donne une liste de redevances (Cæ. 421).

Comme pièce décorative, nous avons à signaler l'extrémité d'un linteau d'art primitif, d'un décor spécial voisin du type II. Le baldaquin vient se terminer par une volute qui rentre en dedans près d'une pendeloque. L'arc offre une rosace à six pétales au pied fort mince. Le bout du linteau est occupé par une figure posée sur un piédestal simple qui paraît à pilastres et montre au centre

une grosse rosace. Cette petite figure qui a un genou en terre présente des deux mains une guirlande. Elle forme avec son support un motif complètement indépendant de l'arc. L'ensemble de ce fragment de linteau pose sur une mince bande à losanges.

Le monument a été en 1931 l'objet d'un dégagement et de fouilles par les soins de M. CLAEYS ; il a été rendu compte de ces travaux dans le *BE.*, XXXI, 610 ; ils n'apportent malheureusement que peu de données nouvelles intéressantes.

M. CLAEYS a vu dans la pagode une statuette de Viṣṇu en bronze de 0 m. 09 à quatre bras qui nous avait échappé, ou qui a été trouvée depuis notre passage. Il signale, à quelques kilomètres à l'Est, un monticule boisé où il y aurait des vestiges de *prāsāt* avec cadre de porte encore debout, mais il lui a été impossible d'aller reconnaître ce nouveau point.

Nous avons mentionné dans l'*AKP.*, p. 108, et dans le *BE.*, XVIII, x, p. 63, divers monticules autour de la délégation de *ĐỨC-HOÀ 914* ⁽¹⁾ ; M. CLAEYS a fouillé l'un de ces tertres près de la pagode de Linh-nguyên, canton de Cầu-an-hạ. La fouille dont il a été rendu compte dans le *BE.* (XXXI, 611 et pl. CXIII et CXIV), a donné le bas d'un *prāsāt* carré redenté, à fausses portes et porte à l'Est. L'intérieur n'a pas révélé de dépôt sacré ; il peut d'ailleurs avoir été pillé autrefois. L'édifice comportait un soubassement et une base aux profils simples. La porte offrait des colonnettes circulaires en grès rose violacé ; la note n'en donne pas la section, probablement circulaire. « Les colonnettes sont à trois bagues plates, ornées d'un décor floral, séparées par deux fois trois filets. Chapiteau et base, d'ailleurs usés, sont de profil maigre et lâche, caractéristique de l'art khmèr primitif... La construction de l'édifice est négligée ; les matériaux sont de qualité douteuse et assez mal employés. » Le seul détail intéressant est donné par un cadre de porte encore en place au voisinage. « L'assemblage y était en onglet, celui-ci faisant toute la largeur de la pièce », aussi bien en seuil qu'en linteau.

(Près de Saigon, notre regretté collaborateur BOUCHOT avait signalé dans la pagode annamite de Long-quảng-tự, dans la localité de Tân-thời-thượng, au village de *BÀ-DIỆM 913* ⁽²⁾, un remarquable *lînga* à triple section, de 66 cm. de haut, où le *lînga* proprement dit, ovoïde, est orné d'une petite tête parée. Ce *lînga* de grès est placé sur un autel le long du mur de la pagode ; il a été classé comme monument historique sous le n° C 42. Sur le gland en sphère elliptique, le filet en saillie vient terminer une sorte de chignon rond bouffant qui s'élève au-dessus de la petite tête. Celle-ci est parée d'un diadème à oreillettes surmonté d'un fleuron. La face a le nez long et la bouche large, un peu retroussée aux commissures des lèvres ; on ne peut distinguer si elle eut

(1) 914 : région de Sơn-trà, province de Cholon : 12 04 - 115 41.

(2) 913 : canton de Bình-trị-hạ, province de Gia-dinh : 12 05 - 115 86.

des moustaches. Les oreilles, très stylisées, portent de larges anneaux ronds en fleur. Le cou paraît montrer des plis de beauté plutôt qu'un collier. C'en est un véritable qui pend sur la poitrine avec un fleuron remontant. Cette petite figure est finement dessinée et très nette d'exécution. Sa datation est délicate et le traitement de la parure ne se rapporte bien à aucune des périodes connues (fig. 1).

Le Ganeça de *TÂN-TRIËU-ĐÔNG* publié dans le *BE.* (I, p. 17 et fig. 2), et mentionné dans l'*IC.* (I, p. 555), semble être d'art khmèr primitif.)

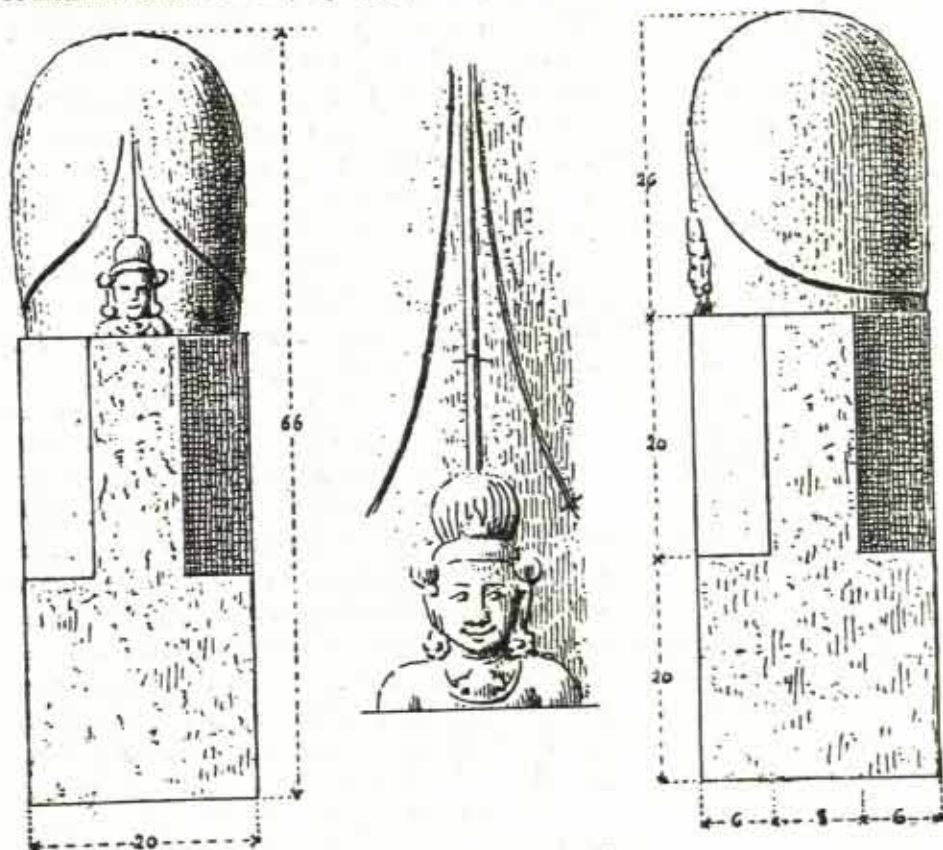


Fig. 1. — LINGA DE BÀ-DIÊM.

2^e SECTION, EN RAPPORT AVEC LA SECONDE PARTIE DU CHAPITRE III :
POINTS NOUVEAUX DANS LE BASSIN DU MÉKONG EN DESSOUS DE PHNOM PÊN,
RÉSIDENCES DE TÀKÈV ET DE KĀMPOT.

Le cours inférieur du Mékong entre Châu-độc et Phnom Pên se trouve dans la région qui a été l'objet des études de MM. PARIS et DALET et nous apporte par suite bon nombre de renseignements nouveaux. Le bassin du bras postérieur, c'est-à-dire la région occidentale, correspond au début de l'*IK.*, I.

Au **VÂT KRÔM 1** ⁽¹⁾, M. PARIS signale derrière l'autel une statue de Ganéça dont le bras est refait en stuc.

Le **VÂT PÔ RÔN 1, 2** ⁽²⁾ est construit auprès d'un carré de levées de 700 m. de côté dont l'origine ne peut à cette heure être reconnue ; il est parfaitement visible sur photo d'avion. Dans cette pagode existait une inscription de grès cassée en deux qui a été transportée au Musée Albert Sarraut de Phnom Péñ sous le n° D 59. Cette stèle, gravée sur deux faces, relate des donations d'esclaves à l'occasion d'une fondation religieuse remontant au VII^e ou au VIII^e siècle

(cf. *BE.*, XXXI, p. 329); elle a été classée au catalogue Cœdès sous le n° 689.

(Au **VÂT LO 2** ⁽³⁾) existe une très curieuse cuve à ablutions circulaire dont le bac est en forme de tête de buffle, évoquant peut-être l'idée de Mahi-*śāśura*, le démon-buffle vaincu par Umā; elle a été publiée dans le *BE.*, XXXI, pl. xxxii, A.)

Le **PR. PHNOM BAYAN 3** ⁽⁴⁾ est précédé, en bas de son grand escalier, par une allée jalonnée de bornes de latérite ; une levée de terre vient aboutir obliquement à cet axe.

Le **PR. KOMPÊN** ou **KAMPÊN 6** ⁽⁵⁾, signalé par AYMONTIER (*C.*, I, 166), n'a, malgré l'affirmation de LAJONQUIÈRE, nullement été rasé. La vieille tour de briques, en carré redenté relevé sur un soubassement important, montre encore deux étages et le second est plus considérable que d'ordinaire. La tour offre un avant-corps peu saillant dont la porte semble s'ouvrir entre des colonnettes rondes de briques. Avant-corps et étage ont été couronnés par les bonzes d'une série de pignons triangulaires et d'un *stūpa* carré. Ces restes appartiennent à l'art primitif par l'esprit des profils et des colonnettes, mais nous n'avons pu encore en faire l'étude nécessaire. Des levées de terre, dont une conduisant au temple, semblent avoir créé une retenue d'eau.

(Au **VÂT SLÈN 6,2** ⁽⁶⁾) se voit sous des broussailles un *līṅga* plus grand qu'un homme (fig. 2) ; il est d'un type nouveau qui se rapproche du type à

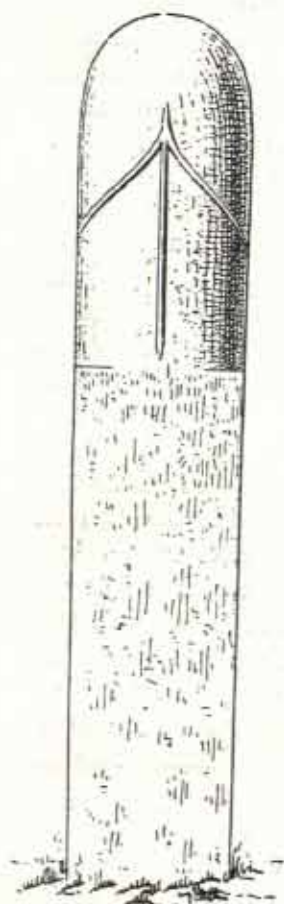


Fig. 2. — *Līṅga* du VÂT SLÈN.

(1) 1 : K₁ Cān Cūm, K₂ Taṃlāp ; 11 830 - 113 923.

(2) 1,2 : 11 845 - 113 890.

(3) 2 : K₁ Cān Cūm, K₂ Taṃlāp ; 11 826 - 113 915.

(4) 5 : 11 819 - 113 907.

(5) 6 : K₁ Kōmpēā, K₂ Taṃlāp ; 11 843 - 113 730.

(6) 6,2 : K₁ Kōc Preč, K₂ Taṃlāp ; 11 882 - 113 725.

triple section : il présente une longue partie en prisme carré qui laisse de petits angles découverts et passe insensiblement à la section circulaire du bulbe ovoïde. Cette longue surface indécise est séparée du gland par une étroite saille de prépuce angulaire dont l'angle aigu est rattaché au premier par un filet vertical. Cette curieuse pièce dont une partie entre en terre montre dans la section visible et dessinée une hauteur de plus de 2 m. 20. Des terrasses de latérite accompagnent le *vât* ainsi qu'un amas de briques anciennes; à 150 m. à l'Est est un grand bassin.)

(Le *PRĀH TRAPĀN* 7 ⁽¹⁾, à 4 km. à l'Ouest du Phnom Phlet, n'a pas, malgré l'affirmation de LAJONQUIÈRE, perdu tous les *Gañeça* signalés par AYMONIER; il en reste un en grès, de 70 cm. de haut, assis, bras cassés et jambes médiocrement exécutées, avec les pieds rapprochés, mais non croisés; il a la trompe dans l'écuelle que tient la main gauche; sa défense droite semble, comme d'ordinaire, faire défaut. Cette statue est dans un pagodon entre les deux mamelons S. du Phnom Prāh Trapān; à côté se voient deux mains tenant des attributs et qui ont appartenu à une statue plus petite.

Au pied de l'escalier d'une *sālā* dépendant du *VĀT KIRIVON* 7, 4 ⁽²⁾, était une cuve à ablutions de schiste, support probable d'un *līṅga* dont une inscription sur la tranche célèbre la fondation. Cette pièce est entrée au Musée Albert Sarraut sous le n° D 55; elle a reçu le n° CÆ. 666; elle est des VI^e-VIII^e siècles (BE., XXX, 526, 583.)

Le *VĀT PHNOM SANLŌN* 8 ⁽³⁾ a perdu les ruines des deux tours de briques signalées par LAJONQUIÈRE (IK., I, 8); leurs briques ont passé à la construction d'un grand *stūpa*. L'unique vestige actuel est un encadrement de porte encore dressé au Sud-Est, surélevé par les briques des parties inférieures de l'édifice. La hauteur du seuil au-dessus du sol actuel est de 0 m. 70; les piédroits en dalles sont assemblés d'équerre. Devant la porte est une statue d'homme, de grès gris noirâtre, seul reste des sculptures signalées par LAJONQUIÈRE. C'est un personnage à quatre bras; ceux-ci sont cassés ainsi que les pieds et la tête; il est debout; le sampot simple indique une statue masculine, mais les seins sont bien plus accentués que de coutume pour une image d'homme. La pièce est d'une exécution remarquable. On voit aussi quelques pierres de construction et le bout d'un linteau II intermédiaire.

Un seuil ou linteau vrai avec assemblage d'équerre et un bloc de schiste taillé semblent indiquer qu'il exista un sanctuaire d'art primitif au *VĀT SANLŌN* 8, 3 ⁽⁴⁾.

La stèle CÆ. 561 indiquée in situ au *TUOL AN TNŌT* a été retrouvée au *VĀT AN TNŌT*. Elle est datée de 681.

(1) 7 : K₁ Kōmpēn, K₂ Taṃlāp; 11 837 - 113 778.

(2) 7, 4 : K₁ Prei Romjēn, K₂ Taṃlāp; 11 98 - 113 80.

(3) 7, 8 : 12 000 - 113 787.

(4) 8, 3 : 11 990 - 113 803.

Au milieu d'un bassin-fossé, au point nommé *TUOL PRÁH THÁT* 12, 4 ⁽¹⁾, se trouve un tertre occupé par les débris d'une tour qui paraît avoir été assez importante, mais qui fut exploitée par les bonzes du Vát An Tnòt. Il est probable que c'est de ce point que provient la stèle 561. Il ne reste sur place qu'un linteau vrai de schiste et un socle avec les pieds d'une statue, calés chacun par un petit renfort.

Le *PR. THLĀY E. 13* ⁽²⁾, mentionné à la suite de LAJONQUIÈRE (*IK.*, I, 9), comme simple souvenir d'AYMONIER dans l'*AKP.*, 117, a été reconnu par M. PARIS qui par contre n'y a pas retrouvé l'inscription Cæ. 20, car le piédroit de porte qui l'avait reçue n'existe plus. Elle semblait dater l'édifice de 744, mais la lecture n'est pas certaine. Le petit monument que je décris sur la photo parue dans le *BE.*, XXXI, pl. xxxii, B, p. 328, est un édifice du type simple à multiples étages, carré ou rectangulaire, avec avant-corps assez bien marqué ; il offre quatre étages bas qui semblent sans décors. L'intérieur contient dans les angles des supports de plafond en triangles de schiste.

Au *VÁT BATHĀY* 13, 4 ⁽³⁾, nous trouvons un point nouveau des plus remarquables. Il existe là un édifice carré construit en briques assez petites, du type simple à pilastres avec avant-corps peu saillant sur la face principale. L'extérieur n'a au corps d'autre ornementation que sa base, sa corniche et ses pilastres ; ils enferment un cadre étroit. La base, de profil simple à doucine, paraît avoir été décorée de lotus ; la corniche, au profil encore moins détaillé, a sa doucine grasse ornée de *hamsa*. L'ensemble pose sur un soubassement nu qui paraît être également à pilastres. La cimaise de la corniche porte un terrasson à pente raide orné de *kuḍu* à tête au-dessus de chaque pilastre. L'un de ces *kuḍu* enferme une quadruple face de Brahmā. Le terrasson soutient à son tour un étage riche qui semble important ; il a un soubassement profilé, une base avec bande de lotus. Cet étage semble avoir présenté un motif de redent à double plan, au milieu, et des pilastres, aux angles. Les trois points étaient garnis d'une applique détaillée, plus large sans doute pour celle du centre ; chacune offrait un perron entre échiffres droites en pilastre à losanges. L'avant-corps qui a perdu sa composition de porte en pierre, était couvert par une voûte en coupe de cloche dont le faite atteignait le haut du terrasson principal (cf. *BE.*, XXXI, pl. xxxiii, p. 329). Cet intéressant édifice semble intermédiaire entre le type sobre attribué dans notre hypothèse au Fou-nan et le type riche du premier Cambodge ; il est donc très regrettable que les éléments de la porte qui pourraient être fort instructifs aient disparu.

Au lieu dit *LĪEK SVĀY* qui est vraisemblablement le même point que le *VÁT POÑĀ HÒR* de l'*IK.*, n° 14 ⁽⁴⁾, il ne reste plus qu'une porte de sanctuaire

⁽¹⁾ 12, 4 : 12 210 - 113 678.

⁽²⁾ 13 : 12 095 - 113.

⁽³⁾ 13, 4 : K₁ An Thnāl, K₂ Tralāc ; 12 06 - 113 89.

⁽⁴⁾ 14 : K₁ Ankân, K₂ Tralāc ; 12 115 - 113 910.

en briques prise dans les racines d'un arbre ; il semble difficile de décider à quelle période on doit la rapporter. Par bonheur la stèle Cœ. 21 qui fut trouvée en ce point montre qu'il y eut là une fondation du règne de Bhavavarman I (VI^e siècle de notre ère).

Le VÂT PÔ AMPĪL 14, 4 ⁽¹⁾ est construit sur l'emplacement ou au voisinage d'un sanctuaire d'art primitif dont le souvenir n'est plus marqué que par diverses parties de cadre de porte en schiste. Sous un abri de *nāk tā* N.-O. de la berge appelé le Vât Cā est un rouleau de *peṣaṇī* cassé et les restes de trois statues féminines sans tête ni membres ; on y voit aussi un Gaṇeṣa par malheur brisé en morceaux ; debout, il tenait du bras antérieur gauche un attribut en disque à manche. Les oreilles, grandes, servaient d'appui aux bras postérieurs. Ces diverses pièces paraissent bien appartenir à l'art primitif. Dans un édicule de *nāk tā* au Nord-Ouest est une statue masculine, en grès, de facture assez grossière, assise les mains sur les genoux, la droite cassée, la gauche tenant un attribut indistinct. La tête, qui est détachée, a les yeux globuleux ; sa coiffure est plate ; les sourcils se terminent en boucles sur les tempes et une barbe paraît descendre en pointe sur la poitrine. Cette statue ne présente pas de détails assez caractéristiques pour permettre de déterminer la période pendant laquelle elle fut exécutée.

Le PRĀSĀT AŅ PRĀH THĀT 14, 8 ⁽²⁾ est un tertre entouré d'un bassin-fossé en partie comblé ; du sanctuaire en briques, peut-être d'art primitif, qui s'est élevé là, subsistent seulement la partie O. d'une large fausse-porte S. et divers blocs de schiste et de latérite. A l'Est est un grand étang cultivé en rizières, de 80 m. × 150, le Trapān Danle, plus régulier que la carte au 100.000^e ne l'indique. A 100 m. à l'Ouest, sous l'abri à *nāk tā* se trouvent les fragments d'une statue masculine à quatre bras d'art primitif qui provient vraisemblablement du vieux temple.

(Au VÂT SVĀY AMPĀ 14, 10 ⁽³⁾ existe une série de débris divers dont une cuve à ablutions en schiste et des fragments de bulbe ovoïde de *liṅga* qui semblent bien rappeler le souvenir de quelque monument d'art primitif disparu.)

Le VÂT PÔ BĀK KHNĀL 14, 11 ⁽⁴⁾, le Vât Phniet de la carte au 100.000^e, montre des débris de vieilles briques et une grosse cuvette de *somasūtra* ovale.

(Le VÂT PÔ MÉTRĒI 15 ⁽⁵⁾ paraît être le Ang Pou d'AYMONIER et de LAJONQUIÈRE que j'ai mentionné dans l'AKP., p. 117 (AŅ Pò) ; il y reste encore deux linteaux ou seuils de porte utilisés dans des perrons. Un *liṅga* de forme assez réaliste avec petite tête au filet en a été transporté au Musée Albert Sarraut.)

(1) 14, 4 : K₁ Sāmbuo ou Rokā, K₂ Tā Kēv ; 12 180 - 113 992. Le nom donné en caractères se transcrit Pô Ampith.

(2) 14, 8 : Phum Pôthisān, K₁ Srañē, K₂ Tā Kēv ; 12 147 - 113 870.

(3) 14, 10 : 12 180 - 113 862.

(4) 14, 11 : K₁ Sāmbuo, K₂ Tā Kēv ; 12 183 - 113 917.

(5) 15 : K₁ Kōmpoñ Yul, K₂ Trālaē ; 12 105 - 113 992.

Plus intéressant encore est le Vât Bârây 16 qui, malgré l'affirmation de LA-JONQUIÈRE (*IK.*, I, 10), n'est pas rasé. Trompé par cette indication inexacte, nous ne l'avions pas fait rechercher et il n'est pas étudié dans l'*AKP.*, bien qu'il semble appartenir à cet art et montre des statues de cette période. On en trouvera la description détaillée dans les pages suivantes.

Le VÂT BÂRAY 16 ⁽¹⁾ se réduit aujourd'hui à un édifice de briques qui pose sur un terre-plein important circonscrit par un bassin-fossé ; celui-ci n'a d'accès qu'à l'Ouest par une chaussée d'apparence moderne et paraît avoir été obtenu au moyen de levées établies sur le bas-fond environnant.

L'édifice rectangulaire, en briques, est orienté exactement. L'intérieur, aux murs nus, est muni d'un *somasûtra* placé plus près du fond dans le mur N. Une rainure de plafond fait le tour de la salle. Un encorbellement part en arrière et par 5 ou 6 assises saillantes d'une brique chacune, vient rejoindre l'aplomb de la paroi. Au-dessus se voient quatre encorbellements avec 4 rangs de briques, trois de 2, et, au-dessus d'une nouvelle face de 4 briques, en commence un dernier par rangs de 2. Tous ces encorbellements n'ont jamais que la saillie de la brique inférieure, 5 à 6 cm.

En dessous de la rainure, et sur un alignement qui franchit l'arc de décharge de la porte, existaient, scellés dans le mur et en saillie, de minces tenons de schiste qui comptent parmi les plus petits que nous ayons vus ; il n'en reste presque rien ; on en voit deux dans les petites faces et trois dans les grandes. En dessous, presque à mi-hauteur, une brique est en retrait pour un rôle que nous ignorons. Il y a une de ces briques en creux dans la face O., 3 dans la face N., 2 dans celle S.

Le *somasûtra* débute à l'intérieur par une cuvette rectangulaire de peu de saillie et le mur est soutenu au-dessus par une mince dalle de schiste.

La porte présente, contre l'ordinaire, son ébrasement oblique et arrêté par un pilastre. La dalle du piédroit n'occupe guère que la moitié de l'épaisseur du mur. L'arrière-linteau, indépendant, avec ses trous de tourillons, ne fait qu'une faible saillie au-dessus de l'ébrasement. A quatre briques au-dessus de sa face inférieure, se voient des briques creusées pour recevoir soit une autre dalle de pierre qui aurait disparu, soit des pièces de bois qui auraient pourri : je pencherais plutôt, en raison du peu d'épaisseur de l'alvéole (15 à 16 cm.) pour une dalle de pierre. Au-dessus de ce support problématique, l'arc est formé de larges encorbellements de briques par assises d'une seule brique soutenant le mur au-dessus du vide. L'ouverture est formée dans le haut vers l'intérieur par une murette de briques sur 3 ou 4 rangs de hauteur ; on ne peut affirmer qu'elle soit descendue jusqu'au bas.

A l'extérieur, l'édifice présente des faces nues ornées seulement à l'angle par un pilastre à double épaisseur qui se profile et contreprofile dans les mou-

(1) 16 : K₁ Bârây, K₂ et K₃ Tà Kêv ; 12 245 - 113 845.

lures de base et de corniche. Le profil de base est conservé dans l'angle S.-E. ainsi que celui du soubassement. Ils sont l'un et l'autre à doucine. Le corps du soubassement a une saillie correspondant au pilastre, mais sur laquelle les profils ne se décrochent pas. Le *somasûtra* est une masse de grès en deux épaisseurs encadrée par une saillie de briques qui en suit vaguement la forme à peu près circulaire. Cet encadrement pose sur le filet de la base ; une seule brique du cadre sépare le *somasûtra* proprement dit de ce filet. Il est probable que la gargouille se déversait dans une rigole que nous avons retrouvée sous la *sala* de la pagode.

On ne peut rien distinguer nettement des étages envahis de végétation : ils paraissent nombreux, fort bas et peu en retrait.

La porte orientale est encadrée par deux arrachements qu'il est difficile de considérer comme des murs d'un avant-corps. La porte, peut-être anormale, est constituée par quatre dalles de schiste assemblées d'équerre. Au-dessus est un petit fronton triangulaire sans ornements dont le contour paraît présenter une intention décorative.

Un couronnement de tour, en grès, voisin d'une petite pagode qui se trouve en avant, ne paraît pas provenir de cet édifice, mais de quelque tour perdue. Près de cette pagode sont divers montants de porte d'édifices du même art disparus également. Devant chaque porte latérale on voit une énorme dalle, piédroit ou linteau ; celle du Nord mesure 1 m. $55 \times 75 \times 15$; celle du Sud a 2 m. $07 \times 83 \times 14$. Trois ou quatre fragments d'autres pièces gisent aux environs.

Contre l'angle N.-E. est dressée une statue sans valeur dont la tête a été raccordée au ciment et dont les pieds et le cône du *mukuṭa* sont refaits de même. Le sampot à rayures verticales a un pan antérieur à boucle en haut et deux éléments en double hameçon au-dessous. La statue, jambes et tête comprises, mais non pieds ni cône, mesure 1 m. 83.

A l'intérieur de l'édifice sont deux images d'homme du plus grand intérêt et qui paraissent d'art primitif ; elles sont mutilées et les têtes manquent. Derrière la plus grande était un arc évidé. Elle est debout, a quatre bras ; avants-bras, mains et pieds font défaut. Le ventre, heureusement modelé, forme une légère saillie sur la ceinture ; le nombril est marqué par un creux très franc. Le sampot, assez court, est lisse et ne s'indique au-dessus des genoux que par une ligne ; un simple fil l'arrête ; un joli pan en V renversé à fins plis s'y suspend au-dessus d'une bande étroite qui passe entre les cuisses. L'image ne paraît avoir porté aucun bijou sculpté et le lobe de l'oreille était percé pour recevoir un joyau réel. En arrière, la coiffure ou ce qui en subsiste descend en trois rangs de mèches finement indiquées et traitées dans cette forme de boucles qu'on appelle « anglaises ». Le sampot présente le même pli en V renversé et la bande entre cuisses offre quatre torons. La hauteur des restes de cette statue est de 0 m. 05.

L'autre image, d'homme debout également, n'avait que deux bras : elle est cassée au-dessus des genoux, au-dessous d'un coude et d'une épaule. Peut-

être fut-elle légèrement hanchée. Le sampot, à peine indiqué, partait d'une ceinture plate ; un pan d'étoffe se dessine faiblement sur la cuisse droite ; un autre, bien plus ample, est gravé sur la cuisse gauche en éventail à rayons courbes ; en arrière un petit nœud dans le creux du dos et une mince bande entre les cuisses ne sont marqués comme devant que par de simples traits. Les restes de cette statue ont 0 m. 51 (pl. I).

Dans un abri de *nāk tā* au Nord-Ouest se trouve une statue assise, à deux bras, d'exécution assez médiocre ; la tête détachée, au bonnet cylindrique, paraît de dimensions trop grandes. Les jambes sont croisées à l'indienne, les mains sur les genoux. A côté est un petit Viṣṇu debout à quatre bras sur arc de renfort ; il porte la même coiffure : la facture en est assez mauvaise. D'autres débris montrent : une main levée d'un bras détaché à l'épaule et dont l'attribut est cassé ; une petite main d'un autre Viṣṇu de taille presque semblable et qui tenait le disque ; il était réuni à la tête par un arc à section ronde qui ne dépasse pas ce disque. En avant est une tête, de femme sans doute, en grès rouge. La coiffure forme un chignon à deux sphères avec grande mèche tombant en queue de poule. Au départ de ce chignon et sur la surface ronde de la masse sont cinq feuilles ornées qui paraissent constituer un bijou spécial. La chevelure, à couvre-nuque, encadre la face. Les lèvres sont saillantes et ourlées ; les lobes des oreilles sont déformés : il est impossible de savoir s'ils ont eu des bijoux de pierre ou des trous pour des bijoux véritables. Cette pièce plutôt du début de l'art classique a été, du consentement des bonzes, transportée au Musée Albert Sarraut.

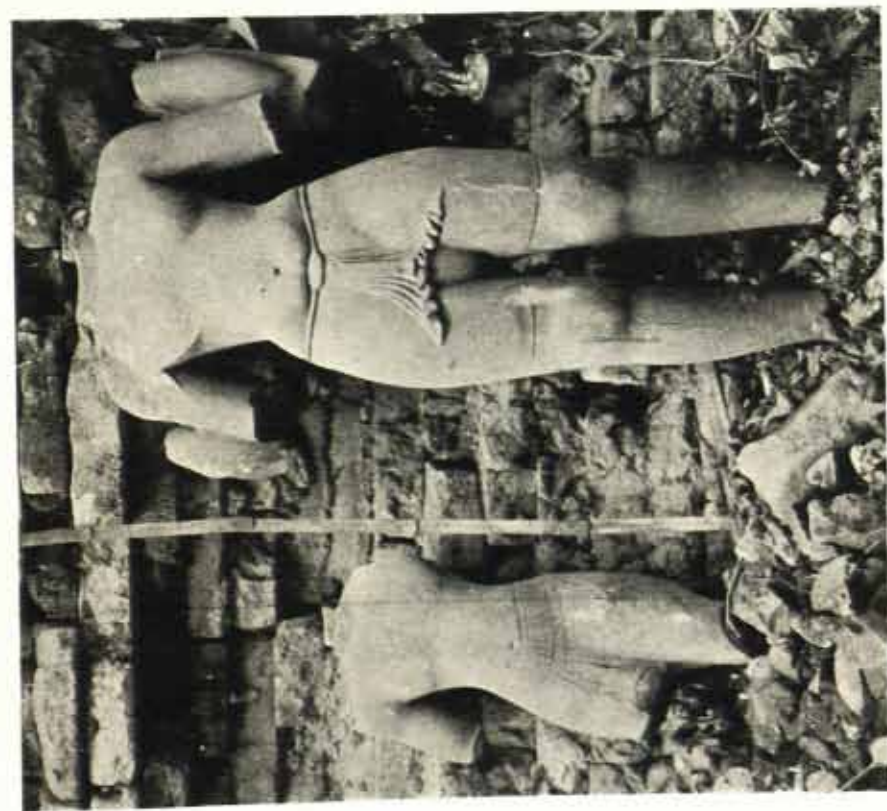
Enfin on trouve encore dans cet endroit les débris d'une figure assise, à gros ventre, et seins pendants, en chaux ; elle est vraisemblablement moderne. Au même point, trouvaille assez inattendue ici, est le bas d'une hache préhistorique assez épaisse à tenon et dont la soie n'est plus accusée que par son départ, de 4 à 5 cm. de largeur ; ce fragment en schiste, très épais, a une longueur totale de 9 cm. et demi, compris le tenon d'emmanchement qui mesure 4 cm. ; l'épaisseur est de 3.

(Rappelons enfin le *liṅga* en cristal de roche cité sur ce point par l'IK., I, et qui est entré au Musée de l'Ecole ; il est à cette heure à Hanoi. C'est une pièce assez petite, monolithe avec sa cuve à ablutions qui a 5 cm. de côté. J'ignore le lieu exact de sa découverte (voir BE., I, p. 160).)

L'abri du *Nāk Tā Poəl 16, 14* (voir plus loin) abrite peut-être une statue provenant du V. Bārāy 16.

(Le *VĀT ĆHOTĀL 16, 2* ⁽¹⁾, mentionné dans le *CIK* (BE., XIII, 1, 4), n'a pas été étudié dans l'AKP., parce que nous n'étions pas sûr alors qu'il faille le rapporter à cette période ancienne alors inconnue. La visite que nous y avons faite avec M. PARIS permet seulement d'ajouter aux données antérieures

(1) 16, 2 : K₁ Rokā, K₂ Tā Kév ; 12 115 - 113 810.



Statues du Vâr Bănăv (cf. p. 13-14).

diverses cuves à ablutions, des dalles de schiste et un *srah* à l'Est. Nous avons décrit les *lînga* qui en proviennent dans le catalogue du Musée de Phnom Pén (BE., XII, III) sous les nos S 28, 1 et S 28, 2 devenus dans la numérotation du Musée Albert Sarraut C 50 et C 22. En ce temps, nous ignorions à quelle époque les rapporter : les mentions « époque douteuse » ou « basse époque » doivent être remplacées par « art primitif » sûrement pour le premier, et très probablement pour le second.)

Le VÂT AN MÉTRĒI 16, 10 (1) nous offre deux pièces d'art primitif. Ce sont : 1° les fragments d'une lourde Lakṣmī à quatre bras devant l'arc de renfort ordinaire. La tête manque. Les seins sont placés trop bas. Le bras gauche antérieur s'appuie sur la massue, le droit qui manque, était soutenu par un renfort carré légèrement courbé ; le gauche postérieur tient la conque. Les jambes sont vêtues d'un sarong avec long pan antérieur en pli. Le bris de la pièce paraît récent. 2° La seconde pièce est un *lînga* minuscule à bulbe ovoïde sur base cubique (15 cm. de hauteur environ).

Le NĀK TĀ POOL 16, 14 (2), à 800 m. au Nord du Vât Bârây 16, offre le bas d'une statue féminine d'art primitif très usée, qui pourrait fort bien en provenir.

M. PARIS a vu en avion dans la région d'ĀNKOR BÔRĒI 17 (3) les traces de trois canaux rectilignes traversant le marais entre les rivières de Châu-dôc et de Tâ Kèv, l'un d'Ānkor BôrĒi à Prei Phdau, l'autre d'Ānkor BôrĒi à Kômpon Yul, le 3° du Phnom Ānkor à Kômpon Yul (cf. BE., XXXI, 221). Les deux premiers ne sont marqués sur aucune carte.

Le VÂT PREI PHDAU 22, 8 (4) possède sous un abri de *nāk tã* une douzaine de débris de statues qui semblent plutôt être d'art classique ; au milieu est un petit *lînga* à bulbe ovoïde. Dans la pagode, on trouve des cuves à ablutions dont une en schiste ainsi que diverses dalles de cette matière.

(Le TŪOL PRĀĤ YER 25, 4 (5), à 50 m. au Nord-Est du Vât Dôn paraît l'emplacement d'une ancienne pagode qui aurait utilisé toute une série de *lînga* en guise de *sema*. Des *lînga* subsistant, généralement à triple section et phallus cylindrique ; un seul paraît d'art primitif, celui du Sud-Est ; il est à trois corps ; la partie supérieure est en bulbe ovoïde et montre une petite tête à la base du filet.)

Le VÂT PHNOM ČAČAK 25, 5 (6) offre des blocs de latérite et des dalles de schiste, un lion de grès très dégradé, un *lînga* à bulbe ovoïde et dans un abri de *nāk tã* voisin, une moitié de cuve à ablutions en grès à mortaise octogonale.)

(1) 16, 10 : 12 265 - 113 799.

(2) 16, 14 : 12 250 - 113 842.

(3) 17 : K₂ Prei Krabās. K₃ Tâ Kèv ; vers 12 216 - 114 038.

(4) 22, 8 : K₁ Prei Phdau, K₂ Prei Krabās ; 12 372 - 113 920.

(5) 25, 4 : m. dés. adm. ; 12 405 - 113 910.

(6) 25, 5 : K₁ Tâh Yâp ; 12 422 - 113 922.

Le VÂT PHŨI MĀS 25, 6 ⁽¹⁾ contient une série de blocs dont un en granit, des cuves à ablutions, une au moins en schiste, un piédroit de porte en cette matière de 1 m. 80 de haut, sur 77 de large et 5 cm. d'épaisseur, pièce qui rappelle l'existence d'un sanctuaire d'art primitif. On y trouve aussi un petit Buddha de bronze de 11 cm., assis, mains dans le giron.

(Le VAT SAMDAK PON 25, 8 ⁽²⁾ dont le nom en caractères peut-être fautifs, donne la forme Sampon, conserve des blocs de latérite et des dalles de schiste, des cuves à ablutions et parties de piédestaux dont un à pilastres, enfin un *lînga* à trois sections, celle du milieu en prisme carré à pans courbes et le bulbe ovoïde.)

Les environs du VÂT CĀ 25, 9 ⁽³⁾ montrent : des dés de piédestal dont l'un à pilastres, un autre à gorge ; deux cuves à ablutions qui sont en schiste ; une grande statue masculine en fragments à quatre bras, d'exécution assez bonne, d'art classique ; un buste féminin qui paraît du même art ; des pieds de statue ; deux *lînga* dont l'un d'art classique et l'autre à bulbe ovoïde avec petite tête ; enfin une inscription moderne (Cœ. 804.)

L'abri du NĀK TĀ CĤNĀH 25, 10 ⁽⁴⁾, à 100 m. au Nord du vât de ce nom, abrite une cuve à ablutions en schiste et un buste masculin sans tête ni bras.

Au VÂT CĤNĀH 25, 11 ⁽⁵⁾, à 200 m. au Nord du Phum Roliek, on trouve des dalles de schiste dont des cuves à ablutions, et un petit Buddha inscrit qui est entré au Musée Albert Sarraut. Il est assis, les mains dans le giron. Le manteau qui dégage le bras droit se modèle sur le creux du nombril et sur un langouti qui ne dépasse pas le genou. Sur l'avant-bras gauche est posée une petite écharpe plissée dont un pan s'arrête sur la cuisse, l'autre tombant naturellement vers l'extérieur. Les yeux sont à demi fermés. La coiffure en petites boucles forme un bourrelet circulaire sous l'*uṣṇīṣa* assez importante en cône bombé. La plante des pieds et des mains porte une fleur en étoile ou une rosace. La statue, d'assez bonne exécution, mesure 42 cm. de haut (v. R. DALET, *Dix-huit mois de recherches archéologiques au Cambodge*, pl. xvi, A). L'inscription incomplète est une liste d'esclaves ; elle date des VII^e-VIII^e siècles de notre ère. Elle a reçu le n° Cœ. 755.

(Le VÂT PREI LVĀ 25, 14 ⁽⁶⁾ enferme des débris de cuve à ablutions en schiste, des seuils et des dalles de cette matière, un *lînga* à triple section à bulbe légèrement ovoïde et des fragments de statue, petit tronc de femme, parties de statues masculines, socles avec pieds, toutes pièces qui semblent plutôt d'art classique.)

(1) 25, 6 : K₁ Prei Phdau, K₂ Prei Krabās, K₃ Tā Kēv : 12 400 - 113 924.

(2) 25, 8 : 12 41 - 113 95.

(3) 25, 9 : K₁ Cā ; 12 445 - 113 975.

(4) 25, 10 : 12 428 - 114 000.

(5) 25, 11 : K₁ Tno, K₂ Prei Krabās ; 12 427 - 114 000.

(6) 25, 14 : K₁ Prei Lvā ; 12 400 - 114 017.

Dans le VĀT SAMPAN 25, 15 ⁽¹⁾, une statue masculine d'art primitif fut signalée par M. GROSlier et entra par les soins de M. PARIS au Musée Albert Sarraut. Le vāt ne montre guère que quelques fragments de schiste.

Le VAT PIČEI SĀKOR 25, 16 ⁽²⁾ possède un laid buste masculin d'art primitif à quatre bras et mitre cylindrique, de 28 cm. de hauteur.

Le terrain du groupe des PR. NĀN KHMAU 26 a donné une nouvelle inscription du VIII^e siècle (Cœ. 765).

Le PR. SRAH KĒV 27 ⁽³⁾ soulève un problème intéressant qui nous amène à mentionner ici cet édifice, bien qu'il soit d'art classique : les bonzes qui l'exploitent, y ont dégagé un fragment de *somasūtra*, pièce que nous n'avions guère encore rencontrée que dans l'art primitif. Or celui-ci est orné d'une tête de lion, incomplète par malheur, mais qui en montre assez pour qu'on puisse la juger d'art classique. Ils ont trouvé également une ébauche de couronnement et un *līṅga* dont le bulbe légèrement ovoïde a une petite tête au filet.

Le SRAH PRĀH THĀT 27, 2 ⁽⁴⁾ qui dépend du Vat Phomniel, montre sur une grande terrasse entourée d'un bassin-fossé les vestiges de deux tours de briques, celle du Sud avec une partie du cadre de sa porte en dalles assemblées d'équerre. Au Sud-Est, un éboulis assez important semble être tout ce qui subsiste d'une bibliothèque. On trouve encore en ce point une partie de colonnette ronde et une fort belle statue de Viṣṇu dont les attributs supérieurs étaient réunis à la mitre cylindrique par deux attaches (voir R. DALET, *loc. cit.*, pl. xv, A et C). La tête de cette pièce a été détachée et vendue à Phnom Pén, ce qui a permis d'ouvrir une action judiciaire et de faire punir les coupables ; la statue est entrée depuis au Musée Albert Sarraut. La main droite supérieure tient le disque en partie brisé, orné sur les deux faces d'une rosace à 12 pétales. Dans la paume est gravée une fleur. La main gauche supérieure tient la conque et sa paume est décorée d'un autre motif. La hauteur de ce qui subsiste est de 1 m. 15. Sur ce point existent encore un autre fragment de statue, un morceau de canal de *somasūtra*, en schiste et une cuve à ablutions de même matière, une pierre semblable, plate, percée d'un trou qui pourrait être une pièce de suspension de velum ; un fragment de *peṣaṇī* ornée de pétales de lotus avec étamines fut rapporté de ce point au Musée.

Au VĀT SDŌC 27, 8 ⁽⁵⁾ sont des cuves à ablutions de schiste, un fragment d'épi de couronnement et une très curieuse *peṣaṇī* dont les quatre pieds indiqués sur la masse du support sont rattachés au plateau par des encorbellements redentés (voir R. DALET, *loc. cit.*, pl. xxii, B).

(1) 25, 15 : 12 430 - 114 125.

(2) 25, 16 : K₁ Kōmpōn Kōā, K₂ Lōk Dēk, K₃ Kandāl ; 12 44 - 114 13.

(3) 27 : 12 462 - 113 744.

(4) 27, 2 : 12 405 - 113 610.

(5) 27, 8 : 12 414 - 113 702.

Le VÂT AN ANDÊT 27, 9 ⁽¹⁾ présente entre des fragments de schiste ou de briques deux *lînga* à bulbe ovoïde dont l'un de près de un mètre a une petite tête de Çiva ascète très bien conservée.

Le VÂT AN CUM 27, 11 ⁽²⁾ ou V. KHNATAPEL, nom donné par la carte et qui paraît inconnu des bonzes, présente un amas de briques anciennes dont une avec une surface à grands quadrillages (2 cm. de côté environ). On y trouve également trois cuves à ablutions, une cuvette de *somasûtra*, des dalles, le tout en schiste et enfin des fragments d'une statue de Viçnu (?) en grès schisteux. Une inscription, qui fut signalée à M. DALET, aurait été transportée à Tà Kèv.

(Le VÂT PREI AV 27, 12 ⁽³⁾ est accompagné à 300 m. au Nord par un tertre entouré d'un bassin-fossé, avec chaussée à l'Est; les débris d'un *lînga* ovoïde et une extrémité de rouleau de *peṣaṇī* (?) pourraient en provenir.)

Au VÂT AN ROKÀ ou AKA 27, 13 ⁽⁴⁾, on trouve de vieilles briques, des pierres de schiste ou de grès schisteux, un beau buste à quatre bras, brisés et dont la tête séparée porte une haute *jaṭā* en longues boucles et tresse formant lien à la base du chignon; les oreilles aux lobes distendus sont percées pour recevoir des bijoux vrais. Cette pièce est nettement d'art primitif, si elle n'est même pas du Fou-nan. Elle a été publiée, BE., XXXII, pl. XIV, B.

Au VÂT AN TAPOU 27, 14 ⁽⁵⁾, se voient des fragments de briques anciennes et de schiste et des débris de statues dont une, masculine, à quatre bras, est mieux conservée que les autres, mais n'a plus ni tête, ni membres. Le sampot est assez simple; rayé verticalement, il montre à sa gauche un pan en éventail à rayons courbes (pl. II, D).

Le VÂT DUON KÈV MÛNI 28 ⁽⁶⁾ qui est le VÂT TRAPÂN PRĀḤ de LAJONQUIÈRE, offre, en plus de l'emplacement et de la marche en schiste qu'il a signalés, un canal de *somasûtra* (?), des parties de piédestal et divers fragments de statues, pieds et mains sans doute de Viçnu et surtout un corps lourd de Skanda (?) dressé sur un paon (?) devant l'arc de soutien ordinaire. Sous les seins sont les plis de beauté qui accusent le caractère de légère obésité de l'image. Sur le socle, devant les montants de l'arc, se voient les départs de deux pièces qui correspondraient aux mains en avant. Je ne sais si cette statue est une de celles que signale LAJONQUIÈRE qui n'en aurait pas vu les pieds; elle eut alors encore possédé sa tête coiffée du *mukuta* conique (IK., I, 32). La statue est, par les soins de M. DALET, entrée au Musée Albert Sarraut.

(1) 27, 9: K₁ Pô Ankrañ, K₂ Koñ Pisēi; 12 361 - 113 705.

(2) 27, 11: K₁ Khvāv, K₂ Bāti, K₃ Tà Kèv; 12 438 - 113 730.

(3) 27, 12: m. dés. adm.; 12 403 - 113 726.

(4) 27, 13: K₁ Bēn Trāñ, K₂ Samrôn; 12 372 - 113 734.

(5) 27, 14: K₁ Khvāv, etc.; 12 430 - 113 755.

(6) 28: K₂ Bāti, etc.; 12 515 - 113 865.



B



A



C



D

A. Statue du Tŏol An Snaŋ Romcân (cf. p. 44). — B. Visage du Tŏol Cāk Anŋei (cf. p. 32). — C. Statues du Bānŋ Anŋet (cf. p. 27).
D. Statue du Vār Aš Tāvou (cf. p. 18).

(Au VĀT BANTĀY RI 28, 6⁽¹⁾), sont sous un abri de *nāḥ tā* diverses statues des deux sexes qui ont perdu tête et membres et dont une, masculine, semble former transition entre l'art primitif et l'art classique ; on y trouve encore un socle avec deux pieds ; ce socle porte des signes étranges qui ne sont pas des lettres ; on y voit aussi de curieux groupes de personnages minuscules schématisés au trait. A l'Est de la pagode est un *līṅga* à triple section d'art classique et des cuves en schiste.)

Au VĀT TNŌT 28, 7⁽²⁾, l'inscription Cæ. 38 du VII^e siècle, qui paraît être une partie de piédroit et non une stèle, git à terre derrière l'autel. On y trouve encore un piédestal à gorge, une cuve à ablutions en schiste et un joli Buddha, mains dans le giron de 36 cm. de haut et qui semble d'art primitif.

(Le VĀT PRĀSĀT 28, 8⁽³⁾ a des pièces de schiste dont une cuve à ablutions, un seuil, une marche en accolade et des briques anciennes. On y voit aussi un petit piédestal en grès rose à gorge et des débris de statues : l'une, mieux conservée, mais d'exécution très médiocre, est une Umā Mahiṣāsura devant l'arc en U renversé ; la tête de buffle est réduite au minimum entre les pieds. La pièce, de schiste, mesure 61 cm. de haut.)

Le Phnom Tà Mau, dont le nom sur la carte au 100.000^e est interchangé avec celui du Phnom Padau Pum, porte un sanctuaire rectangulaire d'art classique encore influencé pour certains détails par l'art primitif, le PRĀSĀT PHNOM TĀ MAU 29⁽⁴⁾. Un sanctuaire d'art primitif s'est, en effet, élevé en ce point autrefois ; le souvenir qui en subsiste est une jolie figure féminine à la coiffure cylindrique. C'est une statue de pierre fortement hanchée à droite avec le genou gauche un peu avancé. Elle est légèrement cambrée avec le creux du dos indiqué, les fesses marquées sous le sarong par un mouvement discret. Les seins sont forts, au-dessus d'une taille assez fine. La tête a la bouche souriante et les commissures des lèvres un peu retroussées. Les lobes des oreilles, allongés, sont cassés au-dessus du trou percé pour recevoir un bijou vrai. La coiffure est traitée en cylindre ; les deux tiers inférieurs sont garnis de rayures verticales qui descendent un peu plus bas sur la nuque ; le dernier tiers est couvert de mèches en anses, avec rosace à 8 pétales sur le plan horizontal du sommet autour d'un cœur à 4 pétales, le tout composé des mêmes anses. Les jambes sont vêtues d'un grand sarong à plis obliques assez joliment indiqués, avec le pan de devant tombant avec la forme spéciale à l'art primitif. Les pieds unis par un renfort sont bien dessinés. La statue mesure, socle non compris, 0 m. 815. Sous l'auvent qui abrite cette jolie pièce se voient également les pieds d'une autre image ; ce fut sans doute un Viṣṇu, à cause de la trace de la massue qu'on voit à sa droite.

(1) 28, 6 : K₁ Parāṃ, K₂ Bāti, etc. ; 12 488 - 113 915.

(2) 28, 7 : m. dés. adm. ; 12 480 - 113 935.

(3) 28, 8 : K₁ Doā, K₂ Bāti, etc. ; 12 490 - 113 953.

(4) 29 : 12 549 - 113 832.

Sous la figure féminine est un piédestal à emboîtement montrant une cuve à ablutions monolithe. Non loin un support de *semà* est constitué par la partie centrale d'un piédestal à pilastres.

(Le *TUOL TAMOK* 29, 2 ⁽¹⁾) est un tertre important sans aucuns débris de briques ; on y trouve des pièces de schiste dont au moins deux cuves à ablutions, une *peṣaṇī* de formes sèches, les restes d'une statue masculine qui paraît plutôt d'art classique et une partie de *liṅga* à triple section qui avait une tête au bas du filet.)

Le *TUOL AN KĀN DAMRA* 29, 5 ⁽²⁾, tertre entouré d'un bassin-fossé, montre en plus d'une cuve à ablutions en schiste les restes de trois statues masculines debout, tête et membres perdus ; l'une avait quatre bras ; les boucles tombant sur la nuque, traitées en anglaises à éléments spiraliqes, semblent bien indiquer des pièces d'art primitif. S'il en est ainsi, les arrangements de sampot viendraient confirmer l'attribution (faite antérieurement d'une façon peut-être un peu hardie) de diverses statues, déjà passées en revue, à cet art primitif. La statue, à droite en regardant, celle à quatre bras qui porte cette indication spéciale de mèches, a le pan en éventail à rayons courbes sur la cuisse gauche. Le bas de statue, au centre, a le même pan en éventail courbe marqué avec plus de saillie et montre au dos le nœud en papillon qui est plus propre à l'art classique. La statue de gauche accuserait encore mieux la transition parce qu'avec le même pan en papillon en arrière, elle a devant celui en éventail courbe qui s'atrophiera dans la suite, la masse en besace et la chute d'étoffe en double hameçon qui se succéderont plus tard et ne se rencontreront pas ensemble, au moins avec cette double importance.

(Le *VĀT KHNA* 29, 6 ⁽³⁾) possède deux *liṅga*, l'un à triple section, l'autre à double ; le premier de 63 cm. de haut a une tête à la base du filet ; le bulbe ovoïde a 23 cm.)

(Au *VĀT KRĀŅ KRŌČ* 29, 7 ⁽⁴⁾) se trouvent avec de vieilles briques des pièces de schiste dont une cuve à ablutions et quatre *liṅga*, trois à triple section dont un très usé, un à double section ; l'un des premiers a une petite tête au départ du filet. Un bel étang aux eaux claires, coupé par une chaussée à l'Ouest, entoure le terre-plein de la pagode.)

Au *VĀT PĒČ* 30, 2 ⁽⁵⁾ (la forme en caractères, d'une lecture douteuse, donnerait Kèk), on trouve, outre des dalles et des cuves à ablutions de schiste, un remarquable dé de piédestal à pilastres avec de fins décors d'art primitif ; il est haut de 17 cm. et large de 48. On voit encore là le bas d'une statue adossée à un chevet plein et dont les pieds posaient sur les ailes d'un oiseau ;

(1) 29, 2 : K₁ Mokāk, K₂ Srañ, K₃ Kōmpon Spur ; 15 504 - 113 660.

(2) 29, 5 : K₁ Kān Damrā, K₂ Srañ, etc. ; 12 522 - 113 673.

(3) 29, 6 : K₁ Čorū Rūk ; 12 54 - 113 73.

(4) 29, 7 : m. dés. adm. ; 12 53 - 113 75.

(5) 30, 2 : K₁ Srañ ; 12 566 - 113 636.

la tête de celui-ci manque; la main droite du dieu posait sur un bâton rond élargi du bas. Une plaque de schiste à redents en escalier reste pour moi un mystère. A 700 m. environ, une pierre dans un champ porte une ligne d'inscription que M. CÆDÈS indique comme des XIII^e-XIV^e siècles et place sous le n° 756.

Le VÂT PREI KANTÔC ou KETUY 30, 3 ⁽¹⁾ possède plusieurs cuves à ablutions en schiste et une en grès avec petit dé saillant central, un fragment de statue masculine et un petit *lînga* ovoïde sur base octogonale un peu plus large.

Le TÛOL TRAPÂN TI CHÂN 30, 4 ⁽²⁾ est un tertre important couvert de débris de briques. On y a trouvé un fragment de cuve à ablutions en schiste et le canal d'un *somasûtra*, côté de la cuvette; le dessin de celle-ci est en forme de pelle.

À 400 m. à l'Ouest est le point dit PR. TÛOL CÂM 30, 5 ⁽³⁾: il ne reste de l'édifice qui s'éleva en ce lieu que deux tertres de débris de briques, des pièces de schiste dont une cuve à ablutions, une marche en accolade, un seuil ou linteau et un *lînga* à triple section dont la partie principale en bulbe ovoïde montre une petite tête au départ du filet.)

Le VÂT UDÔN MÂN CÊI 30, 7 ⁽⁴⁾ qu'on nomme aussi V. AKA, possède diverses plaques de schiste et un *lînga* à triple section, de 80 cm. de haut; le *lînga* proprement dit, ovoïde, a 30 cm.; il montre une tête au départ du filet.)

Le VÂT CÔN RÛK 30, 11 ⁽⁵⁾ a sous un abri de *nāk tā* N. un *lînga* à triple section de 54 cm. de haut; le *lînga* proprement dit, de 20 cm., est orné d'une tête au départ du filet. Une petite tête à mitre cylindrique évasée et arrachements d'attaches circulaires, des fragments de schiste informes, et des briques sont anciennes, avec le *lînga*, les seuls vestiges d'un sanctuaire d'art primitif.)

Le VAT KAKÔH 31 ⁽⁶⁾ contient, comme l'indique LAJONQUIÈRE, de très nombreux vestiges d'un temple khmèr; il s'avère par leur examen d'art primitif. Ce sont tout d'abord de vieilles briques, de nombreuses pièces de schiste, une quinzaine de cuves à ablutions, deux marches, quatre piédroits, un seuil; en outre on y trouve une dizaine de *lînga* dont au moins trois à bulbe ovoïde et quelques piédestaux. On y voit également un linteau II dont les médaillons ont perdu leur décor; je ne sais si c'est celui que signale LAJONQUIÈRE: il le donne comme du type I, mais il était alors au début de son inventaire et n'avait peut-être pas encore bien fixé sa précieuse classification (IK., I, 36).)

(1) 30, 3: K₁ Turk Lak; 12 590 - 113 644.

(2) 30, 4: m. dés. adm.; 12 580 - 113 645.

(3) 30, 5: vers 12 580 - 113 643.

(4) 30, 7: K₁ Svây Çar; 12 570 - 113 662.

(5) 30, 11: K₁ Côn Rûk; 12 555 - 113 725.

(6) 31: 12 536 - 113 880.

(Au VĀT TRAKĀT 31,3 ⁽¹⁾, on rencontre des cuves à ablutions en schiste et un *līṅga* à triple section de grès schisteux; il a 87 cm. de haut, mais son bulbe ovoïde est cassé en biais.)

Le VĀT SAĀN PHNOM 31,6 ⁽²⁾ contient de nombreux restes d'un monument d'art primitif; ce point a été vu par AYMONTIER qui n'en signale pas les richesses; elles peuvent d'ailleurs avoir été trouvées depuis. Ce sont d'abord, en commençant par le moins précieux, de vieilles briques, de nombreuses plaques de schiste dont plusieurs cuves à ablutions, entières ou en fragments, une marche, puis dans la pagode une partie de colonnette ronde avec belle frise à guirlandes pendantes, presque la moitié inférieure d'une autre colonnette ronde. Ces pièces renversées la tête en bas ont été transformées en vases à baguette d'encens. On trouve encore dans la pagode un fragment de statue masculine debout à quatre bras dont le sampot n'est pas très caractéristique, au moins pour le point actuel de nos études; une statue en grès, assise, une main à terre, dans la pose de l'aisance royale, sans tête, au modelé souple d'un individu plutôt gras. Un fragment de statue a été complété en *dvārapāla* par les bonzes; le devant offre un décor de sampot remarquable et un nœud double intéressant au-dessus de la ceinture. L'impression est d'art classique. Par contre, une statue féminine debout, à mitre cylindrique et qui eut peut-être un arc de soutien, est nettement d'art primitif. On la distingue mal derrière l'autel et il est difficile de savoir ce qui est retouché, notamment dans quelle mesure un sautoir en tresse qu'elle porte est ancien. On voit encore une tête très dégradée, à diadème et coiffure de cheveux en tresses (et un *līṅga* monolithe avec sa cuve, au bulbe ovoïde de 13 cm. de haut, dans la maison du chef des bonzes.)

Sur l'emplacement abandonné du VĀT KŌMPOŃ TRIA 31,7 ⁽³⁾ est une cuve à ablutions et sous un abri de *nāḥ tā*, un fragment d'un groupe de Āiva et Parvatī, d'une très médiocre facture. Le dieu est assis dans la pose de l'aisance royale et tient de la main gauche passée sous l'aisselle Umā assise à l'européenne sur son genou gauche. Il manque les têtes, les membres bras droits de Āiva. La pièce est minuscule et n'a pas 19 cm. de hauteur.)

Le VĀT THŨN MŨN 31,8 ⁽⁴⁾, pagode construite sur un mamelon de 25 m. de hauteur, offre sous un abri de *nāḥ tā* une main de Viṣṇu soutenue par un support carré, une petite statue masculine à mitre avec quatre bras, en schiste, devant l'arc de soutien et un très curieux bas-relief montrant sous un arc le combat d'un singe paré contre un buffle; la pièce ne me paraît pas très ancienne et j'en sens mal le rôle (v. R. DALET, *loc. cit.*, pl. XVII, c).

(1) 31, 3 : K₁ Čampeī, K₂ Bāti, etc.

(2) 31, 6 : K₁ Saān Phnom; 12 260 - 114 023.

(3) 31, 7 : 12 58 - 114 14.

(4) 31, 8 : 12 585 - 114 060.

(Dans la pagode de YĀI PU 34 ⁽¹⁾, au pied de la statue du Buddha, est un *liṅga* avec tête minuscule au filet.)

Rappelons ici les statues signalées à PHUM PRĀSĀT, région de Lōk Dēk, dans Tākēv, sous le n° 34, 2 dans le CIK. (BE., XIII, 1, 8); nous n'avons pu depuis obtenir aucune précision nouvelle sur l'origine de la vieille photographie qui est le seul souvenir de ce remarquable Harihara; et il y a trop de villages portant ce nom vague pour que nous ayons grand espoir de voir jamais cette question s'éclaircir (cf. AKP., 245 et fig. 112).

(Au VĀT ĀMBĀK BAK MIR 34, 4 ⁽²⁾ appelé autrefois V. TAÑ RONĀM, sont des plaques de schiste : cuve à ablutions, piédroit (?) et marche (?); on y voit en outre un *liṅga* à triple section de 55 cm. de haut où le bulbe de 20 cm., ovoïde, montre au départ du filet une petite tête à boucles d'oreilles rondes tombant sur les épaules, chignon haut à raies horizontales et, semble-t-il, une petite boucle pendant de chaque côté du sommet.)

Le PRĀḤ OÑKAR 36 ⁽³⁾ n'a conservé presque rien des édifices successifs d'art primitif qu'y révèlent ses idoles et d'art classique qu'appelle la stèle Cæ. 42 de 889 A. D.; ils durent être tous en construction légère si l'on tient compte de la faible quantité de décombres qui se trouvent sur ce point. Les restes en sont uniquement cette stèle en fragments, des parties de cuves à ablutions, trois *liṅga* à bulbe ovoïde, l'un à triple section de 57 cm. de haut avec petite tête et un débris de statue féminine dont il ne reste guère que la gorge opulente.)

J'ai oublié de mentionner dans l'AKP. à la p. 115 où elle devrait figurer, l'inscription Cæ. 423 signalée dans le CIK. 10 et qui est du VI^e siècle çaka. A côté de la maison qui la contenait est un tertre auprès duquel repose un *liṅga* de forme ovoïde encastré dans sa cuve à ablutions. Ce point, PHUM TRAPĀÑ THOM 41, 2 ⁽⁴⁾, se trouve à environ 2 km. à l'Est de Kōmpot, à 500 m. à gauche de la route de Kōmpot Trāč.

3^e SECTION, EN RAPPORT AVEC LA TROISIÈME PARTIE DU CHAPITRE III : POINTS NOUVEAUX DANS LES RÉSIDENCES DE PREI VĒÑ ET DE SVĀY RIĒÑ.

M. PARIS a retrouvé au VĀT PREI VĀL 43 ⁽⁵⁾ (et non Prei Var ou Vā) une des deux inscriptions signalées par AYMONTIER et non vues par LAJONQUIÈRE (Cæ. 50 de 668 A.D.).

(1) 34 : 12 597 - 113 898.

(2) 34, 4 : K₁ Putsar, K₂ Bāti, etc. ; 12 605 - 113 945.

(3) 36 : 11 905 - 113 680.

(4) 41, 2 : 11 80 - 113 20.

(5) 43 : K₁ Prāḥ Thāt, K₂ Kōmpot Trabèk, K₃ Prei Vēñ ; 12 305 - 114 726.

Le *NĀK TĀ KUON* 43, 11 ⁽¹⁾ ne montre plus d'un *prāsāt* que la petite fosse centrale. A côté est une tête dégradée de Viṣṇu, grandeur nature, à coiffure cylindrique, posée sur un corps qui n'y correspond pas.

A *KŌMPOŃ KRĀŃ LĀV* 43, 12 ⁽²⁾, sur la rive droite du cours d'eau un tertre avec de grands arbres, peut-être artificiel, porte un *nāk tā* où l'on voit une fine main de Viṣṇu tenant la conque, le bas d'une statue féminine et une partie de *peṣaṇī*.

Le *KĎĒI AŃ* ou *AŃ ČŪMNIK* que M. PARIS donne sous la forme *AŃ ČANNIK*, 46 ⁽³⁾ paraît avoir souffert depuis le passage de LAJONQUIÈRE et M. PARIS n'y a retrouvé que le plus gros des quatre morceaux qui constituaient la stèle Cæ. 56, d'époque classique. Au sujet des deux inscriptions Cæ. 53 et 54, j'ai de forts doutes sur leur rôle de stèles et je croirais plutôt que ce sont des piédroits ordinaires, car AYMONIER (C., I, 24) mentionne que leur face postérieure est brute ; mais comme il voulait trouver en ce point une de ses fameuses cellules, il dut être le premier à leur attribuer ce rôle de stèle. M. PARIS n'y a pas retrouvé les débris de colonnettes. Il signale un bassin de 200 m. sur 150 à l'Est.

Le *VĀT PRĀḤ SENĀ* 47 ⁽⁴⁾ n'offre plus la tête féminine à mitre cylindrique que signalait LAJONQUIÈRE. L'emplacement, entouré d'un bassin-fossé et chargé de quelques autres débris, est accompagné à l'Ouest par un terrain encerclé d'un autre bassin-fossé où il n'y aurait rien ; à 250 m. au Nord est un *sraḥ* important (400 m. × 200).

Le *VĀT KŌMPOŃ SĀLĀ* 52, 5 ⁽⁵⁾ montre sur son remblai des pierres anciennes ; on y voit également un lion mutilé et deux *liṅga* ; l'un a une petite tête et contre l'ordinaire serait sur sa cuve à ablutions ; la tête, comme d'habitude, a une coiffure pointue. On trouve là également une statue brisée.)

Au *VĀT PRĀSĀT* (sic) 53 ⁽⁶⁾, M. PARIS signale, à l'Est des faibles restes de *prāsāt*, un grand *sraḥ* rectangulaire qui n'est axé sur aucun d'eux. M. DALET qui a rapporté un cliché du buffle sous la Mahiṣāsura-mardini, signale le bas d'une autre statue féminine et un Buddha sous *nāga* dont les têtes sont d'un caractère archaïque.

Le *VĀT ČVĀŃ* ou *THMĀT KAŃ* 53, 4 ⁽⁷⁾ occupe un point dont l'importance est montrée par la série des voies d'accès qui le desservaient : elles apparaissent sur les clichés d'avion. A 300 m. au Nord de la pagode est un *sraḥ* de 450 m. sur 100 qui fut depuis le survol traversé par une piste ; à 200 m. du *sraḥ*

(1) 43, 11 : Phum Tūol Samrôn, K₁ Čân Dek, etc. ; 12 253 - 114 695.

(2) 43, 12 : K₁ Čâm, K₂ KōmpoŃ Trabék ; 12 220 - 114 730.

(3) 46 : K₁ Čei Kōmpok, K₂ KōmpoŃ Trabék, etc. ; 12 835 - 114 318.

(4) 47 : K₁ Poñā Lien, etc. ; 12 325 - 114 522.

(5) 52, 5 : K₁ Romček, K₂ KōmpoŃ Trabék, etc. ; 12 412 - 114 446.

(6) 53 : K₁ Prāsāt, K₂ KōmpoŃ Trabék, etc. ; 12 392 - 114 655.

(7) 53, 4 : K₁ Prāḥ Thāt, K₂ KōmpoŃ Trabék, etc. ; 12 345 - 114 727.



A



B



C



D



E

A. Linteanu du Năk Tă Pô Norāy (cf. p. 35). — B. Linteanu du Năk Tă Pô Norāy (cf. p. 35). — C. Angle de fronton (?) au Vâr Căvân (cf. p. 25). — D. Linteanu du Vâr Căvân (cf. p. 25). — E. Partie de corniche au Vâr Sălă (cf. p. 94).

est un bassin de forme irrégulière avec tertre et quelques briques au milieu, trace d'un ancien sanctuaire. Non loin de ce dernier bassin, convergeaient deux voies, l'une venant de BÀ PHNOM, l'autre d'AN CŪPNĪK 46, tandis que de la pagode même en partent deux autres, l'une vers l'Est, l'autre vers le Nord.

Le terre-plein de la pagode est soutenu par quelques blocs dont un seuil de porte et une dalle de schiste. Tous les supports de *semā* sont d'anciens piédestaux ; ils sont tous à bague, sauf un dont la gorge est nue. La pagode contient trois linteaux ou parties de linteaux dont l'un d'art primitif, du type II, enfermait sous l'arc le groupe des 9 divinités : bien que la série soit représentée seulement par des figurines debout sans attribut et incomplète, il est reconnaissable à cause de la 8^e figure, caractéristique de ces petits ensembles, Rāhu dans son tourbillon (pl. III, a). D'autres linteaux sont d'art classique. Une pièce étrange, avec l'image de Kṛṣṇa balançant les éléphants est difficile à dater et même à placer dans un monument et je la donne pour cette raison. On voit mal à quoi rapporter les *nāga* dont l'épanouissement se verrait bien à la tête d'un Viṣṇu couché dans la scène de la naissance de Brahmā et le motif de Kṛṣṇa occuperait heureusement l'angle d'un tympan garni de cette scène. Les *nāga* ont une tête ronde assez archaïque, comme la coiffure et la parure de Kṛṣṇa (pl. III, b).

(Le NĀK TĀ PŌ NORĀY 53, 8 ⁽¹⁾ est voisin d'un *srah* ; il montre diverses pièces anciennes : briques, fragments de colonnettes en grès rose, quatre *līṅga* dont deux ovoïdes en grès jaune rougeâtre et un minuscule en grès rouge de 6 cm., peut-être monolithe avec sa cuve, enfin les extrémités d'un petit Viṣṇu.)

Le TŪOL PREI CĀN 53, 12 ⁽²⁾ offre sur un tas de vieilles briques d'anciens seuils ou linteaux de schiste, deux cuves à ablutions, un torse de statue masculine à chevelure crépue mais dont le chignon est cassé, de 50 cm. environ de hauteur, la tête, les mains et les pieds d'un Viṣṇu, deux *līṅga* ovoïdes, une réduction de piédestal à pilastres de 11 cm. de côté et une trinité bouddhique de grès schisteux.)

Le NĀK TĀ de BĀ PHNOM 55, 2 ⁽³⁾, pagodon chinois sur un tertre formé d'éboulis rocheux et sous de grands arbres, point très vénéré, offre au milieu d'antéfixes et de figures d'art classique mutilées Gaṇeṣa, Garuḍa, triade bouddhique, une statue féminine à mitre cylindrique ; elle eut autrefois quatre bras.)

Au VAT SAMRŌN 56, 2 ⁽⁴⁾ sont sous les *semā* des fragments de piédestaux dont plusieurs du type à quatre pilastres. La plinthe d'un de ces piédestaux (76 cm. de côté) montre des motifs de rinceaux encadrés de perles.

(1) 53, 8 : m. dés. adm. ; vers 12 360 - 114 745.

(2) 53, 12 : m. dés. adm. ; vers 12 360 - 114 745.

(3) 55, 2 : K₁ et K₂ Chơ Kăc ; 12 507 - 114 508.

(4) 56, 2 : K₁ Cì Phôc, K₂ Chơ Kăc ; 12 630 - 114 675.

Le VĀT BĀLĀN ČĀ 56, 16 ⁽¹⁾ a dans un *nāk tā* un Viṣṇu à mitre cylindrique qui avait plus de 1 m. de hauteur et plusieurs débris de statues féminines.

Le TŪOL PRĀḤ THĀT ou TŪOL ČARĒK de LAJONQUIÈRE 57 ⁽²⁾ ne s'appelle plus ainsi, au moins aujourd'hui, d'après M. PARIS ; il porte le nom de TŪOL PRĀSĀT. Il a perdu ses débris de statues et ne présente plus que quelques briques et un arrière-linteau.

(Le NĀK TĀ BANLEI 56, 17 ⁽³⁾ occupe un tertre visiblement artificiel qui est parsemé de vieilles briques et offre un débris de linteau II intermédiaire.

Les quelques pièces déposées à la résidence de PREI VĒN 57, 2 semblent pour la plupart d'art classique et même plutôt d'assez basse époque; nous n'en retiendrons ici qu'une, parce qu'elle est d'une forme inconnue de nous et que nous ne pouvons affirmer que dans cette région riche en souvenirs d'art primitif ou même antérieur, elle ne leur appartiendrait pas. C'est un support d'image rectangulaire, cuve à ablutions monolithe avec un dé cubique; celui-ci

a été rogné, mais un croquis que nous en avons pris il y a bien longtemps le montre encore dans sa forme primitive (fig. 3.)

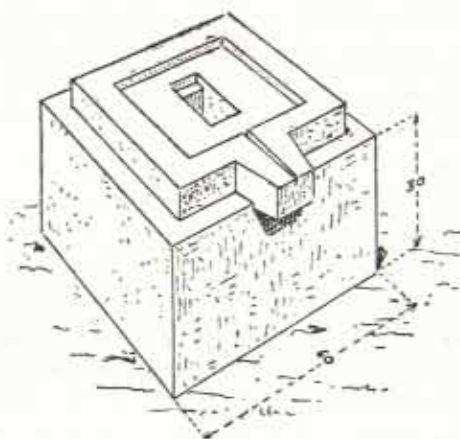


Fig. 3. — PREI VĒN. Piédestal.

A 1500 m. au Sud de Prei VĒn, dans la plaine inondée, un bouquet d'arbres important marque l'emplacement du BĀRĀY ANDĒT 57, 3 ⁽⁴⁾. Son nom signifie le "bārāy qui flotte" parce que, quelque soit la hauteur de l'inondation, la terrasse centrale, suivant la légende locale, ne peut être couverte par les eaux. C'est un tertre de 50 m. de côté environ, orienté, avec des débris de briques à la surface. La masse centrale est entourée par un bassin-fossé déterminé par une levée de terre dont l'étanchéité probable expliquerait la légende.

Ce bassin est coupé à l'Est par une chaussée. Le monticule central est entouré par les eaux des pluies à la saison moyenne et elles le serrent de près surtout à l'Est et au Nord. Il semble que de l'Est soit partie autrefois une chaussée dont il ne resterait plus que l'amorce. Au Nord, un monticule voisin que nous n'avons pu atteindre et qui montre des pagodons ne porterait, paraît-il, absolument rien de vieux. L'ensemble donne une impression d'ancienneté considérable.

⁽¹⁾ 56, 16: K₁ Svayā, prov. de Svay Rieñ; 12 520 - 114 814.

⁽²⁾ 57: K₁ Čon Türk, K₂ Prei VĒn; 12 833 - 114 450.

⁽³⁾ 56, 17: K₁ Baboñ, K₂ Prei VĒn, etc.; 12 622 - 114 430.

⁽⁴⁾ 57, 3: K₁ Bārāy, K₂ Prei VĒn; 12 730 - 114 425.

Sur le terre-plein sont des paillotes récentes et sur un autel nouveau est la partie inférieure d'un piédestal anormal.

Quelques débris se voient dans un pagodon : ainsi une petite tête mitrée dont la face manque. Dans un autre sur la chaussée qui traverse le bassin E. est un *dvārapāla* en plusieurs morceaux ; il est coiffé d'un *mukuta* et sa massue se voit entre ses pieds. Il n'a rien de spécial. Par contre, une statue masculine est fort intéressante ; sans tête, bras ni pieds, elle est vêtue d'un sarong d'un dessin assez curieux, à plis libres et doux, sous une ceinture en torsade pendante ; elle porte un joli collier ; son corps est hanché légèrement (pl. II, c). Elle est faite d'un grès à veines métalliques et mesure 94 cm. de hauteur. Elle donne une impression très archaïque et rappelle certaines figures chames. C'est celle que signale M. BELLAN (BE., II, 307).

Au VAT SAMSĀMĒI 57, 13 ⁽¹⁾, on trouve un linteau II intermédiaire au dessin lourd et un lion très dégradé.

Le PREI NOKOR 64 ⁽²⁾ dont la datation est impossible, mais dont l'antiquité peut être grande, apparaît en avion comme un grand ovale. Examiné sur le sol, il semble constitué par une enceinte de terre précédée d'un fossé, le tout au profil très émoussé. Le fossé a en moyenne 20 m. de largeur. Il n'y a aucun angle droit dans le tracé qui est entièrement courbe et se développe sur près de 3 km., sauf deux interruptions d'environ une centaine de mètres au côté S. Il est probable que LAJONQUIÈRE s'est embrouillé dans ses notes et a porté au Prei Nokor les deux levées à angle droit qui existent au point qu'il nomme NOKOR TRET et M. PARIS ANKOR TRET 63 au Nord et à l'Est ; elles sont aussi précédées d'un fossé ; en dehors du plan, les caractéristiques sont donc les mêmes : l'erreur est garantie par le fait qu'il ne mentionne pas de levées à Nokor Tret 63. La carte au 100.000^e déforme le nom en Preng Kor ; le point se trouve par 12 811 - 114 562.

Le VĀT PREI SLĀ 66 ⁽³⁾ donné par LAJONQUIÈRE sous le nom erroné de Prei Pla, est un sanctuaire en briques d'art classique qui a utilisé un cadre de porte en quatre pièces de schiste et un beau piédestal à pilastres et fins rinceaux d'art primitif.

(Le VĀT PREI KRALĀN THOM 66, 2 ⁽⁴⁾ conserve parmi diverses pièces anciennes qui paraissent provenir d'un sanctuaire d'art classique des débris d'un piédestal à gorge, la moitié d'une belle *peṣaṇī* avec son rouleau important en bon état et un *līṅga* très usé par l'affutage des outils. Il en reste assez pour montrer que le corps inférieur est un prisme carré à angles abattus aux faces légèrement incurvées en hauteur ; ce corps était de diamètre moindre que le gland ovoïde du *līṅga*. A l'attaché du prépuce, le large filet est en

(1) 57, 13 : Phum Kōmpōn Lāv ; 12 760 - 114 425.

(2) 64 : K₁ Pām Roñ, K₂ Kōmčai Mās ; 12 767 - 114 640.

(3) 66 : K₁ Prei Slā, K₂ Pārāñ ; 12 965 - 114 448.

(4) 66, 2 : K₁ Prei Sralēt, K₂ Pārāñ ; 13 013 - 114 313.

partie caché par une petite tête de Çiva ascète avec une haute *jaṭā* dont les quatre étages de cheveux sont accompagnés chacun par deux mèches échelonnées. Dans un *nāḱ tã* un Nandin couché, en triste état, provient peut-être du premier temple. 7

(Le *VĀT KHSOM KHÀÑ THBÓN* 66, 4 ⁽¹⁾) a sur son autel un piédestal orné de trois figures sous ogive entre palmettes qui donnent une impression d'art primitif. Un énorme piédestal à gorge, à l'angle S.-O. de l'autel, avec cuve à emboîtement, passe pour n'avoir pu être déplacé lors de la reconstruction de la pagode. Un Gaṇeça debout entré au Musée Albert Sarraut pourrait être antérieur à l'art classique; le reste des débris semble appartenir à ce dernier art. \

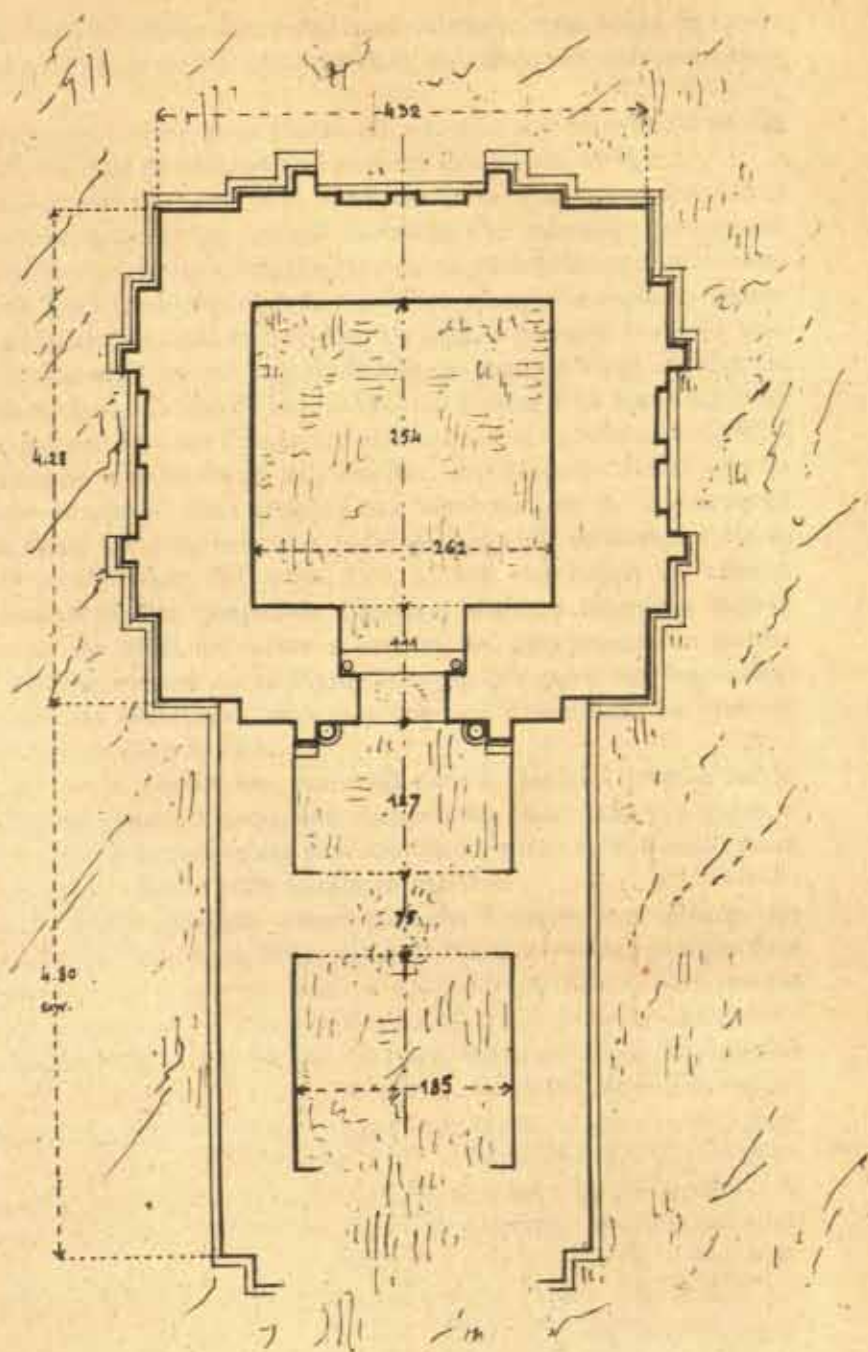
Le *PRĀḤ THĀT PREI CŎÑ SRŎK* 67 dans le Khūm Bēñ Čār ⁽²⁾ est un *prāsāt* d'art primitif en briques ouvert exactement à l'Est, avec une allée axiale et un bassin. L'édifice, carré, offre un redent sur chaque face garni de fausse-porte ou porte. Un vestibule fut rajouté à l'Est dans la période d'art classique (pl. IV).

L'intérieur, carré, présente une corniche profilée; au-dessus une voûte irrégulière monte pendant 5 ou 6 mètres, puis s'infléchit brusquement et s'ouvre sur le ciel par suite de la ruine des superstructures. Au niveau de l'arrière-linteau se voient dans les faces N. et S. des crampons de pierre pour plafond. La porte présente la combinaison ordinaire, mais en grès; seul l'arrière-linteau est en schiste. Il est soulagé par un arc de décharge triangulaire. Les piédroits sont, comme d'habitude en cet art, assemblés d'équerre.

A l'extérieur, il subsiste peu de chose de la base qui n'est guère reconnaissable que dans l'angle S.-O.; il reste un peu plus de la corniche: toutes deux sont à doucine. Porte et fausses-portes présentent deux corps superposés, mais celui du haut compte surtout par son fronton. A la porte les colonnettes sont circulaires; elles sont d'un joli dessin: elles offrent trois bagues principales et leurs deux grands nus sont coupés par un filet à perles avec feuilles au-dessus et au-dessous. La porte et la fausse-porte sont encadrées de pilastres à corniche en doucine portant un linteau nu et une sorte de second étage; la corniche de celui-ci, avec antéfixes à l'angle, en briques, soutient un arc presque carré en U renversé. Il enferme un motif de réduction d'édifice encadrée par deux masses soigneusement traitées dans la forme d'un obus. Edifice central et masses latérales sont portés par un large soubassement à doucines. La réduction d'édifice, qui s'arrête à l'étage, présente une base importante coupée par une porte presque carrée, munie de vantaux avec leur battement et ses saillants; cette porte fut creusée, récemment sur la

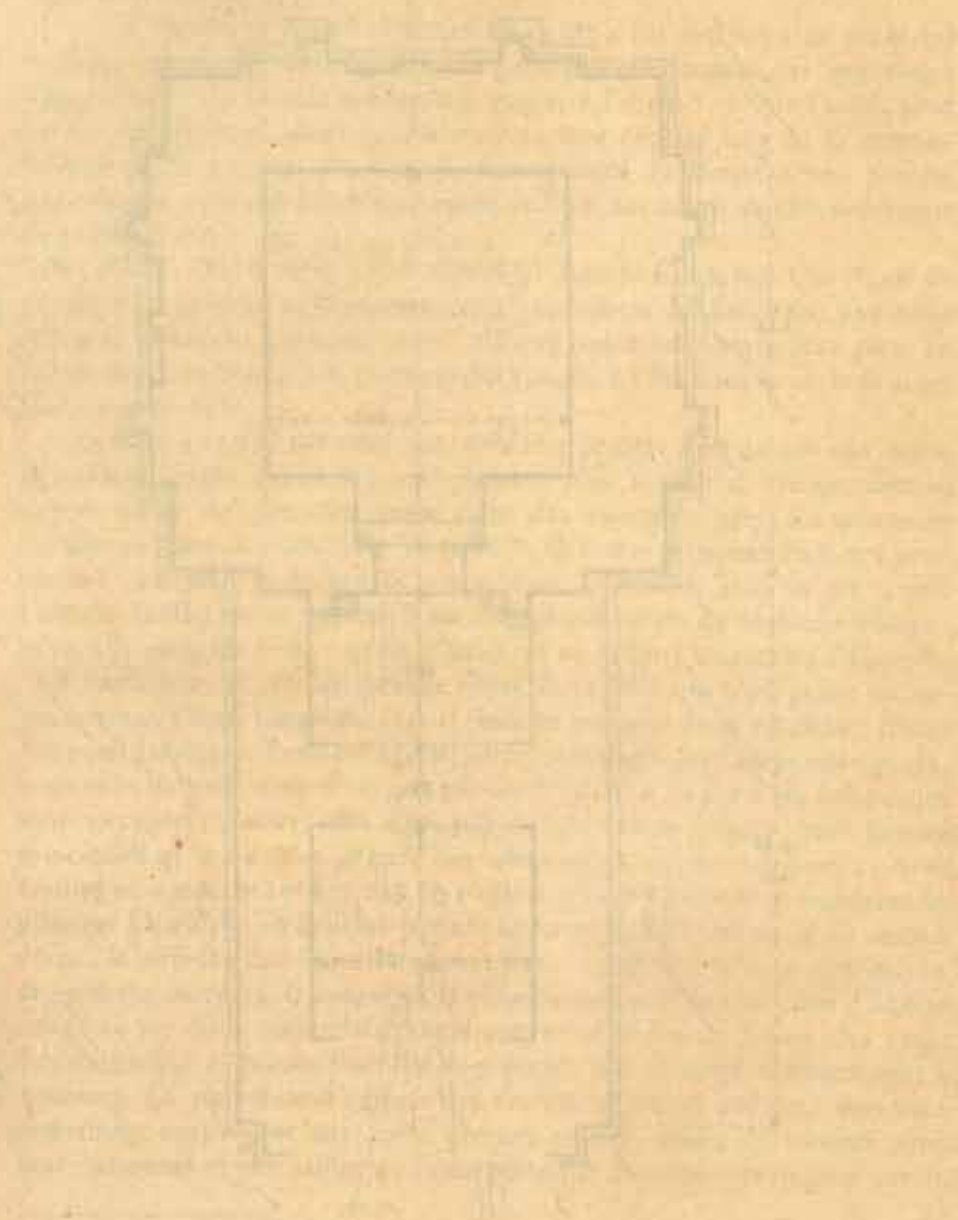
(1) 66, 4: K₁ Khsōm; 12 940 - 114 232.

(2) 67: K₁ Bēñ Čār, K₂ Sithor Kandāl; 13 056 - 114 462. L'identification de ce point avec celui mentionné par L. de LAJONQUIÈRE n'est que très probable, car il ne l'a pas vu lui-même.



Plan du prāsāt au Vāt Prāṇ Thāt Prāi Cōn Snōk (cf. p. 28).

THE
FLOOR
PLAN



THE
FLOOR
PLAN

face E. dans l'espoir enfantin de trouver quelque trésor, sans doute. Sur cette porte s'élève un fronton en arc assez bas dont les extrémités sont inconnais-sables.

La tour présente encore deux étages qui ont très peu de retrait : ils ont des fausses-baies à peine réduites se détachant des mêmes redents.

Sur la face E. les pilastres de la porte ont été abattus en partie par la construction d'un avant-corps précédé lui-même d'un vestibule qui ouvrait, toujours à l'Est par une porte effondrée ; le linteau gît dans la salle antérieure, tandis que les deux montants, dont l'assemblage d'onglet indique la postériorité, sont couchés en avant au Sud-Est. Le linteau de cette porte du type III montre comme motif central un *garuḍa* ailé qui soutient Viṣṇu ; le dieu est en partie effacé comme la tête de son vahana ; ce dernier a les pieds sur deux rameaux qui passent sous ses bras et forment l'origine des guirlandes. Celles-ci, d'une étroitesse et d'une forme inhabituelles, sont décorées d'une suite de carrés à décor de rosace ; elles partent d'une bague au bout du rameau après sa remontée, filent horizontalement et redescendent pour se terminer par un motif confus où se voient des *nāga* dans le bas. Au-dessus de chaque guirlande sont six feuilles rampantes. Plus haut une frise monolithe avec le linteau enferme une série de niches encadrant des personnages en buste ; cette frise est interrompue par le Viṣṇu. Sous chaque guirlande descendent quatre feuilles très sèchement, mais très finement découpées. Le tout est arrêté en bas par un rang de lotus.

À l'intérieur de la tour est une moitié de cuve à ablutions inscrite sur le côté avec un mot dessus ; l'inscription classée sous le n° Cæ. 761 porte la date de 633 dont la lecture n'est pas absolument sûre ; on voit aussi deux piédestaux à gorge et bande plate double en épaisseur.

Un *nāḥ tā* montre plusieurs statues dont une à quatre bras debout, de 90 cm. environ, d'art classique ; la tête est couverte d'un *mukuta* conique dont la coiffe offre plusieurs étages de fleurons triangulaires, avec le diadème est orné des losanges ordinaires. Les yeux sont allongés sans prunelles indiquées ; les lèvres, ourlées, sont souriantes ; le menton est fortement lobé. Les oreilles sont percées pour recevoir des bijoux mobiles. La statue est vêtue d'un sampot à rayures verticales sans pan central ; une grosse masse de plis se voit à gauche et une petite à droite. À l'habitude le cou montre plusieurs plis de peau indiqués par un trait circulaire. On trouve également trois ou quatre débris de statues debout dont une femme avec une tête à chignon cylindrique ; cette tête ne lui appartient pas et l'on ne peut garantir à quel sexe elle correspond.

À 400 m. E.-N.-E. du V. Prei Sralët, au lieu dit *TUOL DAI BUON* « le tertre des quatre bras » 67, 3 ⁽¹⁾, se trouve un *nāḥ tā* avec une très remarquable statue de Viṣṇu presque grandeur humaine, brisée en nombreux fragments.

(1) 67, 3 ; K1 Prei Sralët, etc. ; 13 019 - 114 280.

C'est l'image courante du Viṣṇu debout, mais d'une taille et surtout d'une exécution excellente (pl. V, A et C).

Il ne subsiste que trois mains, celle qui tenait le disque délicatement par la tranche entre le pouce et l'index ; celle qui s'appuyait sur la massue terminée par une partie sphérique ; et la main qui tenait la conque ; cette dernière fait défaut. Les attributs des bras supérieurs étaient réunis à la mitre par un segment d'arc dont la section est en demi-polygone, la surface plate étant dessus. Le disque est traité en roue pleine des deux côtés. La statue est légèrement hanchée avec saillie de la cuisse gauche. Le torse et le ventre sont sobrement, mais heureusement, traités. Le ventre bombe légèrement tout autour du bord supérieur du sampot avec, au contraire, un méplat au-dessus du pan central. Les mamelons des seins ne sont pas figurés. Le dos montre un léger creux à la place de la colonne vertébrale. Rien n'indique l'omoplate. Les pieds, aux doigts régulièrement inégaux, ont les ongles petits ; les chevilles sont légèrement marquées ; les talons sont exagérés en arrière pour maintenir l'équilibre de la statue. Son pied gauche est parallèle au bord du rectangle de support ; le droit est légèrement tourné en dehors.

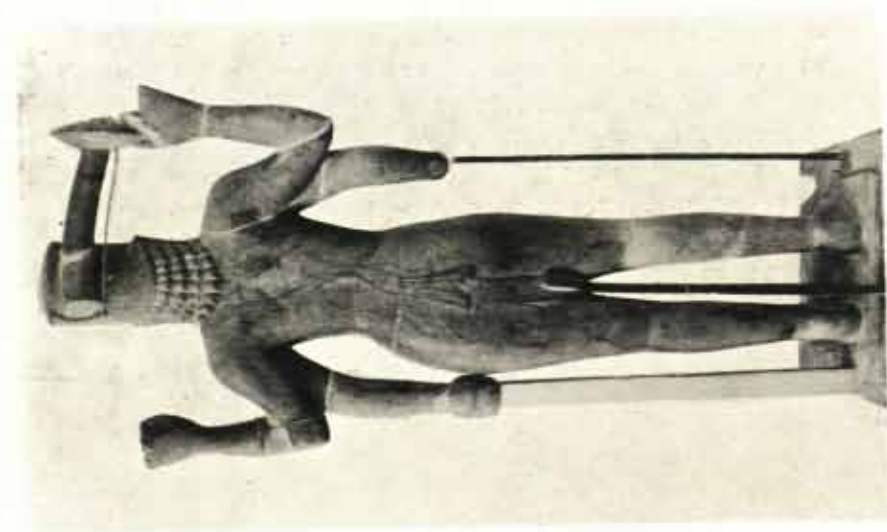
La face est ronde ; les yeux très allongés ont la pupille dessinée par un double cercle. Le nez est droit. La bouche, au fin sourire, a la lèvre supérieure mince et la lèvre inférieure assez épaisse. Le menton est rond, sans fossette. Les oreilles ont des lobes très allongés, avec trous creusés dans la fente et ressortant vers la joue pour accrocher un pendant mobile. La mitre cylindrique pose sur un double rang de mèches spiraliques. Sous les cinq mèches centrales du rang supérieur se voient deux rangs de petits cheveux coupés à la chien. En arrière le bord de la mitre descend en courbe sur la chevelure dont les boucles pendent parallèles en arrière sur les épaules. Cette chevelure offre quatre rangs de jolies mèches traitées en spirales décrochées de l'une à l'autre.

Le vêtement consiste en un sampot très sobrement indiqué avec un pan antérieur partant d'un bouton placé au bord supérieur ; ce pan offre de nombreux plis. En dessous un pli analogue se retrousse sur la cuisse gauche sans symétrie ; il commence par une courbe descendante en relief, qui remonte ensuite et finit en un simple trait de gravure. En arrière un pan passe entre les jambes assez bas, au-dessous des testicules, puis remonte entre les fesses sans en marquer le pli, repasse en haut par-dessus le fil d'attache (?) et retombe en un pan à plis qui s'évase.

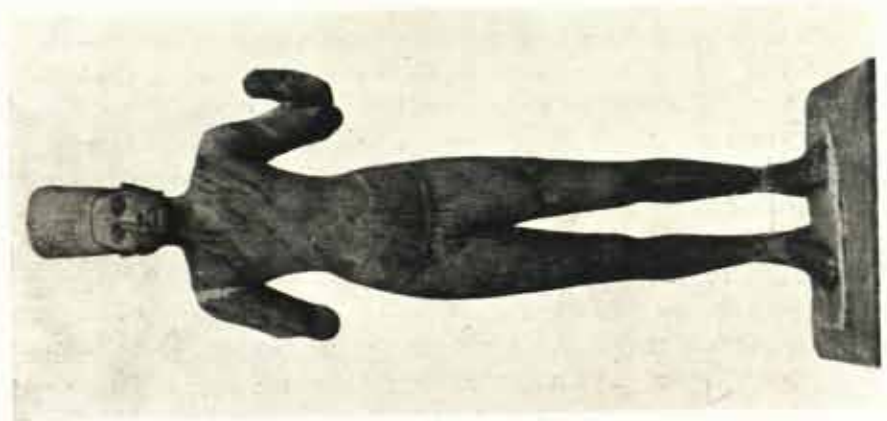
Cette pièce splendide a été obtenue de la pagode par voie d'échange ; entrée au Musée Albert Sarraut, elle a été très heureusement reconstituée par M. GROSlier.

Dans un abri de *nāḱ tā* se voyaient en plus un débris de cuve à ablutions grossière et un cube à 17 alvéoles où celles-ci, détail curieux, sont en pointes de diamant creuses.

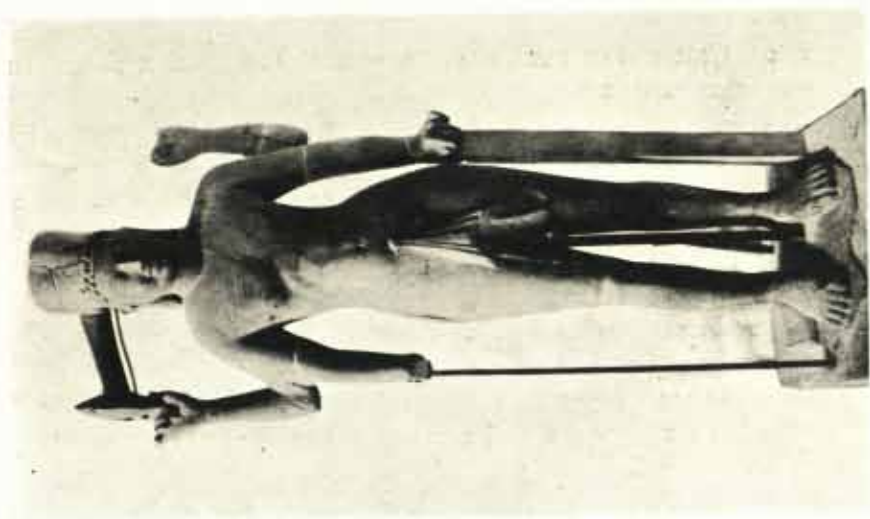
Le tertre offre de nombreux fragments de briques qui semblent rappeler en ce point l'existence d'un *prāsāt*.



A

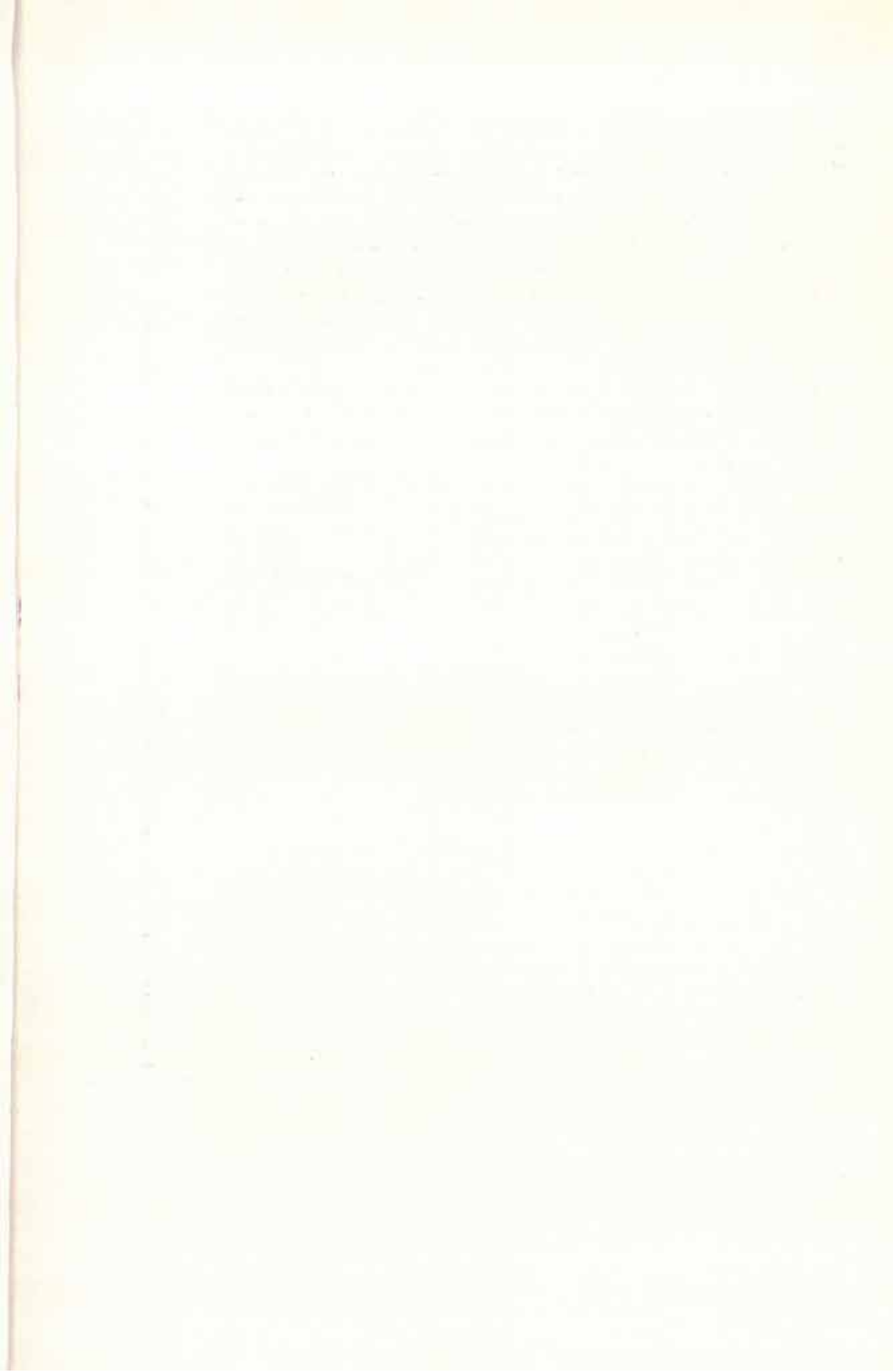


B



C

A et C. Viṣṇu du Tūol, Dai Buon ou Vāt Prei Sralet (cf. 30). — B. Harihara du Prāsāt Andēt (cf. p. 73).



J'emprunte aux notes de M. PARIS l'indication des vestiges conservés dans le V. Prei Sralêt que nous n'avons pas eu le temps de voir : dans l'enceinte du vât, un *nāk tā* contient un cube à 17 alvéoles, de 12 cm. de côté ; à 50 m. au Sud-Est un autre *nāk tā* contient un gros *līṅga* très détérioré.

Au VÂT PHNOU 67, 4 ⁽¹⁾, il ne reste du vieux sanctuaire que de nombreuses briques et il doit avoir été remplacé par une grotesque tour moderne qu'accompagnent des débris de statues et un *līṅga*. Une stèle inscrite en petits caractères carrés Cæ. K 68 qui est à proprement parler le monument historique K 355 est dressée entre la pagode et la tour moderne.

Le VÂT KÔMPROU 67, 5 ⁽²⁾ montre sous un abri de *nāk tā* un Viṣṇu dans la pose debout classique ; très fin de facture, il a été remonté par les bonzes qui l'ont doré, gratifié d'yeux enchassés dans les paupières et hissé sur une tête de lion plus que grotesque. La tête du Viṣṇu n'est restée intéressante qu'en arrière où l'on voit la chevelure en boucles verticales. Le diadème avait une fine attache postérieure. Sur les cheveux un cercle de perles encadre, au-dessus d'un rang de lotus d'un bon style, un couvre-chignon à trois étages de dents de scie et bouton terminal conique. La main gauche, l'index allongé, tient la conque qui est dextre (fig. 4, A) ; la main droite correspondante paraît refaite, mais dans l'esprit ancien ; avec les doigts également inclinés l'un sur l'autre, le pouce et l'index pincement un anneau large à section circulaire brisé et qui paraît être en chaux.

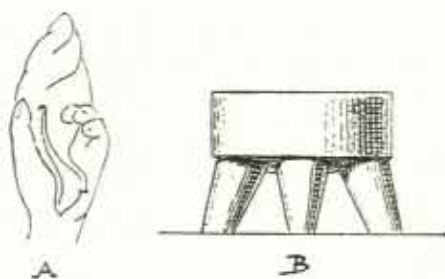


Fig. 4. — A. VÂT KÔMPROU. Conque d'une statue. B. TŪOL AN SĀLĀ. Pierre à râper le santal.

Une fine statuette féminine sans tête, bras ni pieds a été donnée par la pagode à la demande de M. PARIS pour le Musée Albert Sarraut. La partie subsistante mesure 46 cm. La statue n'avait que deux bras ; les seins assez forts, font sur le thorax un double pli ; le ventre montre trois plis dont un passe par le nombril. La femme est vêtue d'un sarong à grand pan. Du retour d'étoffe terminé en bas en queue de poisson, oblique, part le contour inférieur de la jupe. Le sarong, rayé verticalement, est retenu par une ceinture plate à fine attache ; un pli retombe en haut à la gauche du personnage. La pierre est de grès gris. Ces deux statues sont plus près de l'art classique que de l'art primitif. On trouve encore au même point quatre piédestaux dont un grand, à doucine et bague, et trois presque informes.

⁽¹⁾ 67, 4 : K₁ Phnou, K₂ Sithor Kandāl ; 13 140 - 114 437.

⁽²⁾ 67, 5 : K₁ Kômprou, K₂ Sithor Kandāl ; 13 159 - 114 419.

Le *TUOL ČĀK ANREI* 67, 6 ⁽¹⁾ dépend du V. Melop ; cette pagode possède deux *nāḱ tā*. Dans le premier, peu éloigné de la salle de culte, se voit, entre deux piédroits en dalles schisteuses d'art primitif, allongés à terre, mais dressés verticalement sur le côté, une image de Viṣṇu, complète, debout, à quatre bras, appuyée par un arc de renfort dans la forme exacte d'un aimant ordinaire. La tête porte la mitre cylindrique qui pose sur les cheveux en laissant un rang de boucles sur le front, tandis que toute la chevelure retombe en arrière sur les épaules en quatre étages de fines mèches. Le bras droit supérieur tient le disque bombé, à décor de rosace et présenté par la tranche, une moitié perdue dans l'arc de soutien ; le bras gauche postérieur élève la conque que son ouverture fait reconnaître comme senestre. La main gauche antérieure est appuyée sur la massue ; la main droite a dans la paume une boule et est soutenue par un renfort courbe à section carrée. La tête, grasse, a la bouche souriante ; les yeux, assez petits, sont allongés ; le nez est légèrement aquilin. Les oreilles aux lobes déformés sont sans bijoux. Le cou est lourd, la torse et le dos peu modelés. Le sampot montre en avant un pan ouvert à plusieurs plis avec au-dessous une bande d'étoffe plate qui passe entre les fesses. Les jambes sont médiocres ; les pieds, plutôt moins mauvais que d'ordinaire, posent sur une dalle rectangulaire. La statue est en grès gris ; elle a été dorée. Du dessus de la dalle au-dessus de la mitre, elle mesure 1 m. 10 ; la largeur de l'arc est de 39 cm. et le petit côté de la dalle inférieure est de 22 (pl. II, B).

Le second *nāḱ tā* est à environ 100 m. au Sud du précédent ; on y voit un autre Viṣṇu presque pareil, mais de proportions bien plus fines et de mouvement plus heureux. La coiffure est la même. Sous la mitre apparaissent également quelques boucles, mais pas sur le front. La chevelure est indiquée en arrière par trois rangs de mèches tombantes, à stries légères alternées d'une rangée à l'autre. Les mêmes mains portent les mêmes attributs ; la conque est également senestre et les oreilles ne paraissent pas avoir de trous pour recevoir des bijoux mobiles. Le disque et la conque sont tenus du bout des doigts. La massue, terminée par une sphère à côtes est plus éloignée de l'arc de soutien auquel elle est rattachée par un renfort qui ne va pas jusqu'en haut. La tête est plus fine et le nez moins aquilin. Le sampot est disposé comme celui de l'autre et sa partie basse, ici visible, est traitée comme deux jambes de culotte obliques qui vont jusqu'au-dessus du genou. L'arrangement du sampot est le même en arrière que pour l'autre ; la partie qui forme culotte commence presque à la séparation entre la fesse et la cuisse. Les trois cotes correspondantes sont 1 m. 15, 34 et 20 cm.

Dans ce second *nāḱ tā* sont des parties de trois statues dont deux femmes. La plus grande (haut tot. 60 cm.) a eu quatre bras ; elle a les seins et le ventre

(1) 67, 6 : K₁ Tnôt, K₂ Pārān ; 12 98 - 114 33.

bien indiqués. Le nombril est à la rencontre d'un creux vertical et d'un pli horizontal qui forment T. Le dos est assez délicatement modelé. Le sarong à rayures verticales a un grand pan tombant antérieur qui s'épanouit en bas. Il passe sous une sorte de ceinture attachée par un nœud mince en avant; un petit pan se retourne sur le côté gauche de la statue.

Une autre statue féminine est sans grand intérêt; il en est de même des débris d'un corps masculin auquel a dû appartenir une tête assez bonne; elle a cependant la face courte; les yeux sont allongés avec les prunelles marquées; la bouche, assez large, s'ouvre au-dessus d'un menton fendu. Les oreilles dont les lobes sont cassés, ont dû avoir des trous pour bijoux mobiles. La coiffure est indiquée par mèches verticales avec motif sur les tempes. Elle est enfermée par un diadème à losanges attaché par un fin nœud en arrière. Le chignon est recouvert par une coiffe conique à 4 ou 5 rangs de dents de scie et terminée en bas par un filet plus épais. Cette tête mesure 16 cm. du dessous du menton à la pointe du couvre-chignon.

A 450 m. au Nord-Est du *vât*, sur un tertre dit *TUOL PRÀSÀT*, se voient les substructions d'un ancien sanctuaire où fut trouvée, dit-on, l'inscription dite de *Snây Pol*, Cæ. 66, très curieuse stèle d'art primitif, donations d'esclaves mâles et femelles à la déesse *Bhagavatî* par deux seigneurs qui ont placé au début leurs armes parlantes tirées de leurs noms (conque fossile et un soleil). Cf. *FINOT, BE.*, XV, II, 21 et pl. 3.

Le *TUOL PRĀḤ THĀT* ⁽¹⁾ de *KANĀRIĒC* 67, 7 offre une tour d'art primitif très ruinée, ouverte à l'Est-Nord-Est. Il n'en subsiste que les deux faces N. et S. et en avant les débris de la porte renversée. Le plan paraît avoir été carré avec un redent par face et sur celui-ci un autre qui tient lieu de fausse-porte.

L'intérieur est rempli par les décombres, et la voûte semble être partie d'assez haut. Il n'apparaît aucun support de plafond ou de velum.

A l'extérieur, la base qui paraît avoir contourné tout l'édifice, est presque partout perdue. Corps et redent ordinaire de la tour présentent un large pilastre à peine sorti du fond. Au-dessus se voit une corniche dont il reste peu de choses et qui paraît être dans le système habituel à frettes. Le motif saillant qui correspond à la fausse-porte a sa corniche, commençant aux deux tiers du parement, couverte par un terrasson en courbe renversée. La doucine de la petite corniche offre les oiseaux habituels à l'art primitif et porte trois *kudu*. L'entremoulure est recreusé et forme aux extrémités deux petits pilastres. Dans le bas du motif qui tient lieu de fausse-porte sort la gargouille complète d'un *somasūtra* remarquable en tête de *makara* monté. Il est en deux pièces entre lesquelles passe le canal. Les défenses suivent la courbe de la trompe relevée, tandis qu'au-dessous les deux rangées de dents

(1) 67, 7. : K₁ et K₂ Kanāriēc; 13 017 - 114 660.

carrées commencent par des crocs plus forts. L'œil cornu ne compte guère ; le globe en est continué par une mèche dont les poils sont bien marqués : une sorte de sourcil est indiqué au-dessus, tandis qu'au-dessous l'oreille est très



Fig. 5. — KANČRIČ. Tùol Pràh Thât.
Somasūtra.

petite. De nombreux plis garnissent la joue. Le petit cavalier est à cheval sur le cou du *makara*, la jambe E. y reposant, la gauche O. l'enserrant. La main droite pose sur le genou, l'autre sur la trompe. La tête manque. La fente entre les deux pièces est à cinq briques de celle qui forme filet supérieur à la base (fig. 5).

La porte E. a eu des montants plats et larges du système ordinaire, mais ils présentent un profil très sobre sur la tranche et ce profil se retourne en haut et en bas dans un angle saillant en onglet qui ne fait guère que 8 cm. pour une largeur totale de 50. La dalle du piédroit pénètre cependant dans le linteau vrai et le seuil par des tenons longs de 26×8 , tandis que le montant a 15 cm. d'épaisseur. Sur celui du S. est une belle inscription en grands caractères, de 22 lignes, toutes séparées au milieu, mais

formant deux colonnes irrégulières. L'inscription occupe une hauteur de 1 m. 10 sur celle du piédroit de 1 m. 72. Classée sous le n° 762, c'est une inscription de Jayavarman I, VII^e siècle de notre ère. Le piédroit N. est nu. Le seuil présente des crapaudines circulaires à trois rainures verticales correspondant sans doute à la fixation d'une gaine métallique de roulement. Il a existé une marche d'accès qui paraît montrer la forme ordinaire en accolade et un piédestal considérable dont il ne subsiste qu'un angle de la plinthe.

(Près du VAT PREI DƠM THNEŦ 67, 14 ⁽¹⁾, à quelques mètres à l'Est, dans la fourche d'un arbre est une tête de Harihara à mitre cylindrique divisée ; un piédestal minuscule à cuve monolithe (15 cm. de côté) se voit auprès.)

(Le TRAPĀN BANTĀY 67, 17 ⁽²⁾ est un étang de 350 m. sur 200 dont le grand axe est N.-S. ; au quart méridional du côté O. est un tertre carré, semé de briques, vestiges d'un ancien sanctuaire qui se rappelle encore par quelques blocs de grès et un corps de piédestal à quatre pilastres. De ce point proviennent sans doute une tête de Harihara, à coiffure cylindrique, mitre à

(1) 67, 14 : K₁ Prei Dơm ThneŦ, K₂ Sithor Kandāl ; 13 077 - 114 498.

(2) 67, 17 : K₁ Ampĭl Krau, K₂ Sithor Kandāl ; 13 020 - 114 585.

la gauche du dieu et *jaṭā* à sa droite et un remarquable linteau incomplet qui se rattache au type I, pièces recueillies dans un *nāḥ tā* immédiatement voisin, PO NORĀY 67, 17 bis. L'arc du linteau sort de la gueule d'un *makara*, seul subsistant; le monstre est accroupi et monté par un petit personnage qui semble armé. Sous cet arc est une scène d'un mouvement énergique. Umā, à quatre bras, y piétine le démon-buffle Mahiṣāsura dont elle soulève l'arrière-train d'une main par la queue, tandis que deux des autres bras tiennent un bouclier et une lance; elle en perce le garrot du buffle. Deux compagnons, dont un au moins est une suivante, prennent part au combat. Une mince frise paraît unir les tailloirs dont le seul conservé est peu visible sur le cliché (pl. III, A). L'ensemble constitue une pièce remarquable et digne d'un musée.)

AYMONIER (C., I, 252) indique près des villages de Popel ou Rokà dans la région de Romduol « les ruines d'un temple ancien qui devait remonter au VI^e siècle śaka et qui comprenait trois tours en grandes et belles briques, faisant face à l'Est et entourées par un petit bassin-fossé. Là gisaient plusieurs statues, entre autres, une déesse haute de 1 m. 20 environ, vêtue d'une jupe, à haute coiffure cylindrique, aux bras cassés. Ce morceau de sculpture, emporté dès 1874, est actuellement au Musée khmèr du Trocadéro » sous le n° 3 du catalogue Cœdès (BCAI., 1910, p. 23). Nous n'avons pu encore sûrement retrouver ce point qu'il faudrait peut-être rechercher dans un Crun Popel (12 475 - 114 980) si ce n'est le Pr. Añ 70, 6 examiné plus loin.

De la province de Svây Riēn est entré au Musée de Phnom Pēn sous le n° S 28, 4, puis passé dans le Musée Albert Sarraut sous le n° C 24 un *līṅga* ovoïde des vestiges de BASĀK 68 (1). }

Le TŪOL AÑ SĀLĀ 63, 5 (2) est un tertre important. Dans son *nāḥ tā* se voit une pierre à râper le santal dont les quatre pieds contre l'ordinaire sont indépendants; elle est entrée au Musée Albert Sarraut (fig. 4, B).

Au VĀT LŌN 70, 4 (3) les *sema* sont remontés par des piédestaux dont l'un est orné de lotus. Sous l'abri du *nāḥ tā* E. était une pierre à râper le santal de forme habituelle, mais avec bord et pieds décorés de fleurettes. M. DALET l'a fait entrer au Musée Albert Sarraut. Le terrain est semé de vieilles briques.

Le PRĀSĀT AÑ 70, 6 (4) n'est plus, malgré son nom, qu'un tertre entouré d'un bassin transformé en rizières et portant un éboulis important, briques, blocs de latérite et socles de grès. Cet éboulis est peut-être le reste du groupe de trois tours qu'AYMONIER mentionne auprès des villages de Rokà et de Popel (voir plus haut): il existe en effet un Phum Bēn Popuol à moins d'un kilomètre à l'Est et le numéro suivant, le Vāt Rokà, n'est pas fort éloigné.

(1) 68: 12 280 - 114 996.

(2) 68, 5: 12 314 - 114 828.

(3) 70, 4: K1 Lōn; 12 474 - 114 860.

(4) 70, 6: Phum Khuô; 12 443 - 114 833.

Au VÂT ROKÀ 70, 7 ⁽¹⁾ est une partie de statue féminine indatable. Les *sema* ornés posent sur d'anciens piédestaux ou des cuves à ablutions. On trouve au même point quelques vieilles briques, mais qui pourraient y avoir été apportées.

Le VÂT PREI SLÂK 70, 13 ⁽²⁾ à la sortie N.-O. de Svây Rleñ contient des pièces d'art classique et d'autres d'art primitif. Parmi celles-ci, notons un fragment d'un linteau I ou II, arc et médaillon central avec petit personnage qui tient deux serpents (?) verticaux ; signalons aussi un Viṣṇu en schiste dont il ne reste guère que le bras droit inférieur.

4^e SECTION, EN RAPPORT AVEC LA QUATRIÈME PARTIE DU CHAPITRE III : POINTS NOUVEAUX DANS LES RÉSIDENCES DE KANDÀL ET DE KÔMPOŃ SPŮ.

Le VÂT SVÂY 71, 2 ⁽³⁾ conserve une longue pièce de schiste qui paraît être un canal de *somasûtra*, et de vieilles briques qui proviendraient peut-être comme celui-ci d'un point situé à 3 km. au Sud.

(Le VÂT THMA KÔL ou KÔKÂK 71, 4 ⁽⁴⁾ possède un certain nombre de pièces de schiste où l'on croit reconnaître un canal de *somasûtra*, des marches, des cuves à ablutions dont l'une à bec arrondi, et des *lînga* à bulbe ovoïde sur dé carré ou à angle abattu et à surface incurvée.

(Le NÂK TÂ SAMRÒŃ 71, 5 ⁽⁵⁾ présente deux *lînga* dont un avec petite tête dégradée : celui-ci est du type à triple section.)

Le NÂK TÂ PHUM RIEN THMA 71, 6 ⁽⁶⁾ possède un corps de statue féminine d'un bon dessin avec le tour du sarong en courbe très prononcée et une petite pierre à râper le santal du type ordinaire, déposée au Musée Albert Sarraut.

(Le VAT VIHÂR TRÂŃ 71, 9 ⁽⁷⁾ conserve un linteau I très délité et un *lînga* à triple section dont le bulbe ovoïde en retrait porte la petite tête ; quelques pièces de schiste dont une cuve à ablutions ; enfin un piédroit inscrit Cœ. 748 des VII^e-VIII^e siècles. La pagode possédait un remarquable groupe de Çiva avec Pârvatî agenouillée sur la cuisse du dieu, ensemble qui paraît être de l'art de Bantây Srēi. Il a été envoyé au Musée Blanchard de la Brosse à Saïgon (R. DALET, *loc. cit.*, pl. xvii, A).)

Au VÂT KIEN SVÂY KRAU 72, 8 ⁽⁸⁾, nous trouvons encore une de ces statues dont l'attribution à l'art primitif ou tout au moins à la période de transi-

(1) 70, 7 : K₁ Rokà ; 12 460 - 114 847.

(2) 70, 13 : K₁ Ćek ; 12 322 - 114 953.

(3) 71, 2 : 12 673 - 113 885.

(4) 71, 4 : 12 672 - 117 895.

(5) 71, 5 : K₁ Siemrăp, K₂ Kandâl Stŕn, K₃ Kandâl ; 12 670 - 113 912.

(6) 71, 6 : 12 672 - 113 915.

(7) 71, 9 : 12 648 - 113 920.

(8) 72, 8 : K₁ Thom, K₂ Kiên Svây ; 12 791 - 114 106.

tion, semble possible. C'est une statue masculine debout à quatre bras dont la tête et une partie des membres font défaut. Le sampot, retenu par une ceinture sur les hanches, monte jusqu'à la taille et s'incurve devant le ventre pour dégager le nombril. Sur la cuisse gauche est le pan plaqué en éventail à rayons courbes, sur la droite un mouchoir à peine saillant; la ceinture est attachée par un nœud derrière lequel elle passe. Comme sur d'autres de ces figures énigmatiques, un pan en ailes de papillon se dessine dans le dos d'une façon encore modeste au-dessus du fin triangle qui termine le sampot.

Nous mentionnerons encore le *NĀK TĀ PHUM-ĀREI* 72, 9 ⁽¹⁾ pour sa statue masculine debout dont le sampot montre presque exactement le même arrangement que la statue à quatre bras du V. Āñ Tapou 27, 14 (v. R. DALET, *loc. cit.*, pl. xvii, a); c'est le même pan en éventail courbe à gauche, le repli supérieur et le mouchoir passé dans la ceinture sur les hanches.

(Sous l'édicule N.-E. du *VĀT SATBŌR* 72, 10 ⁽²⁾, est un *līṅga* de 79 cm. à triple section avec tête peu détaillée à la base du filet; on y trouve aussi des plaques de schiste dont une ancienne marche.)

Le *VĀT SRĒ AMPIL* 72, 12 ⁽³⁾ présente des débris d'art primitif et d'art classique; parmi les premiers figurent des plaques de schiste; on y voit des marches, une cuve à ablutions avec *līṅga* (?) disparu qui eût été monolithe avec elle; en grès est une statue à sampot très simple; il dut être retenu par une ceinture dont le tour supérieur serait complètement effacé. Une autre statue dont l'attribution à l'art primitif est plus douteuse, bien qu'elle en offre le beau modelé, est une figure masculine à quatre bras. Le sampot rayé verticalement y montre une variante curieuse: de la large ceinture à mi-hanches tombe vers la gauche un pan courbe qui semble une autre version du pan en éventail; sur la cuisse droite, un pan en mouchoir qui fait ressauter la ceinture descend verticalement; il est rayé comme le sampot, mais horizontalement; la première impression est celle d'un fourreau d'arme passée à la ceinture. Au dos est un nœud en papillon. La pièce en grès schisteux mesure 45 cm. de hauteur.)

Près du *VĀT DĒI ĒT* 72, 13 ⁽⁴⁾ se trouvent diverses pièces de grès: une marche en accolade, un fragment de seuil, deux cuves à ablutions dont une avec *līṅga* monolithe cassé, en schiste, un canal de *somasūtra*, une partie de piédestal et un piédroit.)

Le *VĀT RUSĒI ĀRŌY* 72, 16 ⁽⁵⁾ abrite, sous un édifice de briques de basse époque, les restes d'une statue masculine d'art primitif, elle porte une mitre cylindrique et avait un arc de soutien; des chevilles au sommet de la coiffure, elle mesure 50 cm.

(1) 72, 9: 12 728 - 114 135.

(2) 72, 10: K₁ Satbŏr, K₂ Kien Svây, etc.: 12 720 - 114 105.

(3) 72, 12: K₁ Āhōtāl, K₂ Kien Svây, etc.: 12 728 - 114 150.

(4) 72, 13: K₁ Kien Svây, etc.: 12 775 - 114 157.

(5) 72, 16: K₁ Svây Bantāl, K₂ Saāñ, K₃ Kandāl; 12 675 - 11 103.

(Au **VĀT AÑ BŪÑ ĆAK 73**, 6 ⁽¹⁾) sont de vieilles briques et des blocs de latérite, des plaques de schiste, une partie de rouleau de *peṣaṇī* et un *liṅga* d'art classique.)

A 500 m. à l'Est du **PHUM KŌK AMBEL 73**, 7 ⁽²⁾, une plaque de schiste inscrite qui ne se rattache à rien, fut déterrée et déposée au V. Añ Būñ Ćak. C'est l'inscription Cæ. 759 du VII^e siècle de notre ère.

Le **NĀK TĀ SOR 73**, 10 ⁽³⁾ montre un pied de *peṣaṇī*, une pièce à quadrillé bizarre, rayonnant, dont le rôle nous est inconnu, une pierre à râper le santal à quatre pieds libres et une pièce demi-ellipsoïde, à côte pour la prise, qui aurait pu lui servir d'égrugeoir. Cette intéressante petite pièce a été rapportée au Musée (v. R. DALET, *loc. cit.*, pl. XXII, A).

Au **VĀT ĆANLĒÑ** ou **ANĀLUN 73**, 11 ⁽⁴⁾, sous l'abri du *nāk tā* N.-E., sont les mains d'au moins deux statues d'art primitif, Ćiva et Viṣṇu. On voit un trident appuyé à l'arc de soutien; une main pose sur une massue; une autre retient un disque par une poignée; des pieds sont placés sur une plinthe à grand tenon. Au même point sont de nombreuses briques anciennes.

Le **VĀT ĆUM** ou **ĆĀ 73**, 15 ⁽⁵⁾ possède un linteau II en assez bonne forme couronné par une frise qui se rattache mal à l'arc; il a cinq médaillons à figure avec, au centre, un *garuḍa* tenant des serpents. La frise à guirlandes pendantes est d'une composition spéciale très riche. On y trouve encore cinq ou six piédestaux dont un à gorge et un dé à pilastres.

Le **VĀT TĀ 73**, 21 ⁽⁶⁾ conserve divers débris de grès dont un fragment de colonnette ronde ornée, de grès rougeâtre.

Le **VĀT ĆŌÑ THNAL 73**, 22 ⁽⁷⁾ offre sous un petit abri au Sud-Est un *liṅga* de grès gris monolithe avec son piédestal, le tout minuscule: 25 cm. de haut.

Le **VAT SŪON PĒĆ 73**, 23 ⁽⁸⁾ contient divers fragments de schiste dont une cuvette de *somasūtra* et un fragment de *liṅga* à triple section.

Le **VĀT AÑ MÉTRĒĪ** ou **ANROT MÉTRĒĪ 74**, 2 ⁽⁹⁾ possède derrière l'autel une plaque de schiste avec une inscription moderne Cæ. 761. Sous l'abri du *nāk tā* N.-E. est un fragment de rouleau de *peṣaṇī*; on y voit aussi un bras dressé de statue plus grande que nature avec amorce d'arc de soutien et trou rectangulaire sans doute pour fixer un bracelet de métal précieux; c'est un avant-bras gauche postérieur; il a 43 cm. de hauteur et est de grès noirâtre.

(1) 73, 6: K₁ Kombol, K₂ Phnom Péñ, K₃ Kandāl; 12 820 - 113 794.

(2) 73, 7: 12 820 - 113 794.

(3) 73, 10: 12 842 - 113 830.

(4) 73, 11: K₁ Trapāñ Krasāñ, K₂ Phnom Péñ, etc.; 12 835 - 113 840.

(5) 73, 15: K₁ Kók Rokā, etc.; 12 877 - 113 865.

(6) 73, 21: 12 848 - 113 905.

(7) 73, 22: 12 858 - 113 958.

(8) 73, 23: K₁ Kantūk, K₂ Phnom Péñ, etc.; 12 789 - 113 811.

(9) 74, 2: K₁ Phlōñ Sēñ Rotēs, K₂ Phnom Péñ, etc.; 12 757 - 113 845.

Le VÂT SVÂY MÂS 74, 3 ⁽¹⁾ offre, au Nord-Est un petit buste et un fragment de bassin de statue masculine, d'art classique sans doute, ainsi que des parties de schiste, piédroits et seuil avec des vieilles briques.

Au VÂT TÂN RONÂL 74, 4 ⁽²⁾ est toute une série de piédestaux dont trois à gorge, l'un d'eux à bague et un à pilastres. Il existe en plus un piédroit de schiste.

(Le VÂT TUK THLÀ 74, 8 ⁽³⁾ montre au pied de l'autel deux *lînga* à triple section avec tête à la base du filet, agrémentés en ciment d'autres têtes, et un petit *lînga* ovoïde. La pagode paraît avoir utilisé de vieilles briques; on y trouve une cuve à ablutions, deux marches et d'autres plaques de schiste, des pièces de grès et deux statues, l'une à quatre bras, masculine, l'autre à deux bras, féminine, excellente, mais d'art classique (v. R. DALET, *loc. cit.*, pl. xv, B).

Le VAT SAK SAMPOU 74, 14 ⁽⁴⁾ montre un remarquable *lînga* à triple section avec petite tête à haute *jaṭā* d'où tombent de longues mèches (voir BE., XXXII, pl. xiv, A) et des plaques de schiste dont un morceau de *somasūtra* (?).

Le VÂT PRÂḤ NIRPÂN 76, ⁽⁵⁾ mentionné seulement dans l'AKP., 129, se trouve sur la rive gauche du Sūrñ Tôč, petit affluent du Prék Tnôt, la rivière de Kômpon Spîr, qui, si on en croit la carte au 100.000^e, coulerait à contresens de celui-ci. Le vât est voisin de deux villages qu'on nous indique sous les noms de Ph. Phnu et de Ph. Bang: aucun d'eux n'est marqué sur la carte (ce sont d'ailleurs peut-être de simples hameaux), tandis que le vât y est porté et c'est sur cette carte que sont prises les coordonnées du lieu.

La description de L. de LAJONQUIÈRE, *IK.*, I, p. 75 est exacte et il suffira de la compléter de quelques détails; comme d'ordinaire son texte est donné entre guillemets, tandis qu'additions ou corrections restent libres.

« La bonzerie est construite sur l'emplacement d'un ancien temple dont les vestiges sont encore visibles, englobés dans le *vihāra*. On y voit en effet les ruines de deux sanctuaires carrés en briques ouverts à l'Est « 10° N. » et alignés N.-S. »

De la tour N. subsistent la porte E. et les murs O. et S. La salle est carrée; la porte ouvre à l'Est dans un ébrasement assez large; la baie est encadrée de deux montants et d'un linteau assemblés d'équerre et vraisemblablement d'un seuil enterré. Piédroits et linteau, larges, sont de pierre schisteuse. Le linteau était entièrement déchargé par un arc de briques dont les côtés montaient presque verticalement; le haut manque. Les tourillons des vantaux devaient être reçus par une énorme poutre qui devait porter les parties supérieures et

(1) 74, 3: K₁ Pratâh Lân, K₂ Phnom Pén, etc.; 12 741 - 113 833.

(2) 74, 4: m. dés. adm.; 12 732 - 113 852.

(3) 74, 8: K₁ Krân Pônro; 12 715 - 113 847.

(4) 74, 14: 12 712 - 113 885.

(5) 76: 12 702 - 113 756.

masquer le vide de l'arc. Le logement de cette poutre correspond à cinq briques de hauteur et elle ne laissait vers l'intérieur qu'une languette de maçonnerie de 15 cm.

A l'extérieur, les colonnettes manquent; le linteau est du type II intermédiaire avec tailloirs de chapiteau au-dessus des colonnettes absentes. Le pilastre encadrant ces colonnettes est devenu à peu près informe; une pierre schisteuse au-dessus du linteau, en saillie de 15 cm., en appelle une autre qui devait s'encasturer dans ce pilastre et porter le tympan du fronton: elle a disparu.

L'arrière-corps, dont se détache ce pilastre de porte, était garni sur l'angle d'une bande-pilastre de faible saillie dont l'enduit moderne cache le décor ciselé dans la brique; il apparaît encore un peu en bas. Ce corps portait une corniche de profil assez simple qui comporte un quart de rond orné de feuilles. Plus haut semble partir la voûte raide qui couvrait la porte.

La paroi de la tour est simplement divisée par quatre pilastres décorés: l'un d'eux photographié par M. DALET est libre d'enduit comme toute la face Ouest; c'est le pilastre Centre-Sud; il offre le motif de la feuille contournée au sens alterné de l'une à l'autre, entre deux bandes de perles.

« Les bonzes ont... construit un mur à hauteur d'appui qui réunit les deux sanctuaires en prolongeant leurs faces Ouest. Dans l'enfoncement ainsi ménagé entre la face S. du sanctuaire N., la face N. du sanctuaire S. et ce mur de construction récente, ils ont bâti leur statue de Buddha couché qui a donné son nom à la pagode. »

Ce buddha important, dont la valeur artistique ne dépasse pas la faiblesse habituelle, occupe vraisemblablement l'emplacement d'un sanctuaire central sans doute ruiné et qui dut être complètement rasé par les bonzes. L'écart entre les restes des deux sanctuaires (8 m.) serait absolument anormal dans l'art khmèr pour des édifices de 4 m. de côté et laisse largement la place à l'installation d'un sanctuaire central, même un peu plus grand que ses deux voisins.

Du front de trois tours ainsi supposé, la tour S. était plus importante, mais elle n'a pas dépassé le stade de l'épannelage. Il n'en reste que le mur N. avec l'arrachement des murs E. et O. et rien ne subsiste de sa porte. Ce mur N. indique sur sa face S. que la disposition de la cella paraît avoir été carrée; il montre encore deux de ces petits blocs de schiste incrustés dans la maçonnerie de briques, percés d'un mince trou circulaire, que nous avons interprété comme des supports de velum.

A l'extérieur cette tour présentait un plan plus complexe, redenté, sans fausses-portes; chaque angle est garni d'un pilastre à faible saillie; redent et entrepilastres offrent des épannelages très allongés d'édifices-appliques, les palais volants des bâtiments ciselés; l'un d'eux sert d'appui au coussin de la tête du buddha couché. Il reste une part de la corniche qui ne se contreprofile pas sur les pilastres, mais qui par contre montre l'épannelage d'une sorte de métope unissant sa moulure inférieure et sa moulure médiane. Il ne reste rien de la porte.

Devant le buddha couché est un grand buddha moderne attestant la terre, sur un haut piédestal avec en bas l'image de la Terre tordant ses cheveux. Sur le gradin inférieur de ce piédestal se voient au Sud et au Nord les deux statues signalées par LAJONQUIÈRE, p. 76. Celle au bonnet carré est un buddha assis sur le *nāga*; la pièce, d'assez bonne exécution, ne paraît pas bien ancienne; elle mesure 1 m. 31 du bas du *nāga* au sommet. La coiffure consiste en un diadème à temporal qui se relève sur les deux axes; la coiffe se rattache à ces quatre angles et se termine par une pointe ordinaire.

L'autre pièce, qui fut signalée par M. DALET et motiva notre visite, semble un des meilleurs exemples de cette série de buddha d'inspiration gupta que M. GROSlier a eu le grand mérite de faire connaître au Cambodge. Il est debout avançant les mains dans un geste d'enseignement, pouce et index joints (v. R. DALET, *loc. cit.*, pl. xvi, b). Le corps est vêtu d'un sarong qui apparaît en bas du manteau. Celui-ci ne dégage aucune partie de la poitrine, tombe droit jusqu'aux chevilles et laisse libres les pieds. Il est sans plis, se collant à l'épiderme comme un vêtement mouillé. Il dessine les seins sans marquer le mamelon, modèle le nombril et le repli du ventre au-dessus du sarong invisible et accuse les genoux. Par derrière, il dessine le creux du dos et le pli des fesses et tombe droit au-dessous jusqu'au chevet vertical où s'appuient les pieds; le bas de la jambe y entre au tiers. Ces pieds, de bonne exécution, sont reçus par une plinthe carrée, perdue presque en entier dans le piédestal moderne. Une écharpe s'enroule autour du bras gauche sur le manteau et retombe en plis multiples à l'extérieur, collés sur ce manteau. La tête de bonne exécution et d'impression assez heureuse, a le nez droit un peu recourbé vers la bouche. Celle-ci, plutôt large, montre un léger sourire. Les yeux allongés ont la paupière supérieure qui s'infléchit et ondule au-dessus de la prunelle apparente. La composition des sourcils semble anormale. Des sourcils ordinaires se rejoignent à la racine du nez; en dessous, un sourcil supplémentaire, traité en un mince trait saillant et à section ronde, se place entre le sourcil vrai et la paupière supérieure. Il pourrait provenir, comme les plis de beauté malheureux au cou et traités de façon semblable, d'un retouche du laqueur. En ce cas, les yeux anciens eussent été plus grands et nous n'aurions pas l'expression primitive de la figure. Les oreilles, aux lobes déformés, n'ont rien de spécial. La chevelure est traitée en boucles spiraliques, dessinant une masse d'*uṣṇiṣā* que termine une pointe: sa sonorité à la percussion la montre ancienne. A première vue, la pièce paraît légèrement hanchée, mais pour une hauteur de 1 m. 31, elle a un dévers sensible (3 à 4 cm.) vers le côté gauche et l'impression de hanchement paraît en provenir.

Un petit buddha assis, de 31 cm. de hauteur, déposé sur le degré du buddha couché est d'exécution assez bonne et qui paraît ancienne.

(Le *līṅga* inscrit gisait devant la façade E. de la pagode; il a la forme ordinaire à trois sections, mais présente la particularité que la partie bulbée est ovoïde et plus étroite en bas que le prisme octogonal dont elle se détache.)

Le motif qui se superpose au filet sous les deux courbes du prépuce pourrait être une tête minuscule avec une sorte de turban indépendant. La largeur du cube est de 0 m. 19, sa hauteur de 20, celle du prisme octogonal est la même et celle du gland est de 21.

Les perrons E. et la porte N. de l'enceinte de la pagode montrent, dans les marches ou le sol, divers débris anciens de schistes qui répondent au moins à l'encadrement de deux portes et à deux cuves à ablutions; l'une aurait pu convenir à la statue de buddha enseignant.

(Je n'ai pas retrouvé l'inscription sur piédroit signalé Cæ. 74 datée de 697; mais j'ai cru comprendre que cette dalle était une des marches du perron S. de la face E. de la pagode. Je m'explique mal, la pièce n'étant plus en place quand elle fut estampée, comment on a pu déterminer que c'était un piédroit Sud. Quant à l'inscription moderne du *lînga* (Cæ. 75, 1628 A. D.), elle est gravée en lignes parallèles suivant les génératrices du prisme octogonal, à raison de trois lignes par face occupée. Ce *lînga* a été volé, vendu et est entré au Musée Albert Sarraut.)

Le peu qui reste des dispositions architecturales du vieux monument peut fort bien correspondre à la date indiquée sur le piédroit d'une des portes détruites (fin du VII^e siècle de notre ère). Le buddha enseignant semblerait plutôt moins ancien que ceux du même type dont on doit l'heureuse découverte à M. GROSlier. La disparition presque complète du hanchement et la présence au sommet de l'*uṣṇīṣa* de la pointe finale qui paraît bien ne pas être une addition postérieure, accusent un caractère moins archaïque. Par contre, elle semble s'être conservée intacte et ne montre sous son laquage aucune de ces réparations maladroites qui se trahissent toujours par quelque lourdeur ou quelque anachronisme. La pièce est très vénérée et par suite son transport dans un musée et son délaquage semblent difficiles à espérer.

Le VÂT MRÛM 76, 2 ⁽¹⁾, au centre de la ville de Kômpon Spûr, montre deux cuves à ablutions en schiste et d'autres pièces de cette matière dont une rigole de *somasûtra*.

Le VÂT SAMRÔN TON 76, 5 ⁽²⁾ montre des débris de statue dont une main tenant une conque appuyée sur un arc de soutien. On y trouve aussi quelques plaques de schiste, mais en même temps des antéfixes grossières.

Le TÛOL AN 76, 6 ⁽³⁾ est un tertre considérable qui enferme les restes d'au moins deux tours de briques. A 25 m. au Nord, se voit un fort beau linteau de la naissance de Brahmā (v. R. DALET, *loc. cit.*, pl. XVIII, B et C). Il est curieux d'observer que, bien que l'arc manque, deux grands fleurons décoratifs au-dessus des tailloirs l'évoquent. Dans ces deux motifs, le décor inférieur donne l'impression d'une tête de *makara* dont partirait l'arc absent: cette impression

(1) 76, 2: 12 731 - 113 558.

(2) 76, 5: K₁ Samrôn Ton, etc.; 12 795 - 113 590.

(3) 76, 6: K₁ Vâr Sa, K₂ Samrôn Ton, etc.; 12 755 - 113 600.

naît plus franche de fleuron de droite en regardant. Viṣṇu est étendu sur le *nāga* heptacéphale et l'ensemble flotte sur les flots d'où à chaque vague sort une tête de poisson ; le dieu a les pieds la pointe en bas. Les quatre bras sont dans la position habituelle : l'antérieur gauche soutient la tête, les doigts allongés ; le postérieur gauche s'étend sur la septième tête d'Ananta. Le droit postérieur est allongé contre la cuisse et le bras antérieur maintient la tige de lotus qui sort du nombril et dont la fleur supporte Brahmā ; celui-ci est assis à l'indienne ; les têtes, dégradées, portaient une haute *jaṭā*. Śrī n'est pas représentée. Les flots occupent tous les vides laissés par la composition. Les fleurons extrêmes reposent sur des tailleurs bas réduits à un rang de perles entre deux larges filets. Le motif se continue dans toute la longueur du linteau sous la scène sculptée et unit les deux tailleurs. Chacun d'eux offre au centre une rosace en partie effacée. Une frise, à perles, dégradée, couronnait le linteau.

Viṣṇu a un pli de beauté au cou, sous la face presque entièrement dégradée. Les lobes d'oreilles distendus ont des bijoux bizarres, en forme de petit piment recourbé. La tête porte une mitre cylindrique aux génératrices un peu concaves avec, en bas, un filet circulaire ; au sommet un bouton en fort lotus repose sur une plaque circulaire festonnée en contre-lotus. Le sampot est à double pan d'étoffe plissée largement. De chaque côté du pan tombent deux morceaux d'étoffe en queue d'aronde. La taille porte une ceinture à fleurettes en losanges délitée. Le *nāga* est traité d'une façon curieuse. Le corps est annelé comme un corps de grosse chenille ; chaque tête et cou sont fort larges et les yeux viennent à fleur du contour de la bouche, contour qui forme celui de l'ensemble des têtes. La pièce a 2 m. 10 de long et le panneau des culpture 1 m. 73 avec une hauteur de 62 cm.

Le *NAK TĀ AN ĆEI* 76, 7 ⁽¹⁾ montre une statue qui a perdu sa tête et une partie de ses membres. Elle semble d'art primitif. Le sampot a un pan simple en avant et un pan analogue dans le dos sans motif à la ceinture. La pièce est petite : 41 cm. de haut.

(Le *VĀT SĀLŌN* 76, 8 ⁽²⁾ offre diverses pièces de schiste dont un ou deux seuils, un canal de *somasūtra*, une moitié de cuve à ablutions. On y voit encore une *peṣaṇī* usée à l'extrême et un *līṅga* à bulbe ovoïde, à deux sections de 29 cm. de haut en total.)

Le *VĀT TRAPĀN KŌN* 76, 12 ⁽³⁾ nous offre avec une cuve à ablutions en schiste, trois *līṅga* à triple section, un d'art classique, deux à bulbe ovoïde et l'un d'eux avec une petite tête à haute coiffure très conventionnelle.)

(1) 76, 7 : m. dés. adm. ; 12 750 - 113 602.

(2) 76, 8 : m. dés. adm. ; 12 75 - 113 60.

(3) 76, 12 : K₁ Trapān Kōn, K₂ Samrōn Tōn, etc. ; 12 752 - 113 655.

Le *VĀT CĒN CĒN* 76, 13 ⁽¹⁾ abrite au Sud-Est un *nāḥ tā* avec une statue à quatre bras à mire cylindrique qui a perdu avant-bras, arc de soutien et pieds ; sa hauteur est de 65 cm.

A 500 m. au Sud-Ouest du V. *Prāḥ Nirpān* 76, est un tertre entouré d'un bassin-fossé, le *TUOL AN* 76, 17 ⁽²⁾ ; il semble recouvrir les restes de trois tours d'art primitif. On y trouve une cuve à ablutions en schiste et un *liṅga* à triple section dont le bulbe ovoïde montre encore une petite tête complètement usée.

Le *TUOL AN SRAḤ ROMČĀN* 76, 18 ⁽³⁾ est un tertre important entouré d'un bassin-fossé coupé à l'Est par une chaussée. Il y eut là un groupe de tours d'art primitif dont il ne reste que des décombres. On y voit une curieuse statue debout à quatre bras qui paraît fort ancienne (pl. II, A) et qui a quelques rapports avec l'image du *Bārāy Andèt* 57, 3 (pl. II, C). La statue est devant un chevet arrondi et porte sur un petit socle. L'intérêt principal est dans le costume qui montre une sorte de ceinture pendante à deux anses, tenue peut-être à ses deux bouts par les mains antérieures. Les bandes tombent des mains jusqu'au sol et forment deux appuis détachés du fond. La main postérieure droite peut brandir le *cakra*, la gauche tient par la peau du dos un quadrupède minuscule dont la masse semblerait celle d'un bœuf plutôt que de l'antilope qu'on pourrait attendre. Les oreilles du dieu ont de grands lobes distendus tombant jusqu'aux épaules.

On trouve encore sur ce tertre un *Çiva* sur *Nandin*, dieu et monture devenus presque informes, et diverses parties de piédestal. A l'Est, au bout de la chaussée, le *NĀK TĀ PUN SVA* (même numéro) montre un grand *Gaṇeça* brisé et renversé dont les pieds manquent. La main droite antérieure laisse tomber une grosse guirlande ; la tête porte une sorte de turban et montre l'œil frontal. Les oreilles fort grandes ont un décor au contour. La pièce, qui devait être de hauteur humaine, mesure encore sans les pieds 1 m. 25 ; c'est une des plus grandes images de *Gaṇeça* qu'on ait rencontrées au Cambodge.)

Le *VĀT AN PRĀḤ PAY* 76, 21 ⁽⁴⁾, précédé d'un étang orienté N.-S., nous apporte divers souvenirs. C'est, avec de nombreuses briques, plusieurs pièces de schiste dont un piédroit et une traverse de porte, puis des pièces de grès où l'une est un piédroit inscrit (Cæ. 787) du VII^e siècle A. D. ; ce sont aussi des pieds de statue et le bas d'une figure féminine d'art primitif. Les pièces les plus importantes sont un fragment terminal de colonnette circulaire et le beau linteau I dont l'arc en quatre segments sort de *makara* à deux pattes, à riche queue en volute de feuillages et œil cornu ; montés par un petit cavalier assis dans la pose de l'aisance royale, ils laissent échapper de

(1) 76, 13 : Phum Dai Hai ; 12 755 (?) - 113 696.

(2) 76, 17 : 12 695 - 113 757.

(3) 76, 18 : K₁ An Srah Romčān, K₂ Thnāl Totōn, etc. : 12 738 - 113 758.

(4) 76, 21 : K₁ Krān Makāk, K₂ Thnāl Totōn, etc. : 12 747 - 113 754.

leur gueule avec l'arc un lion qui a des yeux analogues. Un autre lion ailé, aux mêmes yeux étranges, sort du médaillon central; des personnages de caractère imprécis, mains jointes, tentent de s'échapper des autres médaillons. Ce linteau a 1 m. 65 de long dans sa partie sculptée.

Le Vat Prei Puoč, par 12 7452 - 113 7516, qui ne possède rien d'ancien, fait le centre d'un groupe si important de vestiges d'art primitif ou d'art incertain qu'on a l'impression de se trouver sur l'emplacement d'une ville antique et de ses nombreux sanctuaires. A 500 m. au Nord est le *TUOL KHARIET* 76, 31 ⁽¹⁾, tertre important avec bassin-fossé transformé en rizières; il ne porte pas de débris de briques. A 500 m. au Nord-Ouest du Vât An Prâh Pây 76, 21, le *TUOL AN* 76, 22 ⁽²⁾ porte un *nâk lû*, sur un sol qui en est semé. A 600 m. à l'Ouest le *TUOL AN REI* 76, 32 ⁽³⁾ en montre également. A l'Ouest-Ouest-Sud, dans les 400 m. est tout un groupe de tertres: le plus voisin de la pagode, le *TUOL PRÂH THÂT* 76, 33 ⁽⁴⁾, considérable, montre encore en place un encadrement de porte très profond orienté à l'Est ou à l'Ouest 5° N.; il offre d'autres pièces de schiste dont une partie de piédestal et aussi des briques. Le *TUOL MAINCEI* 76, 41 ⁽⁵⁾ s'élève à 150 m. à l'Est du précédent; masse considérable, il peut correspondre à deux tours et ne paraît pas avoir été fouillé. Un peu à l'Ouest au contraire est le *NÂK TÂ TROY BAN* 76, 34 ⁽⁶⁾ qui montre un bassin de statue masculine hanchée et des morceaux de rouleau de *peṣaṇī*. A 20 m. au Nord, un tertre offre des fragments de briques. Enfin à l'Ouest-Ouest-Sud, le *TUOL AN TROY BAN* 76, 35 ⁽⁷⁾, tertre considérable et qui a dû être fouillé, paraît le reste de plusieurs édifices peut-être alignés E.-O.; des parties de piédestal en grès schisteux dont une cuve à ablutions s'y retrouvent.

A 1300 m. à l'Ouest, le *TUOL AN SRAH THÂT* 76, 36 ⁽⁷⁾ est une grande masse de décombres qui correspond au moins à deux tours dont les hauts éboulis ne semblent pas avoir été exploités. Le tout est entouré d'un bassin-fossé irrégulier cultivé en rizières. On y voit de nombreuses briques et une grande plaque de schiste. Auprès est le *NÂK TÂ AN THNÂL BÂK* 76, 42 ⁽⁸⁾ qui contient quelques débris; il est accompagné par un tertre assez élevé aux briques de 16 × 8.

Au Sud-Est, et par suite à l'Ouest-Ouest-Sud du V. Prei puoč, à 1100 m. environ, le *NÂK TÂ AN EP* 76, 37 ⁽⁹⁾ offre des fragments de briques et une plaque de schiste enterrée; à l'Est est un étang rectangulaire bien orienté.

(1) 76, 31 : 12 7500 - 113 7511.

(2) 76, 22 : 12 7483 - 113 7552.

(3) 76, 32 : 12 7453 - 113 7455.

(4) 76, 33 : 12 7430 - 113 7493.

(5) 76, 34 et 41 : 12 7430 - 113 7465.

(6) 76, 35 : 12 7425 - 113 7465.

(7) 76, 36 : 12 7440 - 113 7377.

(8) 76, 42 : 12 744 - 113 742.

(9) 76, 37 : 12 7402 - 113 7405.

A 1800 m. O.-O.-S. du *vât*, auprès du Phum Añ et du Phum Ó Kombot, sont trois autres tertres : le moins éloigné du *vât* est le *TUOL AÑ KOMBOT KA 76*, 38 ⁽¹⁾, porté en un point rouge par la carte au 100.000^e, localisation qui a permis de fixer les autres approximativement ; c'est une butte qui semble le reste de trois tours ; elles ont laissé de nombreuses briques de 15 × 7 de section et un remarquable Viṣṇu, grandeur nature ; il eut quatre bras qui manquent comme les jambes ; la tête est souriante, ce qui est assez rare à cette époque ; elle est coiffée d'une haute mitre cylindrique sur une importante chute de boucles en anglaises par derrière ; les lobes des oreilles sont percés pour recevoir des bijoux vrais. L'arrangement du sampot est intéressant, en plis courbes espacés partant de la boucle de ceinture et continuant sur les fesses. La masse d'étoffe entre les jambes commence et finit par un pan en queue d'aronde. A la corne N.-O. du tertre un petit monticule recouvrait un autre Viṣṇu à quatre bras devant un chevet en U renversé qui est bizarrement percé dans l'espace entre les bras et le buste. La statue a perdu tête et attributs. Le sampot a un pan en avant dont les côtés se fondent en anses avec le bord inférieur de l'étoffe qui fait le tour des cuisses. La pièce de grès noirâtre mesure sans tenon 82 cm. de hauteur.

A 200 m., à l'Ouest, est le *NĀK TĀ AÑ TROS 76*, 39 ⁽²⁾, situé entre les deux villages ; il offre dans le cadre d'un bassin-fossé de rizières des briques de 30 × 15 × 7 et des parties de schiste dont un piédroit montre dix fragments de lignes (Cæ. 811).

A l'Est du Phum Ó Kombot est le *TUOL MON 76*, 40 ⁽³⁾ ; c'est un tertre assez vaste avec de rares fragments de briques et des pièces de schiste ; l'une est le reste d'un canal de *somasūtra* avec sa cuvette rectangulaire ; un autre, fragment de piédroit, montre encore quatre fragments de lignes (Cæ. 810).

Le *VĀT AÑ SĒRĒI 76*, 23 ⁽⁴⁾ offre des débris de schiste dont une marche en accolade et surtout une partie de piédroit inscrit (Cæ. 788). Cette pièce fut trouvée dans l'enceinte de la pagode, à l'angle S.-O. de la berge du bassin-fossé.

La résidence de *KŌMPON SPU 76*, 24 ⁽⁵⁾ occupe l'emplacement d'un monument et son potager est sur un tertre peut-être ancien. Dans ses dépendances sont une cuve à ablutions et un canal de *somasūtra* qui ne paraissent pas avoir été apportés d'ailleurs.

Le tertre du *NĀK TĀ PONRAY 76*, 27 ⁽⁶⁾, sur le flanc N. du Phnom Kdēi, occupe une petite terrasse qui semble naturelle ; il a conservé deux piédroits

(1) 76, 38 : 12 7359 - 113 7386.

(2) 76, 39 : 12 7361 - 113 7361 (sic).

(3) 76, 40 : 12 7366 - 113 7341.

(4) 76, 23 : K₁ Vār Sa, K₂ Samrôn Toñ, etc. ; 12 750 - 113 557.

(5) 76, 24 : 12 730 - 113 525.

(6) 76, 27 : K₁ Tham Taa, K₂ Samrôn Toñ, etc. ; 12 659 - 113 482.

de schiste et un autre cadre de baie, celui-ci en grès qui sont tous peut-être en place, un piédestal, et un Viṣṇu minuscule (20 cm. de haut) adossé, à quatre bras d'art primitif.

Le VAT AÑ POTHĪ 76, 29 ⁽¹⁾, le V. Trapāṇ Por de la carte au 100.000^e, a dans deux abris de *nāḥ tā* et devant l'autel des parties de dalles en schiste et en grès qui proviennent sans doute du point précédent.

Celui-ci, le NĀK TĀ THMA BAÑ 76, 30 ⁽²⁾, se trouve sur un tertre considérable où se voit encore en place une baie de grès avec montants assemblés au linteau vrai en onglet sur une partie seulement de la profondeur. Un curieux linteau décoratif y donne un nouveau chaînon de l'évolution du linteau khmèr que nous avons tenté de fixer dans le chapitre VIII de l'AKP. L'arc y est encore net, mais se garnit d'une suite de feuilles, annonçant le boudin fleuri du linteau II intermédiaire, point de départ de la guirlande du linteau III. Il ne reste déjà des médaillons que leur souvenir en un massif floral important au centre et en deux autres aux extrémités. Ceux-ci, dont il ne reste qu'un, n'ont pas leur axe commun avec celui du tailloir, mais fort en retrait à l'intérieur. Il est possible qu'il y ait eu là plusieurs sanctuaires d'art primitif, car de nombreux débris de schiste représentent la valeur de cinq ou six dalles de piédroits, soit de trois portes d'entrée. Un curieux *līṅga* sur petite base octogonale fait corps avec sa cuve.

(Le TŪOL KŌK BAÑ 77, 5 ⁽³⁾) est un tertre important entouré d'un bassin-fossé; il montre les éboulis de deux tours en briques placées sur un front N.-S. et peut-être d'une troisième en avant. Parmi de nombreuses pièces de schiste, on reconnaît diverses cuves à ablutions, des piédroits, un canal de *somasūtra*. On y voit également un *līṅga* à triple section de plus de 1 m. 20 de haut à bulbe ovoïde. Dans la partie E., un débris de Gaṇeṣa, deux bustes, l'un masculin, l'autre féminin et des socles avec pieds sembleraient plutôt être de la première partie de l'art classique.

Le VAT TRAPĀÑ ĆHLOÑ 77, 6 ⁽⁴⁾ offre des fragments de briques et de schiste, dont une pierre bizarre et une énorme cuve à ablutions de 1 m. 50 de côté; en outre un morceau curieux qui pourrait être interprété soit comme le bas d'un palais volant soit comme le support d'une niche à *tévodā*. On y trouve également un très fort *līṅga* à triple section, de près de 1 m. 20 de haut au gland ovoïde et une main tenant la sébille. Un fragment d'inscription a disparu d'après les bonzes depuis deux ans; peut-être a-t-il été volé pour être vendu.)

(1) 76, 29 : Phum Krāñ Kroč, K₁ Krāñ Ampil, K₂ Samrōñ Toñ ; 12 670 - 113 547.

(2) 76, 30 : m. dés. adm. ; vers 12 68 - 113 55.

(3) 77, 5 : Phum Trapāñ Kanlañ, K₁ Kruos, K₂ Koñ Pisēi, K₃ Kōmpon Spur ; vers 12 265 - 113 690.

(4) 77, 6 : m. dés. adm. ; 12 614 - 113 700.

Le VÂT AN PĀC ou AN PISĒI, dit maintenant AN PRĀH SRĒI 77, 7 ⁽¹⁾, est voisin d'un ancien emplacement de vât abandonné entouré d'un grand bassin-fossé. Le vât présente divers fragments de schiste dont un morceau qui pourrait être de piédroit inscrit a conservé une dizaine de lignes (Cæ. 764, VII^e-VIII^e siècle).

Le VÂT DAMBÓK MĀN LĀP 78, 3 ⁽²⁾ conserve une statue d'art primitif à quatre bras, sans tête, ni la plupart des membres (haut. 38 cm.).

Le VÂT SAMRÓN 78, 5 ⁽³⁾ offre un fragment de colonnette ronde non ciselée.

(Le VÂT AN SANDĀN 79, 7 ⁽⁴⁾ a derrière l'autel de la pagode, incrusté dans sa base, un Harihara d'art primitif, debout devant l'arc de soutien. Il semble entier et seule sa main droite antérieure aurait subi une réparation; encore ne serait-ce sans doute qu'un simple recollage. La pièce mesure 98 cm. de haut. Elle est de travail médiocre. Les oreilles ont leurs lobes distendus percés pour recevoir des bijoux mobiles. Les cheveux sont en tresses verticales à la base dans la partie Çiva, en boucles au-dessus; le demi-ciel frontal, s'il a existé, n'est pas visible. La peinture et l'or d'ailleurs masquent les détails.)

Le VÂT TRALĒN KĒN 79, 9 ⁽⁵⁾ n'a pas gardé grand' chose de l'énorme et quadruple buddha qu'An Čân y installa vers 1528. Comme souvenirs plus anciens, on y trouve, outre la stèle Cæ. 432 actuellement au Musée Albert Sarraut, quelque peu d'art classique et comme pièces d'art primitif le bas d'un buddha assis à l'européenne sur un siège-redent, pièce difficile à étudier parce qu'envahie par une ruche d'abeilles sauvages et un *somaśūtra* qui reçut, de nos jours, une inscription sur ses deux faces Cæ. 767; on y voit encore un piédestal à gorge et on y trouva un fragment d'inscription sur piédroit Cæ. 766, des VII^e et VIII^e siècles.

(Au VÂT SLAKU 79, 15 ⁽⁶⁾ quatre *līṅga* à triple section de 1 m. 20 de hauteur sont placés aux quatre angles du second soubassement; deux au moins ont le gland ovoïde et l'un possède une petite tête. Au pied d'un *çetdēi* est un morceau de stèle à quatre faces inscrites Cæ. 736 du XII^e siècle(?); un des *çetdēi* a aussi une petite inscription, mais qui est probablement moderne.

Le VÂT KŪK 79, 21 ⁽⁷⁾ conserve un *līṅga* à triple section de 70 cm. de haut avec petite tête. Dans la pagode sur l'autel est un buddha anciennement sous *nāga*, mais dans la giron; le buddha lui-même à 80 cm. de haut et les retes de la pièce 1 m. 40.)

(1) 77, 7 : K₁ Prei Nāt, K₂ Koñ Pisēi, etc.; 12 602 - 113 700.

(2) 78, 3 : K₁ Tōmnoṭ Thom (?), K₂ Poñā Lur, K₃ Kandāl; 13 055 - 113 710.

(3) 78, 5 : K₁ Samrón; 12 990 - 113 905.

(4) 79, 7 : K₁ Prāh Srē, K₂ Trāč Toñ, K₃ Kōmpon Spur; 13 117 - 113 750.

(5) 79, 9 : K₁ Lvi, K₂ Loñvèk, etc.; 13 184 - 113 799.

(6) 79, 15 : 15 135 - 113 795.

(7) 79, 21 : K₁ Phsār Dēk, K₂ Poñā Lur, etc.; 13 105 - 113 820.

Le VAT KSAL 79, 23 ⁽¹⁾ offre, outre de vieilles briques, un curieux linteau II (v. R. DALET, *loc. cit.*, pl. XIX, A). L'arc en tient toute la hauteur sous une bande ornée de feuilles tournées dans le même sens et sur lesquelles brochent les trois médaillons très grands, cernés à leur tour de petites feuilles. Le médaillon du centre montre Indra dans la pose de l'aisance royale sur Airāvata; les médaillons latéraux sont occupés par des Açvin sur chevaux au galop d'un bon mouvement; ils sont coiffés d'une sorte de bonnet phrygien, tandis que l'Indra a la mitre cylindrique. Tous ont de grosses boucles d'oreille. L'arc pose sur deux chapiteaux à denticules et médaillon avec figure. Au lieu qu'une frise se suspende à l'arc, le tympan enfermé par celui-ci et les grandes abagues est rempli d'un jeu complexe de rinceaux; l'arc lui-même est couvert de feuilles qui le rapprochent du boudin du type II intermédiaire. La pièce mesure 1 m. 30 de largeur sur une hauteur de 58 cm.

Pour SVĀY ĆHNO 80 ⁽¹⁾, il faut se reporter plus loin au Vāt Prei Vēñ 80, 6.

(Le VAT KELANĀN ou KĀK BANĀN 80, 3 ⁽²⁾) abrite un *līṅga* dont on ne voit que le bulbe, au filet accompagné d'une petite tête dégradée; le reste est enterré sous le dallage. On voit également une cuve à ablutions en schiste très dégradée et qui a perdu son bec, et plusieurs fragments de piédroits, au milieu de nombreuses briques. A 300 m. au Nord-Ouest, le TŪOL AN̄ (sous le même numéro) est un tertre avec des fragments de briques et des vestiges de bassin-fossé.

Le NĀK TĀ AN̄ 80, 5 ⁽³⁾, près du Vāt Prei Vēñ qui suit, porte des *çetdēi* construits de vieilles briques, un fragment de colonnette circulaire, une *peṣaṇī* brisée, en grès schisteux, un *līṅga* ovoïde sur petite base carrée et deux fragments de statues, l'une féminine, l'autre masculine.)

Le VĀT PREI VĒÑ 80, 6 ⁽⁴⁾ présente diverses cuves à ablutions dont l'une en schiste, souvent réduites seulement au bec. Une autre est dans le Nāk Tā Bon avec un fragment de piédroit inscrit. C'est l'inscription de Svāy Ćhno, Cœ. 80.

(Le VĀT SAMBUOR 80, 10 ⁽⁵⁾ possède une marche en accolade et un fragment de piédestal en schiste, un socle de statue en grès schisteux avec départs de l'arc de soutien et de la massue, et un *līṅga* à triple section à bulbe ovoïde avec petite tête à mitre cylindro-conique et fortes boucles d'oreilles rondes, tout cela vraisemblablement d'art primitif. On voit aussi un épi de couronnement et une antéfixe à jour (?) avec un joli *garuḍa* qui paraissent d'art classique.)

⁽¹⁾ 79, 23 : 13 130 - 113 828.

⁽²⁾ 80, 3 : 12 814 - 113 890.

⁽³⁾ 80, 5 : 12 744 - 113 882.

⁽⁴⁾ 80, 6 : K₁ Prei Vēñ, K₂ Phnom Pēñ, etc. : 12 740 - 113 883.

⁽⁵⁾ 80, 10 : K₁ Dañkor, K₂ Phnom Pēñ, etc. : 12 800 - 113 942.

(A 1500 m. environ au Sud du Vât Sambuor, sous le même numéro 80, 10, un *nâk lā* montre un très fort *līṅga* à double section, bulbe ovoïde incomplet et base cubique; l'ensemble avait 1 m. 06 de haut; le filet seul paraît indiqué. Un peu au Sud est un tertre avec fragments de briques qui semble un emplacement de tour.

Au VÂT CÔN EN ou CÔN EK 80, 11 ⁽¹⁾, M. DALET signale, en plus des vestiges publiés dans l'AKP. 127 et fig. 19, p. 34, une marche en accolade en grès, des parties de piédestal et de piédroit, de nombreuses briques de 28 x 16 x 7 cm.; et il a rapporté un cliché de colonnette ronde moins jolie que celles qui sont déposées au Musée, mais d'un détail fort intéressant.

Le VÂT BÔTUM VODEI 80, 12, à Phnom Pén même, a quatre *līṅga* cimentés dans les rampes de l'accès E. de la pagode; trois sont en bulbe ovoïde et l'un montre une petite tête ancienne, mais très effacée. A l'intérieur, contre le mur O., est encore un *līṅga* d'art primitif, de grès schisteux, partiellement enterré.]

Au VÂT SARĀVAN 80, 12 bis, à l'angle des rues Pavie et Paul Bert, se trouve, avec un buste masculin d'art classique, un Gaṇeṣa debout intéressant d'art primitif; son sampot a un grand pan qui tombe en avant; il manque les pieds, les bras et la trompe; les oreilles sont moins considérables que d'ordinaire (haut. 45 cm.).

Le VÂT SAMBÔR 81, 3 ⁽²⁾ nous garde divers fragments de statues par malheur en assez triste état, mais d'un détail de sampot curieux; l'un d'eux est un buste féminin à quatre bras avec arc de soutien; une autre statue est en épannelage. On voit encore une marche en accolade et un curieux pilastre ciselé qui, s'il est bien d'art primitif comme il semble, nous donnerait un des premiers, sinon le premier exemple du motif de bande-pilastre à hampe; il est d'une matière rare en art primitif, le grès rouge (v. R. DALET, *loc. cit.*, pl. XVIII, A). Une cuve à ablutions est de même en matière anormale, le grès rose.

Au VÂT PNOU 81, 6 ⁽³⁾, on trouve divers fragments de *peṣaṇī*, un morceau de colonnette carrée, forme assez rare, et surtout un très curieux linteau d'un type inhabituel; il est malheureusement brisé à une extrémité et très usé sur le dessus. L'arc est décoré aux deux bouts par des *makara* importants en longueur d'où sort en plus un lion; celui du côté droit, en regardant, seul est complet; sur leur front est accroupi un guerrier qui élève un bouclier ovale. L'arc est caché en grande partie par les trois médaillons. Ceux-ci sont traités en panneaux de feuillage occupés par les personnages: au centre, Indra a enfourché le cou de l'éléphant tricéphale qui pose sur un coussin de lotus (?); le dieu a le poing gauche sur la tête de sa monture et lève la main droite, paume en avant, tenant peut-être entre les doigts dressés un disque vu par la

(1) 80, 11: K₁ Cōn Êk, K₂ Phnom Pén, etc.; 12 777 - 113 953.

(2) 81, 3: K₁ Tañ Kôk, K₂ Cōn Prei; 13 190 - 113 905.

(3) 81, 6: K₁ Tañ Krāsān, K₂ Cōn Prei; 13 207 - 113 970.

tranche. Les personnages latéraux sont de face pour le buste, les mains jointes, de profil pour les jambes posées en aisance royale ; ils ont tous deux le bas du corps dans le même sens, vers leur droite ; un capuchon de trois têtes de serpentes désigne comme des *nāga* humains. L'arc est divisé en trois bandes, deux de boutons en encadrant une à rosaces. Des feuilles le garnissent au-dessus et venaient affleurer une frise de boutons ornés, presque complètement effacée par l'affûtage des outils ; il reste à peine deux de ces boutons. Une frise à guirlandes pendantes dont il ne subsiste presque rien occupait le dessous de l'arc qui est fort bas. Ce linteau qui a perdu aisément un sixième de la longueur a encore 1 m. 40 environ ; usé sur le dessus, il lui reste une hauteur de 42 cm. à peu près.

Le *NĀK TĀ KAU 81*, 7 ⁽¹⁾ se trouve sur le haut de la pente du Phnom To Mul ; sous son abri est une dalle de pierre d'un profond intérêt qui a pu constituer une applique dans le décor d'un édifice d'art primitif très archaïque. Le petit bâtiment représenté peut être conçu comme offrant un corps carré d'où saillent quatre ailes, une naturellement invisible. L'ensemble pose sur un soubassement très riche qui suit ce plan en croix. L'élément principal de son profil est un puissant tore qui se retrousse à l'angle en une volute non détachée. Devant la partie du soubassement qui correspond à l'aile, au moins à celle du centre, est un perron dont les marches sont enfermées entre deux échiffres droites et sont cachées par un petit personnage accroupi.

Le corps de l'édifice, centre de la croix dont se détachent les ailes, est garni de pilastres ornés qui se profilent à travers les frettes de la base et de la corniche ; d'autres pilastres y répondent dans le soubassement. La corniche dont la doucine est ornée d'oiseaux volants supporte un terrasson avec *kuḍu* à tête ; il soutient une base et montre des amortissements à l'angle et au centre. Peut-être ceux d'angle cantonnent-ils un corps central d'étage ; celui-ci serait à nouveau en croix.

Les ailes, l'une distincte en façade au centre, les autres en profil aux côtés, ont la même base commune ; elles ont une corniche plus basse avec les mêmes oiseaux ; celle-ci porte une couverture en berceau arrêté par un fronton ; il enferme peut-être une tête ; deux consoles renversées l'élargissent à la base. Ces berceaux ont leur falte garni de courts épis. Un personnage occupe le devant de l'aile centrale comme s'il sortait de l'édifice ; celui qui est devant le perron semble dans la pose de l'aisance royale.

Les surfaces ne sont pas restées nues. Pilastre et entrepilastre ont en bas une rosace carrée ; dans le haut de l'aile un balustre marque l'habituel ajour continu sous la corniche. Peut-être le même décor de rosace carrée se retrouve-t-il dans les vides que laissent les moulures du soubassement. Enfin l'entrepilastre est occupé par une figure : aux ailes en face latérale, et au

(1) 81, 7 : K₁ Bathāy, K₂ Čorū Prei ; 13 243-113 895.

corps en face principale, ce pourrait être une femme accroupie tenant un enfant : dans ce cas, il semblerait plus vraisemblable qu'il s'agisse d'habitants d'une construction légère à poteaux. Il se peut que la partie centrale haute représente une pyramide d'étages décroissants (v. R. DALET, *loc. cit.*, pl. xx).

Il n'est en ce point trace d'aucun édifice ancien dont ce remarquable décor eût pu faire partie : on ne trouve sous l'abri du *nāk tā* qu'un fort rouleau de *peṣaṇī*, une petite main tenant une coque et quelques blocs de latérite.

5^e SECTION, EN RAPPORT AVEC LE CHAPITRE IV : LE BASSIN DU TONLÉ SÀP ;
RÉGIONS OUEST DU LAC.

Si nous voulons suivre au moins dans les grandes lignes le plan du chapitre IV de l'AKP. que ces notes viennent compléter, il nous faut faire le tour du Lac en remontant la rive droite de son déversoir, voir ensuite les quelques points nouveaux du bassin de la rivière de Bättamphañ, puis suivre vers le Sud la rive orientale du Lac en remontant chacun des cours d'eau qui s'y jettent.

Sur la rive droite du déversoir sont quelques points parmi lesquels est un des plus intéressants de cette série nouvelle. Nous le verrons un peu plus loin.

Le *VĀT PRĀḤ THVĀR 142, 2* ⁽¹⁾, pagode assez moderne, est construite devant un sanctuaire ancien d'art classique dont la porte remaniée s'ouvre au fond, vers l'Est 5° Nord. Il existe également ici un vestige d'art primitif dans un fragment de linteau II intermédiaire dont il ne reste que le bas du centre.

Le *VĀT KAP YU* ou *KŌM YUOR 146, 11* ⁽²⁾ possède des piédestaux de grès dont un à gorge et bague et des pierres à tranche ornée de cercles et de losanges, fin décor d'art primitif, parties de piédestal sans doute (v. R. DALET, *loc. cit.*, pl. xxii, c).

Le *VĀT KŌMPOŃ PRĀḤ 146, 5* ⁽³⁾, inconnu jusqu'ici, est situé sur un point un peu plus haut de la plaine qui entoure le Lac dans la zone d'inondation ; il émerge en île aux hautes eaux. Il se trouve à 3 km. au Sud de Sñok Tru dont il dépend. Le monument consiste en un front de deux tours inégales qui fait face au Nord 5° Ouest ; le terrain sacré n'est pas au sommet, mais sur les pentes septentrionales ; il est probable qu'un temple disparu a existé sous la pagode actuelle qui est au sommet du terrain, au Sud-Ouest des tours conservées. L'édifice, le plus important, à l'Est, est actuellement enfoui jusqu'à hauteur du seuil et la tour secondaire, construite un peu en contrebas, est enterrée de 50 cm. environ de plus. Elle est éloignée de 3 mètres du bâtiment principal et sa face d'entrée est en retrait de 1 m. 50 sur

(1) 142, 2 : K₁ Poāro, K₂ Rolā Paier, K₃ Kōmpoñ Chnāñ ; 13 630 - 113 594.

(2) 146, 11 : K₁ Melōp, K₂ Banlei ; 13 755 - 113 515.

(3) 146, 5 : 13 880 - 113 483.

la façade du premier. Celui-ci est presque complètement fini, l'autre n'a pas dépassé le stade de l'épannelage. Il semble préparé pour une composition moins riche.

L'édifice principal est un sanctuaire à plan rectangulaire allongé du Sud au Nord (fig. 6), avec voûte supérieure en ce sens, couverture qui, malheureusement, a été restaurée et par suite remaniée par les bonzes. L'édifice, à plan redenté, présente une porte et trois fausses-portes ; il offre à l'extérieur quatre étages : un corps principal et trois étages courants assez faiblement retraits. La hauteur totale des parties conservées au-dessus du sol actuel est d'environ 8 mètres.

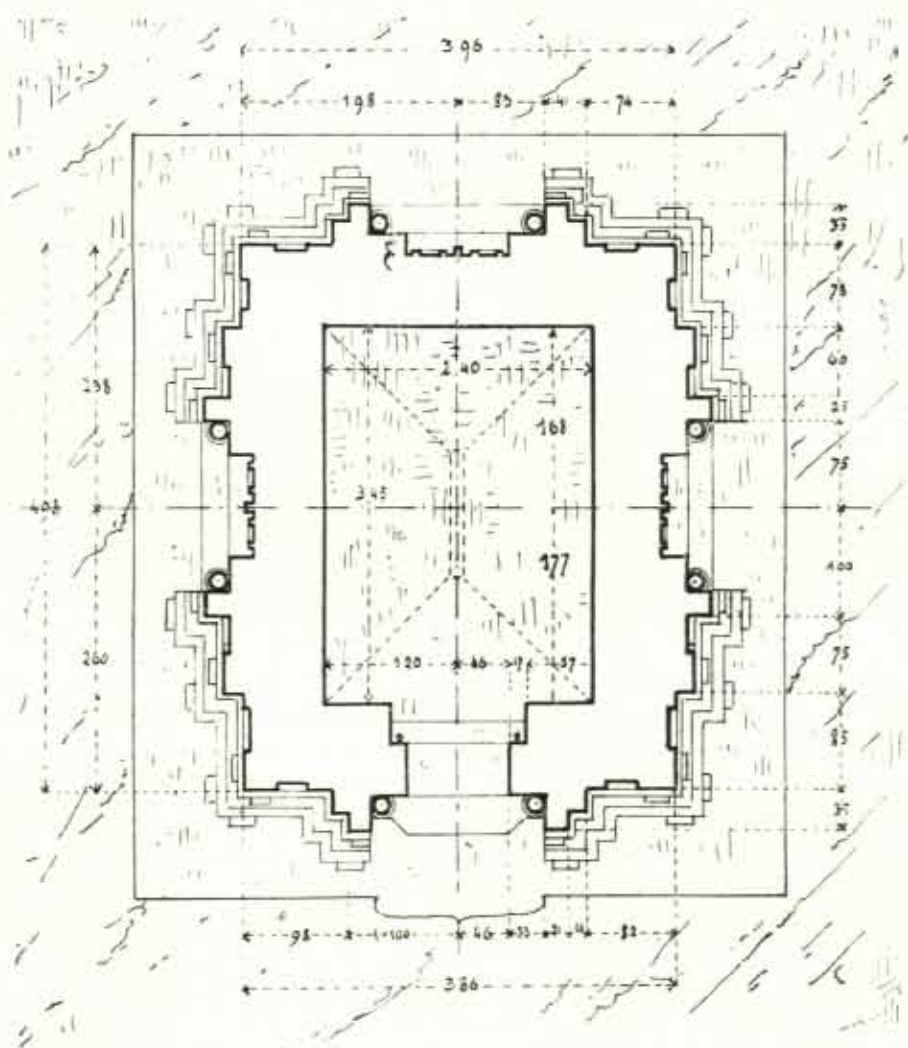


Fig. 6. — Vât Kômpos Prîh. Plan du sanctuaire principal.

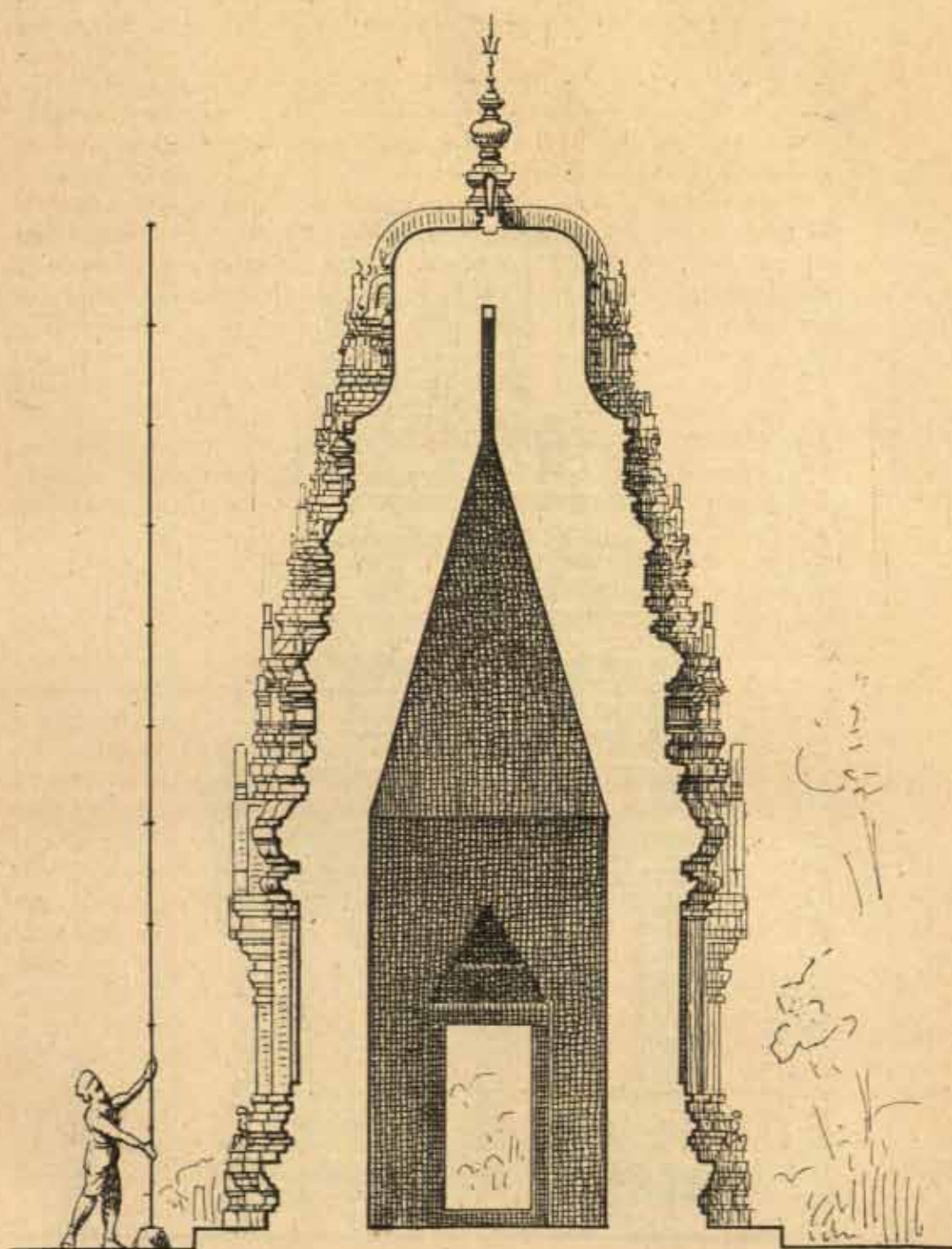
L'intérieur (pl. VI) est un rectangle de 3 m. 45 sur 2 m. 40 ; il est simple ; à 4 m. de hauteur part une voûte en pyramide ordinaire qui se termine par une cheminée rectangulaire très allongée et très étroite fermée par les travaux des bonzes. On ne voit aucune pierre de suspension, ni aucun système pour porter un plafond. A l'intérieur de cette salle, au fond, se trouvent les débris d'un autel informe en briques ; dans cet espace se trouvent les débris de ce que nous croyons être un *çivapāda*.

La salle est ouverte au Nord par une porte aux larges piédroits assemblés d'onglet à l'extérieur, d'équerre à l'intérieur ; le linteau vrai, qui pénètre dans les murs de 31 cm., porte les trous de tourillons habituels. Il est continué en arrière par une pierre en hauteur d'une quinzaine de centimètres dans le plus grand sens qui est le vertical ; elle mesure seulement 12 dans l'autre ; elle s'épaissit pour entrer dans le mur ; la surface intérieure règne avec celle du linteau vrai ; elle le dépasse au-dessus de 3 centimètres. Sur la porte et dans toute la largeur du mur est un arc de décharge qui laisse voir la face postérieure nue du linteau décoratif ; un parement de briques la prolonge au-dessus dans le même plan.

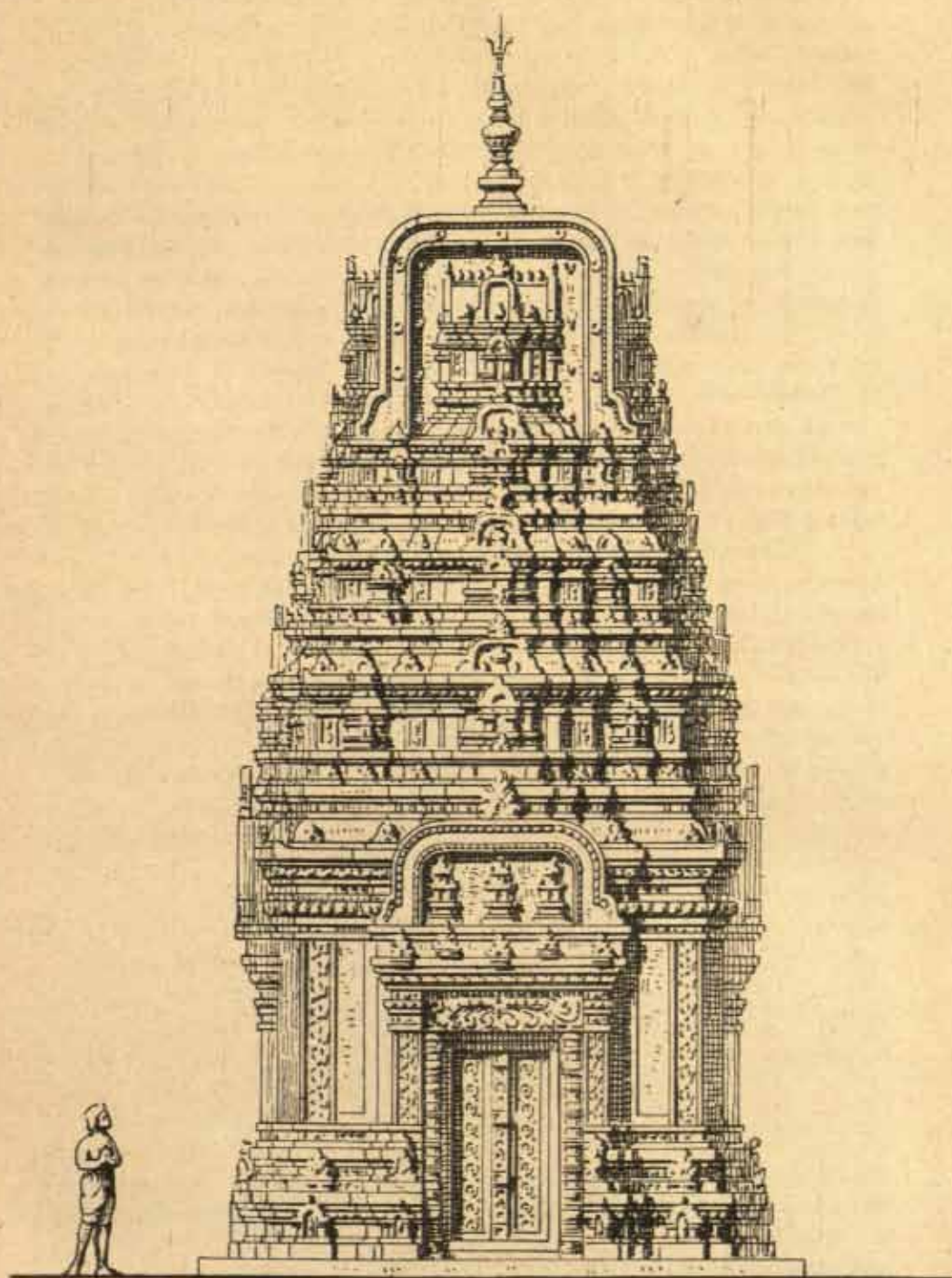
A l'extérieur (v. R. DALET, *loc. cit.*, pl. XIV, A), l'édifice présente sur chaque face (pl. VII) un redent important dont se détache la baie sur une épaisseur assez forte, sensiblement plus grande pour la porte N. Ce redent est d'une grande largeur aux baies latérales, et étroit à celles des petites façades ; les écoinçons qu'il laisse subsister sont néanmoins plus importants sur les faces longues et le bénéfice va aux entrepilastres ; fait curieux, les fausses-portes ne sont pas exactement axées, mais légèrement reportées vers le Sud, c'est-à-dire l'arrière.

Corps et redent sont décorés entre base et corniche, de pilastres et d'entrepilastres ; les seconds sont à peu près nus ; les premiers sont décorés aux angles du corps et des redents larges ; les redents étroits des pignons ont leurs pilastres nus, sans doute pour ne pas lutter avec les pilastres décorés des baies ; il en est de même pour les demi-pilastres voisins des redents. Base et corniche sont sobrement profilés avec les motifs habituels à l'art primitif et les moulures ne ressortent pas sur les pilastres. Une antéfixe ornée décore la base au droit du pilastre ; elle est remplacée par une figure de *nāga* humain accroupi aux pilastres de porte. La corniche a sa cimaise renforcée par une dalle d'angle en pierre avec antéfixe saillante monolithe ; elle porte un terrasson en doucine renversée à pente assez forte, qui se décore d'antéfixes appliquées sur sa surface et traitées en feuillages aux points principaux.

La base pose sur un soubassement peu saillant, de 60 cm. environ de hauteur, que le mauvais état de la brique et la maladresse des ouvriers n'ont pas permis de reconnaître à la fouille. Au seul angle que nous ayons pu voir, angle N.-E., face E., une applique de base en réduction d'édifice l'orne ; on n'en voit sûrement que le haut garni d'un arc sous lequel est ciselé un vase bulbé. Les travaux ont dégagé une surface horizontale de 1 mètre environ qui plonge par une face verticale ; ce peut être la cimaise d'un soubassement général, qui serait complètement enterré, bien que le terrain ne l'indique pas.



Coupe du *prāsāt* principal du Vār Kōmroṣ Paḷāṇ (cf. p. 54).



Pignon Nord du *prāsāt* principal du Vāt Kōmpōn Prāh (cf. p. 54).

Porte et fausses-portes (v. R. DALET, *loc. cit.*, pl. xiv, a) ont même composition; les secondes enferment de faux vantaux finement décorés avec un battement bien plus mince et des saillants moins nombreux et moins détachés du fond que dans l'art classique. Les colonnettes circulaires à trois fines bagues, reposent sur des d^{és} cubiques ornés et soutiennent un linteau décoratif du type II intermédiaire. Ce linteau, effrité à la porte N., a été grossièrement réparé par les bonzes et est à négliger. Des pilastres à la riche ciselure encadrent cet ensemble, et leur corniche vient presque s'aligner avec les moulures qui surmontent le linteau pour porter un bahut continu orné de cinq antéfixes; il soutient un fronton en U renversé et bas; son tympan s'orne de trois réductions d'édifices et son arc d'entourage se couronnait d'une grande antéfixe de briques dont on ne voit plus que la place.

Les étages, au nombre de trois, répètent la composition du corps en doublant le redent; la surface mouvementée s'orne de trois réductions d'édifice dont une, plus importante, tient la place d'une fausse-baie. Le terrasson en doucine qui pose sur la corniche de l'étage immédiatement inférieur vient soutenir un soubassement à six arêtes avec antéfixes aux angles extrêmes; il porte un petit corps à pilastres, base et corniche avec la même dalle d'angle sous le terrasson en doucine orné d'appliques en antéfixes sans saillie.

Nous ne savons pas exactement comment la voûte paraît extérieurement de la dernière corniche. Les pignons, sans doute formés chacun d'un grand arc en U renversé, durent recevoir une composition probablement semblable à celle de l'étage du dessous, dont les redents devaient former les arêtes d'une grande réduction d'édifice. Le remaniement des bonzes a transformé cette partie en une espèce de terrasse garnie au centre et aux angles de pinacles d'art moderne en briques enduites. On peut concevoir l'état ancien de toute cette partie supérieure comme celle correspondante du Pr. Prāṇ Srēi 143 A donnée par les restitutions LXXIII et LXXIV de l'AKP. Pour ces parties hautes, notons cependant que nous avons peut-être deux groupes d'éléments nouveaux et intéressants. Une tradition qui n'a rien d'in vraisemblable veut que deux épis bulbés conservés dans la pagode aient surmonté ces pignons, et nous avons trouvé dans la fouille de la tour Ouest plusieurs pierres longues en tronc de cône terminées au gros bout par une demi-sphère qui — je le crois, sans preuve aucune, mais à cause de leur fréquence en d'autres points et en raison de leur nombre ici — ont pu servir d'épis de crête. Nous en avons trouvé trois allant de 56 cm. à 41 comme hauteur avec pour le plus fort 18 et 14 cm. de diamètres respectifs.

Le *prāsāt* Ouest est inachevé. C'est une construction carrée de plan simple, à porte et fausses-portes; elle est couronnée aujourd'hui d'un seul étage. La salle intérieure carrée est ouverte au Nord; elle nous montre aux angles des pierres plates fichées dans le sens E.-O. et percées d'un trou, sans doute pour recevoir les cordes d'un velum. La porte, au cadre assemblé d'équerre, a son linteau vrai soulagé par un arc d'encorbellement en trapèze dont le haut est formé par une dalle de grès.

A l'extérieur, les pans nus sont coupés seulement par la saillie des pilastres d'angle et l'avancée des baies. Il ne reste rien de plus de la porte N. que son cadre ; encore est-il incomplet, car le piédroit O. en dalle avec le filet caractéristique gît contre la face O. de l'édifice principal.

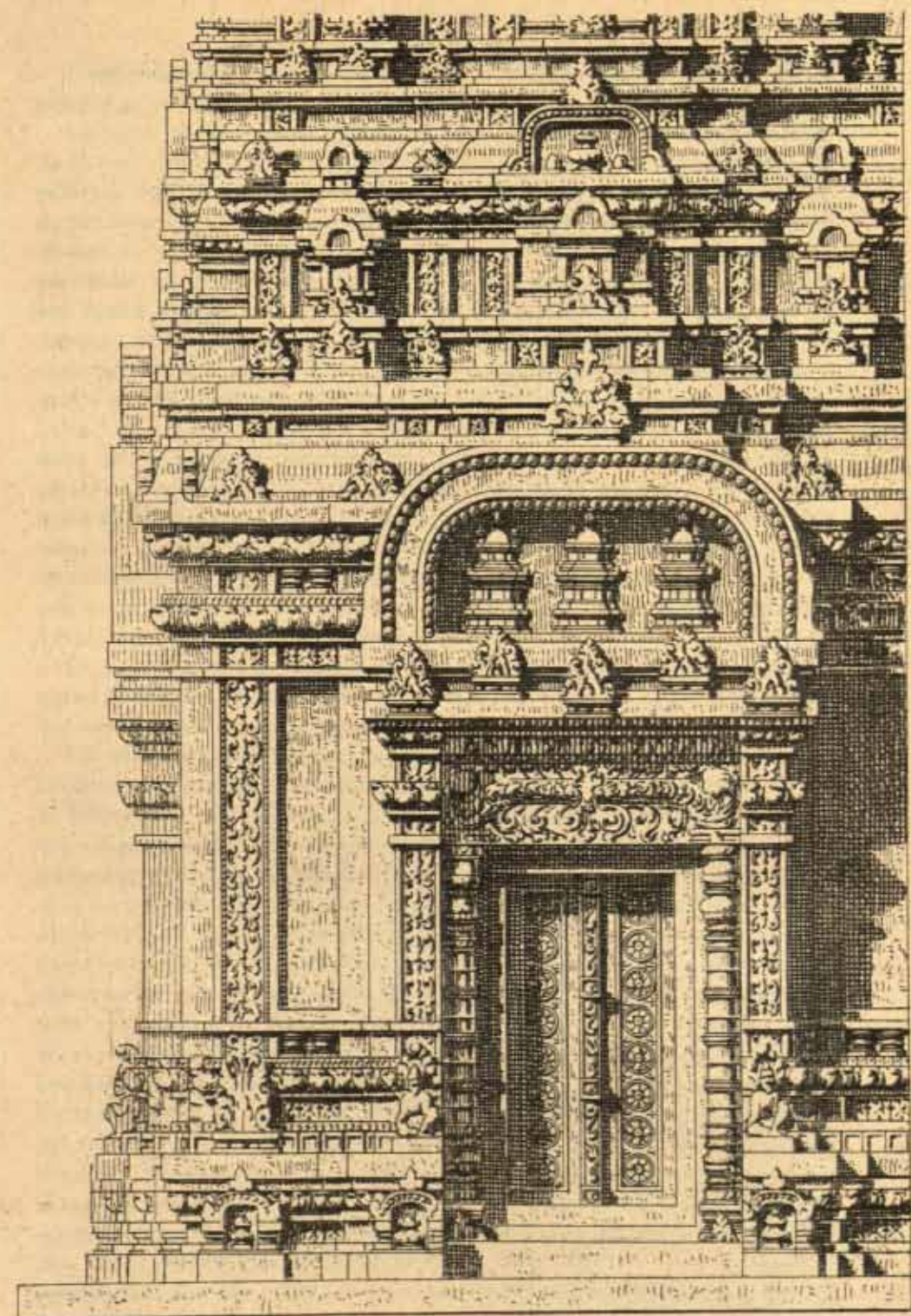
Les fausses-portes simples, à faux vantaux nus, présentent une corniche de la hauteur du linteau décoratif de briques lisse. Il ne reste rien de clair de ce qu'elles portaient et il en est de même pour la corniche du corps de l'édifice. On reconnaît seulement l'existence d'un étage en réduction, de largeur assez franche, muni de quatre fausses-baies.

Ce monument est d'un trop grand intérêt et d'une conservation trop remarquable pour que nous ne soyons pas tentés de reprendre la description de certaines parties que nous avons dû réduire pour ne pas obscurcir cette vue d'ensemble.

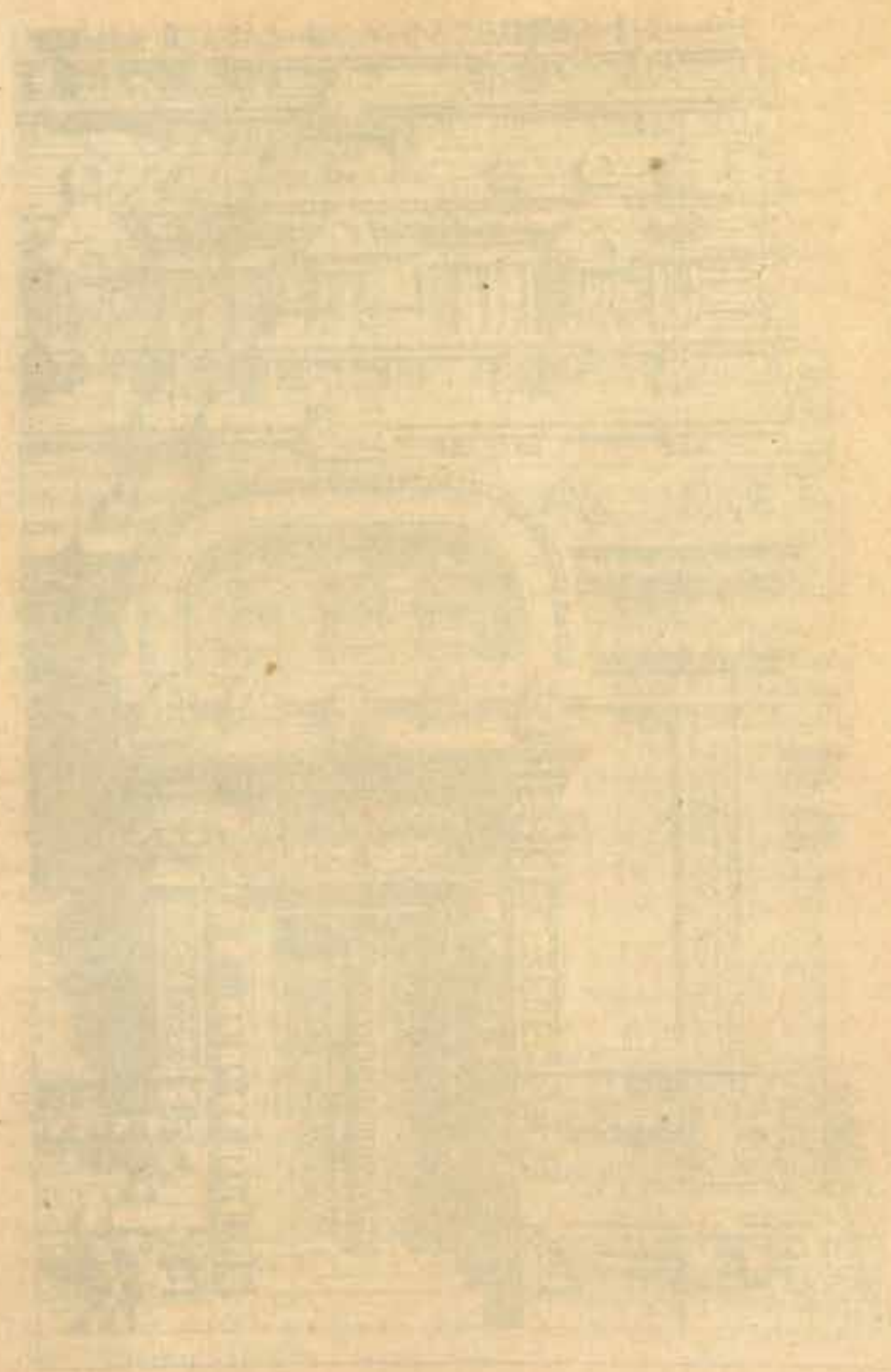
Le parement de la tour principale (pl. VIII) offre base et corniche dont les moulures passent sur les pilastres sans ressauter sur leur saillie. Base et corniche présentent une composition analogue, mais qui, au contraire de ce qu'on pourrait attendre, ne s'offre pas symétriquement. Il est plus facile de la comprendre à la corniche : celle-ci se compose de bas en haut d'un filet saillant, puis d'un espace de deux briques occupé au-dessus de l'entrepilastre par une suite de rosaces carrées, presque jointives ; un large rang de lotus enfermé entre deux filets détermine un nouvel espace de deux briques qui est occupé cette fois au même point par une file de petits balustres à section rectangulaire ou presque ; le filet supérieur porte les étamines des lotus en petits crochets. Suit une large doucine ornée d'oiseaux volants, soutenue par un filet ; elle vient placer son listel terminal sous une cimaise de briques commune à la corniche et au terrasson en doucine qu'elle porte. Une dalle d'angle de la même épaisseur renforce le coin de la cimaise et s'y orne d'une petite antéfixe monolithe. Un motif floral important décore le terrasson en doucine au-dessus des pilastres, même pour ceux des redents.

La base offre une composition analogue : dans le même sens, c'est-à-dire en partant d'en haut, filet saillant, balustres, quart de rond à lotus entre filet à étamines et cette fois à perles pointées, rosaces carrées, nouveau filet à perles et plinthe ornée de denticules qui fait pendant à la doucine aux oiseaux, et pose sur la cimaise du soubassement. Un motif de décor en rinceaux d'une large facture vient former antéfixe devant la base au droit du pilastre ; il est relevé sur un dé mouluré très étendu en longueur et qui enferme trois petits pilastres. Nous verrons aux portes quel motif élégant le remplace.

Les pilastres qui cantonnent les écoinçons du corps et des redents ont un beau décor de rinceaux en palmette symétrique qui s'enferme dans un rectangle de trois parties en hauteur pour deux en largeur ; il est encadré de bandes perlées et de larges filets dans le même plan. Un décor parent vient s'y substituer, quand le passage des filets saillants de base et de corniche réduit la hauteur disponible à peu de chose.



Détail du bas du pignon Sud du *prāsāt* principal du Vār Kōmpon Prāh (cf. p. 56).



L'entrepilastre est nu ; il est limité en bas par une bande en relief qui le ramène au plan des filets latéraux des pilastres.

La porte et les fausses-portes ont la même composition sur des redents de largeur différente. Prenons la porte S. comme type. Son cadre de grès enferme des vantaux avec battement étroit à quatre saillants seulement, carrés, peu importants et de peu de relief. Ils sont finement ornés : du haut en bas on y voit un bœuf, une femme tenant à hauteur des épaules une guirlande qui passe derrière ses reins, un personnage assis, une main sur le sol, l'autre à hauteur de la poitrine, enfin un lion assis. Une fine sinusoïde de rinceaux au mouvement peu accentué occupe l'espace entre les saillants. Le faux vantail offre une série de rosaces à huit pétales minces et d'autres à quatre feuilles triples plus larges sur les axes et quatre minces sur les diagonales ; un mauvais badigeon de chaux empêche de bien voir si l'alternance entre les deux motifs est régulière. Chaque rosace est enfermée dans un cercle en filet saillant. Un filet plus épais entoure le panneau ; des fleurons triangulaires occupent les vides entre les cercles qui sont voisins, mais non tangents. Aux portes E. et O., cette composition de rosaces, un peu sèche, est remplacée par une grasse sinusoïde de rinceaux aux crosses voisines du cercle, toutes garnies de feuilles en spirale égales et qui donnent presque l'impression de l'un de nos motifs courants du XVII^e siècle.

Ce panneau de faux vantaux est enfermé dans un cadre de grès assemblé, contre l'ordinaire en art primitif, d'onglet avec un filet en saillie autour, de 3 cm. de large sur un d'épaisseur.

Ce cadre est entouré par la composition de colonnettes avec linteau. Colonnettes conservées et débris montrent toutes le même arrangement (v. R. DALET, *loc. cit.*, pl. XIV, B). Ces colonnettes ont un chapiteau et une base importants, l'un et l'autre formés de deux éléments identiques, posés dans le même sens et non en symétrie. La partie principale est un motif de vase bulbé dont la panse est soutenue par un rang de lotus et qui est garni aux deux extrémités par un rang de boutons pointés au milieu d'une gorge accusée. Ce vase, entre ses gorges à boutons, constitue toute la base avec deux bandes plates ornées de fins décors aux deux bouts. Pour obtenir le chapiteau, il a fallu surmonter cet ensemble du vase et des gorges par un rang de lotus et une doucine verticale longue sous la bague plate et ornée supérieure. Les deux bagues qui terminent chapiteau et base vers l'intérieur, arrêtent le corps central de la colonnette ; le fût y est divisé en quatre sections égales par trois nouvelles bagues à triple rang de décor, feuilles obliques pour les extrêmes, perles entourées de feuilles pour la centrale qui est plus forte. Un fil saillant vient couper chacun des quatre nus. C'est là une composition plus complexe que d'ordinaire. Cependant elle a de grands rapports avec celle plus sobre de Vât Čon Ėk donnée fig. 19 dans l'AKP., I. Ces colonnettes posaient sur des dés cubiques à fin profil avec antéfixe de rinceaux sur les faces visibles.

Au-dessus sont des linteaux du type II intermédiaire sans intérêt spécial. Les pilastres offrent le décor simplifié qu'on voit sur ceux du corps, mais réduit et privé de ses deux lignes verticales de boutons pointés. La corniche, qui tient la hauteur du linteau et de sa frise de moulures, est également très voisine d'esprit de la corniche du corps, mais elle est placée bien plus bas. Les pilastres de porte participent à la base générale, mais se garnissent alors d'une élégante image de *nāga* humain, assis dans la pose de l'aisance royale, et couronné par le motif des sept têtes de cobra d'un dessin archaïque et maladroit. Le génie porte un *mukuṭa* conique haut et de gros boutons d'oreille avec des bracelets de poignets.

La cimaise de la corniche et celle de la frise sur le linteau presque à la même saillie soutiennent un bahut considérable qui vient porter un fronton en U renversé bas, de près de deux fois sa hauteur dans sa largeur. Il offre un rampant large, plat, orné de deux bandes de perles pointées ou mieux de boutons ronds avec petit creux circulaire; l'une vers le bord extérieur est saillante et s'entoure d'un listel de même épaisseur; l'autre vient se placer à l'intérieur dans un retrait carré qui affleure le nu du rampant. Cet arc paraît s'élargir en bas seulement par l'augmentation du filet extérieur qui, sur un tiers environ de la hauteur, se transforme en un renfort ondulé tournant sa doucine renversée vers le dehors. Il ne reste rien de l'antéfixe qui devait couronner cet arc; son arrachement évoque une forme voisine de celles des appliques du bahut, mais avec une importance plus grande. Ce cadre de rampant enferme trois réductions d'édifice qui posent sur le bahut. Celle du centre est un peu plus haute et plus mince que chacune des deux autres. Elles semblent représenter une construction dont le corps inférieur porte un petit étage cantonné et s'orne en bas d'un avant-corps, le tout soutenu chaque fois par un soubassement continu, mais qui suit le plan redenté de l'édifice. Sur le petit étage du corps, aux angles accentués par des motifs saillants en cornes, existe de chaque côté d'un motif central peu clair un décor terminé par un épi bulbé. Le petit étage central pourrait être achevé de la même façon. En premier plan, l'avant-corps montre deux pilastres qui soutiennent le bahut commun; il vient recevoir aux côtés les épis, au centre le motif d'étage. Le vide entre les piliers est occupé dans toute la hauteur par une colonnette ronde au seul édifice central. Cette lecture délicate et que nous ne garantissons pas est faite sur la fausse-porte O.; à la fausse-porte S., l'ordre des édifices semble interverti.

Les étages appellent une description plus détaillée que celle qui a été donnée précédemment, surtout à cause des réductions d'édifice qui entrent dans leur décor. Nous avons dit que le terrasson en doucine qui porte sur la corniche vient soutenir un soubassement à six redents; il est orné de pilastres bas décorés d'une rosace carrée. Seuls ceux d'angle principal sont précédés par une applique en antéfixe à fin décor. Au-dessus s'élève un corps entre base et corniche qui sont, simplifiées, celles du corps principal. La cimaise de

corniche porte la même grande pierre de coin avec antéfixe d'angle monolithe, minuscule, mais saillante. Cette cimaise soutient le même terrasson en doucine renversée qui semble orné d'appliques sans saillie en antéfixes de rinceaux au droit des six pilastres et des réductions d'édifice latérales. Pilastres, moulures et entremoulures paraissent avoir la même décoration qu'au corps. Des trois réductions d'édifice, les latérales ne dépassent pas la cimaise de corniche : elles semblent composées d'un édifice à étage précédé d'un avant-corps à terminaison en épi. Elles participent à la base générale qui se décroche pour elles, et s'orne d'une applique à antéfixe dans l'esprit des cinq appliques du bahut au fronton des baies inférieures. Cette base porte un corps garni des motifs de coin en corne détachée. L'étage qu'il soutient à son tour, plus étroit, se compose peut-être avec l'antéfixe du terrasson qui lui servirait alors de fronton courbe. L'avant-corps, bien net sur l'édicule O. de la face S., montre une corniche plus basse que celle de l'étage, mais reçoit une superposition de motifs qui vont en se réduisant en épi ; leur pointe atteint la corniche du premier étage de l'édicule et la hauteur du quart de rond à oiseaux volants de la corniche du corps.

La réduction d'édifice centrale, plus importante, a une base nouvelle sur la base générale et la cimaise de sa corniche est celle même de la corniche de l'étage. Son corps est cantonné par deux pilastres sur lesquels passent les moulures des nouvelles base et corniche. Il porte un arc important en U renversé à peine plus large que haut et qui se couronnait d'une antéfixe considérable : elle a souffert également. Le corps de la réduction est précédé par un avant-corps de même base, mais de corniche plus basse ; il portait un fronton en U renversé qui vient finir sous la cimaise commune.

Un second et un troisième étage répètent le précédent en des dimensions à peine réduites. Le dernier dut porter la voûte longue arrêtée par les deux pignons et dénaturée par la restauration des bonzes. Nous avons mentionné plus haut les épis de terminaison d'arcs de pignon et ceux de crête qui pourraient avoir autrefois orné cette partie supérieure.

Il existait un certain nombre de piédestaux et de statues dans la pagode et près des tours, et les fouilles dans la tour O. en ont fait sortir toute une série d'autres. Les statues sont au moins de trois époques et, pour mettre un peu de clarté dans cet exposé, nous les examinerons en les groupant. Nous ferons d'abord passer les piédestaux et les ustensiles de culte, puis les images religieuses suivant les époques auxquelles on peut les rapporter sans grande chance d'erreur.

Contre le mur O. du *pràsàt* principal se trouve un piédestal en longueur au profil classique à doucines opposées autour d'une bande double. La surface supérieure comporte une cuve à ablutions monolithe à deux places pour statues à base carrée : elle offre une rigole d'écoulement intérieur sur l'axe du bec de la cuve et deux autres postérieures. Les dimensions de cette pièce non compris les restes du bec de la cuve, qui fut sur un des petits côtés à l'ordinaire, sont de 1 m. 05 et 0 m. 70 sur 40 cm. de haut.

Contre le mur E. de la tour O. est déposé un socle carré à très légers redents aux angles. Les dimensions dans le même ordre sont : $55 \times 55 \times 16$ cm. La pierre est percée par une mortaise ronde au centre ; le dessus est seulement dégrossi ; deux signes y sont gravés. On a trouvé dans cet ensemble trois *peṣaṇī* entières ou fragmentaires, et deux pierres à râper le santal.

Parmi les représentations religieuses sont deux *līṅga* à triple section et un curieux *śivapāda*, pièce qui n'avait pas encore été rencontrée au Cambodge avec cette importance. Cette pierre double qui provient de la tour principale porte sur la surface supérieure, finement modelée en creux, l'empreinte de deux pieds de taille humaine sans aucun signe distinctif. Ils sont analogues à ceux que nous avons découverts au Thât Bâ Côn et que M. FINOT a publiés dans le *BCAL.*, 1912, p. 184, pl. 1, en donnant la traduction de leur petite inscription : « Les deux pieds de Çiva ». Qu'est exactement cette pièce-ci ? il serait imprudent pour ce simple rapprochement d'être trop affirmatif ; mais il semble qu'au moins provisoirement on puisse lui donner ce sens, pieds de Çiva ou pieds de Viṣṇu. Le point à retenir est que cette pièce est ancienne et je la crois d'art primitif : c'est au moins le caractère des lions et de certains de ses décors (pl. IX).

La pierre supérieure est un beau socle circulaire de 0 m. 58 de base, mais dont par malheur il ne subsiste que les deux tiers. La matière est un grès gris très fin. La surface latérale présente trois étages de décors et un quatrième a bord lisse ; il correspond au cercle en légère saillie qui encadre l'empreinte. Ces étages de décor vont en se retraçant légèrement ; ils sont franchis par quatre perrons entre échiffres ; chaque perron a trois marches ornées de lotus sur la contremarche verticale ; en avant de chaque groupe de trois marches et sur le rang inférieur est une marche de dessin en accolade de très faible épaisseur. Le perron supérieur a quatre marches, la dernière entaillée dans la surface haute lisse, tandis que les trois perrons ordinaires portent tous la marche en accolade indiquée. Chaque échiffre présente un petit personnage assis dans la pose de l'aisance royale, mais dont les membres inférieurs sont tellement réduits qu'il donne l'impression d'une image en buste ; il est enfermé entre deux palmiers. L'échiffre est profilée sur le côté et sur le côté seulement. Entre les perrons, chaque gradin est orné de lions placés aux extrémités encadrant de petits personnages accroupis de profil et qui sont de sens constant ; ils sont assis sur des socles de lotus d'où sort la tige tordue d'un palmier qui les sépare. Ces personnages sont au nombre de quatre par secteur et par gradin, sauf au bas où il n'en est que trois. Si ces chiffres sont exacts, on en compterait donc 4×4 , 4×4 , 3×4 , soit 44. Au-dessous des trois rangs est une bande dont le bas est nu et dont le haut est orné de lotus à étamines ; elle vient former saillie courbe devant chaque perron. En haut une ligne de lotus avec leurs étamines garnit le cylindre bas qui reçoit sur sa tranche l'empreinte des pieds. Il semble que les petits personnages soient tous tournés dans le même sens et que celui-ci soit celui de la *pradakṣiṇā*.



Çivapada du Vār Kōṃṇ-ōṣ Pñāy (cf. p. 60).

La pierre inférieure, cylindrique, est un peu plus large pour recevoir et emboîter celle-ci. Quatre perrons de 7 marches décorées de même se placent sous les précédents avec les mêmes échiffres et figure semblable entre les mêmes palmiers. Au-dessus d'une mince bande nue qui vient former une nouvelle saillie courbe pour permettre l'avancée des perrons, se voient trois étages de décor : les deux d'en bas sont séparés par une bande de même dimension que le filet inférieur et cette fois ornée du motif de losanges fleuris habituel ; un mince filet au-dessus les sépare d'une troisième et dernière rangée de décors. Les deux rangs inférieurs montrent six lions assis affrontés par groupes de trois ; les deux groupes ont leurs trois animaux séparés par un pilastre de même largeur et de même décor et leurs ensembles sont eux-mêmes divisés par un pilastre double où les losanges s'épanouissent. La dernière rangée offre six personnages assis à l'indienne de face, en prière, les mains jointes ; ils sont abrités par des niches en ogive redentée et flammée dont les arcs se réunissent en bas par leurs crosses sous un fleuron ; le motif de jonction est un peu plus large au-dessus du gros pilastre de division centrale.

Sur les deux pièces, tous les petits personnages ont le même caractère : ceux des ogives semblent porter une barbiche, les autres avoir généralement le menton nu. Ils ont des pendants d'oreille et un diadème à plusieurs pointes. Les lions bien assis ont la tête grosse, la mâchoire très accusée et le nez retroussé. Le nombre total des personnages paraît monter à 92.

La pierre inférieure est creusée de 1 cm. avec rebord supérieur en 5 cm. de large. De légères entailles semblent avoir formé autant d'alvéoles pour recevoir les ordinaires carrés d'or. Si on suit les quadrants dans le sens de la *pradakṣiṇā*, on trouve successivement neuf alvéoles, neuf, huit, sept, soit en tout trente-trois, le nombre des trente-trois dieux de l'Inde. Ces alvéoles sont un peu plus longues dans le sens du cercle que larges dans le sens du rayon ; celles qui sont sur les axes correspondant aux perrons sont accompagnés d'un signe en carré. Au centre est un carré de 1 à 2 mm. de profondeur avec un petit trou médian ; le carré a environ 5 cm. de côté.

Les dimensions respectives de ces pièces sont comme hauteur de 15 cm. et 17, soit posées et entrées l'une dans l'autre une hauteur totale de 31 ; les diamètres respectifs sont de 42 et 58 cm. pour la pièce supérieure, de 70 pour l'inférieure.

Comme statues d'art primitif, une statue de femme, tête séparée du corps, sans membres, est conservée dans la pagode et nous avons sans doute pu la sauver d'une fâcheuse restauration. Elle est debout et mesure dans ce qui subsiste 40 cm. environ de hauteur. Cette pièce est remarquable surtout par sa coiffure dont la haute *jaṭā* pourrait être interprétée comme montrant en premier plan et en faible relief un petit chignon en hauteur qui se couronnerait d'un croissant et peut-être d'un disque avec motif central indistinct, tandis que les mèches foisonneraient en boucles tout autour, devant et der-

rière. La face est souriante, le nez un peu aquilin ; les lèvres fines. Le torse nu a perdu en partie les seins ; le corps est vêtu d'un sarong à rayures verticales ; un grand pan tombe en avant et forme fourreau avec pointe oblique en bas vers la gauche de la statue ; le sarong est retenu par une ceinture d'orfèvrerie sur laquelle retombe un large pan en tablier qui vient finir sur le côté des hanches. Elle porte des pendants d'oreille en boules peu distinctes.

De la tour O. la fouille a fait sortir un buste de femme, aux seins saillants cassés, à quatre bras, hanchée et dont le sarong montre le pan caractéristique de l'art primitif.

Du même point provient également un petit buste de Viṣṇu, à quatre bras, pris dans le schiste habituel à l'art primitif ; le tour du sampot est indiqué par un simple méplat courbe sur les hanches ; le pan antérieur sans trait de cernure offre une ligne en gravure ondulée.

Le plus grand nombre des autres pièces sorties de la tour O. semblent du IX^e ou du X^e siècle. C'est d'abord une belle statue de femme debout dont tête, bras et pieds manquent. Les seins, assez sobres, ont les mamelons à peine indiqués. Le vêtement consiste en un sarong à rayures verticales, sans bordure inférieure. Un pan très large en tablier est retenu par une ceinture à l'habituel double rang d'ovales qui n'est visible que par derrière. Le sarong marque son bord vertical de recouvrement en avant ; à côté est un grand pan tombant dissymétrique avec pointe descendant à la gauche de la statue ; il est couvert de rayures ondulées en travers. La pièce mesure des chevilles au cou 73 cm.

Un autre buste d'homme, dont la tête détachée a été retrouvée au même point, atteint ainsi dans ce qui en reste la même hauteur : 74 cm. La tête est ornée d'un diadème d'où sort un chignon cylindrique qui s'évase un peu de bas en haut et est retenu à la base par un fil de grosses perles ou de gros boutons ornés. Le diadème a quatre rangs dont le central est orné de rosaces à six pétales. La face est entourée par le cadre habituel de cheveux en temporal. Les sourcils sont unis ; les yeux assez petits ont les paupières enfermées par un trait double ; il en est de même pour les lèvres. Le personnage est vêtu d'un sampot retenu par une belle ceinture qui offre le même décor que le diadème ; des pendeloques s'y suspendent. Le sampot est rayé verticalement ; il a un pan en hameçon symétrique à double étage ; un autre pan passe entre les fesses ; l'un et l'autre s'épanouissent au-dessus d'une plaque carrée ornée d'une rosace sur la ceinture.

Un autre corps d'homme debout a 42 cm. ; son sampot rayé verticalement a deux pans en hameçon superposés. Le vêtement forme une masse en deux anses en avant et en arrière au-dessus de la ceinture à décor de demi-ronds opposés.

Deux *dvārapāla*, sans tête, bras, ni jambes, ont dans ce qui reste environ 65 cm. de hauteur, l'un a encore ses mains tenant une massue longue qui monte jusqu'au mamelon du sein et paraît se terminer par un trident. Le sampot rayé verticalement est arrêté par une ceinture ornée de demi-cercles opposés.

Le sampot est tiré très haut par derrière bien au-dessus du nœud en papillon qui pose sur la ceinture et prend ainsi un caractère encore plus conventionnel que d'ordinaire.

Dans la pagode moderne est une tête assez bonne dont par malheur le nez est cassé ; un diadème rond retient une masse conique avec cheveux en baquettes sur le derrière de la tête ; sa hauteur est de 20 cm.

Dans la tour principale, nous avons trouvé l'extrémité d'une pierre aux neuf divinités dont la dernière a perdu sa monture et dont la huitième qui a deux bras, sort à mi-corps du motif de tourbillon caractéristique. Les niches d'encadrement sont portées par des piliers rectangulaires et présentent des arcs lobés dont l'union se fait par un fleuron avec motif en pendeloque retournée au-dessus.

Nous placerons ici une série de buddha d'un caractère assez archaïque, mais qui, comme toujours, sont fort difficiles à dater. L'un, très ruiné, fut trouvé dans la tour E. en morceaux : le fragment principal est la tête d'un *nāga* du chaperon, d'un dessin inhabituel avec deux espèces de bajoues au-dessus d'un cou polygonal à bandes de rayures en anneaux séparés. Au même point, une pierre à deux faces encadre sur chaque côté un buddha, mains dans le giron, d'allure assez ancienne. De la tour O. fut sorti un minuscule buddha de grès jaune, devant le *nāga* dont le capuchon de têtes manque ; la pièce a 12 cm de haut. Les mains, dans le giron, tiennent un petit objet conique en spirale. Le buddha est dans une certaine mesure paré. Il est habillé d'un sarong à rayures verticales, porte collier, bracelets de bras, de poignets et de chevilles. Peut-être a-t-il un corselet sous les seins, si ce ne sont des plis de beauté. Le *nāga* a ses écailles détaillées et sa queue se retrousse en arrière. J'ai rapporté la pièce qui eût pu facilement disparaître. Au même endroit fut découvert un buddha devant une stèle en ogive lobée, taillée dans un grès rouge brique ; il a les mains dans le giron, et sa coiffure conique est fort élevée. La pièce mesure un peu moins de 40 cm.

Les pièces plus récentes et dont nombre peuvent être presque modernes sont des buddha : deux sortent de la tour principale, un attestant la terre, l'autre les mains dans le giron. Dans la tour O. furent aussi trouvés de nombreux débris de buddha de grès devant le *nāga* et il en existe encore d'autres dans la pagode qui ne semblent pas très récents.

Au point de vue inscriptions, nous n'avons à signaler que les deux caractères grossiers mentionnés sur le socle carré appuyé contre le mur E. de la tour O. : M. Cædès les lit « *pūrva* » Est.

Les points nouveaux sont rares dans le bassin de la rivière de Bāttambañ qui ne s'est trouvé qu'accidentellement dans le champ des diverses tournées et qui d'ailleurs est pauvre en souvenirs d'art primitif.

Le *NĀK TĀ KUON* 856, 2 ⁽¹⁾ est un des rares points de la région de Bāttambañ où semble se trouver une trace nette d'un temple de cette période ;

(1) 856, 2 : K₁ Tamon, K₃ Bāttambañ : 14 762-111 947.

on y trouve un tertre avec bassin-fossé pourtournant, et sur ce tertre sous un abri, une statue de grès rouge dans la pose de l'aisance royale à qui on a attribué une tête trop grosse à *mukuta* conique, déshonorée par des peintures ridicules. Il est probable que cette statue est de l'époque de la grande vogue de cette matière spéciale, le XI^e siècle de notre ère ; à côté se trouve une fine tête de Çiva, reconnaissable à une trace de barbiche et à l'œil frontal, pièce de datation douteuse, mais auprès est la tête inférieure de buffle d'un groupe d'Umā Mahiṣāsura dont l'attribution à l'art primitif n'a fait jusqu'ici aucun doute.

Le *TUOL KÒK MOY 856*, 4 ⁽¹⁾ est un tertre qui fut exploité ; les pillards ont laissé sur place un grand piédestal à gorge et un *liṅga* qui semble à bulbe ovoïde, pièces qui paraissent permettre d'attribuer ce point à l'art primitif.

Le Musée du *VĀT PÒ VĀL* de Bāttampañ contient de ce style une jolie tête à mitre cylindrique, une main tenant un flacon sur un fragment d'arc de soutien et des rouleaux de *peṣaṇṭ*.

6^e SECTION, EN RAPPORT AVEC LE CHAPITRE IV : BASSIN DE LA RIVIÈRE DE SIEMRĀP ; GROUPE D'ĀṆKOR ET POINTS DU KULÈN.

Sur la rive droite du Lac, nous avons d'abord à voir le cours peu étendu de la rivière de Siemrāp avec le centre d'Āṅkor, puis le plateau du Kulèn. Dans la région d'Āṅkor, les monuments d'art primitif, qui ne paraissent pas avoir été particulièrement rares autrefois, ont en grande partie disparu pour faire place aux constructions de la nouvelle capitale. On a trouvé ainsi des débris d'une stèle du VII^e siècle, Cœ. 729, au pied de la pyramide qui s'élève au sommet du Bākhèn 496 ⁽²⁾, et ce détail indique sans doute que le temple, centre du premier Āṅkor, avait été précédé, comme il est vraisemblable pour une colline de cette nature, par un sanctuaire d'art primitif.

Le curieux monument dont la ruine sans nom a retrouvé par les soins de l'Ecole son appellation ancienne probable dans une inscription de Bāt Čūm, Kuṭṭvara 535, 2 ⁽³⁾, s'est composé seulement à l'origine d'une seule tour, la tour centrale en briques, à laquelle furent ajoutés ensuite un avant-corps important formant petite salle en avant et les deux sanctuaires voisins, additions de l'époque de Rājendravarman II. L'avant-corps paraît avoir eu comme montants de sa porte unique à l'Est les deux piédroits qui ont été réutilisés en colonnettes dans un édifice annexe de Bantāy Kdēi 535 au temps de Jayavarman VII, inscriptions qui ont été étudiées par M. FINOT, *BE.*, XXV, 354 sqq. Ce sanctuaire central en briques devrait être, si l'on en croit la stèle de Sdōk Kāk

(1) 856, 4 : 14 753-111 927.

(2) 496 : 14 914-112 794. Le numéro et la localisation se rapportent au grand monument.

(3) 535, 2 : 14 923-112 842.

Thom, Cœ. 235 (indication confirmée par la présence dans cette tour d'un piédestal à *līṅga*) attribuée à Jayavarman II dont ce serait une des rares constructions à peu près certaines ; elle se placerait donc entre 802 et 854 A. D.

Le linteau de la porte de l'avant-corps de Kuṭiçvara 535, 2 qui ne diffère en rien de ce que nous savons de l'art de Rājendravarman II, sous le règne duquel fut faite l'addition, fut complété par une frise prise elle-même dans un bloc de grès bleu d'art primitif en réemploi. Dans sa réutilisation, son décor ancien a été caché : il est de moulures à minces pilastres peu saillants et nous le verrions assez bien ayant fait partie d'une corniche de *maṇḍapa* dans le genre de 17 N de Sāmbôr-Prei Kūk ; il n'en reste par malheur que l'espace entre deux pilastres et trois moulures inférieures ornées, denticules, boutons et feuilles obliques ; le reste a été abattu.

Le PR. HÈ PHKÀ 544, 6 ⁽¹⁾ est un tumulus qu'entoure un bassin assez large. Il y eut en ce point trois sanctuaires alignés N.-S. et ouverts à l'Est. Un *gopura* paraît les avoir précédés. Les cadres des portes, en grès, encore debout pour les deux sanctuaires du Sud et du centre montrent des inscriptions, par malheur très délitées, Cœ. 686, 687 du X^e siècle de notre ère. Les colonnettes sont rondes et le décor est nettement d'art primitif. Le détail en est charmant, en particulier pour celle de la tour S., avec au bas sa gracieuse frise à guirlandes pendantes posée en symétrie avec celle du haut, bien que le mouvement soit ici à contresens.

Le PRASĀT AK YOM 592, 2 ⁽²⁾, pris dans la levée S. du Bârây occidental, est un des plus grands monuments d'art primitif et le seul jusqu'ici que nous trouvions construit en pyramide (pl. X, B). Sa masse informe faisait saillie sur la pente S. de la levée, tandis que la face N. de celle-ci restait rectiligne. Son axe vertical est au Sud de l'axe E.-O. de la digue et la face N. du gradin inférieur du monument est dans le pied N. de celle-ci. L'édifice se trouve à 1050 m. environ de l'angle intérieur S.-O. de la levée (mesure prise, au pas, de l'axe du monument au pied approximatif de la digue, dans l'angle). Ce temple était du type ordinaire des ensembles à pyramide à cinq tours avec le sanctuaire central relevé au-dessus des autres. Ce dernier et le gradin supérieur semblent avoir subi des remaniements.

Les travaux de fouilles, dirigés par M. Trouvé, n'étant pas encore achevés, il serait prématuré de décrire ce curieux monument auquel devra être consacrée une monographie détaillée.

Quatre inscriptions furent rencontrées dans le dégagement : l'une de 1001 est gravée sur un bas-relief des neuf divinités trouvé auprès de la tour S.-E. ; une autre sur le piédroit S. de la porte E. de la tour principale offre la date de 609 A.D. Les deux autres sont sur les deux faces opposées du

(1) 544, 6 : 14 796 - 112 843.

(2) 592, 2 : 14 914 - 112 707.

piédroit E. en réemploi de la porte S. de la même tour centrale. Celle de la face E. qui paraît avoir été collée contre la maçonnerie et qui est en partie détruite, portait la date 704; l'autre, apparente sur la face O., est bûchée. Ces inscriptions ont reçu respectivement les numéros CÆ. 752, 749 et 753, 1^o et 2^o.

Le PR. PREI KMEÑ 594 ⁽¹⁾, situé vers le milieu de la levée O. du Bàrày occidental, n'est qu'un tertre où une fouille de la Conservation d'Añkor a dégagé le bas d'un sanctuaire de briques précédé d'un vestibule. La salle rectangulaire montre cinq niches à luminaire. Un *somasūtra* traverse le mur N. Des larges piédroits de la porte, celui du S. offre une inscription importante CÆ. 774 du X^e siècle de notre ère. La fouille a donné une des colonnettes rondes et le remarquable linteau II de la porte. L'arc revient à l'intérieur; les médaillons sont remplacés par des fleurons. Sur les chapiteaux, aux bouts de cet arc, les grands médaillons deviennent de curieuses figures de *nāga* humains montés sur des *makara* aux longues cornes oculaires et aux oreilles stylisées, tandis que le corps et les pattes sont plutôt d'un *gajasimha*. Le petit chapiteau est traité en piédestal et orné de l'habituel médaillon, mais reçoit en plus des feuilles saillantes en pièces d'accent aux angles. Sous l'arc la frise à guirlandes pendantes est plus riche que d'ordinaire (pl. XI, A).

Le PREI PRĀSĀT ou KŪK PRĀSĀT 588, 2 ⁽²⁾ est situé entre Rolūoñ et Lolei, à 2 km. environ à l'Est de Dēi Dōm 538; il y a là deux tertres de décombres enfermant des sanctuaires de briques ouverts à l'Est et alignés suivant un axe N.-S. Le *prāsāt* S. a des colonnettes rondes à bagues et nus bien alternés et franchement accusés. Ce qui reste des fausses-portes, y montre aussi des colonnettes rondes en briques. Le linteau devant la tour est du type II intermédiaire. D'ailleurs le monument semble de transition, et la tour N. a des colonnettes octogonales. Le piédroit N. y portait l'inscription CÆ. 688 des VII^e et VIII^e siècles de notre ère. Le cadre est nu.

Le plateau du Kulén rouvre le problème du Rōñ Cēn et nous donne deux points nouveaux dont l'un apparaîtra important. Bien que le règne de Jayavarman II soit postérieur à la période de l'art primitif, l'installation sur le plateau de ce souverain aux capitales instables est une question trop liée aux constructions étranges de la montagne pour que nous ne soyons appelés ici à en dire un mot. Le problème de ces monuments spéciaux reste entier et nous avons plutôt reculé qu'avancé dans la recherche de sa solution. La suite de l'étude de l'art primitif et les découvertes postérieures à la publication de notre ouvrage écartent plutôt ces édifices de cette forme d'art, à laquelle nous avions cru au début les rattacher sans grande difficulté. Depuis, nous avons espéré un instant pouvoir les attribuer à Jayavarman II et nous nous sommes

(1) 594 : app. 14 925 - 112 683.

(2) 588, 2 : 14 828 - 112 939.

pour cette raison appliqués à rechercher les traces possibles de la capitale du Mahendraparvata à laquelle le Deñ Ćôr, ouvrage trop important pour être l'œuvre de bonzes, eût servi d'accès rapide et sûr. On est tenté de chercher cette ville aux points nommés le Thnāl Mrēc et le Krus Prāh Ārām Rōñ Ćēn 557.

Une levée importante de terre décrit, d'après la carte au 100 000^e, un angle droit à 700 m. à l'Ouest et à 400 m. au Nord du Pr. Ó Poñ ou Anloñ 556. D'après la même carte, le Rōñ Ćēn « le campement des Chinois » serait plus à l'Ouest, à 700 ou 800 m., si l'on identifie le point en question avec le Kōk Ćēn de la carte, ce qui n'a rien que de très vraisemblable et ce qui correspond aux indications de localisation que j'ai recueillies sur place.

Le PR. Ó POÑ 556 a été étudié en détail dans l'AKP., p. 145, fig. 49, pl. LVIII, LIX. Je n'y reviendrai que pour mentionner, à 100 m. à l'Ouest, une ruine de briques presque informe qu'on sent avoir eu des fausses-portes et une porte à l'Est.

Le THNĀL MRĒĆ « la levée des poivriers (sauvages) » fait partie de l'espèce de rempart mentionné plus haut. C'est son point le plus connu parce qu'en ce lieu sont les rebuts d'une fabrique de céramique au Sud-Sud-Ouest du village d'Anloñ Thom, c'est-à-dire vraisemblablement à l'Ouest du prāsāt.

(Le lieu dénommé RŌÑ ĆĒN est, comme nous l'avons dit, à l'Ouest du point en question. On y trouve le terrain signalé par M. de LAJONQUIÈRE sous le nom de Krus (soubassement) Prāh Ārām Rōñ Ćēn : c'est un soubassement en latérite à deux gradins posé sur une large terrasse carrée mesurant 100 m. de côté. Le premier de ces gradins est rectangulaire, avec son grand axe E.-O. ; il compte 42 m. sur 23 ; le deuxième, repoussé dans la partie O. du premier, est carré et mesure 10 m. de côté. Sur le terre-plein de ce dernier qui était sans doute le soubassement d'un édifice en construction légère, se retrouvent encore un piédestal (fig. 7) et une de ces étranges pierres tronconiques au gros bout hémisphérique que nous avons tous pris au début de ces

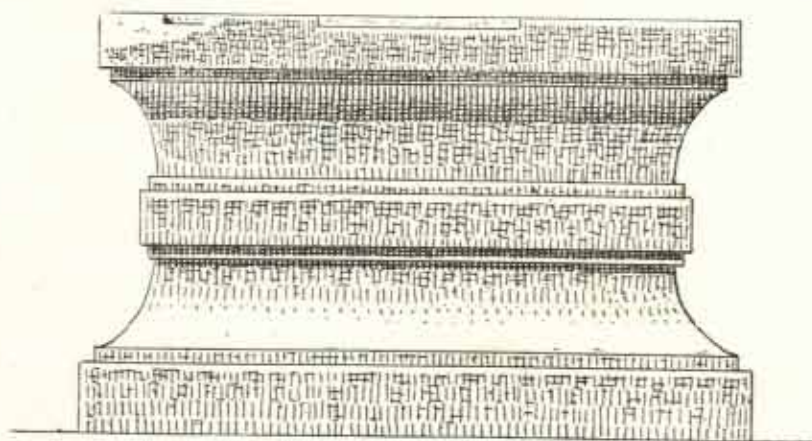


Fig. 7. — KRUS PRĀH ĀRĀM RŌÑ ĆĒN. Piédestal.

études pour des *lînga* et qui pourraient n'être tout simplement que des épis de faltage (voir plus bas, p. 80). Un autre existe dans les restes réunis à Ampil Rolum 187 (voir *AKP.*, fig. 53, p. 154) au centre, sur le linteau. Le piédestal a été renversé et la cuve de fondations pillée. Au Sud de cette terrasse, un *trapân* à fond de roche peut être le reste d'un bassin-fossé d'une trentaine de mètres pour une autre terrasse dont il est difficile de reconnaître les dispositions; car elles furent prises aux dépens du banc de roche qui semble avoir souffert depuis. Dans l'axe du monument principal décrit par de LAJONQUIÈRE, l'emplacement du piédestal est une chaussée de 40 mètres de long au moins; elle aboutit au fossé et le reste se perd dans la brousse. Elle a été obtenue par une section de 2 m. de large dans le banc. Elle paraît se terminer à l'Est en rectangle à gradins munis de trous: il ne semble pas qu'il s'agisse ici de carrières, car auprès de ce grès se trouve un énorme bloc de latérite taillée qui fut apportée sur la face S. De l'angle au bord S. du fossé, il y a 50 m. environ. Une arête N.-S. paraît limiter ce dernier à l'Est dans l'alignement de la face O. de la terrasse.)

A l'Est de celle-ci se voient les traces d'une ancienne carrière où, fait curieux, l'extraction se faisait suivant le sens E.-O. (orientation magnétique, mais l'on sait que la déclinaison magnétique est presque nulle en Indochine). Les seules traces visibles sont celles du décollement des blocs enlevés et des languettes de pierre plus ou moins épaisses qui les séparent. Les plus fortes différences de niveau sont de 0 m. 50; un peu au Nord est un groupe de traces analogues; les unes et les autres donnent l'impression menteuse est d'une série d'auges.

Au voisinage est une curieuse surface de roche où une bizarre érosion donne bien l'impression d'une boue piétinée et séchée brusquement. Les Cambodgiens y voient les empreintes de Chinois, descendus de la barque légendaire atterrie en ce point, à qui on attribue et la plantation des poivriers et les nombreuses poteries du *Thnäl Mréč*. Les déchets de fabrication recueillis en ce point semblent bien d'ailleurs avoir cette origine. Ils sont de deux sortes, vases simples ou avec couvercles indépendants et éléments de toitures. Les premiers ne nous intéressent pas spécialement: nous n'en parlons que pour mémoire et parce qu'on rencontre souvent dans les fouilles et notamment dans celles d'Añkor des poteries de ce type. Ce sont des pièces de genre Song à émail jaunâtre; on y trouve des pots sphéroconiques avec couvercle indépendant à bouton conique, et de petites fioles à col étranglé. Un des couvercles que nous avons rapportés présente une jolie tige de lotus. Beaucoup sont empilés et collés ensemble par la cuisson.

Les pièces de couverture nous intéressent davantage. On y trouve de nombreuses tuiles-canal plates avec les côtés relevés et arrondis, des tuiles rondes de recouvrement, les unes et les autres avec arrêt de glissement; enfin beaucoup d'épis, dans la forme pointue ordinaire que les exemples en pierre ont conservée. On y voit également une grande quantité d'abouts de tuiles

pour recouvrement dont bon nombre sont fort jolis. Mais tout cela est connu par les traductions en pierre de l'époque classique et surtout par les pièces sorties des diverses fouilles ; aussi les objets que j'ai rapportés pour nos musées ne nous apprendront pas grand'chose de neuf. Seuls certains de ces déchets donnent des renseignements nouveaux : ce sont les débris des tuiles de faltage d'arête qu'il fallait imaginer, mais dont nous n'avions encore aucun spécimen. Dans ce cas comme pour les faltages ordinaires, les épis se plaçaient dans une douille.

(De LAJONQUIÈRE parle dans l'*IK.*, III, p. 239, du Krus Práh Àràṃ Ròñ Čěn où il note la terrasse, le piédestal et l'hypothétique *līṅga*. Il ne signale pas les carrières voisines et ne mentionne qu'incidemment le Thnāl Mrēc et ses débris de poteries.)

Le point où se trouvent ceux-ci qui, suivant la légende cambodgienne, étaient dans la fameuse jonque chinoise, s'appelle pour cette raison Sampou Thlāy « la jonque brisée ». M. GROSLIER y voit avec raison des poteries d'origine sino-cambodgienne antérieures au XIV^e siècle (*Recherches sur les Cambodgiens*, p. 132). Je crois pour ma part qu'il a existé non loin une fabrique chinoise travaillant pour la clientèle cambodgienne, mais j'avoue n'avoir eu encore aucun renseignement sur le gisement d'argile qu'implique une telle fabrication.

Ces détails nous écartent d'ailleurs de la question principale qui est l'existence de la capitale élevée sur le Kulén par Jayavarman II, et la fabrique de poteries pour couvertures ne peut même en être rapprochée, puisque bien postérieure. Malheureusement, nous n'avons pas d'autres données sur le centre supposé que : son accès vraisemblable par le Deñ Čòr, qui ne s'explique guère autrement, — la présence de la levée du Thnāl Mrēc, rempart hypothétique de la ville, — et les grandes terrasses antiques, soubassements possibles de temples ou de palais en construction légère, autour de l'énigmatique Pr. Ó Poñ 556, resté en épannelage et dont l'étrangeté avait déjà frappé LAJONQUIÈRE, puisqu'il l'attribuait aux Chinois du Ròñ Čěn (*IK.*, III, 238).

Voyons les points nouveaux. Si les *līṅga* et les Viṣṇu des rapides de la rivière de Siemrāp doivent être rapportés à l'art primitif — ce qui n'est rien moins que certain — nous devons dans ce complément en enregistrer toute une série nouvelle que nous avons reconnue en 1932 en aval du pont de la piste du Práh Thom, à une vingtaine de mètres, soit à une cinquantaine en aval de l'ANLOŃ POŃ PHKÀY 552 (1) ; ils ne font que répéter les précédents, mais les Viṣṇu y sont cependant beaucoup plus rares.

(Dans cette nouvelle série les *līṅga* sont extrêmement nombreux ; toutes les cuves ont leur bec au Nord, par suite perpendiculaire au cours qui est ici à peu près O.-E. Un des premiers groupes en descendant comporte cinq assemblages de cinq *līṅga*. D'autres en amont et en aval sont simples par rangées de quatre.)

(1) 552 : 15 073-113 050.

On compte ainsi vingt-cinq alignements N.-S. en allant de l'Ouest à l'Est. Ils sont généralement dans le dos des roches plates du fond de la rivière de telle sorte qu'aux très basses eaux, exceptionnelles, bon nombre émergent (pl. X, c-d). Après ces rangs de quatre, ils se présentent par batteries de neuf ou plus, dont la plus riche traverse en A toute la rivière. En B, à toucher la rive N., sont plusieurs rangées de groupes de cinq, et quelques trinités humaines dont nous ignorons le sens ; elles sont dessinées chaque fois dans un carré, tête à l'Ouest. On retrouve ensuite quelques groupes de cinq. On est alors à la fin de la grande surface de roches qui correspond au Práh Thom, au point où elle atteint le lit de la rivière et où à l'époque des grandes eaux celles-ci doivent déferler. Ici se trouvent quelques trous ronds profonds qui peuvent être naturels, puis la rivière s'approfondit ; elle forme alors un petit rapide où l'on trouve encore une cuve profonde carrée de 2 m. de côté et de 80 cm. de profondeur ; au centre est un piédestal vide avec bec de toute la hauteur. La paroi O. de la fosse, face au soleil levant, montre le Vişnu couché ; les autres ont des orants joignant leurs mains au-dessus de leur tête, autant qu'on peut voir dans le friselis de l'eau. Tout travail du lit de la rivière cesse ensuite jusqu'à la cascade et au-dessous de celle-ci, d'après les renseignements des émissaires que j'y ai envoyés. *Grosso modo* il y a dans cette nouvelle série plus de 110 rangées N.-S. de *linga* sur une moyenne de 5 à 6, soit près de 600.)

Le second point est le PR. THMA DÁP 557, 2 ⁽¹⁾. Ce temple tire son nom d'un endroit rocheux, voisin d'un ravin appelé Čüp Črei où coule le ruisseau Ó Thma Dáp, origine de la rivière qui vient se jeter dans le Lac après avoir passé à Kômpon Klân. Ce point est très voisin des pentes abruptes de l'éperon rocheux S. du Kulên ; il dépend du village de Dêi Khmau « les terres noires » dont il est à 3 km. 500 à vol d'oiseau, à 5 km. au Sud d'Anloñ Thom.

C'est un sanctuaire de briques orienté E. 5° N., isolé dans une enceinte de même, qu'on franchit pour y arriver par l'Est ; mais il est si ruinée qu'il est impossible d'y rien discerner.

L'intérieur de la tour (fig. 8) est sur plan carré, à quatre niches profondes que couvre chaque fois un arc en triangle aigu à côtés incurvés. A la hauteur du sommet des arcs, dans les faces E. et O., se distinguent vaguement deux forts crochets de plafond qui semblent sculptés en forme d'animaux. L'autel de grès, qui était important, est renversé près du fond de la cella ; il fut richement ciselé et l'on distingue encore des perles sur sa plinthe, malgré l'action corrosive du guano des chauves-souris. La face E. était ornée d'un *garuda* tenant des serpents de caractère archaïque. Le *somasûtra*, s'il a existé, est enterré et invisible. La voûte est presque complète avec cinq redents très accusés. Elle est terminée par le jour carré, ouvert par la ruine ou par le pillage du dépôt sacré supérieur. Une murette s'élevait sur l'arrière du linteau vrai de la porte.

(1) 557, 2 : 15.00 - 113.13.



A



C



E



B



D



F

A. Haut du parement du Prāsāt Thma Dāp (cf. p. 71). — B. Ensemble du Prāsāt Ak Yom (cf. p. 65). — C-D. Liṅga des Aṅkōṇ Poṣ Pūṅṅ (cf. p. 70). — E. Face Sud de la tour centrale du Prāsāt Thapās Prōṅ (cf. p. 85). — F. Ensemble du Prāsāt Prei Kūṅ (cf. p. 80).

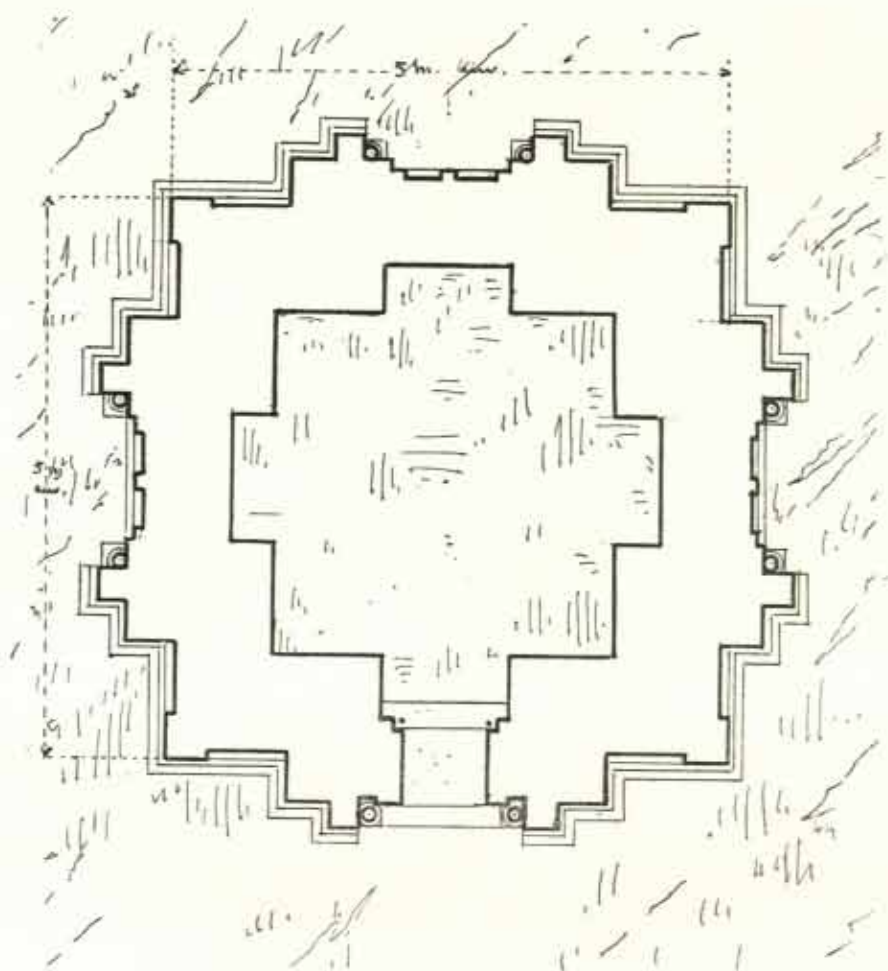


Fig. 8. — PRÀSÂT THMA DÂP. Plan.

A l'extérieur, la tour doit comporter un soubassement important en raison de sa hauteur au-dessus des terres environnantes. Le plan est en carré redenté avec fausses-portes et porte à l'Est, très saillantes. Le décor, d'un style un peu spécial, est ciselé profondément dans la brique. Les panneaux entre base et corniche sont nus. L'angle est orné d'une bande-pilastre; elle traverse les moulures de base et de corniche. La base est commune à l'ensemble; de décor riche, elle est composée par frettes. La corniche est conçue de même; le bas y offre une rangée de petits balustres qui ici sont de grande taille et le haut une doucine avec énormes feuilles mouvementées. Au-dessous, en haut de l'entrepilastre, est une très riche frise à guirlandes pendantes dont le mouvement contourné (pl. X, A) évoque l'idée du motif spécial et typique de l'art

de Roluoh (cf. *BE.*, XIX, pl. xiv et xv, B). En bas une bande nue tient la place et offre l'épaisseur de la contrefrise qu'on attendrait. Sa valeur est de la demi-bande-pilastre ou du tiers de la frise à guirlandes pendantes. La bande-pilastre, qui traverse les moulures en frettes, offre à l'angle de l'édifice, un beau motif de sinusoïde de rinceaux. Celle du saillant derrière la porte est ornée de remarquables motifs originaux qui rappellent les chevrons. Celles des portes ont deux lignes ondulées opposées.

La porte a ses montants larges, de grès, assemblés d'onglet. Colonnnettes et linteau ont malheureusement disparu. La fausse-porte a des vantaux taillés dans la brique. Les colonnettes octogonales, de briques, ont cinq éléments dont les trois intermédiaires sont seulement des filets. La constante est ici considérable et à elle seule elle fait presque tout le chapiteau. Le linteau, de briques, est du type II intermédiaire. A la face O. une tête de lion mord la guirlande ; à la porte S., cette tête paraît nettement cornue. Au-dessus de la porte se voit un petit motif qui empiète sur la corniche, laissant aux côtés la place des deux décors indépendants : plusieurs images d'ascète à grande barbe comme des antéfixes de pierre pourraient fort bien avoir occupé ce point ; mais aucune n'est plus en place.

Au-dessus du corps se distinguent trois étages au moins. Ils ont des fausses-baies à redents saillants ; dans les entrepilastres se voient des appliques de base à deux étages. Un couronnement en octogone et motif circulaire à petits lotus qui git à terre, présente un trou central destiné sans doute à recevoir une pointe terminale métallique.

Dans l'angle N.-E. sont des débris de statues assises dont une figure d'ascète accroupi, à longue barbe, les jambes croisées avec les genoux hauts, les bras sont perdus. Une autre est à l'intérieur sur le piédestal. Ces figures d'ascètes auraient pu entrer, comme je l'ai dit, dans le décor au-dessus des portes.

7^e SECTION, EN RAPPORT AVEC LE CHAPITRE IV : BASSINS DES AUTRES AFFLUENTS DE LA RIVE OUEST DU LAC.

Dans le bassin du *Stîrî Stîh*, signalais seulement un point dans le bas et un autre sur le cours supérieur.

Au *VÂT PRÂH NIEN* ou *SÎRÎ SÂC* 194 ⁽¹⁾, outre le linteau II en réemploi signalé dans l'*AKP.*, 153, M. DALET a vu depuis un fragment de colonnette ronde et un autre linteau II intermédiaire, assez fruste et incomplet, trouvés sans doute depuis mon passage.

Le *PR. KHNÂ MAKÔP* 240, 6 ⁽²⁾ qui paraît être d'art classique, a dans l'angle S.-O. de son enceinte un linteau du type I des *makara* avec l'arc en

(1) 194 : 14 753 - 113 588.

(2) 240, 6 : vers 15 30 - 113 85.

quatre segments abritant huit anses pendantes. Le médaillon central montre l'éléphant tricéphale, ceux des côtés de petites figures. Les *makara* tournés vers l'intérieur et posés chacun sur un dé très saillant, laissent échapper de leurs gueules des monstres qui semblent des lions.

Le bassin étendu du Stūṇ Sen nous apporte une moisson plus considérable.

Au PRÀSÀT ANDÈT 186 ⁽¹⁾, le splendide Harihara mentionné dans l'AKP., pp. 157 et 268, et reproduit d'après son moulage au Musée Guimet dans la figure 87, représenté d'après nature dans la planche xxiii du volume d'*Ars Asiatica* consacré aux collections du Musée Albert Sarraut, a dans le mouvement général quelque chose d'étrange et de désagréable. L'explication m'en a été donnée par M. BELLUGUE qui fut longtemps attaché au Musée Albert Sarraut. « Les jambes ne se raccordent pas parce que la statue n'a pas été mise dans son aplomb. Elle a été placée comme si la jambe tendue, la droite, la jambe dite portante, devait recevoir le poids du corps. Il en va ainsi dans la nature et dans l'art grec. Mais dans l'art khmèr et dans l'art hindou, c'est la jambe fléchie qui semble soutenir l'individu. Cela donne à la position hanchée des statues appartenant à ces arts une allure gauche dont on voit un échantillon frappant dans la statue de Buddha primitif du Musée de Phnom Pén provenant de Prei Krabas. » On trouvera également cette statue dans le même volume d'*Ars Asiatica*, pl. 1. « Si l'on avait donné au Harihara l'inclinaison à gauche qu'il devait avoir, les pieds se seraient raccordés aux jambes et l'on n'aurait pas cette impression de trop grande longueur de la jambe avec brisure de la ligne aux chevilles. Mais, à ce moment, on n'avait pas noté ce mode de hanchement particulier aux statues hindoues et khmères et la pièce évoquait trop vivement des souvenirs d'art grec pour que l'on n'eût pas été tenté de la rendre plus grecque ou plus naturelle qu'elle n'était. » La photographie que nous avons recoupée suivant le principe indiqué dans cette intéressante communication (12 mars 1929) enlève à la statue ce qu'elle a de choquant dans la longueur des jambes, mais rend en effet son mouvement moins naturel (pl. V, B).

Depuis l'étude que j'ai faite du sanctuaire de PHUM PRÀSÀT 153 ⁽²⁾ dans l'AKP., 183, le monument a été entièrement repris par les soins de l'Ecole sous la direction de M. FOMBERTAUX, inspecteur du Service archéologique, et dégagé, par une entente heureuse avec la pagode, hors du soubassement de celle-ci : il a été rendu compte de ce travail dans le BE., XXVIII, 615. Cette note a mentionné également des vestiges enfouis sous des tertres voisins et des bassins qui les accompagnaient (fig. 8 du même BE.). Le problème délicat posé par le motif de grès analogue à un piédestal qui se trouve au sommet de la tour n'a pu être résolu, car, éloigné à cette époque, nous n'avons pu profiter des écha-

(1) 186 : 14 210 - 113 750.

(2) 153 : 13 943 - 114 146.

faudages, comme nous y comptons, pour examiner la pièce de près : il reste entier tel que nous l'avons exposé, p. 185.

(Le VAT TŪOL PRAHĀR 154, 3 ⁽¹⁾) possède un *līṅga* à triple section de 1 m. de haut d'art classique et un piédestal ordinaire. Du tertre qui a donné son nom à la pagode, provient sans doute un remarquable linteau du type II qui, sous un abri, constitue au bord même de la route un *nāḱ tã* au Sud-Est. L'ensemble se compose de la pièce inférieure d'un grand piédestal, du linteau en question et, sur celui-ci, d'une marche en accolade. Le linteau, que nous avons signalé d'après le Dr DOUCE et M. STREMLER dans l'AKP., p. 159, est beaucoup plus haut que d'ordinaire. Les trois médaillons sont occupés par des bustes semblables en prière, plus importants que d'habitude. Mais ce qui fait le caractère spécial de cette pièce, ce sont les deux grands *gandharva*, genou en terre, qui remplacent les motifs au-dessus des tailloirs : somptueusement parés, ils laissent pendre d'une main levée une guirlande et de l'autre tiennent un lotus à longue tige. Un cordon — est-ce le cordon brahmanique, n'est-ce pas plutôt un simple bijou, car il est symétrique — tombe d'une épaule à la hanche opposée. Ici encore une jolie frise unit les deux tailloirs au-dessous de la riche chute de guirlandes pendantes qui occupe le tympan. Ce linteau a 1 m. 15 de long sur 55 cm. de haut (pl. XI, c.).

Au KŪK ROKĀ 156, 3 ⁽²⁾, le sanctuaire en grès, d'art classique, resté en épannelage, offre dans sa fausse-porte S. un linteau en réemploi du type II : il a trois médaillons ordinaires avec le décor d'Indra et des Aṣvin. Au-dessus des tailloirs se distinguent deux *nāga* humains, avec chaperon de cinq têtes de serpent. Dans les débris, en avant de l'édifice, se trouve un linteau du type I habituel incomplet. Un second linteau est du type II à cinq fleurons décoratifs ; celui du centre paraît une tête de monstre stylisé ; une rangée d'oiseaux de face, traités de même décorativement, s'étend au-dessus de l'arc entre les fleurons. On trouve encore en ce point des fragments de colonnettes circulaires avec frise à guirlandes pendantes sous la bague.

Le groupe de SAMBŌR-PREI KŪK 162-165 dont l'étude fondamentale a formé avec le chapitre II la base même de l'examen général de l'AKP., a été l'objet de quelques travaux depuis sa publication. Notons tout d'abord que l'établissement de la carte au 100.000^e pour cette partie permet de le situer exactement : la tour centrale C₁ est par 14 2960 - 114 1055. Les travaux effectués en 1927 par MM. GOLOUBEV, puis FOMBERTAUX et nous-même, ont porté presque exclusivement sur le temple Sud ; il en fut rendu compte dans le BE., XXVII, 489 dont nous citerons plus loin quelques lignes. Les découvertes principales ont consisté dans celle d'aménagements sans doute postérieurs, salles aux couvertures légères portées par des piliers ronds de latérite, entre

(1) 154, 3 : 14 00 - 114 08.

(2) 156, 3 : 14 030 - 113 976.



A



B



C

A. Lintéau II du PRĀSĀT PREI KMEŨ (cf. p. 66). — B. Support rond du piédestal à SAMNŌR-PREI KĪK Sud (cf. p. 75). — C. Lintéau II du VĀT TŌU PRĀHĀN (cf. p. 74).

le sanctuaire S_1 et la tour-vestibule S_2 . Plus important fut le dégagement de la base d'une des tours octogonales S_8 . Nous avons appris ainsi que ces tours octogonales posaient chacune sur un soubassement très simple en carré avec redents diminuant à l'Est et perron simple précédé d'une marche en accolade (fig. 9). Les ruines des édicules découverts autour de l'enceinte I ont donné une splendide base circulaire de piédestal aux fins décors (pl. XI, a). Enfin

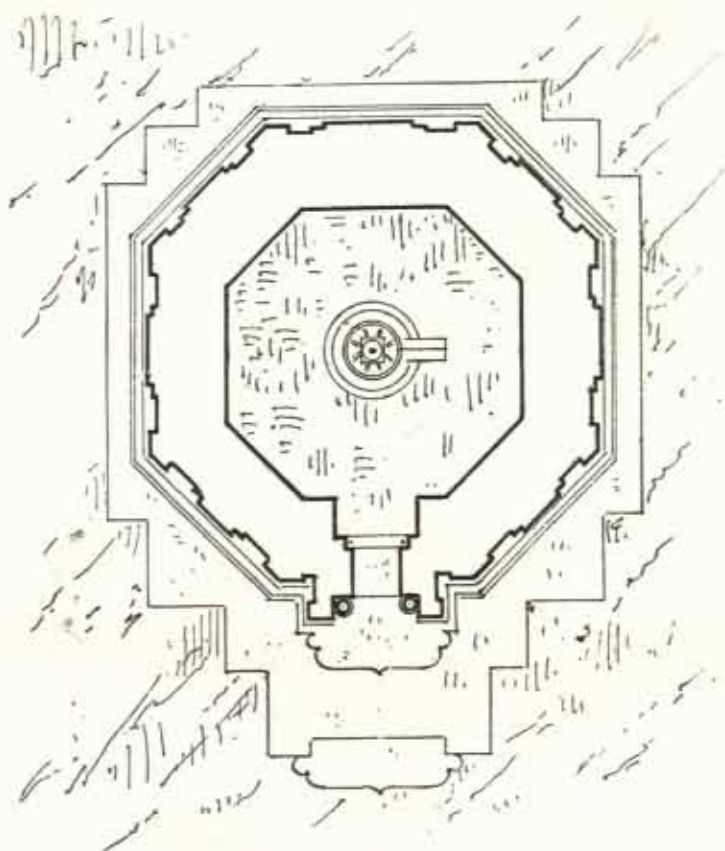


Fig. 9. — SAMBOR-PREI KŪK, temple Sud, tour S_8 . Plan.

la fouille du sanctuaire principal S_1 a permis de reconstituer le piédestal qui n'apporte pas de données nouvelles (pl. III, c), mais par contre fournit un bel exemple presque complet de parties que nous ne connaissons d'ordinaire qu'en débris.

Les fouilles exécutées autour de la tour S_1 « amenèrent la découverte de plusieurs idoles brisées et de nombreux fragments de sculptures en grès provenant pour la plupart de l'encadrement de la porte et des fausses-portes du sanctuaire. Une belle stèle inscrite du VII^e siècle [Cæ. 607] fut trouvée

en pleine terre devant l'entrée de la tour. . . Ce qui reste de l'inscription se réduit à une liste de serfs. La plus importante trouvaille. . . fut celle d'un grand linteau dont la face traitée en haut-relief est décorée d'une scène très expressive. . . » On trouvera une excellente image de cette remarquable pièce, *BE.*, XXVII, pl. XLVIII. Architecturalement, elle paraît dérivée d'assez loin du linteau I : l'arc a quatre lobes dont la rencontre est occupée par des monstres voisins du lion, tandis que sur chacun des tailloirs un génie humain est terrassé par un lion ailé ; il est vraisemblable que ces monstres sont en rapport avec la belle scène à six personnages qui remplit le long tympan sous l'arc et leur nature ne sera déterminée exactement que lorsque cette scène même aura été interprétée sûrement.

« La tour d'entrée S5. . . a fourni un beau linteau du type I, d'une conservation parfaite. Les recherches effectuées dans l'espace compris entre les enceintes I et II révélèrent l'existence de huit sanctuaires inconnus jusqu'ici, dont trois en briques et cinq en latérite. . . Cinq d'entre eux furent fouillés. Ils se composent chacun d'une cella exiguë, de forme carrée, et d'un soubassement à moulures simples. La cella contenait un autel du type dit « à emboltement ». Dans l'un de ces édifices, fut trouvée, sur un piédroit de porte, une inscription absolument complète et intacte du VI^e siècle çaka [Cæ. 604] composée de 30 lignes sur 2 colonnes. Elle commémorait l'érection d'un *līṅga*. . . en 627 A. D. (cf. *BE.*, XXVII, 489, et lecture par M. FINOT, *BE.*, XXVIII, 44 sqq.).

« Le principal effort ayant porté sur le groupe Sud, les groupes C et N n'ont pas été l'objet de fouilles, à part la tour N10, où furent déterrés les fragments d'un grand Harihara de l'époque primitive. D'autres morceaux de la même statue, notamment la tête avec une partie du buste, furent découverts dans une hutte de *nāḥ tā*, tout près du village de Saṃbōr, c'est-à-dire à plus de deux kilomètres du point fouillé. » Le dégagement des débris dans la tour permit de convaincre le village que le dieu se livrait à nous, et nous en obtînmes sans peine de joindre aux fragments dégagés ceux honorés d'un culte dans le *nāḥ tā*. La statue, en une soixantaine de morceaux, fut patiemment reconstituée par M. GROSLIER et figure au Musée Albert Sarraut. Elle a été publiée dans le numéro XVI d'*Ars Asiatica*, qui donne les principales pièces de ses collections, pl. XXII.

Si nous continuons à remonter le cours du Stūrā Sen, nous passons à l'Ouest du PRĀSĀT PHNOM BARĀŃ 157 ⁽¹⁾ que nous avons pu seulement indiquer dans l'AKP., p. 159. Le monument est situé sur une petite colline étroite, haute de 70 m. qui termine le bord du plateau, étendu le long de la rive gauche du Stūrā Sen et qui le sépare du Stūrā Cīṃnit. « Sur les faces N., O., et S., le Phnom Barāñ est entouré d'un vaste marais dont les bords

(1) 157 : Phum Kōl, K₁ Tūol Bañro, K₂ Santūk ; 14 342 - 114 273.

ont été peut-être aménagés. Une chaussée, maintenant embarrassée d'énormes touffes de bambous, coupe ce marais sur la face N. et donne accès à un escalier formé de « blocs de grès, enfermé entre deux longues échiffres rampantes, basses, le tout en partie ruiné, qui gravit la pente et conduit au plateau long et étroit qui couronne le mont. A quelques mètres à l'Est du débouché de l'escalier sur le plateau, s'élèvent les ruines d'un temple ancien maintenant précédé d'une pagode abandonnée » couverte en tôle ondulée ! (JK, I, 220.)

Le temple se compose de trois édifices orientés exactement à l'Est, le principal en arrière, les deux édicules en avant ⁽¹⁾, aux côtés de l'axe. La tour, carrée, réduite à ses murs, est précédée d'un avant-corps dont les dispositions sont aujourd'hui difficiles à connaître ; il vient buter contre un mur moderne de briques qui forme fond à la mauvaise pagode et contre lequel sont adossées diverses sculptures. Au fond du sanctuaire est une niche horizontale sous linteau mince. Le cadre de la porte de la cella est assemblé d'équerre. A l'extérieur, les parois nues sont divisées par quatre pilastres à double plan et piquetées.

Il ne reste presque rien de l'édicule N., et le bas de l'édicule S. est inétudiable.

Sous l'abri de tôle, une banquette S. offre plusieurs montants de porte et un linteau II, avec une dalle de bas de piédestal, où est fichée l'énigmatique pièce en cylindre tronconique allongé terminé au gros bout par une demi-sphère. Le linteau, très bas et dont la section anormale est en équerre placée en L, a quatre arcs séparés par des rosaces qui en contiennent une autre. Il en tombe un gland de forte taille qui divise la frise à guirlandes pendantes minuscule.

(Au pied du mur de fond, se voient un médiocre petit Nandin ; un personnage assis dans la pose de l'aisance royale qui ne vaut guère mieux ; une statue féminine mitrée à quatre bras devant un arc de soutien (De LAJONQUIÈRE, ignorant alors cette disposition, a pris l'arc pour une troisième paire de bras) ⁽²⁾ (haut. 35) ; un personnage debout (haut. 75) ; un autre à grosse coiffure (haut. 51) et un Gaṇeṣa debout (haut. 45). Le premier personnage dressé, sans bras ni pieds, a les oreilles nues ; sa coiffure est en fines mèches ; le sampot est sobrement indiqué. Le personnage à grosse coiffure bombante a de forts disques d'oreille. Le Gaṇeṣa debout auquel il manque pieds et bras porte un sampot à pan en double hameçon superposé. Au près est un corps de piédestal à pilastres.)

A une cinquantaine de kilomètres plus au Nord est le PRÀSĀT ĆŌĆUL 161 ⁽³⁾, sanctuaire carré d'art primitif, en grandes et belles briques, précédé

⁽¹⁾ Et non, comme il a été dit par erreur dans l'JK, I, 221, en arrière.

⁽²⁾ Erreur répétée à la suite de LAJONQUIÈRE dans l'AKP., 323.

⁽³⁾ 161 : Phum Srē Vāl, K₁ et K₂ Sandān ; très app. 14 89 - 114 33.

d'un avant-corps, le tout orienté à l'Est 10° N. La cella est conservée à l'intérieur jusqu'au sommet de la voûte, sans crochets de plafond. Sur la porte intérieure aux montants de briques est un linteau simple de grès.

L'extérieur a perdu la plus grande partie de son épiderme. Les parois nues et sans redents ni fausses-portes étaient ornées de pilastres à double épaisseur. Il ne reste rien des parties hautes que leur masse informe.

Le vestibule a une porte aux montants de grès très larges. Les colonnettes, disparues, portaient un linteau du type I avec des *makara* tournés vers l'intérieur, sur des tailleurs importants. L'arc a trois médaillons. Des *makara* on voit sortir des lions. Un personnage sur le dos de chaque monstre élève le bras. Au-dessus du décor court une mince frise. L'ensemble est très fruste.

À côté gît un piédestal à gorge simple ; des buddha, sans intérêt, sont à l'intérieur.

Au PRĀSĀT BĒÑ 171 ⁽¹⁾, un piédroit de la porte O. du passage N. dans le gopura est un réemploi d'une pierre inscrite du VII^e-VIII^e siècles dont la partie gravée, mutilée, était cachée par la maçonnerie (Cæ. 159).

À notre passage au PRĀH LĀN 255 ⁽²⁾ en 1929, à 20 km. plus au Nord, il nous fut apporté une jolie petite stèle d'art primitif, portant six lignes très effacées sur une seule des faces et fin décor dans le haut (Cæ. 657 ; dimensions de la stèle 65 × 35 × 8 cm. ; fig. 10). Je ne sais si elle vient de ce point qui est d'art classique, ou si elle fut trouvée ailleurs.



Fig. 10. — PRĀH LĀN. Stèle.

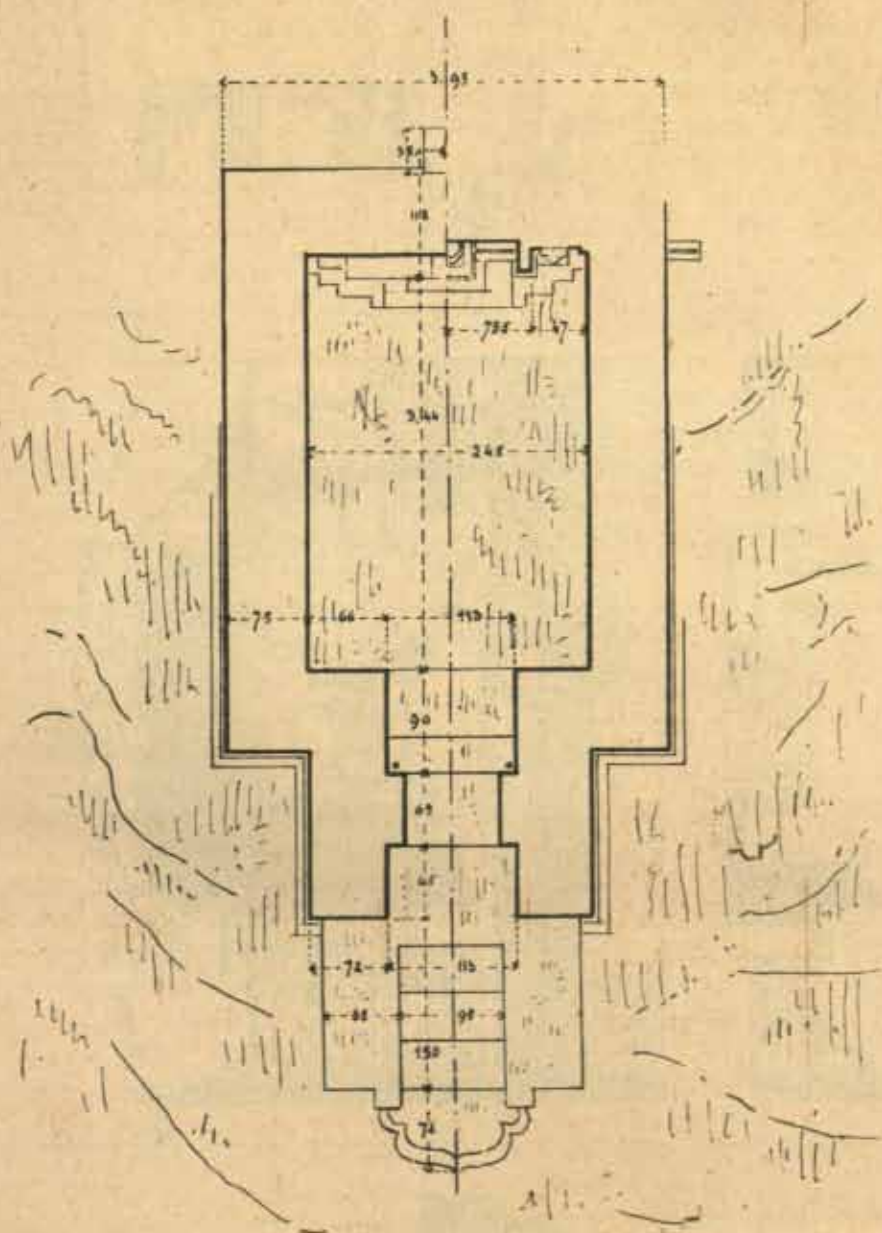
Le THMA DAM 255, 2 ⁽³⁾ est situé à 4 km. environ au Nord-Ouest du village de Prāh Klān, sur un mamelon très long qui est au pied du sommet du Thbēn et de ses grandes falaises. C'est une grande roche à fleur de terre au milieu d'autres blocs de grès. Elle a porté une cuve à ablutions dont l'entaille carrée et la place du bec au Nord sont visibles. La pierre elle-même est légèrement défoncée pour obtenir un lit plan, sauf à l'Est où sa pente rendait ce travail inutile. Autour de l'emplacement de la cuve, quatre trous carrés ont dû recevoir des montants, puis ont supporté une dalle-plafond à quatre pentes gisant à côté. Au sommet de

celle-ci est une mortaise ronde préparée pour fixer un couronnement. La mortaise ronde, sous la cuve à ablutions, appelle un *līṅga*. Nous sommes

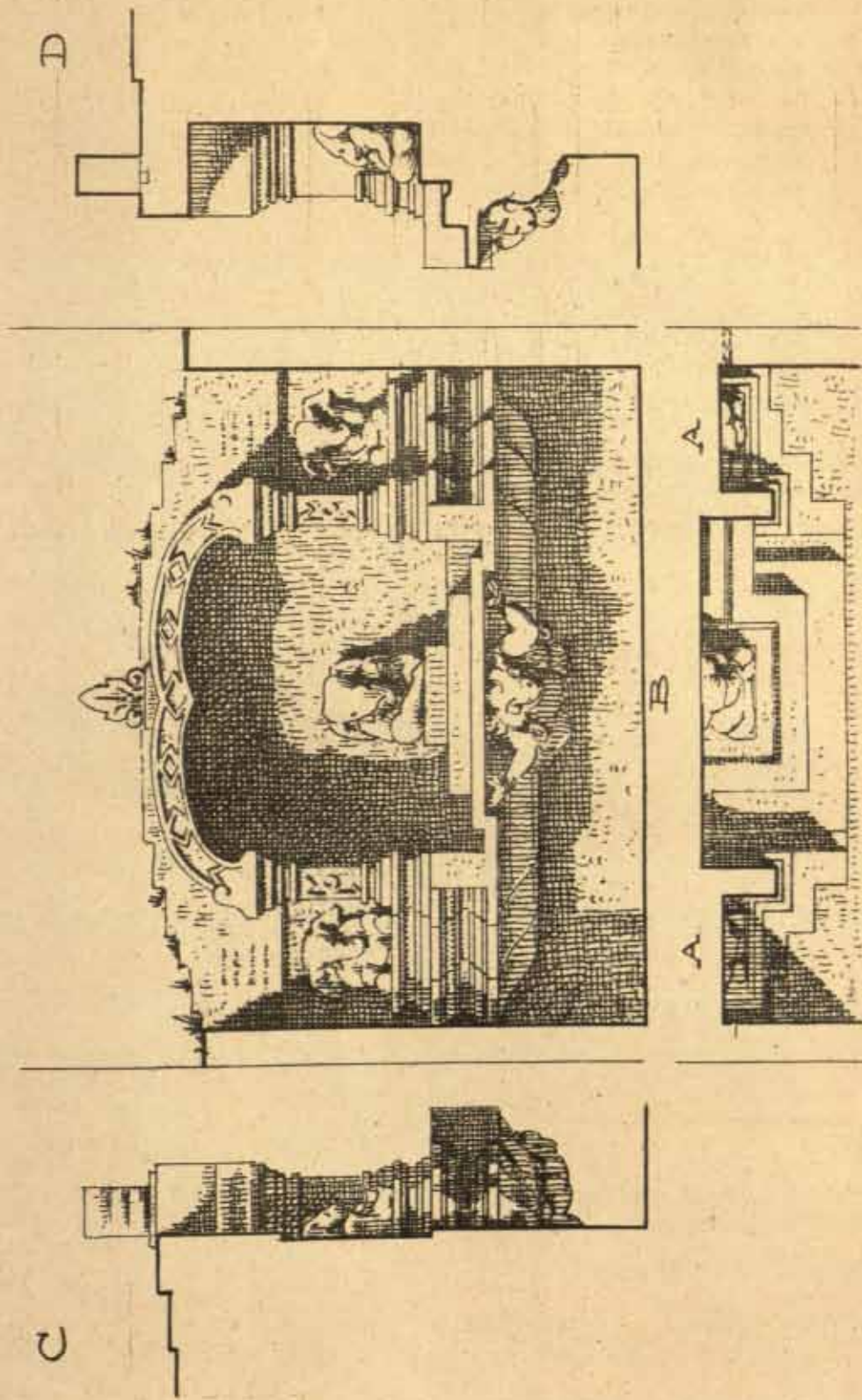
(1) 171 : app. 15 04 - 114 20.

(2) 255 : vers 15 19 - 113 95.

(3) 255, 2 : vers 15 19 - 114 00.



PRASAT PREI KOK. Plan (cf. p. 79).



Coupe sur le fond de la salle du Prāsār Puri Kūk. A. Plan de la niche; B. Façade de la niche;
C. Coupe près du mur; D. Coupe sur l'axe. Cf. p. 79.

probablement en présence d'un autre type de *maṇḍapa* comme celui de Trapāṇ Kūk (254), point que nous n'avons d'ailleurs pas revu lors de cette nouvelle expédition, mais qui n'est pas très éloigné. Avant d'arriver en ce lieu, on rencontre un « Trapāṇ Khnà » et des vestiges informes.

En avant, à l'Est, est une stèle encore debout, ornée d'une légère plinthe ; c'est une pierre rectangulaire dont le corps mesure $98 \times 46 \times 19$ cm. Elle a trois faces inscrites E., S., O. de huit lignes de grands caractères et fut classée par M. CÆDÈS sous le numéro 658.

Bien plus à l'Est, le point signalé autrefois par feu le D^r HARMAND, le PR. PREI KŪK 320 ⁽¹⁾ a été retrouvé par le regretté MERCIER, résident de Stūn Trēn. L. de LAJONQUIÈRE et nous l'avions cherché à plusieurs reprises sans succès. Il est à 1 km. 500 environ au Nord, un peu Ouest du hameau de Prōs Kaak, à une douzaine de kilomètres au Sud de la sala de Mlu Prei. Il est probable qu'il se confond avec le Pr. Doṇ Kūk à qui de LAJONQUIÈRE a attribué le numéro 319 que nous avons fait passer au Pr. Yāk Moy. En effet, le mot « Dong » signifie en laotien, qui se parle dans une région assez voisine, « forêt » tout comme le terme cambodgien « Prei ». Et lorsque nous faisons notre enquête sur le monument de Doṇ Kūk, le vieux balat de Čep qui nous renseigne plus tard sur le 320, nous avait indiqué comme caractéristiques du 319 des lions et une porte de *prāsāt* unique et debout : on verra que ces renseignements, qui ne concordent pas avec le 319, sont au contraire exacts pour le 320.

Le Pr. Prei Kūk se trouve en pleine forêt dans une région déserte très rocheuse, à une quinzaine de mètres de l'Ô Prahut. Il dépend du village de Prōs Kaak et par lui du khand de Mlu Prei.

Ce fut un petit sanctuaire d'art primitif en briques avec porte à l'Est (pl. XII) ; il était pour tout le bas pris aux dépens des roches et hors celles-ci, il n'en reste guère que le cadre de la porte et quelques maçonneries de briques de peu de hauteur. Il en subsiste cependant assez pour se rendre compte de ses curieuses dispositions anciennes. Tout le fond est occupé par une large niche (pl. XIII) sous arc soutenue par une image ruinée qui paraît être un garuḍa posé en atlante. (En réalité, ce n'est pas la niche qu'il porte, mais bien le piédestal d'une image qui semble être un Gaṇeṣa : elle en a les jambes pliées à l'indienne, la taille fine et le ventre gros, la tête large attachée au fond ; mais on ne peut en dire plus. La support direct du dieu consiste dans une cuve à ablutions monolithe avec tout le reste, et dont la face postérieure est censée se perdre dans le fond de la niche. Le bec file vers le Nord parallèlement à ce fond et vient buter contre le pilier Nord de la niche ; il est fendu à dessein par un trou vertical. Le canal ressort et file jusque à la paroi de la salle, et nous n'avons pu retrouver sa sortie.)

La niche est constituée par un arc peu élevé fait de deux segments dont la rencontre forme un angle à peine indiqué saillant vers le bas. La jonction

(1) 320 : vers 15 24 - 114 30.

creuse des deux éléments reçut une antéfixe que sa mortaise seule indique aujourd'hui. L'arc est orné de losanges très longs et se retrousse en crosse. Le pilier a le décor habituel à l'art primitif, demi-losanges aux extrémités et rosace au milieu. Ces piliers portent sur un petit soubassement reçu à son tour par un autre qu'arrêtent aux côtés intérieurs deux minces échiffres. Hors de la niche, entre celle-ci et les parois de la salle, les deux écoinçons sont occupés par deux éléphants accroupis sortant à mi-corps du mur. Ils posent sur un soubassement, semblable à celui des piliers, sous lequel se prolonge en se redentant le second soubassement de ceux-ci. Au-dessus des éléphants et de la légère retraite dont ils se détachent, la face du rocher porte de chaque côté deux inscriptions de quatre lignes, celle du Sud assez bien conservée, et encore inédite, Cœ. 358. (Soubassement général redenté et cuve du Gaņeça sont en porte à faux et soutenus seulement par une ample doucine qui se redente comme le soubassement. La mince dalle qui forme le sol de la niche, se décroche heureusement de bas en haut sous la cuve du Gaņeça, et motive mieux ainsi le support que vient lui apporter le Garuḍa. Quelque ruiné que soit celui-ci, on peut lui reconnaître encore des ailes et de larges disques aux oreilles.)

La porte qui ouvrait cette salle, est, comme d'ordinaire en cet art, faite de dalles minces; elle ouvrait dans un ébrasement important et était précédée par un petit avant-corps. Le linteau vrai a en avant l'entaille destinée à recevoir le linteau décoratif qui manque. L'avant-corps était à son tour précédé (pl. X, f) par un emmarchement considérable entre échiffres qui reçurent des lions, d'un esprit assez voisin de ceux de Sambôr-Prei Kūk. Les marches sont basses et longues. Entre les échiffres et sur elles, gît une pierre cylindrique déjà signalée par HARMAND; mais sa forme évasée et la grossièreté de son travail nous empêchent d'y voir un *liṅga*; ce serait plutôt un couronnement. Le soubassement qu'interrompt le perron est peu soigné; taillé aux dépens de la roche même, il est à petits pilastres. Deux échiffres en prismes simples s'arrêtent sur une belle marche double en accolade, prise également dans le grès. Trois autres lions qu'on trouve à côté ont dû venir se placer sur les roches qui s'étagent en descendant vers la rivière. En arrière de la niche, le dessus de la roche est légèrement creusé comme s'il avait dû porter quelque motif carré. Aucune entaille nette d'assise ne garantit la position exacte du mur de fond.

Dans les blocs face au Sud, à une cinquantaine de mètres, une grosse roche taillée forme un dé tourné vers l'Est; elle a une cuve à ablutions monolithe dont le bec, brisé, tenait toute la hauteur et se déversait dans une cuvette minuscule (fig. 11). Par-dessus, on a placé à tort la plinthe et les pieds d'une statue dont le tenon cassé horizontalement permet l'équilibre. A côté, est un bec de cuve à ablutions, seul reste des piédestaux que signale HARMAND. L'un d'eux est sans doute le piédestal qui se trouve aujourd'hui dans le V. Mlu Prei et qui nous fut dit rapporté du Pr. Doñ Kūk. Il est à doucines opposées autour d'une bague double; la cuve qui venait se placer à emboîtement fait défaut.

Le PR. TRAPĀN THĪNĀL 295, 2 ⁽¹⁾, à 1500 m. au Sud de la délégation de Cām Khsān, offre les pauvres restes d'un petit *prāsāt* d'art primitif de briques dont seule la porte, ouverte à l'Est, subsistait en place. Les colonnettes sont circulaires; celle du N. est d'un joli dessin, celle du S. n'a pas été ciselée. Le linteau du type II a dans ses médaillons latéraux des oiseaux, dans celui du centre une figure: L'arc rentre à l'intérieur et une grande feuille qui s'y raccorde assez mal, tient la place du médaillon extrême. Le jeu des pendeloques au-dessous est remarquable. L'édifice lui-même, dont la fouille à travers des terres qui paraissaient cuites par un incendie fut très pénible, s'est révélé de plan carré avec fausses-portes très peu profondes. Il est resté en épannelage. Il y fut trouvé un piédestal à emboîtement avec cuve libre à mortaise octogonale pour un *līṅga* à triple section qui fut rencontré en fin de travail. Au cours des travaux, fut découvert dans les décombres un bloc de tectite, placé sans doute dans le dépôt sacré comme matière extraordinaire et rejeté ensuite par les chercheurs de trésor parce que sans valeur utile pour eux. C'est un morceau sphérique légèrement retaillé, de 250 gr., poids assez fort pour cette matière rare dont il est peu de blocs qui atteignent un kilogramme, malgré sa forte densité. Il en existe quelques gisements dans le Cambodge septentrional (cf. note de M. LACROIX, de l'Institut, *Bull. du Cambodge*, 1929, p. 168 sqq.).

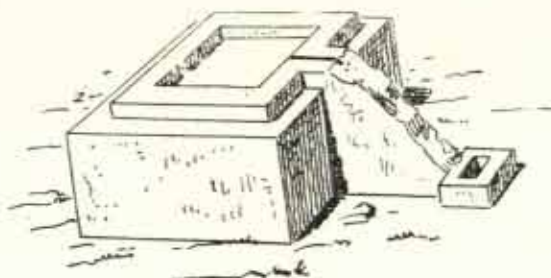


Fig. 11. — PRĀSĀT PREI KŪK. Piédestal voisin.

On ne mentionne ici le PR. TĀ TON 298, 2 ⁽²⁾, groupe de trois sanctuaires de construction légère sur terrasses de latérite minuscules dont la datation est à cette heure impossible, que pour les piédestaux à gorge qui s'y trouvent; parmi ces pièces en est un des plus grands exemples que nous connaissons; il est du système où la cuve retient par son trou octogonal la partie cubique d'un *līṅga* à triple section (fig. 12). Le bec de cette cuve avait un larmier orné.

Le long Stūrñ Āmñit avec son affluent le Stūrñ Tañ Krasān nous donne toute une série de points nouveaux.

(Le VĀT DĀ 149, 3 ⁽³⁾) s'élève sur une double terrasse en latérite construite de blocs soignés. Dans la pagode est un piédestal à cuve monolithe profilé et

⁽¹⁾ 295, 2 : vers 15 83 - 113 985.

⁽²⁾ 298, 2 : vers 15 85 - 114 05.

⁽³⁾ 149, 3 : K₁ Triél, K₂ Bārāy; 13 706 - 114 176.

sous un abri de *nāk tā* des fragments de trois statues, deux féminines et une masculine ; la plus grande des deux femmes porte la mitre cylindrique ; la

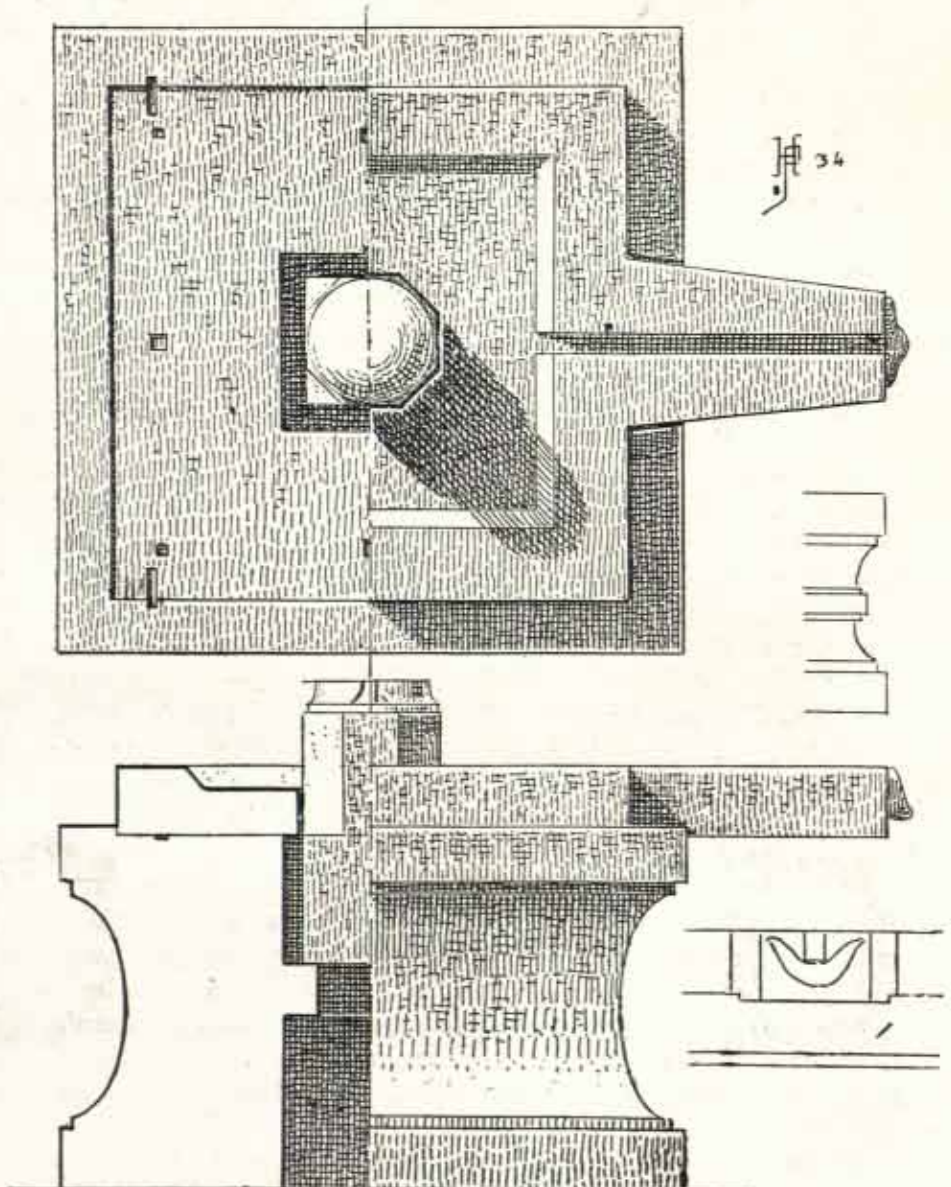


Fig. 12. — PRĀSĀT TĀ TOŃ. Piédestal.

statue masculine, difficile à dater, offre un arrangement de sampot particulièrement anormal ; les rayures verticales y sont accompagnées de petits traits obliques opposés de l'une à l'autre. Ce n'est pas au centre que la ceinture a

son attache d'où tombe le pan habituel, mais sur la cuisse droite. L'axe et la cuisse gauche sont occupés par trois pans légèrement courbes qui semblent une autre version du pan en éventail ; ils ont les mêmes rayures que le sampot ; ils sont suivis d'un pan plaqué sur le côté de la cuisse gauche en forme de large feuille. En arrière un nœud en papillon s'enlève au-dessus de la ceinture.)

Le VÂT BÂNAK 150, 4 ⁽¹⁾ possède un buddha, assis les mains dans le giron, qui semble d'art primitif (v. R. DALET, *loc. cit.*, pl. xvi, c) ; la coiffure en fortes boucles à spirales comporte une *uṣṇīṣa* franche que termine une spirale plate. Un autre buddha, couché, a été taillé dans un linteau III dont la sculpture en très faible relief n'a peut-être pas été achevée. Un piédroit a donné l'inscription Cœ. 757 (VII^e-VIII^e siècle). On trouve encore une marche en accolade, des parties de colonnettes rondes et des fragments de statues, féminines et masculines ; parmi celles-ci sont deux images d'ermes, jambes liées.

Le VÂT POPÊC ou KDĒI TALOK 150, 5 ⁽²⁾ a des fragments de colonnettes rondes.

En remontant le Sûrā Ćimnit jusqu'à Poroñ, on a, à une vingtaine de kilomètres à l'Est, le PRÀSÂT TRAPÂN PRÔH 159 ⁽³⁾. Ces tours se trouvent à une centaine de mètres à l'Ouest du Trapân Prôh orienté N. E.-S. O. et non loin de son axe. Un épais rideau de forêt empêche une précision plus grande. Les tours sont orientées elles-mêmes E. 25° N. et c'est peut-être l'orientation réelle du *trapân* aux bords assez indécis. Le groupe offre un front de trois sanctuaires importants de briques, sans enceinte ni annexes de maçonnerie. Bien que leur ciselure n'ait pas été commencée, il est facile de voir qu'ils sont d'art primitif. Ce sont (fig. 13) des édifices rectangulaires allongés dans

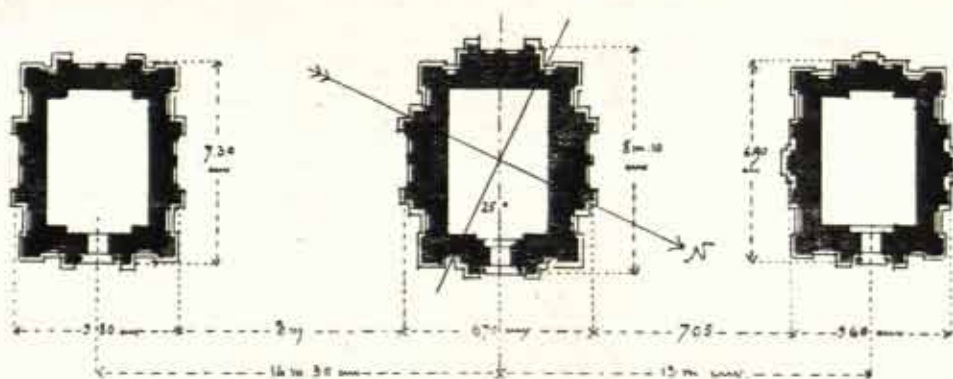


Fig. 13. — GROUPE DE TRAPÂN PRÔH. Plan d'ensemble.

(1) 150, 4 : K₁ et K₂ Bârây ; 13 772 - 114 147.

(2) 150, 5 : K₁ Ćorñ Viēñ (?), K₂ Bârây ; 13 840 - 114 197.

(3) 159 : K₁ Prâh Ron, K₂ Bēñ Lvā ; 14 288 - 114 780.

le sens E.-O. conventionnel, à redent sur chaque face, avec porte à l'Est et fausses-portes sur les autres faces, ou pour la tour N. motif spécial qui en tient lieu. Ils paraissent avoir été de pied indépendant et la tour centrale

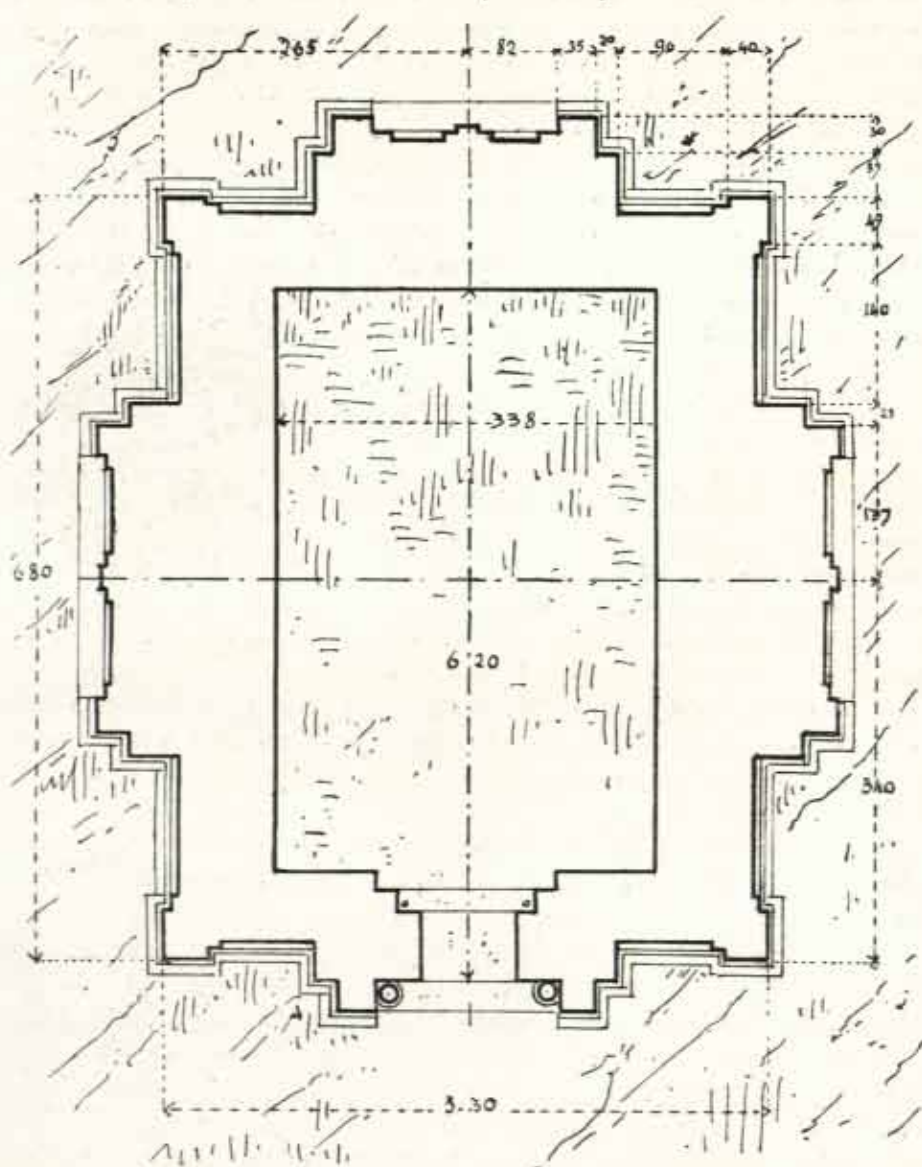


Fig. 14. — PRASAT TRAPĀN PRŌṆ. Tour centrale. Plan.

s'élève sur un soubassement propre, assez important, mais dont une fouille à l'angle N.-O. n'a pas déterminé la forme.

La tour centrale (fig. 14) est effondrée sur ses faces E. et N. jusqu'à la hauteur du linteau vrai de la porte E. : elle est comblée par les décombres à

ce niveau. La face S. et notamment l'angle S.-O. sont relativement bien conservés. L'intérieur, un peu plus long que large, offre un bandeau qui n'a pas nécessairement porté un plafond, à 1 m. environ au-dessus du linteau. Une trentaine de briques plus haut commence la voûte par encorbellements petits et peu saillants. La porte, aux montants en dalles minces, assemblés d'équerre avec le linteau vrai, a de minuscules tenons d'assemblage et a reçu sur la tranche un profil très simple.

A l'extérieur, sur le soubassement inconnaisable, l'édifice élève ses faces, plus larges sur les côtés, plus étroites sur les pignons. Le corps est muni de pilastres peu saillants qui enferment un cadre de même. En haut et en bas règnent une corniche et une base de profil à doucine assez simple. La base se répète au redent; elle se réduit d'une brique à la fausse-porte. La corniche présente deux éléments spéciaux : le filet inférieur a un médaillon d'axe sur le pilastre; la cimaise a son angle renforcé par un carré de pierre posé à plat, prolongé par une tige comme un as de carreau qui aurait un pied sur l'angle (fig. 15).

La fausse-porte est donnée surtout par la face S. (pl. X, E). Elle se détache d'un redent qui a même base que la tour. Ses pilastres encadrent des masses carrées correspondant aux colonnettes, des faux-vantaux et un faux-linteau. Cette composition porte un bahut à trois appliques et arc haut en U renversé. Le tympan y est occupé par trois réductions d'édifice à étage; ceux des côtés ont un toit courbe, celui du centre un toit angulaire à pignon incliné. Cet édifice médian montre une aile centrale traitée comme les deux édifices voisins. L'arc en U renversé broche sur la corniche.

Sur cette face S., on distingue trois et peut-être quatre étages. Le redent se répète à l'étage qui offre un corps très réduit, mais entre base et corniche. Trois appliques à double plan occupent les surfaces ainsi déterminées.

La tour S. (fig. 16, A) n'est guère mieux partagée que la tour N.; l'intérieur, comblé, montre un plan un peu plus complexe et les montants de la porte sont accompagnés d'un ébrasement de briques minuscule; à une quinzaine de briques au-dessus du linteau vrai absent se voit le même bandeau de briques qu'à la tour centrale; au-dessus une surface d'une vingtaine d'assises ne porte pas encore le départ de la voûte.

Les parois extérieures, ornées de pilastres et de cadres, ont un redent et une fausse-porte dont la base est réduite d'une brique. La fausse-porte O. a son faux-linteau décoratif lisse et les pilastres portent une corniche simple. L'ensemble reçoit un bahut-terrasson à cinq motifs dont les extrêmes se con-



Fig. 15. — PRASAT TRAPÂN PRÔH. Angle de cimaise.

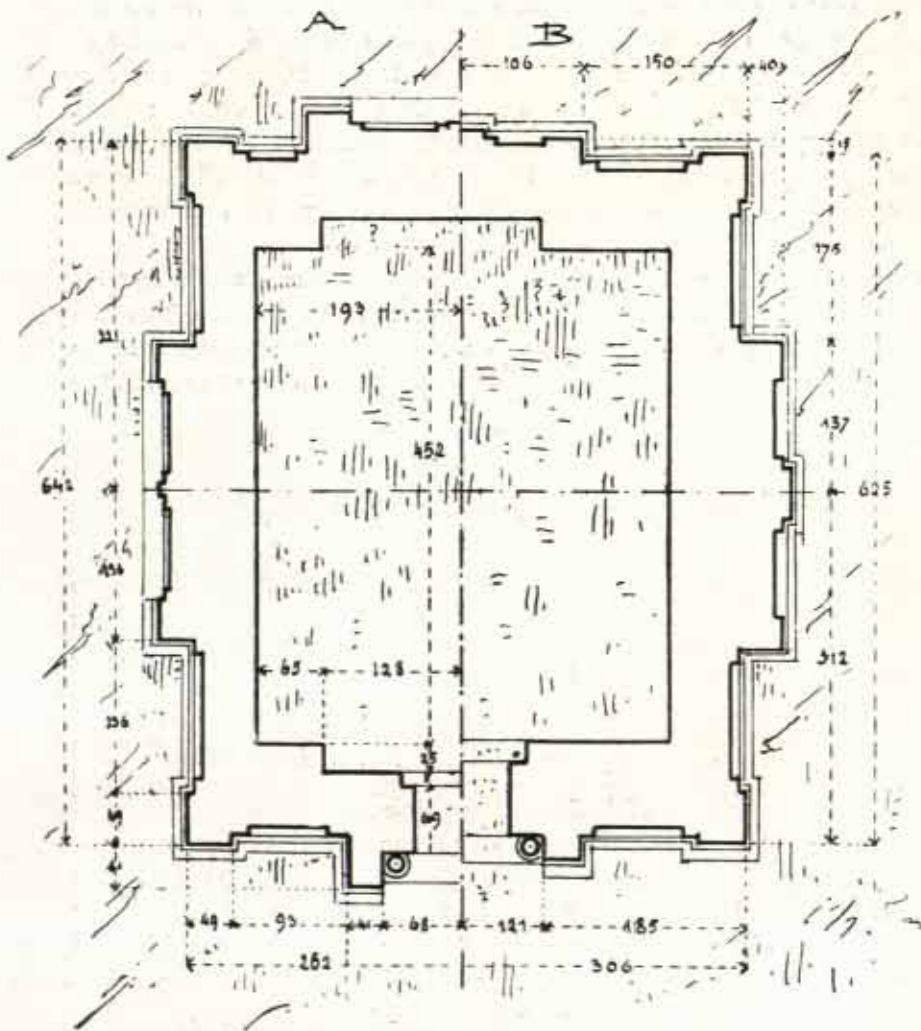


Fig. 16. — PRĀSĀT TRAPĀN PRŌH. Tours extrêmes : A, tour Sud ; B, tour Nord. Plans.

tinuent en édifices indépendants ; au-dessus des trois centraux est un étage dont la corniche vient brocher sur celle du corps principal de la tour. Un étage est visible dans la partie O. de la face S.

La tour N. est fort ruinée (fig. 16, B) ; elle a gardé l'encadrement de pierre de sa porte E. et son mur O., mais guère plus haut que la corniche principale. Le peu qui reste visible de son intérieur commence à un niveau supérieur à la baie d'entrée, mais porte et voûte sont plus basses qu'à la tour centrale. A l'extérieur, la face N. montre un redent ; il est plus complet aux faces O. et S. Ce redent, traité comme le corps, est occupé au milieu par une sorte

de grand pilastre à double plan en saillie légère ; il ne se couronne pas d'un arc. Deux étages peu importants se distinguent au-dessus de la corniche.

A une dizaine de kilomètres à l'Est-Est-Nord se trouve le temple de *BANTĀY SIEM* 159, 2 ⁽¹⁾, d'importance moindre que ne semble l'indiquer son nom. Il se trouve aujourd'hui complètement isolé de toute agglomération indigène, car le village de Kāt Sāk dont il dépendait, village situé à l'Ouest, est abandonné depuis de nombreuses années et nous n'en avons aperçu nulle trace, même comme arbres fruitiers.

Le temple est très ruiné et seule sa construction permet de le rapporter à l'art primitif. Il est orienté E. 5° N. ; il présente (fig 17) les restes de deux tours qui pourraient n'être pas exactement contemporaines, enfermées par une enceinte rectangulaire allongée dans le sens N.-S. avec un redent sur sa

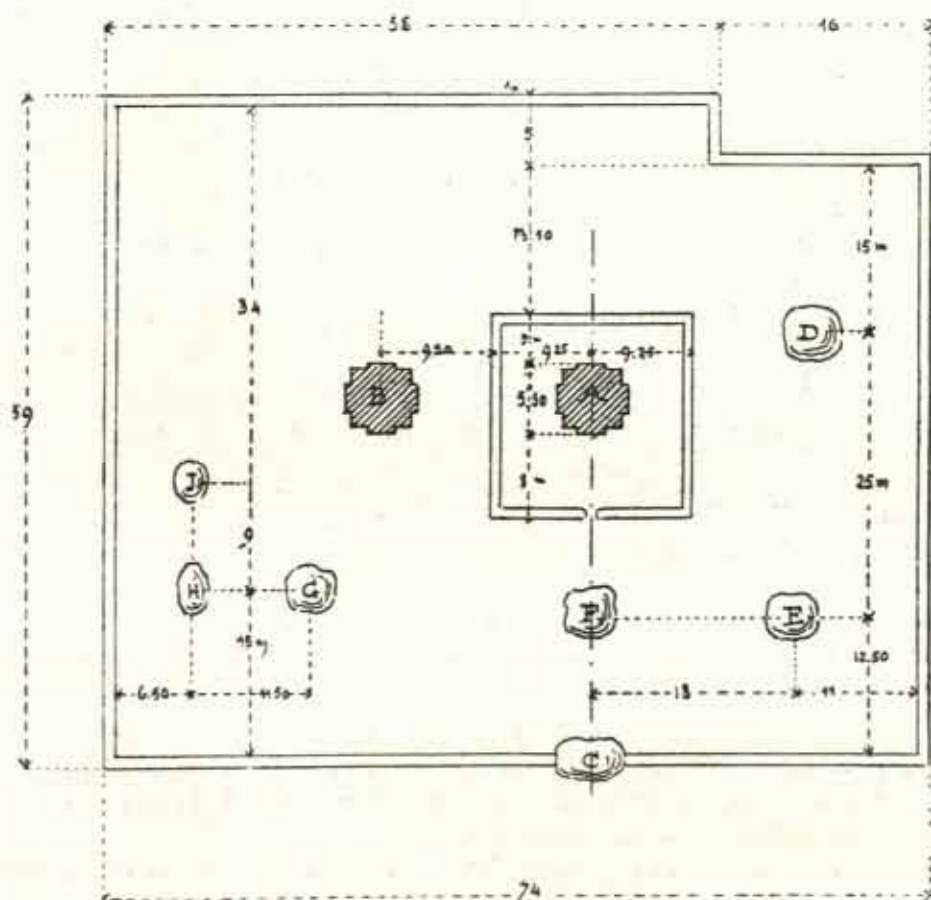


Fig. 17. — BANTĀY SIEM. Plan d'ensemble.

(1) 159, 2 : Phum Kāt Sāk, K₁ Kōmpon Čam, K₂ Sāmbōr, K₃ Kračéh ; 14 292 - 114 789.

face O. ; elle mesure environ 75 m. dans le grand sens contre une soixantaine dans l'autre. Elle est munie d'un *gopura* à l'Est et enferme entre les deux sanctuaires six tertres informes. D'anciennes rizières (?) se voient au Sud et à l'Ouest et correspondent peut-être à de vieux bassins.

La tour N. A, en latérite, posa sans doute sur un soubassement important ; ses murs sont encore debout jusqu'au niveau où se trouvait le linteau vrai qui glt en avant. Il est probable que l'édifice était carré, avec fausses-portes dont il subsiste celle de l'Ouest. Les piédroits de la porte E. sont en larges dalles avec en haut assemblage d'équerre à long tenon peu saillant, ordinaire. Ce bâtiment présente la particularité d'être enfermé dans une enceinte carrée qui lui est propre et qui est formée d'un mur épais et bas de latérite ; elle paraît n'avoir eu d'ouverture qu'à l'Est.

A côté, au Sud, mais sans enceinte propre, au moins conservée, est une tour en briques B aussi importante, ruinée de même jusqu'au niveau du linteau vrai, renversé à côté de sa porte unique ouverte à l'Est. Elle est encadrée de montants du même esprit. Au fond de la petite salle profondément excavée par les chercheurs de trésors une dalle de grès qui, à première vue, semble le linteau d'une niche, paraît être le reste d'un dallage, car la tour semble avoir été fort relevée. Les portes des deux tours et par suite sans doute les centres de celles-ci paraissent sur le même alignement N.-S. approximatif. ✓

Le groupe des deux sanctuaires est entouré par une seconde enceinte également en latérite allongée dans le sens N.-S., munie d'un *gopura* à l'Est C assez large dans le même sens N.-S., reconnaissable seulement à un angle intérieur S.-O. Ce *gopura* unique correspond à l'axe du sanctuaire N. A.

Cette enceinte contient divers tertres de décombres : D, traces d'un édifice de briques dans l'angle S.-O. ; E, d'un édifice de latérite qui s'allongeait peut-être N.-S. avec porte au Sud ; F, traces d'une construction de briques orientée, presque dans l'axe du sanctuaire A, édifice qui jalonna peut-être l'espace entre le *gopura* C et le sanctuaire principal. Au voisinage du sanctuaire B mais plus au Nord sont trois restes : G en latérite ; H, où il entra beaucoup de grès, sans qu'encore ici aucune forme nette n'apparaisse, et enfin un autre tertre en briques J.

Une brèche du mur O. pourrait à la rigueur occuper la place d'une porte disparue, mais l'existence passée d'une telle baie semble improbable.

Le mur extérieur, seule partie étudiable, est une belle composition de latérite avec base à appliques, pilastres et corniche ; il semble avoir été terminé par un chaperon en coupe de cloche raide. Ce mur présente un curieux redent sur la face O., avec, semble-t-il, départ en retour vers l'Est.

La tour N. montre dans ses décombres le bas d'un piédestal avec trou circulaire et dans la partie N.-O. de l'enceinte vers le redent, est une cuve à ablutions à trou rond et bec démesuré.

Les piédroits, dégagés dans le haut, n'ont montré aucune inscription.

Il semble, sans qu'on puisse l'affirmer, que la tour B soit venue s'ajouter à la tour A et que l'enceinte générale soit postérieure à cette addition.

Arrivons enfin à la rive gauche du déversoir du Lac.

Le VÂT CĀṆŌK 146, 6 ⁽¹⁾ possède un piédestal mouluré, une frise de linteau (?) ciselée de lotus et divers fragments de grès dont un morceau de colonnette ronde fiché en terre.

Au VÂT POŃ DOK 142, 13 ⁽²⁾, on trouve une pierre à râper le santal du type ordinaire. On y voit aussi une partie de piédestal à emboîtement avec bande horizontale supérieure ornée d'un fin décor à losanges entre filets de perles pointées. La pièce proviendrait du PHNOM TI PI 142 ⁽³⁾ et comme elle est d'art primitif, elle confirme l'existence d'un édifice de cet art en ce point avant ou en même temps que le sanctuaire en latérite d'art classique.

(C) Le VÂT TRAPĀŃ SNAU 142, 8 ⁽⁴⁾ montre un *liāga* à triple section, de 60 cm. de haut dont le bulbe ovoïde offre une petite tête; on y trouve aussi deux buddha de grès, l'un couché, l'autre assis sous le dais des têtes du *nāga*, d'art médiocre, mais qui pourraient être anciens.)

Lorsque nous avons établi le cadre de l'étude de l'art primitif, nous n'avons pas pensé que l'énigmatique PRĀSĀT PHNOM CĀDĀS 141 ⁽⁵⁾ pouvait lui appartenir; la présence de tours octogonales dans le groupe de Sāmbōr-Prēi Kūk 162-165 nous avait depuis fait supposer que cet étrange édifice appartenait peut-être à cet art. Avant de clore ce premier complément, nous avons tenu à vérifier cette impression; elle s'est révélée exacte. Par contre, l'hypothèse curieuse d'une « tour du silence » émise par LAJONQUIÈRE ne semble guère se confirmer.

Le bâtiment se trouve sur le dernier mamelon méridional d'une petite chaîne de collines qui s'allonge au bord oriental des îles qu'enferment le déversoir du Tonlé Sap et ses nombreux bras. Il n'en subsiste qu'un tambour circulaire de 3 à 4 mètres de haut; il n'a gardé et dans le bas seulement, une forme reconnaissable que dans la partie N.-O.; la construction basse que signale LAJONQUIÈRE à l'Ouest paraît bien être une addition postérieure ancienne et non comprise dans le projet primitif. Par malheur, cet étrange édifice déjà fort ruiné au temps d'AYMONIER et de LAJONQUIÈRE, a continué de s'effondrer et rien n'a jamais pu ni ne peut s'y reconnaître de la partie essentielle dans l'hypothèse curieuse du dernier ⁽⁶⁾. La surface d'exposition, si elle a jamais existé,

(1) 146, 6: K₁ Cāṇōk, K₂ Kōmpon Lēn; 13 669 - 113 752.

(2) 142, 13: K₁ Kōmpon Au, K₂ Kōmpon Lēn; 13 640 - 113 746.

(3) 142: 13 630 - 113 786.

(4) 142, 8: la localisation manque; le point est à l'Ouest de la borne kilométrique située sur la route 1 à 80 km. 5 de Phnom Pēn.

(5) 141: 13 497 - 113 923.

(6) Ce n'est pas qu'une telle disposition bouddhique soit invraisemblable en Indochine, car notre ami M. MEILLIER se rappelle fort bien avoir encore vu à Bangkok vers 1905 une tour de ce genre.

aurait achevé de disparaître, car la corniche et son sobre décor d'anses qu'il a dessinées, se sont ruinées sans laisser de traces. De la comparaison des textes d'AYMONIER (C., I, 314) et de LAJONQUIÈRE (BE., II, 286), il semble résulter que le dégagement de la cheminée centrale et le percement du tunnel inférieur se placeraient entre leurs deux visites. Il ne subsiste des dispositions anciennes que la base de briques au profil simple qui semble d'art primitif. La supposition la plus vraisemblable est qu'on se trouve en présence du bas d'un *stūpa* dont la partie supérieure s'est depuis longtemps ruinée. Cette hypothèse se renforce de la présence ancienne d'un disque de pierre de 1 m. 60 de diamètre et de 15 cm. d'épaisseur, percé d'un trou au centre qu'AYMONIER y a encore vu ; on serait fort tenté d'y chercher, non comme lui, l'autel d'un *līṅga* (les dimensions ne conviennent nullement), mais un de ces plateaux circulaires enfilés en guise d'ombrelles au-dessus d'un *stūpa* dont nous avons déjà trouvé et déposé au Musée Albert Sarraut des exemples plus petits et qui par malheur ne furent pas rencontrés en place.)

En avant, sur le terre-plein, qui est en partie artificiel, se voient à l'Est un piédestal d'art classique et un piédroit de grès très grossier, d'art primitif, semble-t-il, qui a pu faire partie de quelque salle antérieure ; il n'en resterait rien d'autre.

8^e SECTION, EN RAPPORT AVEC LE CHAPITRE V : COURS SUPÉRIEUR DU MÉKONG.
RÉVISION GÉNÉRALE.

Après le 13 G. 10 et jusqu'au 14 G. 50, nous pénétrons en venant du Sud dans le rectangle qui, architecturalement, correspondrait principalement au Fou-nan. Les points nouveaux de cette région, sauf peut-être celui du V. Vihār Thom 84, 5 n'apportent pas de confirmation spéciale à notre hypothèse (1).

(Le TŨOL KDĒI KNŌŦ 126, 3 (2) offre des parties de piédestaux dont un au moins à gorge, un *līṅga* à triple section dont seul apparaît le bulbe cylindro-sphérique, un grand amortissement d'angle en *prāsāt*, à quatre étages au-dessus du corps, avec amortissements propres d'angle et frontons en porte d'agrafe, une tête de grès avec joli *mukuta* à trois étages en couronnes de triangles sur couvre-cheveux en rinceaux et diadème avec attache, toutes pièces qui semblent plutôt du premier art classique ; mais aussi un remarquable linteau I à quatre segments partant de *makara* à deux pattes montés, crachant un lion aux yeux cornus ; le médaillon central offre un personnage peut-être

(1) H. PARMENTIER, *L'art présumé du Fou-nan*, BE., XXXII, p. 183 sqq. Y remplacer, p. 185, l. 36, le mot « enfermant » par le mot « avoisinant ».

(2) 126, 3 : 13 121 - 114 192.

ailé, accroupi, les jambes très réduites, mais à *jaṭā* démesurée ; dans ceux des côtés sont des *nāga* humains ; les médaillons divers laissent très peu d'espace entre eux.)

Le VAT *VĪHĀR LŪON* 105, 4 ⁽¹⁾ a des fragments de dalles anciennes de construction et des morceaux d'un *somasūtra*.

Le VAT *YĀY TĒP* 105, 8 ⁽²⁾ est une pagode abandonnée sur l'emplacement d'un ancien monument à trois sanctuaires dont le nombre ne s'indique à cette heure que par la présence de trois *somasūtra*, deux à cuvette ronde et un à récipient trapézoïdal ; l'un des premiers porte une inscription d'une ligne (Cœ. 779). On trouve encore sur ce point des fragments de dalles de construction et de piédestal et une moitié de *peṣaṇī* en grès rose dont les flancs entaillés descendent entre les pieds en saillies décroissantes. Le sol est semé de grosses briques (30 × 15, 5 × 7, 5 cm.).

Au VAT *VĪHĀR THOM* 84, 5 ⁽³⁾, non loin de Kōmpōn Ćām, la pièce principale semble remonter à une haute antiquité. C'est un fronton traité en énorme *kuḍu* : il mesure 2 m. 15 de large à la base, 1 m. 65 de haut, et il a une épaisseur de 45 cm. Par malheur, il a été passé au ciment et il est possible qu'il soit réparé et par suite légèrement transformé. La partie principale est un arc à deux plans outrepassé qui repose sur une sobre corniche ; il est accompagné de deux consoles en doucine renversée et sommé d'un fort saillant qui s'évase un peu de bas en haut. L'arc enferme une grande figure à mi-corps qui a les mains sur son appui inférieur ; une large chevelure retombe en s'évasant sur ses épaules ; une masse s'élève au-dessus et bute sous l'arc ; derrière sont dressés deux boutons de lotus à longue tige. La corniche aux moulures simples est accompagnée de deux *kuḍu* qui répètent en plus petit la forme du fronton et encadrent chacun une tête (fig. 18).

Cet ensemble repose sur une énorme dalle de schiste de 2 m. 80 de long, 1 m. 20 de large et 14 cm. au moins d'épaisseur. Outre deux buddha sous *nāga* qui peuvent être en partie anciens, on trouve encore un petit *ċetdēi* de pierre à quatre faces en niche ornée d'un buddha. D'autres pièces plus petites, diverses antéfixes sont également curieuses, mais à l'encontre de la précédente, ne paraissent pas pouvoir remonter jusqu'à l'art primitif. Il n'en est pas de même d'une pierre à râper le santal à corps tronconique dont la tranche est ornée de fleurs en losanges et demi-losanges (diam. 14 cm., haut. 8) et d'une petite pierre à offrandes, à base moulurée circulaire ornée de lotus ; sa surface supérieure montre une jolie rosace en fleur de lotus à dix pétales doubles, pistil réduit entouré d'étamines importantes et cadre général de boutons. Les curieux vestiges, noyés à cette heure,

(1) 105, 4 : K₁ Vihār Tontim, K₂ Suoñ, etc. ; 13 244 - 114 805.

(2) 105, 8 : K₁ Moñ Râu, K₂ Suoñ, etc. ; 13 198 - 114 765.

(3) 84, 5 : 13 333 - 114 477.

du Vât Vihār Thom 84, 5 bis ⁽¹⁾, signalés *BE.*, XX, iv, 2 et *AKP.*, 189, sont complètement différents de ceux qui viennent d'être décrits.

Le *NĀK TĀ SŌK* 88, 2 ⁽²⁾ tient la place d'un petit sanctuaire dont les vestiges sont maintenus par le tronc d'un arbre ; la porte paraît y avoir eu



Fig. 18. — Vât Vihār Thom. Fronton.

1 m. 10 de haut pour 59 cm. de large ; des piédroits, un seuil ou un linteau vrai et un linteau décoratif de ce *nāk tā* semblent y avoir correspondu. Le linteau, qui est du type III et de la première période avec un dieu dansant sur la tête de monstre, est retaillé dans le dos d'un linteau du type II. Ce linteau primitif est très effacé ; les trois médaillons y étaient peu importants ; l'arc est redoublé à l'intérieur par une file de perles qui vient s'épanouir en deux crosses de feuillages.

(A 200 m. au Sud-Est, un tertre semé de blocs de latérite et de débris de briques porte le *NAK TĀ PŌ NORAY* 88, 5 ⁽³⁾ ; on y voit un *līṅga* à triple section d'une soixantaine de centimètres de haut ; le bulbe ovoïde y montre

⁽¹⁾ 84, 5 bis : 13 340 - 114 490.

⁽²⁾ 88, 2 : K₁ Khvêt Thom, K₂ Prei Cho, K₃ Kômpôn Châm ; 13 39 - 114 31.

⁽³⁾ 88, 5 : m. dés. adm. et m. coordonnées.

une petite tête avec ses épaules; les lobes des oreilles, distendus, ont des boucles coniques; la chevelure, rayée verticalement, forme une masse tronconique dont les mèches sont serrées par un tore. Ce *lînga* pose sur une cuve et un piédestal qui paraissent lui appartenir.]

A côté, sur des piédestaux à gorge et bandeau médian qui leur semblent également destinés, sont deux statues debout. L'une, féminine, aux seins puissants, a deux bras; son sarong, rayé en hauteur, offre un grand pan antérieur; le sarong remonte sur les hanches et s'incurve pour dégager le ventre sur lequel se dresse un petit pan d'étoffe presque vertical. La tête, dont la face a disparu, offre une coiffure en cheveux nattés avec chignon cylindroconique qu'enserme à la base un tore perlé. Les oreilles aux lobes distendus portent un trou pour bijou vrai. La pièce, sans la tête et le tenon, mesure 0 m. 58.

La statue masculine a quatre bras avec arrachement de massue (?); le sampot, court par le bas, dégage le ventre au large nombril, comme dans la statue précédente. La ceinture aux hanches, passe sur une masse triangulaire qui forme comme un cache-sexe et qui peut s'interpréter tout simplement comme le commencement du pan serré qui passe entre les jambes. Un pan d'étoffe tombe de la ceinture sur la cuisse droite et une masse triple en éventail courbe occupe la cuisse gauche; deux petites masses font saillie sur la ceinture. La statue mesure 61 cm. Toutes deux sont brisées en plusieurs morceaux. Ces pièces paraissent datées par leurs piédestaux et leur voisinage et semblent ainsi pouvoir être rapportées à l'art primitif.

A côté est le fragment d'un linteau (?) qui serait construit en plusieurs parties. Le morceau en question montre un Viṣṇu couché soutenu par Lakṣmī qui donne ou reçoit un paquet d'olles (?). Le dieu est vêtu d'un sampot au pan en double hameçon. Dans le peu qui en reste, cette pièce ne semble guère datable.

(Le *VĀT PRĀḤ SRĪK* ou *TRAMUK* 89, 7 ⁽¹⁾ montre de vieilles briques et un grand piédestal à doucines et bague centrale dont la cuve, absente, se plaçait à emboîtement; deux autres piédestaux; des débris de six statues des deux sexes et un *lînga* ovoïde sur base carrée (le bulbe porte une petite tête); enfin une pierre à râper le santal. Un *çetdēi* assez élégant sur l'autel, avec un buddha sous *nāga* sur chaque face, pourrait être une pièce ancienne, sans que le fait s'impose.

Nous mentionnerons dans cette série le *VĀT SĀĀN* 92, 3 pour le problème que présentent ses débris de sculptures. La pagode moderne est précédée de trois *srah* et montre des fragments qui attestent l'existence d'un temple ancien en ce point, de différentes époques sans doute. On y trouve un remarquable linteau du type III qui n'a pas de frise supérieure et par suite

(1) 89, 7: K₁ Tōñ Rañ, K₂ Prei Cho, etc.; 13 371-114 290.

ne semble pas des premiers temps de l'art classique, un couronnement de tour qui, comme ces pièces rarement restées en place, est indatable et une colonnette aux formes bâtardes. Mais on y voit également un petit piédestal à pilastres qui semblerait plutôt d'art primitif. Les pièces embarrassantes sont un piédroit avec inscription (Cœ. 745) du VII^e-VIII^e siècle çaka, piédroit assemblé d'onglet sur une partie de la profondeur et mouluré sur la tranche d'un profil, d'ailleurs anormal, alors que le cadre profilé est à peu près ignoré de l'art primitif, une partie de corniche en pierre creusée pour recevoir la maçonnerie sans doute de briques et qui offre un curieux motif d'oiseaux laissant tomber de leurs becs unis une fleur pendante (pl. III, 2) — et un autre bloc avec une étrange tête de monstre (*makara* ?) dont le corps se relève verticalement comme un rampant de fronton lobé et qui de sa gueule laisse échapper trois *nāga* dont la seule tête conservée est camuse.

Le *PRĀSĀT TRAPĀṆ KŪK* 92, 5 ⁽¹⁾, près du village de Pek Knau, le Pra Khmar de la carte au 100.000^e, est un édifice de briques carré, ouvert à l'Est. A 4 m. à l'Ouest est l'amas de décombres d'un autre sanctuaire. Les faces S. et E. sont en partie écroulées et il ne reste rien des étages. L'intérieur, barlong, présente deux grandes niches à luminaire sur l'axe transversal. A l'extérieur, les parois sont sans fausses-portes, mais avec pilastres entre base et corniche fort simples. De la porte, il ne reste que les piédroits renversés et un linteau l où les *makara* sont importants. L'arc en quatre segments est interrompu par trois médaillons dont les figures sont peu distinctes. Les *makara*, à deux pattes, laissent échapper de leur gueule un lion avec l'arc. Leur œil cornu est fort contourné et leur queue forme une riche S de rinceaux. Les tailloirs sur lesquels ils posent, sont plus hauts que d'ordinaire; ils sont ornés d'une rosace et sont unis par une large frise. De l'arc tombe une frise à guirlandes pendantes dont les pendeloques principales sous les médaillons s'épanouissent en bas en une large fleur.

Le *VĀT MĒ PRĪṆ* 103, 2 ⁽²⁾ offre deux piédestaux à gorge et des statues féminines, plus ou moins incomplètes, d'art primitif et d'art classique, enfin une part de rouleau de *peṣaṇī*.

(Bien que difficile à dater à cette heure, nous mentionnerons ici comme pouvant être d'art primitif, ou très voisin, le curieux groupe de trois divinités, brisé, du *VĀT KHŪM KHNÒR DAMBAṆ* 103, 6 ⁽³⁾ qu'accompagne un *līṅga* à bulbe ovoïde. Du groupe, il ne reste que le personnage central masculin, mains en prières; il subsiste les jambes de la divinité à sa droite et peut-être, séparé, son bassin; de l'autre côté, au support cassé adhère le bas de la figure de gauche, féminine comme dans les groupes bouddhiques de l'art du Bàyon; son épaule droite se collait au bras gauche du personnage central.

⁽¹⁾ 92, 5: 13 43 - 114 20.

⁽²⁾ 103, 2: K₁ Mē Prīṇ, K₂ Ćrñ Prei; 13 355 - 113 997.

⁽³⁾ 103, 6: K₁ Khnòr Dambāṇ, K₂ Ćrñ Prei; 13 356 - 114 082.

Les costumes, ici encore, sont intéressants à relever : le sampot est fort court et la ceinture est posée bas sur les hanches ; elle montre un pli triangulaire central à la figure médiane et elle est attachée par une fine cordelette sur la femme. Sarong et sampot sont rayés verticalement. Sur le sarong, un grand pan tombant s'élargit en bas ; sur le sampot de la figure de droite un pan se plaque en éventail à rayons courbes sur la cuisse gauche.)

Le VAT SVAY BAK 104, 7 ⁽¹⁾ n'offre qu'un fragment de colonnette ronde, détail qui semble suffisant pour rappeler un sanctuaire d'art primitif.

A la résidence de Kračèh, furent déposées des pièces provenant du PR. PHNOM MONTI 129 ⁽²⁾ : ce sont les débris d'une statue masculine dont il ne reste que le torse et les hanches, peut-être les pieds ; l'ensemble a 80 cm. de haut. Les hanches sont vêtues d'un sarong serré. La matière est un grès gris verdâtre. A côté est une base carrée de colonnette ronde ; cette pièce offre le décor ordinaire, denticules et rosace en losange ; le bas de la colonnette montre un double rang de lotus. Ces débris, sans grande valeur par eux-mêmes, ont l'intérêt de fixer l'art de ce monument qui n'avait pu l'être encore.

A 1500 m. au Nord de Vât Ph'u 339 existent trois grottes, THĂM LEK 339, 7 ⁽³⁾, sur le flanc de la montagne ; l'une a deux inscriptions gravées sur son plafond oblique et celles-ci sont protégées par une rainure arrêtant le glissement de l'eau à l'endroit où le plafond atteint la face verticale extérieure de la roche. Elles sont des VII^e-VIII^e siècles (Cœ. 723, 724).

A LAK'ON KĀU ⁽⁴⁾, près de Lak'on (19 26 - 113 80) fut trouvée une stèle laotienne au décor élégant qui paraît retailée dans un ancien piédroit en dalle d'art khmèr primitif.

C'est le point le plus haut que nous atteignons dans cette révision. Pour être complets, notons une découverte intéressante au Siam et une ou deux pièces dépayées.

M. Cœdès a publié dans le BE., XXIV, 353 une série d'inscriptions d'époque primitive trouvées dans la région de CHANTABOUN dont la découverte montre que la domination khmère s'étendait à cette époque dans cette région.

Au Musée Albert Sarraut fut déposée une statue masculine debout à deux bras soutenus, tenant chapelet et aiguière, d'art primitif, mais de facture fort médiocre. Elle proviendrait peut-être du Khūm Snor.

Une bonne statue de femme, d'art khmèr primitif, sans tête ni avant-bras et les pieds fort lourds, de la collection du Dr. Eduard Baron von der HEYDT,

(1) 104, 7 : K₁ Skun, K₂ Cōn Prei ; 13 348 - 114 136.

(2) 129 : app. 13 605 - 114 662.

(3) 339, 7 : vers 16 55 - 114 95.

(4) Le nom est porté sur la carte 32 de l'Atlas de l'Indochine dressé par le Service Géographique (1920) sous le nom Ban Moeang Kao pour Muang Kao, « le muang ancien », au lieu de Lak'on Kāu, « l'ancien Lak'on ».

en grès gris, d'une hauteur de 73 cm. est donnée avec d'autres pièces d'art classique dans la revue *Maandblad voor beeldende Kunsten*, J. de Bussy, Amsterdam, n° 10, octobre 1932, p. 318, fig. 1. Elle a la taille fine, les seins assez forts sur plusieurs plis de beauté, les membres et le nombril lourdement indiqués; le sarong, serré par une ceinture sur les hanches, a un grand pan tombant et un petit pan à gauche marqué presque au trait.

CONCLUSION.

Voyons comment ce complément à notre étude sur l'art khmèr primitif vient modifier celle-ci, dans le détail d'abord, dans l'ensemble ensuite. Le complément porte sur plus de deux cents points, alors que le volume de l'AKP. n'en atteint pas trois cents. Ceux-ci sont le plus souvent, il est vrai, des édifices en grande partie debout, tandis qu'ici il ne s'agit généralement que de simples vestiges.

Si nous faisons la révision du chapitre I, description générale des monuments, à la lumière de ce complément, nous ne trouvons pas de modifications sérieuses à y apporter. Notons tout d'abord le fait le plus important, la présence dans l'art primitif du type de monument en pyramide qui jusqu'ici semblait exclusivement propre à l'art classique et qui nous est donné dès 659 et peut-être plus haut par le Pr. Ak Yom 592, 2. Notons en outre que bon nombre de vestiges qui, vu leur état total de ruine, peuvent compter parmi les plus anciens, notamment dans la province de Tàkèv, s'ouvrent à l'Ouest plus fréquemment qu'on n'aurait pu s'y attendre: c'est au moins ce qu'indique la chaussée unique qui coupe leur bassin d'entourage de ce côté: ainsi les vestiges du Vât Krân Krôc 29, 7 et du Vât Ân Rôn 29, 8.

La présente série n'apporte aucun exemple nouveau du plan à deux salles, et pour l'édifice à salle unique le plan carré semble mieux représenté. Par contre, pour l'intéressante question des tours à plan carré ou presque carré, mais avec deux pignons, nous en avons un très bel exemple dans un des groupes les plus intéressants de ce complément, le Pr. Kômpon Prâh 146, 5.

L'opposition entre les deux types de superstructures, type sobre à étages minuscules, mais multiples et type riche à rares grands étages ornés, se répète dans les quelques rares édifices debout qui figurent ici.

Nous n'avons pas d'observations nouvelles sur les intérieurs; seul semble se confirmer le recul de l'autel en arrière de l'axe transversal. L'emploi du *somasûtra* se confirme, mais telle observation indique qu'il s'est maintenu à l'occasion (Pr. Srâh Kèv 27, p. 17) jusque dans l'art classique. Le décor extérieur n'apporte guère d'observations nouvelles.

Pour les portes, les colonnettes n'apportent pas grand élément nouveau. Dans les linteaux, le type II intermédiaire, assez bien représenté au cours de notre étude d'ensemble, manque presque totalement dans cette importante

série; il y a presque égalité entre le type I et le type II. La découverte d'un certain nombre de linteaux à scène dans les types II et surtout I, système à peu près inconnu à l'époque de la publication de l'AKP, montre que la proportion des linteaux IV est à peu près la même en face des linteaux I et II qu'en face des linteaux III.

Le fronton de porte ou de pignon, forme analogue, est mal représenté; il s'orne de réductions d'édifices au Pr. Kōmpon Prāh 146, 5 et au Pr. Trapāñ Prōh 159. Nous en avons un exemple remarquable traité en grand *kuḍu* et qui semble d'une haute antiquité au Vāt Vihār Thom 84, 5. Pour les crêtes d'extrados la multiplicité des étranges motifs en cylindre, s'amenuisant vers le bas et terminés en haut par une demi-sphère, semble appuyer l'hypothèse qui y verrait des éléments de crête; mais rien ne la garantit encore.

(Le chapitre X doit être un peu modifié dans la section K et les images du Buddha sont apparues plus nombreuses qu'elles ne s'étaient montrées autrefois. Dans la série brahmanique C, la multiplicité du type du *līṅga* à triple section s'affirme dans cette période. Il en fut rencontré plus d'une quarantaine d'exemples et dans ce type plus d'une vingtaine avec la petite tête de Īiva ascète à la base du filet alors que nous n'en connaissions que trois cas en six pièces à l'époque où nous avons écrit l'AKP; il en est encore une dizaine sur des *līṅga* simples ou à double section. Les figures de Gaṇeṣa d'une part, de Umā et de Viṣṇu de l'autre se sont multipliées; par contre la série des Harihara ne s'est guère augmentée (V. Añ Sandān 79, 7). De récentes découvertes cependant font supposer la continuation dans l'art classique du culte du dieu mixte qui auparavant semblait n'avoir pas dépassé l'art primitif; mais elle reste exceptionnelle.)

Dans l'organisation du culte, nous avons à signaler que le type de piédestal à gorge, supposé alors comme se trouvant en rapport avec cette période, semble nettement s'y affirmer; nous en avons, sans détailler le nombre en chaque cas, une trentaine d'exemples; le type à gorge simple est de beaucoup le plus fréquent et la gorge interrompue par une bague (fig. 7) est bien plus rare. Nous n'avons pas indiqué dans notre étude la relation entre l'art primitif et le piédestal à pilastres qui semble disparaître dans l'art classique; nous en avons ici une vingtaine d'exemples dont quelques-uns très finement sculptés (Vāt Pēč 30, 2) ou de très grande taille (Pr. Ak Yom 592, 2, Sāmbōr-Prei Kūk S₁) qui viennent confirmer ceux donnés par les figures 2 et 3 de l'AKP. Nous avons un magnifique spécimen de piédestal circulaire gracieusement orné dans les édicules du temple S. de Sāmbōr-Prei Kūk. Par contre, nous n'avons qu'un exemple nouveau de *maṇḍapa* (Thma Dam 255, 2) et seulement le souvenir de l'un d'eux dans la frise en réemploi du linteau à l'entrée du vestibule rajouté devant le sanctuaire central de Kuṭṭvara 535, 2.

La relation qui semblait se marquer entre la période de l'art primitif et l'usage de la *peṣaṇī* paraît se maintenir bien que le plus riche exemple de celle-ci se soit rencontré au X^e siècle dans le nouveau monument de Pr.



Kômphus 284, 2 : il n'en reste pas moins d'ailleurs que, fréquent dans les vestiges de l'art primitif, cet ustensile est plutôt rare dans les ruines d'art classique. Enfin nous ignorions, à l'époque où fut écrit notre ouvrage, la pierre à râper le santal dont il ne fut pas trouvé moins d'une quinzaine de pièces, et l'une même sans doute avec son égrugeoir (Nâk Tà Sor 73, 10).

Nous avons cru sage de mentionner dans ce complément un certain nombre de statues que diverses raisons semblent rattacher à l'art primitif, ou tout au moins en rapprocher beaucoup. Ces statues portent dans leur costume tels détails que nous verrons se maintenir dans toute la première période de l'art classique, au moins jusqu'à l'époque du Bâphûon, et qui sont parmi ceux sur lesquels notre ami M. Ph. STERN a fondé la précieuse division qui l'amena à rajeunir le Bâyon et son style : ainsi le pan en éventail à rayures courbes sur la cuisse gauche, une des formes qu'il signale dans son étude *Le Bâyon d'Angkor et l'évolution de l'art khmèr*, p. 14 et fig. 6, d. Notre première impression avait été d'attribuer ces statues spéciales à l'art classique ; ce n'est que leur accompagnement fréquent par des pièces qui s'affirmaient plus anciennes et leur multiplicité dans une région où l'art primitif paraît avoir dominé, tandis que l'art classique y est peu représenté, qui nous a conduit à les rapprocher du premier. Si notre hypothèse est exacte, ces formes spéciales seraient nées dans l'art primitif, ou au plus tard dans sa période de transition, apportant ainsi une nouvelle confirmation à une thèse qui nous est chère, la continuité des formes khmères et la lenteur de leur évolution, tel motif qui domine dans une période s'annonçant longtemps avant dans la période précédente pour s'attarder dans la suivante.

Ce détail étrange de costume s'annonce dans les statues qui sont clairement d'art primitif ou plus anciennes, comme le Harihara du Pr. Andèt 186, le Viṣṇu de Dai Buon 67, 3 ou le personnage au bras levé du Phnom Dà 18 (AKP., fig. 84). Le traitement des plis et du pan qui passe entre les jambes est tout à fait simple sur la dernière de ces pièces et sur le Harihara du Musée Guimet de même origine, AKP., fig. 110. Sur le Harihara de Pr. Andèt (pl. V, b) dont le sampot a ses plis en une courbe oblique, la partie qui deviendra ce motif archi-conventionnel de pan en éventail à rayons courbes s'accuse franchement, comme la poche que fait le pan de sampot avant de remonter dans la ceinture. Il se dessine dans le même esprit, mais d'une manière bien moins naturelle, sur le Viṣṇu de Dai Buon (pl. V, a et c) où les deux pans d'avant et d'arrière tombent d'une façon déjà plus conventionnelle. L'interprétation ne l'est pas moins, mais d'un caractère tout autre dans la statue du Dāmrēi Krāp 558 (AKP., fig. 85 et 86). L'arrangement est particulièrement artificiel dans telle de nos statues comme celle du nâk tã du Phum Ćrei 72, 9 (v. R. DALET, *loc. cit.*, pl. xvii, b) ou celle de Thma Trāp 28, 5, tandis qu'on peut chercher la transition dans telle autre comme celle de Añ Tapou 27, 14 (pl. II, d).

Comme les idoles conservées peuvent souvent être beaucoup plus anciennes que les derniers monuments qui les ont abritées, on serait tenté de vieillir

considérablement les plus remarquables, et telle d'entre elles comme la statue du Phnom Dà semble presque un antique. D'autre part, on est frappé du caractère plus que conventionnel, surtout dans le détail du costume, des idoles de l'art classique. Tel détail de l'image ne paraît plus depuis longtemps correspondre à la réalité contemporaine de la pièce, et semble une convention qui s'est maintenue d'âge en âge : ainsi la déformation de l'oreille, courante dans la plupart des statues et caractéristique sur les Buddha où l'absence de tout bijou la fait remarquer davantage. Il est curieux de constater que cette dislocation se présente d'une façon presque constante sans le disque qui la cause, décor qui figure seulement sur les êtres démoniaques assimilés naturellement aux sauvages qui le portent encore couramment de nos jours. Mais il ne faut pas oublier que le sculpteur ancien agit un peu comme l'enfant, et ne se reporte jamais au modèle dont il veut suggérer l'aspect. Il est fort possible que l'image du lobe déformé soit une lointaine tradition d'un passé déjà périmé : il n'y a guère qu'au Champa, où l'on voit les filets du lobe gainés d'une suite d'anneaux comme chez certains Moï, qu'on peut la supposer parfois réelle. Ailleurs, ce n'est peut-être qu'un souvenir. Il est parfait pour affirmer le poids et par suite la richesse du pendant : il n'y aurait pas lieu alors de s'étonner du fait constant que, si le sculpteur est appelé à faciliter la pose d'un bijou vrai, il ne songe jamais à utiliser le vide qu'implique la déformation du lobe, mais que, comme s'il l'ignorait, il en perce la masse allongée, d'un trou minuscule qui ne rime plus à rien quand l'idole est sans parure. On peut se demander alors si la convention dans la représentation du sampot et du sarong, incompréhensible aujourd'hui si on les compare au drapé relativement simple de l'étoffe portée et qu'on ne peut guère imaginer autre, n'est pas le résultat d'une évolution continue. Et comme celle-ci a dû demander un temps considérable, telle forme relativement simple comme celle du sampot sur le Harihara d'Andet amènerait en fin de compte à reculer considérablement une telle pièce et avec elle toutes celles qui présentent une anatomie et un drapé naturel, jusqu'au Fou-nan. M. GROSlier a déjà signalé la ressemblance de certaines images anciennes du Buddha avec l'art gupta qui parut quand le Fou-nan existait encore. Nous aurions alors les termes extrêmes de l'évolution, à un bout dans ce vieil art difficile à connaître, à l'autre dans l'art classique des derniers temps, et il conviendrait d'échelonner les formes de transition du V^e au XIII^e siècle où l'évolution semble à peu près fixée.

Maintenant que nous avons passé en revue les observations de détail qu'appelle ce complément, il faut nous risquer à émettre les hypothèses d'ensemble que la continuité de cette série d'études nous a conduit à ébaucher.

Tout d'abord, rappelons pourquoi nous avons adopté ce nom d'art « primitif » et élevons-nous contre le sens abusif qui fut attribué, dans certaines critiques, au mot lui-même. En bon français, « primitif » n'a jamais eu d'autre sens que celui de « premier, antérieur », et c'est faire un usage étrange, quelque peu abusif de la langue d'y mettre le sens de « naïf, non encore développé », qu'on

lui a donné pour caractériser telle école de peinture et que certains ⁽¹⁾ ont voulu trouver ici. Nous avons donné à la p. 6 de l'introduction de l'AKP. les raisons qui nous ont fait écarter les termes d'« indokhmèr » ou de « préangkoréen » ; il ne nous restait donc que les termes de « primaire » ou « primitif » que nous avons employés dans notre étude de l'art cham ⁽²⁾ pour l'art le plus parfait de ce pays, mais le premier en date, sans soulever alors aucune objection, même de nos maîtres.

Une seconde question se pose. Dans d'intéressantes études parues presque dans le même temps que l'AKP., l'art dont nous avons cherché à déterminer les formes était attribué à une influence indienne immédiate et était rapporté à la civilisation du pays que nous connaissons par les textes chinois sous le nom de Fou-nan ; il était ainsi retiré aux Khmèrs du Tchen-la qui s'étaient déjà emparés des domaines du Fou-nan au temps où les inscriptions en datent, au moins par la forme de leur écriture, les édifices connus. La raison en était que, par suite de la malheureuse interprétation de la stèle de Sdök Kāk Thom, Cœ. 235, due à AYMONTIER, rectifiée depuis par MM. STERN et CÉDÈS, tout l'art du Bàyon était considéré comme datant de l'origine d'Ankor ; il était tenu alors pour l'apport des conquérants qui n'eussent pu le faire triompher avant l'établissement complet de leur domination ⁽³⁾. Une hypothèse ⁽⁴⁾ — simple supposition d'ailleurs, mais qui fut généralement bien accueillie — tendrait aujourd'hui à décomposer l'art primitif en deux séries, une architecture plus riche et plus voisine de l'art dit « classique », celui qui a pour plus beau joyau Ankor, bien qu'encore assez différente de celui-ci, et une architecture beaucoup plus sobre où l'on serait tenté de voir les plus vieux monuments, et par suite qu'on semblerait en droit de faire remonter jusqu'au Fou-nan. Ces restes, ou ces traditions d'une architecture en briques antérieure au VI^e siècle, si l'on reporte à 550 environ la conquête de ce royaume par le Tchen-la, seraient caractérisés pour les sanctuaires par les parois sans fausses-portes ni palais volants, par la multiplicité des étages minuscules ornés de *kūḍu*, par l'emploi presque exclusif du linteau du type I aux *makara* et l'usage du *somasūtra*, tandis que les piédestaux à gorge et à pilastres, le *līṅga* à forme réaliste et notamment en bulbe ovoïde, le *līṅga* à triple section avec petite tête de Çiva ascète au filet, dans une certaine mesure la *peṣaṇī* et la pierre à râper le santal sembleraient plus propres à cette période. Mais aucune inscription remontant sûrement à ces lointaines époques n'a été découverte sur un monument, et cette hypothèse reste ainsi toute gratuite.

(1) *Arts et Archéologie Khmèrs*, II, p. 180, n. 1.

(2) AC., I, p. 19.

(3) G. GROSLIER, *Introduction à l'étude des arts khmèrs*, AAK., II, pp. 177-180, 182, 186, 223-224.

(4) Voir p. 90, n. 1.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES POINTS ARCHÉOLOGIQUES.

NOTE : Les points sont classés suivant la partie importante du nom en négligeant les termes généraux Vât, Nāk tā, Tùol, Pràsàt, Kūk qui sont rejetés à la suite entre parenthèses et abrégés. Les lettres modifiées ā, σ, υ, ċ, ñ, ñ, viennent en second.

Le premier nombre après le nom est celui de l'*Inventaire*, la partie grasse correspondant au numéro du monument le plus voisin inventorié par LAJONQUIÈRE : les nombres entre parenthèses sont ceux des inscriptions que présente le point dans le catalogue CÆDÈS.

Ak Yom (Pr.) 592, 2 (pl. X, B)	65, 96, 97
Ak Yom (Pr.) (inscr. 749, 752, 753)	66
Aka (V.), voir Ūdôn Mān Ćei (V.) 30, 7.	
Ampīl Rolūm (Pr.) 187	68
Andèt (Pr.) 186 (pl. V, B)	73, 98
Anloñ Ćak (V.), voir An Būrñ Ćak (V.) 73, 6.	
Anloñ Poñ Phkay 552 (pl. X, c, D)	69
An (Pr.) 70, 6	35
An (T.) 76, 6	42
An (T.) 76, 17	44
An (T.) 76, 22	45
An (N. T.) 80, 5	49
An (T.), voir Sāmbuor (V.) 80, 10.	
An Aka (V.), voir An Rokā (V.) 27, 13.	
An Andèt (V.) 27, 9	18
An Būrñ Ćak (V.) 73, 6 (759)	38
An Ćei (N. T.) 76, 7	43
An Ćūm (V.) ou Khnatapel (V.) 27, 11	18
An Ćūmnik, voir Kdēi An 46.	
An Ep (N. T.) 76, 37	45
An Kān Dāmra (T.) 29, 5	20
An Kōmbot Ka (N. T.) 76, 38	46
An Mētrēi (V.) 16, 10	15
An Mētrēi (V.), voir An Rot Mētrēi (V.) 74, 2.	
An Pāc (V.), voir An Pisēi (V.) 77, 7 (764).	
An Pisēi (V.) 77, 7 (764)	48
An Popāy (V.), voir An Prāh Pāy (V.) 76, 21.	
An Pōthi (V.) 76, 29	47
An Prāh Pāy (V.) 76, 21 (787)	44
An Prāh Thāt (Pr.) 14, 8	11
An Rei (T.) 76, 32	45

Ân Rokà (V.) 27, 13.	18
Ân Rôn (V.) 29, 8.	96
Ân Rot Mètrëi (V.) 74, 2 (765).	38
Ân Sàlà (T.) 68, 5.	35
Ân Sandàn (V.) 79, 7.	48, 97
Ân Sërëi (V.) 76, 23.	46
Ân Srah Romcân (T.) 76, 18 (pl. II, a)	44
Ân Srah Thât (T.) 76, 36.	45
Ân Tapou (V.) 27, 14 (pl. II, b)	18, 98
Ân Thnâl Bâk (N. T.) 76, 42.	45
Ân Tnôt (T. et V.) (561).	9
Ân Tros (N. T.) 76, 39 (811).	46
Ân Troy Bân (N. T.) 76, 34.	45
Ân Troy Bân (T.) 76, 35.	45
Ânkâlîh (V.), voir Čanlêh (V.) 73, 11.	
Âñkor Bórëi (canaux) 17.	15
Âñkor Tret, voir Prei Nokor 63.	

B

Bâ-diêm 913 (fig. 1).	6
Bâ Phnom (N. T.) 55, 2.	25
Bâlân Čă (V.) 56, 16.	26
Bânak (V.) 150, 4 (757).	83
Bân'ei (N. T.) 56, 17.	26
Bantây Ri (V.) 28, 6.	19
Bantây Siem 159, 2 (fig. 17)	87
Bârây (V.) 16 (pl. I.)	12
Bârây Andêt 57, 3 (pl. II, c)	26
Barân (Pr.), voir Phnom Barân 157.	
Basâk 68.	35
Bathây (V.) 13, 4.	10
Bâtampbân (V. Pô Vâl).	64
Bâyân 3.	8
Bên (Pr.) 171.	78
Bên Čâr (V.), voir Prâh Thât Prei Čôn Srôk (V.) 67.	
Bótum Vodëi (V.), Phnom Pên 80, 12.	50

C et Č

Chantaboun.	95
Čă (V.), 25, 9.	16
Čă (V.), voir Khüm Khnôr Dambân (V.) 103, 6.	
Čăk Ânrei (T.) 67, 6 (66) (pl. II, b)	32

Čambak Bět Mās ou Bak Mir (V.) 34, 4.	23
Čanlěň (V.) 73, 11.	38
Čarěk (T.) 57.	26
Čã ou Čum (V.) 73, 15.	38
Čdās (Pr.) 141.	89
Čèn Čèň (V.) 76, 13.	44
Čhnáh (N. T.) 25, 10.	16
Čhnáh (V.) 25, 11 (755).	16
Čhortāl (V.) 16, 2.	14
Čidos (Pr.), voir Čdās (Pr.) 141.	
Čorčul (Pr.) 161.	77
Čõň Thnal (V.) 73, 22.	38
Čorň Èň ou Ek (V.) 80, 11.	50
Čorň Rük (V.) 30, 11.	21
Črapók (V.) 146, 6.	89
Čren Meň (V.), voir Čèn Čèň (V.) 76, 13.	
Čruň Popel, voir Popel.	
Čum (V.), voir Čã (V.) 73, 15.	
Čvãh (V.) 53, 4 (pl. III, B, D).	24

D

Dà (V.) 149, 3.	81
Dai Buon (T.), voir Prei Sralět (V.) 67, 3.	
Dambók Mãn Láp (V.) 78, 3.	48
Damrěi Kráp (Pr.) 558.	98
Děi Ět (V.) 72, 13.	37
Deň Čòr 551.	67
Doň Kük (Pr.) ex-319, voir Prei Kük (Pr.) 320.	
Duoň Kèv Mũni (V.) ou Trapãň Práh (V.) 28.	18
Đức-hoà 914.	6

E - H

Hè Phkà (Pr.) 544, 6 (686, 687).	65
--	----

K

Kakòh (V.) 31.	21
Kampěň (Pr.), voir Kõmpěň (V.) 6.	
Kančrieč (Pr.), voir Práh Thăt Kančrieč (T.) 67, 7.	
Kau (N. T.) 81, 7.	51
Kap Yu (V.), voir Kõm Yuor (V.) 146, 11.	
Kay Run (V.), voir Aň Rõň (V.) 29, 8.	
Kděi Aň 46 (53, 54, 56).	24
Kděi Aň Čũpnik ou Čannik, voir Kděi Aň 46.	
Kděi Knõň (T.) 126, 3.	90

Kdëi Talok (V.) 150, 5.	83
Kèk (?) ou Peč (?) (V.) 30, 2.	20, 97
Kelančân (V.), voir Kòk Bañčân (V.) 80, 3.	
Khariet (T.) 76, 31.	45
Khnâ (V.) 29, 6.	20
Khnâ Mākōp (Pr.) 240, 6.	72
Khaatapel (V.), voir Añ Čũm (V.) 27, 11.	
Khnòr Dambañ (V.), voir Khũm Khnòr Dambañ (V.) 103, 6.	
Khsôm Khàn Thbôn (V.) 66, 4.	28
Khũm Khnòr Dambañ (V.) 103, 6.	94
Khũm Snor, voir Statue (d'origine probable).	
Kien Svây Krau (V.) 72, 8.	36
Kirivoñ (V.) 7, 4 (666).	9
Kòk Bañ (T.) 77, 5.	47
Kòk Bañčân ou Kelančân (V.) 80, 3.	49
Kòk Moy (T.) 856, 4.	64
Kòkāk (V.) 71, 4.	36
Kòm Yùor (V.) 146, 11.	52
Kòmpeñ (V.) ou Kampèñ (Pr.) 6.	8
Kòmphurs (Pr.) 284, 2.	98
Kòmpon Krăñ Lăv 43, 12.	28
Kòmpon Práh (V.) 146, 5 (fig. 6, pl. VI-IX)	52, 96, 97
Kòmpon Sălă (V.) 52, 5.	24
Kòmpon Spur (Résidence de) 76, 24.	46
Kòmpon Tria (V.) 31, 7.	22
Kòmrou (V.) 67, 5 (fig. 4).	31
Krăñ Króc (V.) 29, 7.	20, 96
Kròm (V.) 1.	8
Krus Práh Àram Rôn Čên 557 (fig. 7)	67
Ksal (V.) 79, 23.	49
Kũk (V.) 79, 21.	48
Kũk Pràsât, voir Prei Pràsât 588, 2.	
Kuon (N. T.) 43, 11.	24
Kuon (N. T.) 856, 2.	63
Kutĩçvara 535, 2.	64, 97

L

Lakhon Kao.	95
Liek Svây	10
Lâon (V.) 70, 4.	35
Lơ (V.) 2.	8

M - O

Mănčei (T.) 76, 41	45
Mé Priñ (V.) 103, 2	94
Melop ou Mlop (V.), voir Čak Añrei (T.) 67, 6.	
Mlu Prei (Roche de), voir Prei Kūk 320.	
Moñ (T.) 76, 40 (810)	46
Mrūm (V.) 76, 2	42
Nāñ Khmau (Pr.) 26 (765)	17
Nokor Tret, voir Prei Nokor 63.	
Ó Poñ (Pr.) 556.	67

P

Pěč (?) ou Kěk (?) (V.) 30, 2 (756)	20, 97
Phñi Mās (V.) 25, 6.	16
Phnom (V.), voir Pnou (V.) 81, 6.	
Phnom Băkhēñ 496 (729).	64
Phnom Barāñ 157	76
Phnom Bāyañ (Pr.) 3.	8
Phnom Čačāk (V.) 25, 5	15
Phnom Čidos, voir Čdās (Pr.) 141.	
Phnom Dā 18.	98
Phnom Monti 129	95
Phnom Pēñ Khāñ Čorñ (V.) 904, 4	3
Phnom Sanlōñ 8.	9
Phnom Tā Mau (Pr.) 29.	19
Phnom Tī Pi 142.	89
Phnou (V.) 67, 4 (68)	31
Phomniel (V.), voir Srah Práh Thāt 27, 2.	
Phum Črei 72, 9	37
Phum Kōk Ambel (Tertre du) 73, 7	38
Phum Prāsāt 34, 2	23
Phum Prāsāt (Pr.) 153	73
Phum Rieñ Thma (N. T.) 71, 6	36
Phum Trapāñ Thom 41, 2 (423)	23
Pičei Sākōr (V.) 25, 16	17
Pnou ou Phnom (V.) 81, 6	50
Pō Ampłl (V.) 14, 4.	11
Pō Bāk Khnāl (V.) 14, 11.	11
Pō Métrēi (V.), sans doute Añ Pō 15	11
Pō Norāy (N. T.) 53, 8	25
Pō Norāy (N. T.) 67, 17 bis (pl. III, A).	35
Pō Norāy (N. T.), voir Ponrāy (N. T.) 76 27.	

Pô Norây (N. T.) 88, 5	92
Pô Vâl (V.)	64
Ponrây (N. T.) 76, 27	46
Pon Dok (V.) 142, 13	89
Poñã Hòr 14 (21)	10
Poorl (N. T.) 16, 14	15
Popéc (V.), voir Kdëi Talok (V.) 150, 5.	
Popel	35
Pô Rôn (V.) 1, 2	8
Pôthi (V.), voir Ân Pothi (V.) 76, 29.	
Práh Lân 255 (fig. 10)	78
Práh Nien (V.) 194.	72
Práh Nirpân (V.) 76	39
Práh Nirpân (inscr. 74, 75)	42
Práh Oñkâr 36 (42).	23
Práh Senâ (V.) 47	24
Práh Sròk ou Tramuk (V.) 89, 7	93
Práh Thât (V.) 12, 4	10
Práh Thât (T.) 57	26
Práh Thât (T.) 76, 33	45
Práh Thât (V.) 906, 4	3
Práh Thât Běñ Ćor (V.), voir Práh Thât Prei Ćôn Sròk 67.	
Práh Thât Kančrieč (T.) ou Práh Thât Pārañ 67, 7 (762) (fig. 5)	33
Práh Thât Pārañ, voir Práh Thât Kančrieč (T.) 67, 7.	
Práh Thât Prei Ćôn Sròk (V.) 67 (pl. IV).	28
Práh Thât Prei Ćôn Sròk (V.) (inscr. 761)	29
Práh Thvâr (V.) 142, 2.	52
Práh Trapân 7.	9
Práh Yer (T.) 25, 4	15
Prahâr (V.), voir Tùol Prahâr (V.) 154, 3.	
Prâp Lovén (Pr.), voir Tháp Mùròi 904.	
Pràsât (V.) 28, 8	19
Pràsât (V.) 53.	24
Pràsât (T.), voir Snây Pol (66).	
Prei Áv (V.) 27, 12	18
Prei Ćăn (T.) 53, 12	25
Prei Ćôn Sròk (V.), voir Práh Thât Prei Ćôn Sròk (V.) 67.	
Prei Dòm Thneñ (V.) 67, 14.	34
Prei Kantòč ou Ketuy (V.) 30, 3	21
Prei Kmeñ (Pr.) 594 (774) (pl. XI, A)	66
Prei Kralân Thom (V.) 66, 2 (67).	27
Prei Kùk (Pr.) 320 (358) (fig. 11, pl. X, F, XII, XIII)	79
Prei Lvâ (V.) 25, 14	16

Prei Nokor 64.	27
Prei Phdau (V.) 22, 8.	15
Prei Pràsât 588, 2 (688).	66
Prei Slâ (V.) 66.	27
Prei S âk (V.) 70, 13.	36
Prei Sralêt (V.) 67, 3 (pl. V, A, C).	29, 98
Prei Vâl (V.) 43 (50).	23
Prei Vên (Résidence) 57, 2.	26
Prei Vên (V.) 80, 6 (80).	49
Pun Svâ (N. T.) 76, 18.	44

R — S

Rokâ.	35
Rokâ (V.) 70, 7.	36
Rokâ (K.) 156, 3.	74
Rôn Čên 557.	67
Rursêi Črôy (V.) 72, 16.	37
Saân (V.) 92, 3 (745) (pl. III, e).	93
Saân Phnem (V.) 31, 6.	22
Sak Sappou (V.) 74, 14.	39
Sâlôn (V.) 76, 8.	43
Sambôr (V.) 81, 3.	50
Sambôr-Prei Kûk 162-165 (604, 607) (fig. 9, pl. III, c, XL, a).	74, 97
Sambuor (V., T., N. T.) 80, 10.	49
Samdak Pon (V.), voir Sampon (V.) 25, 8.	
Sampan (V.) 25, 15.	17
Sampon ou Samdak Pon (V.) 25, 8.	16
Samrôn (V.) 56, 2.	25
Samrôn (N. T.) 71, 5.	36
Samrôn (V.) 78, 5.	48
Samrôn Ton (V.) 76, 5.	42
Samsâměi (V.) 57, 13.	27
Sanlôn (V.) 8, 3.	9
Saravân (V.) 80, 12 bis.	50
Sathôr (V.) 72, 10.	37
Sdôč (V.) 27, 8.	17
Sdôk Kâk Thom (235).	100
Snuon Pécč (V.) 73, 23.	38
Sĩrĩ Sâč (Pr.), voir Práh Nien (V.) 194.	
Slâku (V.) 79, 15 (736).	48
Slên (V.) 6, 2 (fig. 2).	8
Snây Pol (66).	33
Sok (N. T.) 88, 2.	92

Sor (N. T.) 73, 10	38, 98
Sráh Kèv (Pr.) 27	17, 96
Srah Práh Thât (V. Phomniel) 27, 2.	17
Srê Ampil 72, 12.	37
Statue (origine probable Khm̃r Snor).	95
Svây (V.) 71, 2.	36
Svây Ampā (V.) 14, 10	11
Svây Bāk (V.) 104, 7	95
Svây Čhno (80), voir Prei Vén (V.) 80, 6	49
Svây Mās (V.) 74, 3	39

T

Tà Toñ (Pr.) 298, 2	81
Tam-biểu 906, 2	3
Tamok (T.) 29, 2.	20
Tàn-triều-đồng (Sc.).	7
Tần Ronāl (V.) 74, 4	39
Tần Ronām (V.), voir Čambāk Bak Mir (V.) 34, 4.	
Tā (V.) 73, 21	38
Tchoñ Thnol (V.) 73, 22 voir Čôn Thnāl	38
Thăm Lek 339, 7 (Grottes) (723, 724).	95
Tháp-mười 904	3-4
Tháp-mười 904 (inscr. 5, 8, 421)	5
Thlây (Pr.) 13.	10
Thlên (V.) 906, 3	3
Thma Bañ (T.) 76, 30	47
Thma Dam 255, 2 (658).	78, 97
Thma Dấp (Pr.) 557, 2 (fig. 8, pl. X, A).	70
Thma Kòl (V.), voir Kòkāk (V.) 71, 4.	
Thma Trap 28, 5.	98
Thmāt Kañ (V.), voir Čvān (V.) 53, 4.	
Thnāl Mrēc 557	67
Thūn Mūn (V.) 31, 8	22
Tnòt (V.) 28, 7 (38)	19
Trakāt (V.) 31, 3	22
Tralén Kèn (V.) 79, 9 (132, 766, 767).	48
Tramuk (V.), voir Práh Sròk (V.) 89, 7.	
Trapăn Bantây 67, 17	34
Trapăn Člorū (V.) 77, 6.	47
Trapăn Koñ (V.) 76, 12.	43
Trapăn Kūk (Pr.) 92, 5.	94
Trapăn Práh, voir Duoñ Kèv Mūnī (V.) 28.	

Trapăn Pròh (Pr.) 159 (fig. 13-16, pl. X, E).	83, 97
Trapăn Snau (V.) 142, 8.	89
Trapăn Thnăl (Pr.) 295, 2.	81
Trapăn Ti Čhañ (T.) 30, 4.	21
Triton (N. T. de) 906, 5.	3
Trøy Bañ (N. T.) 76, 34.	45
Tùol Čam (Pr.) 30, 5.	21
Tùol Prahâr (V.) et linteau sur route (pl. XI, c) 154, 3.	74
Tùol Samrôn, voir Kuoñ (N. T.) 43, 11.	
Türk Thlà (V.) 74, 8.	39

U-Z

Üdôn Mãn Čei ou Aka (V.) 30, 7.	21
Vihâr Lùoñ (V.) 105, 4.	91
Vihâr Thoñ (V.) 84, 5 (fig. 18).	91, 97
Vihâr Thoñ (Vestiges noyés au V.) 84, 5 bis.	92
Vihâr Tràn (V.) 71, 9 (748).	36
Yây Pu 34.	23
Yây Tép (V.) 105, 8 (779).	91

TABLE DES FIGURES DANS LE TEXTE.

Fig.	Sujet.	Page
1. —	<i>Linga</i> de Bà-diêm 913; éch. 0 m. 15 p. m.	7
2. —	<i>Linga</i> du V. Slèñ 6, 2; éch. 0 m. 05 p. m.	8
3. —	Piédestal dans la Résidence de Prei Vén 57, 2	26
4. —	A. Conque d'une statue du V. Kômprou 67, 5	31
	B. Pierre à râper le santal au T. An Sàlà 68, 5; éch. 0 m. 075 p. m.	35
5. —	<i>Somasûtra</i> du T. Práh Thât, Kančrieč 67, 7; éch. 0 m. 075 p. m.	34
6. —	V. Kômpon Práh 146, 5, sanctuaire principal, plan; éch. 0 m. 015 p. m.	53
7. —	Piédestal du Krus Práh Àràm Rôn Cên 557; éch. 0 m. 075 p. m.	67
8. —	Pr. Thma Dâp 557, 2, plan; éch. 0 m. 015 p. m.	71
9. —	Sambôr-Prei Kük 162-165, temple S., tour S ₈ , plan; éch. 0 m. 0075 p. m.	75
	Note. — Cette figure complète le dessin de la tour symétrique S ₇ , partie gauche de la figure inférieure de la pl. xv, AKP., II.	
10. —	Stèle de Práh Lân 255; éch. 0 m. 10 p. m.	78
11. —	Pr. Prei Kük 320, piédestal voisin	81
12. —	Piédestal de Tà Toñ 298, 2; éch. 0 m. 075 p. m.	82
	Note. — Les cavités sous le <i>linga</i> , comme celui-ci, ont été restituées d'après d'autres exemples, car elles n'ont pu ici être reconnues exactement.	
13. —	Groupe de Trapăn Pròh 159, plan d'ensemble; éch. 0 m. 0375 p. m.	83
14. —	Pr. Trapăn Pròh 159, tour centrale, plan; éch. 0 m. 015 p. m.	84
15. —	Pr. Trapăn Pròh 159, angle de cimaise	85
16. —	Pr. Trapăn Pròh, tours extrêmes : A, tour S., B, tour N., plans; éch. 0 m. 015 p. m.	86
17. —	Bantây Siên 159, 2, plan d'ensemble; éch. 0 m. 0015 p. m.	87
18. —	V. Vihâr Thom 84, 5, fronton	92

TABLE DES PLANCHES HORS TEXTE.

Pl.	Ind.	Sujet.	Renvoi au texte.
I		Statues du V. Bārāy 16.	14
II		Statues diverses :	
	A.	Statue du T. Añ Srah Romčāñ 76, 18	44
	B.	Viṣṇu du T. Čāk Añrei 67, 6	32
	C.	Statues du Bārāy Andēt 57, 3.	27
	D.	Statue du V. Añ Tapou 27, 14.	18
III		Sculptures diverses :	
	A.	Linteau du N. T. Po Norāy 67, 17 bis	35
	B.	Angle de fronton (?) au V. Čvāñ 53, 4.	25
	C.	Piédestal du sanctuaire S ₁ de Saṃbór-Prei Kūk 162-165.	75
	D.	Linteau du V. Čvāñ 53, 4	25
	E.	Partie de corniche au V. Saāñ 92, 3	94
IV		Plan du <i>prāsāt</i> au V. Prāḥ Thāt Prei Čōñ Srōk 67 ; éch. 0 m. 015 p. m.	28
V		Statues diverses :	
	A, C.	Viṣṇu du T. Dai Buon du V. Prei Sralēt 67, 3	30
	B.	Harihara du Pr. Andēt 186 remonté correctement	73
VI		Coupe du <i>prāsāt</i> principal du V. Kōṃpoñ Prāḥ 146, 5 ; éch. 0 m. 015 p. m.	54
		Note. — La coupe est établie sur l'extrémité S. du bâtiment vers le Nord et recule d'étage en étage en se rappro- chant de l'axe E.-O. pour rester toujours à la même distance de la paroi extérieure de l'étage.	
VII		Pignon N. du <i>prāsāt</i> principal du V. Kōṃpoñ Prāḥ 146, 5 ; éch. 0 m. 015 p. m.	54
		Note. — Le dernier étage et le pignon sont en grande partie restitués.	
VIII		Détail du bas du pignon S. du <i>prāsāt</i> principal du V. Kōṃ- poñ Prāḥ 146, 5 ; éch. 0 m. 03 p. m.	56
IX		Čivapāda du V. Kōṃpoñ Prāḥ 146, 5.	60
X		Ensembles et parties de monuments :	
	A.	Haut du parement du Pr. Thma Dāp 557, 2.	71
	B.	Ensemble du Pr. Ak Yom 592, 2.	65

<i>C, D.</i>	<i>Liŋga</i> des Anloñ Poñ Phkày 552	70
<i>E.</i>	Face S. de la tour centrale du Pr. Trapāñ Pròh 159 . .	85
<i>F.</i>	Ensemble du Pr. Prei Kūk 320	80
XI	Sculptures diverses :	
<i>A.</i>	Linteau II du Pr. Prei Kmeñ 594.	66
<i>B.</i>	Support rond du piédestal à Sambór-Prei Kūk S. 162-165	75
<i>C.</i>	Linteau II du V. Tûol Prahār 154, 3.	74
XII	Plan du Pr. Prei Kūk 320 ; éch. 0 m. 015 p. m. ; à droite, au milieu de la niche, à gauche, au-dessus de celle-ci . .	79
XIII	Coupe sur le fond de la salle du Pr. Prei Kūk 320 : éch. 0 m. 04 p. m.	79
<i>A.</i>	Plan de la niche ;	
<i>B.</i>	Façade de la niche ;	
<i>C.</i>	Coupe près du mur ;	
<i>D.</i>	Coupe sur l'axe.	

Note. — L'antéfixe sur l'axe de la niche est restituée.

TABLE DES MATIÈRES.

Introduction.	1
Section 1.	3
— 2.	7
— 3.	23
— 4.	36
— 5.	52
— 6.	64
— 7.	72
— 8.	90
Conclusion	96
Table des points archéologiques mentionnés.	101
— — figures	110
— — planches	111
— — matières	113
Errata et addenda à l'AKP.	113

ERRATA ET ADDENDA À L'AKP.

Tome I.

- Page 72, dernier paragraphe. Lire fig. 104 au lieu de fig. 103.
- 77, avant-dernier paragraphe. Ajouter à la description de la salle de N 18 :
la paroi offre des crochets de plafond fort saillants.
- 87, l. 4. Modifier ainsi : T à l'Ouest de l'Ô Kruké, U plus à l'Ouest encore.
m. p., 4^e paragraphe. L'édifice V est mon Pr. Rosèi Roliek 165, 2, décrit p. 89.
m. p., l. 6. Lire baie au lieu de base.
m. p., n. 1. Lire 436 au lieu de 446.
- 88, l. 8. Après feuillage, ajouter de l'arc.
- 91, l. 6. Supprimer le renvoi au chapitre VIII.
- 109, début de l'avant-dernier paragraphe. Remplacer au Nord par au Sud-Ouest.
127. La note 5 se rapporte à l'inscription de Prei Svà et la note 6 au Phnom Hô Phnô et non au V. Bâti.
128. La note 1 est à supprimer.
129. Les trois numéros de note en bas 3, 4, 5, sont à mettre dans l'ordre 5, 3, 4.
- 130, l. 8. Lire 53-55 au lieu de 53-54.

- P. 153, n. 1. Lire 209 au lieu de 20.
 158. Interchanger les notes 1 et 2.
 159, l. 7. Remplacer trois par des, 482 par 155 et 482.
 m. p., l. suiv. et l. dern. Remplacer Ouest par Est.
 187, l. 12. Lire 140 au lieu de 141.
 189, l. 3. La note 1 se rattache à Snây Pol.
 m. p., l. 20. Le point Práh Vihâr Thom a reçu le n° d'inventaire 84, 5 bis.
 192, n. 1. Lire 94, 2 au lieu de 97 bis.
 193, n. 3. Lire 93 au lieu de 83.
 217, n. 1. Lire 326 au lieu de 327.
 230. La note 2 est à supprimer; la note 3 se rapporte au Bàn Huèi Thùmô et correspond à la note 1 de la page suivante.
 231, l. 9. Remplacer fig. 107 par fig. 102, c.
 m.p. Les deux notes 1 et 2 sont à réunir sous le numéro 2 et la note 1 à prendre dans la note 3 de la page précédente.
 235, l. 1. Ajouter: une des marches est en grès.
 245, l. 7. Lire fig. 112 au lieu de 113.
 250, l. 11 et suiv. Remplacer fig. 11 par fig. 12, fig. 2 par fig. 8, pl. LI par LII.
 252, l. 7. Remplacer tore par quart de rond.
 291. Les deux notes 2 et 3 sont à supprimer.
 311, n. 2. Lire 39 B. au lieu de 39 T.
 323, l. 9. Remplacer six par quatre.
 324, l. 21. Mettre un point sous le second s de uşşişa.
 334, seconde note. Remplacer 5 par 2.
 380 à 397. Remplir les blancs de la colonne 9: p. 381 par les numéros de page 230, 232; p. 383: 233, 226, 246, 241, 231, 240, 243, 243, 232, 231, 234; p. 385: 238, 237, 232, 241, 241, 241, 230, 232, 246; p. 387: 240, 241, 240, 239, 237, 241, 243; p. 389: 241, 233, 238, 239, 231, 232; p. 391: 245, 230; p. 395: 237, 225, 241, 241, 237, 245, 314; p. 397: 229, 237, 238, 232.
 380, 381, l. 17, col. 2. En face Badôm (Th.), mettre II et en dessous C.
 382, 383, l. 1, col. 3. Ajouter p. devant 301; l. 37, col. 1. Remplacer Hôn Khon par Hîn Khon; l. 33, col. 10. En face Hàn Ćei 6-8 par 7-8.
 384, 385. La première ligne se rapporte au Kakôh (V.) de la page précédente.
 386, 387, l. 8, col. 7. Remplacer 113, 16 par 113, 13; l. 17, m. col. 113, 16 par 113, 12.
 388, 389, l. 2, col. 1. Remplacer Phnom Tà Man par Phnom Tà Mau; — entre les lignes 22 et 23, Poñâ Hôr et Popél, ajouter: Poñ Phkai, voir Anloñ Poñ Phkai, l. 28, col. 3. Remplacer 98 par 93; l. 33, col. 7. Remplacer 113, 98 par 113, 85.
 390, 391, l. 14, col. 1. Remplacer Prei Ćok par Prei Ćek; l. 17, col. 3: 15 par 21; l. 32, col. 3. Ajouter p. devant 175.

- P. 394, 395, l. 11 et 26, col. 3. *Ajouter p. devant 156 et devant 32 ; l. 29, col. 7. Remplacer 115, 36 par 113, 35 ; l. 30, col. 7 : 113, 97 par 113, 85.*
- 396, 397, col. 8. *Descendre d'une ligne le no de figure 109.*
400. Entre les lignes 10 et 11, col. 1, *ajouter : Kok Pò B (Pr.)....291.*
- 402, l. 6, col. 1. *Ajouter après Tùol An Doñ Tāv... p. 314 et ; col. 2. Remplacer 112 par 182.*
- 403, l. 4. *Remplacer Aloñ par Anloñ.*

Tome II.

Planche I. *Chaudoc est placé à faux et doit remplacer Tanh Chau qui est à remonter d'un demi-carré.*

- XXVI. *L'échelle est 0 m. 04 et non 0 m. 015.*
 - XLIV. *Le linteau de la porte a été restitué par erreur ; en réalité, à sa place, n'existe qu'une face de briques unes.*
 - LXXXII. *L'ordre des plans de gauche à droite est à rectifier ainsi : Bòs Práh Nan, Kùk Trapāñ Sròk, Kùk Práh Kòt.*
-

DIX-HUIT MOIS DE RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES AU CAMBODGE

par ROBERT DALET

Membre correspondant de l'Ecole Française d'Extrême-Orient.

Au cours de l'année 1932, vivement attiré vers les recherches archéologiques par des promenades aux anciens monuments khmers, je pensai que la visite méthodique des pagodes cambodgiennes amènerait la découverte de vestiges, soit dans ces pagodes elles-mêmes, soit dans leurs environs, et je me mis à cette besogne, encouragé dans cette voie par M. PARMENTIER, Chef honoraire du Service archéologique de l'Ecole Française d'Extrême-Orient.

Cet espoir se réalisa et je pus ainsi, en un an et demi, meubler de nombreux points nouveaux — d'art khmér primitif surtout — des régions jusqu'alors réputées vides, telle la province de Kandâl (Phnom Pén).

Ma première trouvaille fut celle du Buddha archaïque du Vât Prâh Nirpân (IK. 76), dans la province de Kômpôn Spûr, signalé de façon très succincte par le Commandant L. de LAJONQUIÈRE (IK., I, p. 76). Après examen d'un cliché pris par moi, M. PARMENTIER décida d'étudier cette pagode et en établit une notice détaillée. Ce Buddha (pl. XVI, B), fait rare, est entier ; il se classe parmi les meilleures productions iconographiques de l'art khmér.

Après prospection de quelques sanctuaires situés dans les alentours immédiats de Phnom Pén, je découvris mon premier monument nouveau, le Prâsât Kômpên (IK. 290, 7) dans la province de Pôrsât, à une vingtaine de kilomètres au Nord du chef-lieu. C'est une petite tour de la première période de l'art classique, aux trois quarts enterrée, découronnée de ses étages et qui mesure 3 mètres sur 2 m. 50 de côté. Son linteau Est montre Indra sur Airâvata encadré d'une guirlande horizontale simple ; au-dessus court une frise d'orants à mi-corps, les mains jointes sur la poitrine. Ils portent diadème et pointe conique et sont devant un petit chevet ogival de feuilles. Des demi-fleurons, qui tombent du léger filet sommant cette composition, coupent les vides entre les niches. Les autres faces n'ont que des linteaux bruts, indication probable de fausses-portes. On voit encore des fragments de colonnettes octogonales avec de grandes feuilles-frises (une feuille et deux demi-feuilles par pan) et filet perlés dans les nus assez importants ; ces colonnettes sont vraisemblablement à cinq éléments : trois faces et deux demi-faces de l'octogone sont seules travaillées, le reste formant un angle droit qui venait s'encastrent entre le pilastre de baie et le piédroit de porte.

Cet emplacement dut être occupé par une pagode, car des *semà*, ordinaires, se dressent encore sur le pourtour du tertre. Le *pràsàt* fut donc en partie enfoui par le terrassement qu'exécutèrent les bonzes afin de mettre leur sanctuaire à l'abri de l'inondation. Le corps de la petite tour a probablement servi de socle aux statues du *vât* disparu.

Un peu à l'Est se trouve un Avalokiteçvara, à tête et bras disparus, dont le buste est couvert d'une armure de petits Buddha; son sampot rayé à bords perlés est retenu par une riche ceinture d'où tombe un pan en double hameçon ⁽¹⁾ (deuxième période de l'art classique).

A 1.500 mètres environ au Sud-Ouest du Pràsàt Kômpeñ, un autre ancien emplacement de pagode, le Vât Taku (*IK.* 290,8), montre encore un piédestal, à doucines opposées et bandeau médian, supportant un fragment de colonnette octogonale à dé orné d'un ascète sous ogive.

A peu de distance à l'Ouest, sous bois, sont plusieurs piédestaux, dont un circulaire avec cuve à ablutions monolithe. Le bandeau médian de cette pièce porte de grands lotus doubles à étamines et petits contre-lotus; la doucine inférieure, de belles feuilles dentelées et recourbées; la supérieure, des lotus identiques à ceux du bandeau; et la bande de cimaise, des losanges et demi-losanges fleuris. La plinthe est nue (première période de l'art classique) ⁽²⁾.

Une semaine après, voulant vérifier une indication de « ruines » portée sur la carte au 1 : 100.000^e (feuille de Kômpon Ćhñân), j'abordais — en sampan à cause de l'inondation — à Kômpon Prâh (*IK.* 146, 5) où j'eus la surprise de découvrir deux tours d'art khmèr primitif, dont une en fort bon état (pl. XIV).

Revenu sur cet emplacement trois semaines après, avec M. PARMENTIER, l'étude fut reprise et des fouilles furent faites. De très nombreux débris de statues ont été déterrés dans le *pràsàt* à demi ruiné. Cet édifice avait probablement servi de débarras pour les idoles mutilées par suite de changement de religion ou de guerres.

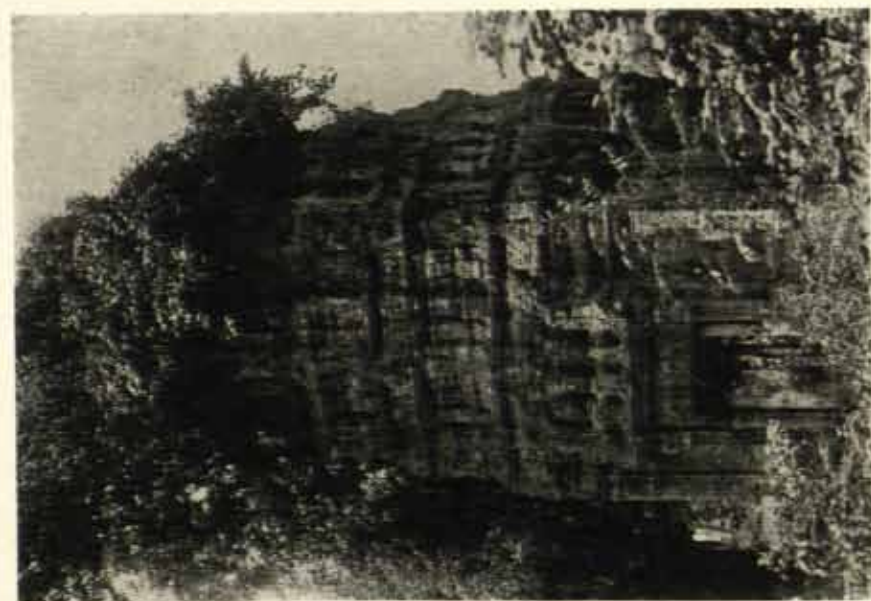
La semaine suivante, j'eus encore la chance de rencontrer un sanctuaire d'art primitif, peut-être même du Fou-nan, dans la province de Kômpon Ćam : le Trapân Kük (*IK.* 92, 5). Sa porte culbutée (linteau du type I), ses étages effondrés ne le rendaient pas très attrayant; ses parois n'offrent pour tout décor que de minces pilastres.

C'est un point nouveau qui ne doit pas être confondu avec le Kük Trapân Kük (*IK.* 92) qui existe dans les environs.

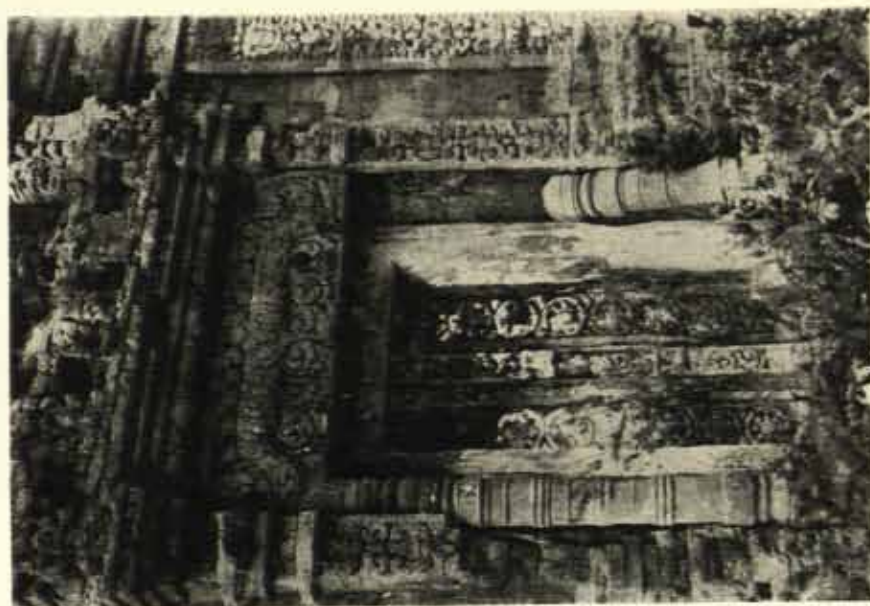
Le Tùol Vo Ćañ (*IK.* 92,4) est situé à un kilomètre environ au Nord du Trapân Kük (*IK.* 92, 5). Sur ce tertre important repose vers le centre une cuve

⁽¹⁾ Statue semblable comme armure de Buddha et costume à celle qui est donnée dans : L. FOURNIEAU, *Les Ruines Khmeres*, E. Leroux, Paris, 1890, pl. 108, statue du Pràsàt Prâh Thkôl.

⁽²⁾ Un piédestal de composition presque semblable est reproduit dans : G. GROSLIER, *Recherches sur les Cambodgiens*, Paris, 1921, pl. XLIV, c, socle de statue (Bàyon).



A



B

Vâr Kômpon Phâh. A. Tour Est, face Sud vue du Sud-Est; B. Fausse-porte Sud (cf. p. 118).

à ablutions monolithe avec son piédestal mouluré, tandis que des blocs de latérite sont enfouis dans le sol.

A l'Est gisent deux grands *dvārapāla* à demi enterrés, dont l'un est encore en assez bon état. Ils sont vêtus d'un sampot rayé maintenu par une ceinture ornée de fleurs rondes et de petites pendeloques; la pan central, en hameçon, est double. Le buste porte un collier usé et les bras, des bracelets plats. La face, délitée et fendillée, a de grosses lèvres, l'inférieure lippue, et un menton à fossette; les yeux sont indistincts, le nez légèrement cassé. La tête est ceinte d'un diadème peu important et le sommet du crâne coiffé d'un petit *mukūṭa* conique (partiellement détruit) à étages décroissants. Une nappe de cheveux en petites boucles tombe dans le dos presque jusqu'au bas des omoplates et finit en trois arcs de cercle.

Près de ces statues est un socle avec pieds de 43 centimètres de long entre lesquels se voit un arrachement de massue.

En un point appelé Svây Tiep (IK. 104. 2), province de Kômpôn Čâm, au bas des pentes Nord du Phnom Čôn Prei, un petit tertre de briques montre encore, à l'angle Nord-Ouest, un léger pilastre et partie d'une base d'édifice très dégradée.

Sur ce tertre, un *nāḱ tā* contient un piédestal circulaire monolithe avec sa cuve à ablutions dont le bec est brisé. Ce piédestal est à doucines opposées et son bandeau médian porte un rang de forts lotus à étamines et minuscules contre-lotus.

Sur le muret, au Nord, est posé un fragment de linteau du type III. On ne distingue plus que l'ébauche d'une divinité sur éléphant tricéphale et, vers la droite, la masse générale de la guirlande horizontale surmontée de feuilles recourbées vers l'extérieur. A peine dégradée par contre, une partie de sa frise supérieure, en saillie de huit centimètres et demi, déroule une file de têtes à faces aplaties avec fortes lèvres et paupières à double trait; aux lobes d'oreilles distendus sont fixées des boucles en boule. La coiffure montre un diadème usé et une pointe conique traitée en demi-fleuron.

La niche qui abrite chacune de ces têtes est formée de courts pilastres à base et chapiteau moulurés. L'arcature est en plein cintre à peine lobé, cernée de feuilles et les crosses terminales en sont masquées par un demi-fleuron posant sur le chapiteau du pilastre. Un demi-fleuron identique garnit les vides entre les arcatures (première période de l'art classique).

D'autres vestiges de monuments furent découverts au Srah Prāḱ Thāt (IK. 27. 2), province de Kômpôn Spur, mais il ne reste plus sur cet emplacement que quelques pans de murs de deux tours, toujours d'art primitif (voir *infra*, page 123, 6^e pour une statue de Viṣṇu).

Lors d'une visite aux Prāsāt Nāḱ Khmau (IK. 26), j'ai étudié la face Est de la tour méridionale dont la disposition, non encore signalée, témoigne que cet édifice était précédé d'une nef en construction légère.

Cette face offre, à 3 m. 10 de hauteur au-dessus du sol actuel, de chaque côté et à l'extérieur du redent de baie, une grande mortaise mesurant à peu près 35 centimètres de côté et 10 de profondeur. Dans la partie Sud sont régulièrement espacées, entre les premières moulures de la base du *pràsàt* et la grande mortaise supérieure, deux creux plus faibles, de 18 centimètres de côté. Entre ces trois logements de poutres sont deux groupes de quatre petits trous de 3 à 4 centimètres. A l'emplacement symétrique, la partie Nord de cette face du sanctuaire n'a qu'un défoncement confus courant le long du redent. Le fronton révèle très nettement les deux rainures ayant servi à encastrer l'angle droit de la toiture de la nef. Elles partent des grandes mortaises décrites ci-dessus et atteignent la base du premier étage de la cella. Sous chacune d'elles et un peu plus haut que leur milieu est un creux de 20 centimètres de côté environ.

Devant la porte de l'Est et au droit des redents de baie, des blocs de latérite affleurent le sol. Ce sont vraisemblablement les fondations de la nef légère et le soubassement Nord peut être suivi jusqu'à 6 mètres en avant; celui du Sud disparaît sous les murs de la pagode moderne. Cette nef avait 5 m. 20 de large, entre les bords extérieurs des murets de latérite, et c'est à la protection qu'elle lui apportait que le linteau décoratif du *pràsàt* doit son excellent état de conservation (voir *IK.*, t. I, fig. 60, où les rainures coupant le fronton sont nettement visibles).

Dans la tour septentrionale est déposée une statue masculine très détériorée; il n'en reste que la partie antérieure du buste et du bassin; ce personnage est vêtu d'un sampot plissé et le double pan en hameçon épanouit son extrémité supérieure au-dessus de la ceinture, à listels de bordure; sur celle-ci, et de chaque côté du pan central, est enroulé un petit morceau d'étoffe; un pan secondaire plissé est plaqué sur la face interne de la cuisse gauche. Un éclat du dos garde encore un fragment de vêtement avec un épanouissement identique au-dessus de la ceinture. La technique du costume est semblable à celle de la statue féminine, actuellement au Musée Albert Sarraut ⁽¹⁾, dont parle L. de LAJONQUIÈRE (*IK.*, I, p. 31). La matière est aussi « une pierre verte d'un grain très fin » (L. de LAJONQUIÈRE). Le polissage du buste est parfait. Nous nous trouvons donc en présence de la divinité masculine faisant pendant à la déesse du Musée. Les inscriptions du X^e siècle (Cœ. 35 et 36) gravées sur les piédroits des baies permettent de dater ces statues de façon presque certaine.

Enfin, le *Pràsàt Ampil* (*IK.* 192, 2) fut repéré en novembre 1933, à la suite d'une vérification d'un point indiqué sous ce nom sur la carte au 1 : 100.000

(1) Voir G. GROSLIER, *Les Collections Khmères du Musée Albert Sarraut à Phnom-Penh*, Ars Asiatica, tome XVI, pl. xxv, 2.



B



A



C

A et C. SHAM PRADH THAY. Vishnu (trois quarts et profil; cf. p. 123). B. VAY TUK THAY. Statue féminine (cf. p. 121).

(feuille de Siem Râp). Il est situé dans le *khêt* de Cîkrên presque à la limite Est de la province de Siem Râp et, complètement envahi par la végétation, ses dispositions exactes ne pourront être connues qu'après débroussaillage et fouilles.

Ce *pràsât* en briques avec baies de grès paraît entouré d'un bassin-fossé traversé d'une chaussée à l'Est ; on voit, encore en place, les piédroits de la porte orientale ; ils étaient assemblés d'onglet en avant, d'équerre sans tenon en arrière et montrent des moulures énergiques permettant de ranger cette tour vers le milieu de l'époque classique ; le linteau vrai, culbuté entre eux, a deux trous octogonaux de boîtes à tourillons de vantail. Le linteau décoratif semble être plus en avant, la face ornée contre terre. Un fragment de colonnette octogonale à feuilles-frise (trois feuilles et deux demi-feuilles par pan avec petits décors en fer de lance entre elles) a un nu n'atteignant pas un demi-centimètre entre pointes de feuilles. Au Nord-Est gît à terre un bloc de grès, peut-être un autre linteau décoratif dont la sculpture serait cachée. Ce monument aurait eu alors quatre baies, vraies ou fausses. Le piédroit Nord de la porte Est est inscrit (voir *infra*, page 144).



La seconde section de mes recherches comprend les nombreux tertres (*tûol*), emplacements de monuments anciens ou de sanctuaires rustiques disparus.

Des éboulis de briques, parfois importants, les signalent et les chambranles, les cuves à ablutions et les statues sont souvent répartis de façon déconcertante.

Tous ces *tûol* semblent avoir été bouleversés, probablement pour piller le dépôt sacré.

L'un de ces tertres, le *Tûol An* (*IK.* 76, 6), province de Kômpon Spûr, fut fouillé sous le contrôle de M. PARMENTIER ; cette recherche ne donna comme résultat que la découverte d'une pierre, couverture d'une boîte à dépôt sacré, pillé bien entendu, et la base d'un édifice d'art primitif (voir le linteau de ce tertre, *infra*, page 128, 10).

(Puis ce fut le récolement de vestiges sous les abris de *nāk tà* des pagodes, abritant des *lînga*, souvent d'art primitif avec — fréquemment — une petite tête à la base du filet, tel le *lînga* du Vât Sak Sâmpou (*IK.* 74, 14) dont une reproduction a été donnée dans le *BEFEO.*, XXXII, pl. XIV, A, et de nombreuses statues dont certaines, malgré les mutilations, présentent des détails intéressants ou une ligne heureuse.)

Dans ce dernier groupe, il convient de citer :

1° Une idole féminine, tête, bras et pieds disparus, avec un très bon mouvement du corps (pl. XV, B), faisant partie d'un *nāk tà* du Vât Turk Thlà (*IK.* 74, 8), province de Kandâl, œuvre de la première période de l'art classique. Le sarong, à rayures verticales, s'évase légèrement en haut, surtout sur le

devant; une forte besace, rayée aussi, est presque complètement brisée et un double pan, terminé en accolade, ondule au-dessous de la ceinture. Celle-ci, attachée immédiatement sous la besace par un petit nœud en corde, montre deux rangs d'ovales; les seins, bien modelés, ont leur pointe peu marquée. La hauteur de cette statue est de 80 centimètres.

2° L'ensemble des Buddha et piédestaux du Vât Tân Thlok (IK. 103, 3), khêt de Cơn Prei, province de Kômpon Câm, heureusement disposés sur les côtés du grand autel.

Parmi eux, un piédestal double est intéressant: la partie inférieure, moulurée avec bandeau médian, montre en haut une doucine ornée d'un rang de lotus avec étamines; la seconde partie a comme bandeau médian une file de boutons entre listels et la doucine supérieure des lotus avec étamines. Ce piédestal double paraît monolithe, ce qui serait anormal; il peut être rattaché par sa décoration à la première période de l'art classique.

(3° Le groupe, malheureusement très mutilé, de Çiva et Pārvatī découvert dans un *çetūḍi* du Vât Vihār Trāṇ (IK. 71, 9), province de Kandāl, donné par le chef des bonzes et aujourd'hui au Musée Blanchard de la Brosse à Saïgon (pl. XVII, A). Ce groupe a les plus grandes analogies avec celui trouvé à Ban-tây Srēi (IK. 546 bis) (1). Il lui serait peut-être même supérieur pour la meilleure pose de Pārvatī, mais il serait téméraire de l'affirmer vu l'état de dégradation des personnages. Les vêtements sont rayés, un petit pan est indiqué à la ceinture; il forme un point d'interrogation renversé qui est peut-être le souvenir réduit de la masse plus importante du pan de ceinture d'art khmèr primitif (2). Les bustes sont bien modelés, la main de Çiva retenant Pārvatī est très fine. La déesse, à genoux sur la cuisse gauche de son époux, montre la plante de ses pieds décorée de quatre arcs de cercle se coupant et formant étoile (première période de l'art classique).)

Un linteau du type I, très usé, se trouve également dans cette pagode; les *makara* terminant l'arc semblent tournés vers l'extérieur au lieu de cracher l'arc. L'usure extrême ne permet pas de garantir cette disposition rare.

4° Une jolie statue masculine, tête, bras et pieds disparus comme à l'habitude, sous l'abri du *nāḱ tā* du Phum Ćrei (IK. 72, 9), province de Kandāl, production de la première période de l'art classique (pl. XVII, B). Elle est vêtue d'un sampot rayé, court, arrondi sur le devant pour passer entre les cuisses. Un large pan en rubans obliques est plaqué sur la cuisse gauche (3). Un

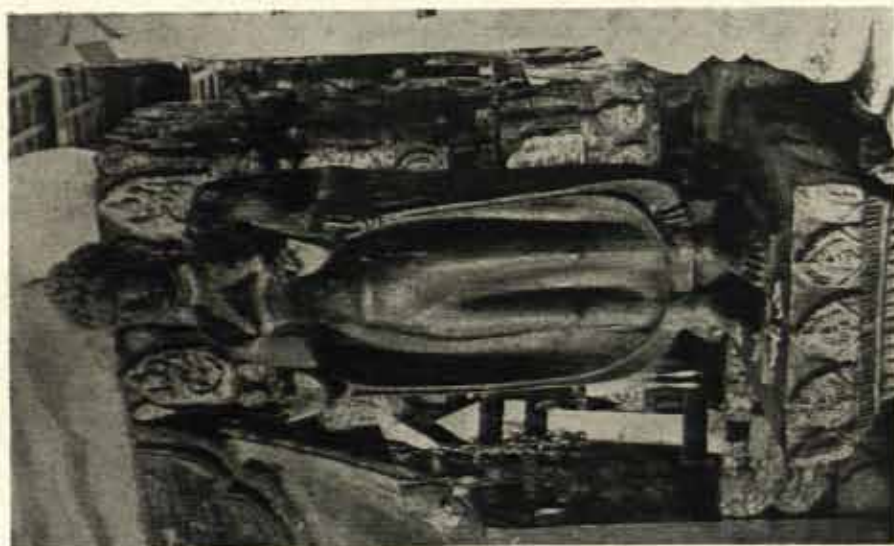
(1) Voir FINOT, PARMENTIER et GOLOUBEV, *Le Temple d'Içvarapura*, Mémoires archéologiques de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, tome I, Paris, 1926, pl. XLIV.

(2) Voir des exemples de pans d'art primitif dans G. GROSLIER, *La Sculpture Khmère ancienne*, Paris, 1925, pl. 23, b et 21 (au milieu).

(3) Ce pan secondaire plaqué sur la cuisse gauche se rencontre également au Champa. Consulter J. PRZYLUCKI, *Un Chef-d'œuvre de la sculpture chame, Le Piédestal de Tra kiêu*, Revue des Arts Asiatiques, Paris, 1929-1930, tome VI, pl. XXI, b et XXII, b et c. Ce piédestal est vraisemblablement du VII^e siècle de notre ère.



A



B



C

A. Vāt Ćhvāq, Buddha sur socle inscrit (cf. p. 123). B. Vāt Prāṇ Nirpān, Buddha (cf. p. 117). C. Vāt Bāṇak, Buddha assis (cf. p. 124).



A



B



C

A. VẬT VINH TRẦN, Çiva et Parvatī (cf. p. 122). B. NẤK TÀ PHUM CHÉI. Statue masculine (cf. p. 122). C. VẬT THỨ MƯỜI. Lintreau IV (cf. p. 129).

petit morceau d'étoffe en queue d'aronde est glissé sous la ceinture, sur la hanche droite ; nous l'avons appelé « mouchoir » à défaut d'autre expression mieux adaptée (1). La ceinture simple est seulement bordée de listels et paraît s'attacher sur le côté droit sous une boucle en rectangle triple. Le haut du sampot, arrondi, supporte, légèrement à gauche, une toute petite retombée d'étoffe en forme de point d'interrogation couché (2). Le buste est bon, malgré l'écaillure des seins.

5° Le Buddha assis du Vât Čhnáh (IK. 25, 11), province de Tà Kév, sur socle inscrit, d'art primitif, mais dont la tête fut retaillée tardivement (pl. XVI, A).

6° Le remarquable Viṣṇu d'art primitif du Srah Práh Thāt (IK. 27, 2), province de Kômpôn Spûr, précédemment cité aux vestiges d'édifices, page 119. Cette statue a malheureusement été décapitée après mon passage et la tête volée pour être vendue ; le piller fut découvert, condamné, la tête reprise, mais la pièce n'en reste pas moins mutilée (pl. XV, A et C).

7° Sous l'abri du nāk tã du Vât Prei Slāk (IK. 70, 13), province de Svây Riēn, en plus d'un Viṣṇu, d'art primitif, quelques débris émergent partiellement d'une termitière :

a) un amortissement d'angle, montrant un éléphant trapu, harnaché, monté par un personnage dont le haut du corps est brisé, est visible ainsi qu'une antéfixe portant une figure debout, la main droite tenant un long bâton, la main gauche posée sur la hanche ; deux pilastres moulurés devaient former support à l'ogive, disparue, abritant ce *dvārapāla* (3).

b) un torse masculin, vêtu d'un sampot rayé que retient une ceinture ornée de deux rangs d'ovales et nouée en corde sur le devant. Le buste, bien exécuté, portait un collier qui n'est plus étudiable.

8° La très intéressante tête d'une idole à quatre bras dont il ne subsiste que le haut du corps, déposée sous l'abri du nāk tã du Vât Añ Akà (IK. 27, 13),

(1) M. GROSLIER, dans *Recherches sur les Cambodgiens*, p. 54, emploie le même terme. Nous n'avions pas encore, au moment où cette appellation nous a été suggérée par la place et la forme de ce petit pan, consulté attentivement le beau volume de M. GROSLIER (voir les figures 17, c et 19, f). Il est cependant peu vraisemblable que ce morceau d'étoffe soit un mouchoir comme on l'entend communément en Occident. Ce terme est employé dans un sens plus spécial par les couturières et désigne tout petit fragment de tissu flottant attaché sur un costume. Ceci ne semble pas, non plus, pouvoir s'appliquer à l'accessoire qui nous occupe et qui paraît bien être simplement passé sous la ceinture ou enroulé sur elle.

(2) Voir, pour un costume de même esprit, G. GROSLIER, *La Sculpture khmère ancienne*, pl. 107. Ce petit pan en point d'interrogation couché ou renversé se voit également à la taille de beaucoup de personnages des bas-reliefs du Bàphûon (IK. 475). Voir, par exemple, la figure 19, IK., tome III.

(3) Cette antéfixe peut se rattacher à l'art de Roluoh. La pose de la figurine est semblable à celle des personnages occupant les niches d'entre-pilastres de Práh Kô (IK. 585) (H. PARMENTIER, *L'Art d'Indravarman*, BE., XIX, 1, pl. II) et de Lolei (IK. 589).

province de Tà Kèv ; cette statue pourrait être de l'art du Fou-nan (voir *BE.*, XXXII, pl. XIV, B.).

9° Le Buddha assis du Vât Bânak (*IK.* 150, 4), Bârây, province de Kômpôn Thom, encore d'art primitif, à buste un peu sec et grêle (pl. XVI, c). Cette pagode possède aussi une inscription (voir page 143).

10° Au Vât Phdau Čũm (*IK.* 103, 7), province de Kômpôn Čâm :

a) empilés l'un sur l'autre, un dé de piédestal à pilastres d'angle, de 73 centimètres de côté, et un piédestal circulaire à doucines opposées et bandeau médian. Ces doucines offrent chacune, en symétrie vraie, des lotus doubles à étamines et la cimaise une file de fleurettes en losanges et demi-losanges. Le bandeau médian, ainsi que la plinthe, sont nus.

b) un *nāk tā* placé au Nord-Ouest montre une cuve à ablutions ronde, en grès schisteux, qui a pu être le complément du piédestal circulaire, et une stèle assez dégradée, à quatre faces égales, portant chacune un personnage de même style. C'est, au moins pour l'un d'eux, Vişņu à quatre bras, debout, à sampot rayé bordé d'un fil. Au-dessus des deux pans centraux en double hameçon s'épanouit un petit nœud-papillon ; la ceinture est à double rang d'ovales. Les avant-bras ont à peu près partout disparu et, avec eux, les attributs.

Sur une face se distingue cependant l'enroulement de la conque, ce qui a permis l'identification de cette divinité. Les têtes sont usées ; les yeux paraissent à double trait de paupières ; la coiffure, en diadème rond orné de fleurettes, est terminée par une pointe conique.

Sur le dessus de la stèle, au centre, un arrachement pourrait indiquer l'emplacement d'un petit *lînga* monolithe.

11° A 200 mètres au Sud-Est du Vât Khvêt Thom (*IK.* 88, 4) se trouve un petit tertre, le *Nāk Tā Pô Norây* (*IK.* 88, 5) portant de nombreux débris : trois piédestaux, un *lînga*, deux statues et un fragment de linteau décoratif.

Deux des piédestaux ont un dé courbe interrompu par un bandeau médian, formé vraisemblablement de transition entre le dé à gorge et le dé à bandeau médian et doucines opposées. Ces deux pièces sont de mêmes dimensions ; la troisième a le profil mouluré classique.

(Le *lînga*, d'art primitif, à triple section, a un bulbe ovoïde avec une petite tête à la base du filet. Les épaules du dieu sont visibles.)

Les deux statues sont de même style et il est possible qu'elles aient occupé les deux piédestaux identiques.

La première est une femme élancée portant un sarong rayé, en cloche légère, orné sur le devant d'un long pli creux dont le bas est en accolade asymétrique. Le haut du costume s'évase fortement et dégage le ventre où vient se coller un mince petit pan vertical. Les seins ont sous eux un pli de beauté en baguette. Bras et tête sont perdus et le corps est brisé en cinq morceaux.

La statue masculine qui l'accompagne montre une silhouette disproportionnée, à longues jambes. Son sampot rayé est retenu par une ceinture sans boucle.

Un pan de rubans courbes est plaqué sur la cuisse gauche et un petit triangle d'étoffe constitue cache-sexe ; un « mouchoir » est attaché sur la hanche droite. Le haut du vêtement dégage un peu moins le ventre qu'à la figure précédente ; le nombril, très fort, est en forme d'œil, bordé d'un trait inférieur et de deux traits supérieurs courbes. Cette divinité est également brisée en cinq morceaux et tête et bras manquent.

Le fragment de linteau, du type IV, représentait la naissance de Brahmā. Viṣṇu, dont on ne voit plus que les jambes soutenues par Lakṣmī, est couché, la pointe des pieds tournée vers le sol. Il est vêtu d'un sampot rayé à pan en double hameçon plaqué sur la face interne de la cuisse gauche ; la ceinture a de fortes pendeloques. Le reste du dieu était sur un autre bloc, disparu. Sa compagne, ayant un collier à fleuron central, des bracelets plats de bras et de poignets, donne à Viṣṇu, ou reçoit de lui, un objet mince, ondulé, peut-être des olles.

12° Au Vât Klen Svây Krau (IK. 72, 8), province de Kandāl, un *nāḥ tã* contient une statue masculine à quatre bras. Les jambes, les bras droits, les avant-bras gauches et la tête sont brisés. Le costume rayé et descendant jusqu'à mi-cuisses, a un pan de rubans courbes sur le côté gauche. La ceinture, bordée de listels, porte devant deux agrafes ciselées entre lesquelles est un nœud en corde. Un « mouchoir », en forme de hallebarde renversée, se voit sur la hanche droite. La courbe du sampot dégage le nombril profond et bien indiqué ; les pointes des seins sont marquées par une petite boule écrasée. Dans le dos finit le pan triangulaire et contre la ceinture s'épanouit un joli nœud-papillon à quatre ailes saillantes. Ce buste, bien modelé, peut être rattaché à la première période de l'art classique.

13° Le Buddha assis à l'euro péenne du Vât Tralén Kèn (IK. 79, 9), Lovék, province de Kômpon Ćhnân, dont le buste malheureusement perdu est remplacé par une ébauche moderne, pourrait être de l'art du Fou-nan (1).

14° La composition anormale de l'autel du Vât Práh Srók (IK. 89, 7), province de Kômpon Ćàm, où se voient, à droite, un *caitya* et à gauche un Buddha sur piédestal ancien.

Le *caitya* repose sur un double coussin carré, à jolis pétales de lotus. La base du corps est décorée de moulures et un nouveau coussin de lotus supporte la forme galbée quadrangulaire, ornée sur chaque face d'un Buddha paré, assis à l'indienne, les mains dans la pose de la méditation. Trois replis du *nāga* servent de siège au Sage et les sept têtes de la bête lui constituent un dais.

(1) Voir, pour une statue de pose identique et avec laquelle celle-ci a de grandes analogies, H. PARMENTIER, *L'Art khmèr primitif*, Paris, 1927, fig. 116. M. A. COOMARASWAMY, *Pour comprendre l'art hindou*, Paris, 1926, p. 124, écrit que « les figures assises à l'euro péenne sont moins communes, si ce n'est pour représenter le Bodhisattva Maitreya ; c'est un type qui est rare pour les Buddha et qui ne se rencontre point dans l'art brâhmanique ».

élégant. Chaque Buddha porte des bracelets de chevilles, de poignets et de bras, un collier fleuri, un diadème rond avec pointe conique terminé par un bouton (de lotus ?) assez fort.

L'ensemble est sous ogive cernée de petites feuilles avec, à hauteur des épaules du personnage, un renflement décoré de légers rinceaux formant support de l'ogive.

Les angles de la forme galbée, ainsi que le haut et le bas, reçoivent de légères volutes, des fleurs et des feuilles. La terminaison est, de bas en haut, un rang de lotus, deux parties moulurées décroissantes, un nouveau rang de lotus, un tronc de pyramide très étirée, montrant une espèce de thyrses de feuillage. Cette pyramide supporte, par l'intermédiaire de légères moulures, une élégante pomme de pin quadrangulaire.

Le grand Buddha, assis à l'indienne, dans la pose de l'attestation à la terre, est de meilleure facture que d'habitude. Il a vraisemblablement des parties anciennes qu'il n'est pas possible de délimiter sous l'épaisse couche de dorure qui le couvre. Le Maître repose sur un coussin de lotus et l'ensemble est soutenu par un piédestal ancien, d'art classique, à doucines opposées et bandeau médian. Le dessus de cette pièce est taillé en cuve à emboîtement et le passage du bec de la cuve à ablutions que recevait ce piédestal se voit nettement au centre d'un côté du bord supérieur.

15° Au Vât Srah Srè (IK. 29, 12), province de Tà Kév, est conservée, dans l'abri du *nāk tā* Sud, une intéressante tête de grès, peut-être féminine. La face, grasse, offre un menton à fossette, de petites lèvres, des yeux ouverts à iris indiqué, des paupières à double trait de bordure, des sourcils faibles un peu courbes et un front droit, bien dégagé, où les pointes temporales sont indiquées.

La coiffure, en cheveux nattés, a des mèches alternativement tordues et perlées. Le bas de ces dernières mèches montre nettement la naissance des cheveux et deux petits chevrons avant la suite de perles. Le chignon, en cône curviligne, est constitué de façon identique et a sa base enserrée par un étroit anneau guilloché. (Voir une tête d'une facture très approchée dans H. MARCHAL, *Guide Archéologique aux Temples d'Angkor*, Paris et Bruxelles, 1928, pl. xiii, image de droite.)

16° Au Vât Mëlôm (IK. 146, 13), province de Kômpon Ćhnân, nous trouvons une petite trinité bouddhique, en grès, plus fine que d'habitude.

Le socle est à trois plans ; sa partie centrale, accoladée en bas et portant une bande fleurie en cimaise, reçoit le Buddha sous *nāga* assis à l'indienne sur trois anneaux du serpent. Le buste nu, d'une ligne heureuse, a de forts pectoraux avec pointes de seins indiquées. La face et la coiffure sont frustes ; il ne reste du *nāga* que les deux têtes inférieures traitées en museau de chien. De chaque côté du Sage, sur socles moins hauts, cubiques, ornés devant et sur les côtés d'un carré fleuri, sont deux personnages debout. A la droite du Buddha, c'est un homme, pieds joints ; on ne distingue plus que le bord supé-

rieur du vêtement et les attributs des quatre bras sont usés ; la tête délitée porte une petite pointe conique. A sa gauche, une femme, dont les deux bras tenaient des attributs dégradés actuellement, a des seins moyens et bien placés ; la tête est indistincte.

Cette triade est devant un chevet en ogive large accoladée ; le dos de la pièce est nu ; sa hauteur est de 18 centimètres.

(17° Au Vât Kdëi Sên (IK. 169, 3), province de Kômpon Thom, se trouvent de nombreux débris. Contre la face Est du sanctuaire est posé un grand piédestal à dé courbe et bandeau médian, d'un mètre de côté et de 75 centimètres de haut.)

Plus à l'Est se voient quatre piédroits de grès, dont trois moulurés, et un fragment de colonnette octogonale à filets perlés et feuilles-frise.

Un linteau du type III, partiellement brisé et assez abîmé, se trouve au Nord, au pied de la terrasse. Au centre de cette pièce se distingue encore, sous arcature à quintuple lobe cernée de feuilles, la silhouette d'Indra assis en aisance royale, genou droit dressé, main gauche posée sur la jambe à terre. Le dieu semble avoir eu un costume à besace et repose sur la tête centrale de l'éléphant tricéphale très dégradé. La trompe du milieu se recourbe fortement ; les trompes latérales paraissent tenir le départ de la guirlande horizontale. Le pachyderme a quatre pattes donnant l'impression d'être sur le même plan et se dresse sur un culot de lotus au-dessous duquel est un losange fleuri.

Sous la guirlande, richement décorée de feuilles et de bagues à lotus à étamines, les rinceaux sont inclinés vers l'extérieur. Le décor est limité, en haut du linteau, par une petite bande de lotus à étamines sur laquelle mord le sommet de la niche centrale.

18° Le Vât Pràptōs (IK. 202, 2), province de Siem Rāp, dont le nom pâli est Pubbadisārāma, a quelques vestiges anciens.

(Dans le sanctuaire, derrière l'autel, se voit un Gaṇeṣa assis à l'indienne, fort dégradé, mais qui dut être bien exécuté. Il est sur petit socle rectangulaire ; les jambes, les mains, le buste et la trompe sont cassés ou usés. La défense gauche, conformément à la légende, est seule indiquée. La tête est coiffée d'un bonnet circulaire formant diadème et dont le sommet, en cône très écrasé, montre encore une double couronne, à neuf pointes pour l'inférieure, à sept pointes pour la suivante.)

Huit piédestaux, dont un à gorge, servant de support aux *semā* de la pagode et deux lions anciens, réparés au mortier, gardent l'autel.

A l'Est du vât, deux autres lions ont leurs pattes cassées ; ils étaient assis et leur crinière est en petites mèches coniques.

A l'Ouest, entre le sanctuaire et les maisons d'habitation, sont déposés :

a) une pierre de couronnement circulaire en vase pansu,

b) un buste masculin vêtu d'un sampot rayé à pan double en hameçon et pan secondaire de rubans courbes sur la cuisse gauche. La ceinture est à listels de bordure et à boucle, dégradée, surmontée de deux ailes-papillon,

c) sur ce buste est posée une tête ne lui appartenant pas : elle a de fortes lèvres, un nez camus, des sourcils à peine courbes; les lobes d'oreilles, distendus, sont réunis au cou par une languette de grès. Cette tête est ceinte d'un diadème et la pointe conique, en petites nattes, montre à l'avant une figurine assise, délitée,

d) encore deux lions très abîmés,

e) un chambranle de baie, probablement un piédroit, à moulures énergiques,

f) un fragment de colonnette octogonale à bague de losanges fleuris entre filets perlés et feuilles-frise (une feuille et deux demi-feuilles par pan). Un rang de perles entre filets et feuilles-frise (deux feuilles et deux demi-feuilles par pan) rompt le nu qui mesure 29 centimètres de haut (première période de l'art classique).



Parmi les linteaux décoratifs, certains sont intéressants, soit pour leur bon état de conservation, soit pour leur décoration inhabituelle.

1° Le remarquable linteau du T'oul An (*IK.* 76, 6) précédemment cité page 121, dont toute la partie centrale est occupée par la naissance de Brahmā (pl. XVIII, B et C).

2° Le linteau du Vât Saân (*IK.* 92, 3), province de Kômpon Ćâm, du type III, avec lequel se trouvaient de nombreux vestiges dont une inscription (voir *infra*, page 142 pour celle-ci).

La partie centrale de ce linteau, presque intact, présente l'habituelle face de monstre, origine de la guirlande, supportant Indra sur Airāvata. L'éléphant a ici trois corps et non trois têtes sur le même corps comme dans beaucoup d'autres pièces. Le dieu est assis en aisance royale sur la tête centrale du pachyderme, la main droite posée sur le genou dressé, la main gauche demi-levée semblant tenir un petit attribut indistinct. Ce linteau, assez finement exécuté, est de relief moyen.

Plus loin, une pierre, venant probablement d'un fronton, porte une forte tête de *makara* à mâchoire de crocodile crachant un *nāga* à trois corps déliés.

Dans le vât est abrité un couronnement circulaire bulbé avec coussins de lotus à la base des grandes moulures concaves.

Sous un abri de *nāḥ tā* est déposé un fragment de colonnette octogonale dont la bague montre une bande de losanges fleuris et le seul nu restant, deux feuilles et deux demi-feuilles par pan.

(3° Le linteau du Vât Ksal (*IK.* 79, 23), Est d'Udoñ, province de Kandāl, du type II, un peu vermiculé, encastré dans la face arrière du piédestal du Buddha moderne (pl. XIX, A).)

4° Le curieux linteau à scène du Vât Thūn Mūn (*IK.* 31, 8), province de Kandāl, présentant un combat entre un singe et un buffle, lequel ne semble



B



C



A

A. VĀT SAMPÓR. Pilastre (cf. p. 132). B et C. TŪOL AN. Linteau II (ensemble et partie centrale; cf. p. 128).



A



B

A. VĀṬ KṢAL. Lintea II (cf. p. 128). B. PUNOM TĪ PT. Lintea IV (cf. p. 129).

1872

1872

1872

1872

pas très ému par les assauts et la massue de son adversaire (pl. XVII, c). Ce groupe est placé sous un arc ondulé, tronqué au sommet. De part et d'autre, des singes ont l'air de regarder ou de commenter la lutte se déroulant dans la partie centrale.

5° Parmi les vestiges d'édifices existant au Phnom Ti Pi (IK. 142), province de Kômpôn Chhnân, se trouve un linteau du type IV que L. de LAJONQUIÈRE indique, page 197, tome I de l'IK., comme « d'une facture grossière, dont les sculptures représentent le 'barattement de la mer' ».

Cette intéressante pièce est cependant d'une bonne exécution ; il en manque malheureusement presque toute la partie de droite. Ce linteau, de grès rouge, peut se classer dans la première période de l'art classique (pl. XIX, b). Au centre, la tortue, qui pose sur un décrochement de la bande non ornée formant base à la composition, supporte l'axe du barattement auquel est agrippé Viṣṇu ; trois des bras du dieu sont visibles : la main gauche antérieure tient une épée ou un bâton, celle postérieure, un objet plat peu discernable ; la jambe droite, ainsi que le seul bras apparaissant de ce côté, étreignent le pilier. A hauteur de la frise supérieure, l'axe se termine par un trône de lotus qui reçoit Brahmā assis à l'indienne. Les quatre mains du dieu enserrent des attributs indistincts. Derrière la tortue et de part et d'autre de l'axe issent à mi-corps : à gauche un cheval cabré, à droite Lakṣmī, les mains jointes sur la poitrine ; elle est coiffée en cheveux bouffants supportant un tore d'où sort un petit chignon cylindro-sphérique. Les *asura* et les *deva* n'ont pas les genoux écartés comme à Añkor Vât ou au Bâyon. Ils sont vêtus d'un sampot rayé, avec besace en forme de court tablier. Leurs faces, plutôt rondes, ont de fortes lèvres, l'inférieure lippue. Le nez est camus ; les yeux, sous sourcils légèrement courbes, sont à double trait de paupières et globes proéminents ; les lobes d'oreilles, distendus, portent des boucles. La coiffure à pointe conique montre un diadème composé d'un rang de perles bordé de petites feuilles. Le serpent Vāsuki, dont trois des cinq têtes sont vues de côté et sont doublées, chacune, en arrière, par une portion de cou et une tête plus petite, a le corps couvert d'écailles et les cous bordés de filets perlés. Les crêtes sont peu découpées et paraissent montrer le profil de l'ornement floral en « chapeau de gendarme ». L'épanouissement de la bête est soutenu par un petit acolyte demi-renversé en arrière sous la charge et qui pose partiellement sur un décrochement de la bande inférieure du linteau formant à cet endroit un petit tailloir nu. Au-dessus du genou gauche de ce personnage, et sous le corps du serpent, se voit un volatile renversé pouvant être un perroquet ; il a les pattes en l'air, enserrant une branche, et la queue pointée vers le sol. La tête supérieure du *nāga* crache une crosse de feuillage ; à hauteur de cette crosse et en frise au-dessus de la scène du barattement, une rangée de figures repose sur un grand biseau décoré d'un filet perlé et d'une suite de feuilles pendantes. Au-dessous de ce biseau sont de petits disques ornés de perles et de godrons et prolongés par une feuille en forme de virgule tournée vers le centre de la composition.

Sur cette frise, en partant du Brahmā central, l'on voit à gauche :

Un homme assis dans la pose des ermites, les jambes croisées, les genoux hauts servant d'appui aux coudes ; les mains sont jointes sur la poitrine. Le vêtement est assez indistinct, en cache-sexe, semble-t-il. La face, un peu usée, paraît semblable à celles des *deva* ; les lobes d'oreilles distendus portant des boucles coniques ; la coiffure est en cheveux avec pointe cylindro-sphérique. Une ogive redentée et flammée, dont le bas se retourne en crosses extérieures reposant sur des pilastres moulurés, forme niche.

Le deuxième personnage, inscrit dans un double cercle, dont l'extérieur est perlé, l'intérieur à denticules, est assis à l'indienne et vêtu d'un sampot rayé avec besace. Sa main droite tient une tige se terminant par un fort lotus ; sa main gauche, demi-dressée, la paume tournée vers l'extérieur, semble vide. La face est indiquée de trois quarts et regarde Brahmā.

A la suite sont deux hommes pareils au premier, mais portant en plus une barbiche en pointe.

A droite, une figure sous arcature est identique à la première de gauche ; après, elle se voit l'amorce d'un cercle perlé. La pièce est brisée au delà ; elle mesure 72 centimètres de haut et devait avoir 2 m. 50 de long.

6° Le Nāk Tā Sōk (*IK.* 88, 2), province de Kōmpōn Čām, abrite une pierre qui, sur sa face la plus ancienne, présente un linteau du type II, retailé et usé, et sur la face opposée une sculpture du type III, moins effacée, mais de faible relief. Au centre, un dieu (Kṛṣṇa) tient par les pattes d'arrière deux animaux : la bête de droite, assez délitée, est peut-être un lion ; celle de gauche est un petit éléphant. Kṛṣṇa est sous une ogive redentée, cernée de feuilles et dont la pointe débordé sur la frise supérieure formée d'oies (*haṃsa*), les ailes déployées. La guirlande a son origine derrière deux petits animaux dressés dont les pattes postérieures sont tenues par les griffes du monstre central ; elle s'achève en crosses d'où partent des feuillages remontant jusqu'en haut du linteau (première période de l'art classique).

AYMONIER dit, dans *Le Cambodge*, tome I, page 359 : « On rencontre aussi dans la pagode du Phum Pou, au Nord des Kangrei ... des lingas de pierre et des linteaux sculptés. »

(Il ne reste plus actuellement au Vât Pô (*IK.* 142, 9), province de Kōmpōn Čhñān, qu'un *liṅga* et un linteau.

Le *liṅga* du nāk tā Nord-Est, est du modèle classique, à triple section ; son bulbe cylindrique est terminé par une demi-sphère un peu écrasée.)

Le linteau, du type III, se trouve devant l'autel du sanctuaire. Au centre, Indra, à sampot rayé avec besace, est assis en aisance royale, le genou droit levé, pied posé sur la tête de droite de l'éléphant, le genou gauche prenant appui sur la tête de gauche. Une ogive redentée, cernée de feuilles, abrite le dieu et se continue, sur les côtés, par des tiges que retiennent les trompes latérales d'Airāvata. Le socle de lotus qui reçoit cette composition est soutenu par une petite face de monstre dont les pattes griffues agrippent



NĀX TĀ KAU. Palais volant (cf. p. 131).

un des membres postérieurs des lions crachant la guirlande ; ils en guident la montée à l'aide d'une patte antérieure et ont ainsi la pose d'un avaleur de sabres.

Les extrémités de cette guirlande, en W renversé à pointe centrale laissant tomber une longue tige à fleur pendante, se retournent en belles crosses de *nāga* dont trois des têtes, de chien pékinois crêtées de l'ornement floral en « chapeau de gendarme », sont visibles. Une crosse occupe le vide de chaque branche du W renversé et, au-dessus, danse une figurine. Ce petit personnage secondaire forme l'axe de séparation des feuilles supérieures recourbées, partie vers la niche centrale, partie vers l'extérieur. Une frise d'orants à mi-corps, sous ogive redentée, termine cette composition (première période de l'art classique).



Certains vestiges d'édifices sont également curieux. Il convient de citer en tout premier le très intéressant palais volant (en grès) se trouvant sous le Nāk Tā Kau (IK. 81, 7), proche du Prāsāt Kūk (IK. 81), *khet* de Čorñ Prei, province de Kōmpon Čām ; cette pièce anormale pour sa matière, d'art primitif, est malheureusement brisée au sommet et ses étages, sauf partie du premier, manquent (pl. XX).

Au Vāt Sāñ Phnom (IK. 31, 6), province de Kandāl, furent trouvés deux élégants fragments de colonnettes circulaires, d'art primitif. Ils sont tous deux posés la tête en bas, et l'actuelle partie supérieure porte un pot à baguettes d'encens, en ciment, dont la base reproduit, déformé, le décor ancien de la colonnette.

Au Vāt Tép Prañam (IK. 79, 14), province de Kandāl, les fouilles des bonzes ont mis au jour plusieurs amortissements d'angle en *prāsāt*. L'un d'eux, à peine dégradé, montre le couronnement en bouton de cette réduction d'édifice. Au-dessous se voient trois étages qui sont la copie réduite du corps principal moins ses moulures de base. Ce corps offre des baies peu détaillées ayant une porte fermée par deux vantaux à fort battement ; un linteau bas se trouve au-dessus de l'ouverture et les pilastres de baie soutiennent un fronton presque en plein cintre, à tympan nu, et dont le rampant, orné de feuilles extérieures, se retourne en crosses sur les pilastres. Le corps est redenté et les moulures de base et de corniche, assez molles, donnent l'impression d'un édifice à parois concaves.

Sous l'abri du *nāk tā* Sud-Est de cette pagode, on voit une statue féminine dont les pieds, les bras et la tête ont disparu. Elle est vêtue d'un sarong plissé, fermé sur le côté gauche ; devant, une besace cache la ceinture de losanges fleuris à importantes pendeloques formées d'une bande verticale, à rangs de petites feuilles, continuée par une demi-fleur entourée de longues feuilles

dentelées. Le buste, bien modelé, a des plis de beauté sous les seins normaux (première période de l'art classique) ⁽¹⁾.

Le Vât Prei Slâk (IK. 70, 13), province de Svây Riêñ, a utilisé de nombreux vestiges, principalement d'art classique, en soutènement de la terrasse du sanctuaire. Ils sont particulièrement nombreux au Sud où, en outre d'un fragment de linteau du type I ou II, se voient deux énormes colonnettes octogonales monolithes avec leur base cubique montrant un ascète sous ogive; ces colonnettes durent mesurer 2 m. 60 de hauteur; elles sont assez grossières et d'une décoration molle.

A côté sont deux pieds, peut-être de *dvārapāla*, de 35 centimètres de long, sur socle, et entre lesquels existe un arrachement de massue.

A l'Ouest, quatre piédestaux servent de marches; deux d'entre eux ont un dé courbe (ou à gorge).

Un fragment de pilastre d'art primitif existe au Vât Sāmbôr (IK. 81, 3), *khêt* de Čôn Prei, province de Kômpon Čăm; il est en grès rose, fait anormal dans cet art (pl. XVIII, A).

Le Vât Sāmbuo (IK. 80, 10), province de Kandāl, conserve dans la maison du chef de bonzerie un petit Garuḍa sous ogive lobée et flammée, en forme d'antéfixe, mais n'ayant pas dû avoir cette destination, la pièce étant sculptée de façon identique sur les deux faces. Le gēnie paraît assis et ses ailes s'étalent sur l'ogive dont les crosses terminales se recourbent vers l'extérieur et portent chacune un *nāga* à corps annelé, encadré de fleurons, à tête unique crétée de l'ornement floral en « chapeau de gendarme ». La base non moulurée devait vraisemblablement s'encastrent dans une cuve à ablutions ou une autre pierre formant support. Cette pièce aurait été trouvée dans le ruisseau qui coule non loin de la pagode.



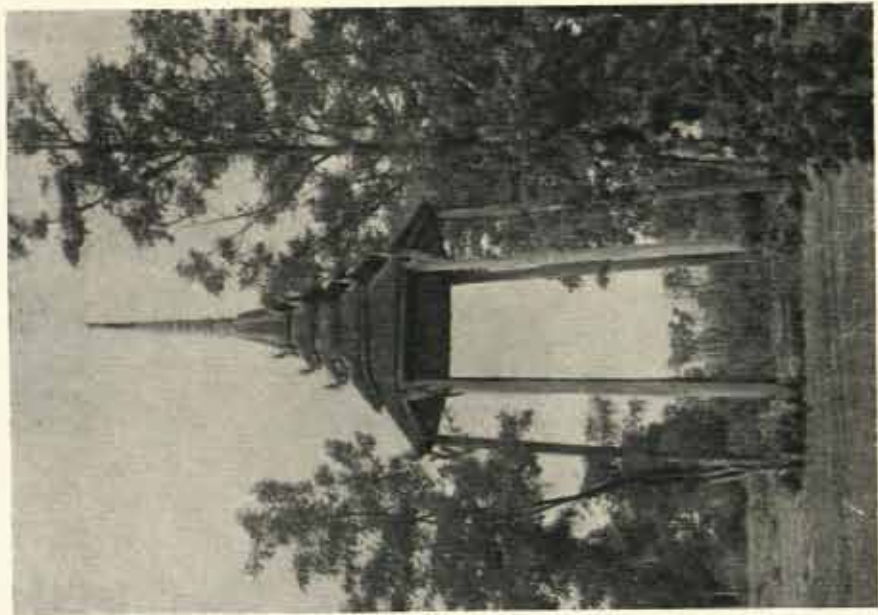
Il fut fait une moisson importante de cuves à ablutions et de piédestaux. Une partie de ces derniers présente la forme paraissant archaïque du dé courbe (ou dé à gorge) sans bandeau médian; d'autres, le type intermédiaire du dé courbe avec bandeau médian très simple; le reste enfin, le profil classique du piédestal mouluré à doucines opposées avec ou sans bandeau médian.

Certaines pièces intermédiaires de piédestaux ont un décor sur la tranche; celles que je trouvai ainsi ornées sont d'art primitif, telle la pierre du Vât Kap Yu (IK. 146, 11), province de Kômpon Čhnân (pl. XXII, c).

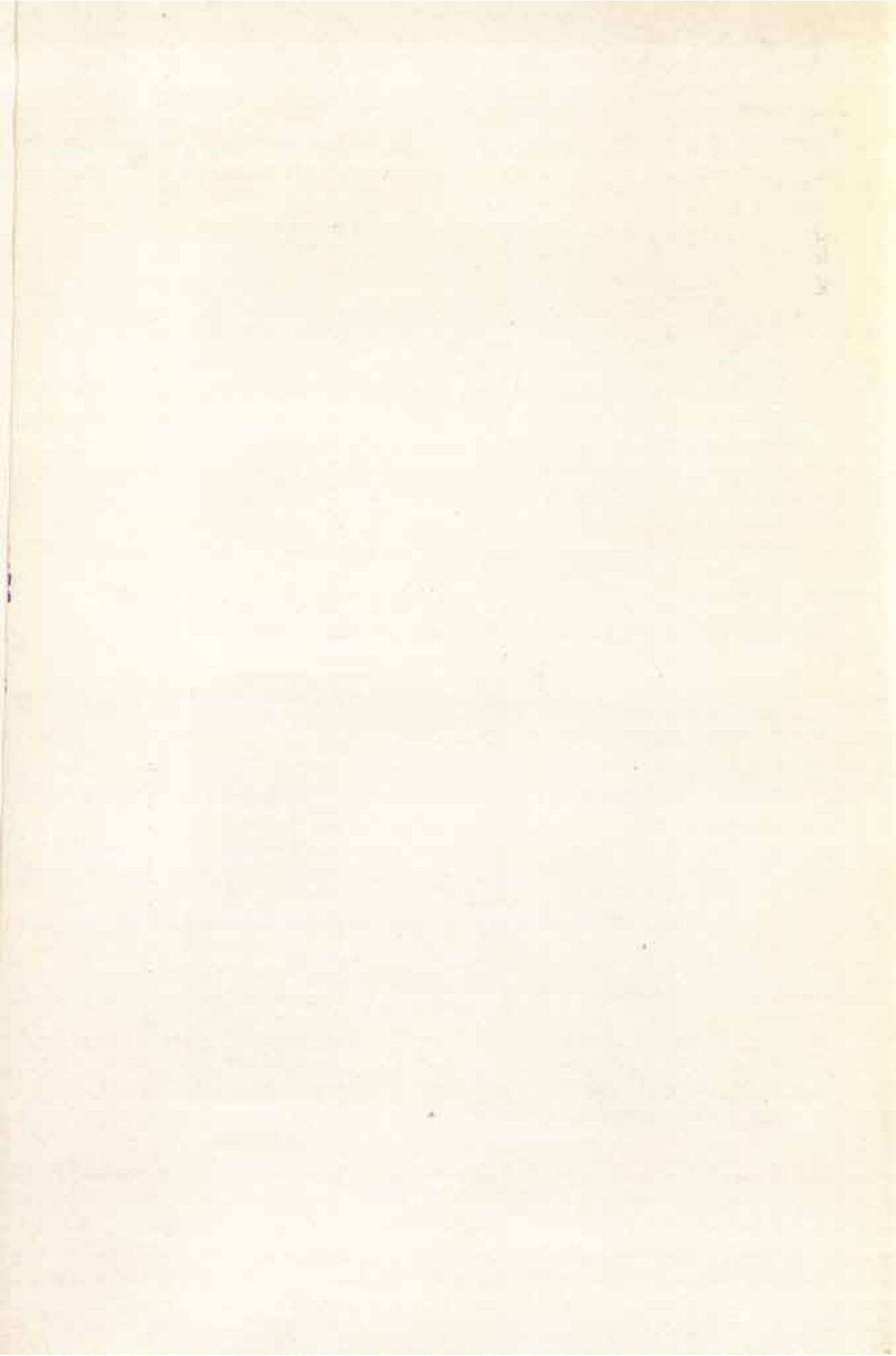
⁽¹⁾ Costume identique à celui de la statue féminine provenant du Phnom Bākhēñ (IK. 496) et actuellement au Musée Guimet. Ph. STERN, *Le Bayon d'Angkor et l'Evolution de l'art khm̃er*, Paris, 1927, pl. 22, b.



VẬT SAKUN MÂN BỒN. Lion (cf. p. 133).



VẬT SLEŚ. Mên (cf. p. 140).



Des nombreux lions de grès rencontrés, plus ou moins bien assis et souvent très frustes, le plus présentable est celui du Vât Sakun Mân Bôn (*IK.* 79, 16), province de Kandâl (pl. XXI, A).

Haut de 1 m. 50, il pose sur un socle fleuri (usé); les griffes sont bien dessinées et leur raccord avec les pattes est masqué par un bracelet perlé avec feuilles au-dessus. Le poitrail, muni d'une espèce de harnachement, montre une pointe de petits cônes de poils. La tête, à gueule malheureusement cassée, est tournée vers la gauche de la bête; les commissures des lèvres sont carrées, la langue indiquée; les yeux en boules ont des paupières en fleuron. La crinière, limitée sur le front et les côtés par deux rangs de petites perles, est formée, elle aussi, de petits cônes et se relève à hauteur du cou en légères pointes (1).

Cette pagode possède sept autres lions plus abîmés, dont deux mieux assis que celui décrit.

Des réductions d'édifice en *pràsât* avec divinités dans les baies subsistent en différents endroits. La plus intéressante de ces pièces est celle du Nāk Tà Samrôn (*IK.* 209, 2), Damdèk, province de Siem Râp, grande réduction de 1 m. 10 de haut, malgré les étages en partie disparus et la base enterrée, décorée seulement sur les deux faces larges (fig. 19).

Le corps principal montre, au milieu des grands côtés et devant un chevet ogival cerné de feuilles, un personnage assis dont le bas, dégradé, n'est plus compréhensible; sa tête, usée, porte une pointe conique. La baie a des pilastres moulurés supportant une grande ogive redentée; celle-ci, bordée de feuillages, se retourne en crosses extérieures et de son sommet pend une forte fleur qui vient presque buter contre le haut du chevet du personnage. Cette baie, dévorante, coupe toutes les parties supérieures du corps principal et vient finir vers le milieu de l'antéfixe centrale. Les moulures de corniche, assez complexes, se reproduisent à la base, demi-enterrée.

Une antéfixe, nue, en merlon lancéolé, se trouve à chaque angle et les grandes faces portent une antéfixe centrale de même forme. Les premier et deuxième étages, conservés en partie, vont en se réduisant et montrent les mêmes moulures de corniche que le corps principal; ils n'ont pas de base.



Des pièces de mobilier de culte furent également inventoriées. Les pierres à râper le santal, en particulier, trouvées en assez grand nombre, étaient jusqu'ici inconnues au Cambodge. Sous l'abri du Nāk Tà Sar (*IK.* 73, 10), province de Kandâl, l'une d'elles était accompagnée d'un petit objet demi-ovoïde en grès qui pourrait être son outil complémentaire (pl. XXII, A).

(1) Ce lion se rapproche beaucoup de celui donné dans G. GROSLIER, *Recherches sur les Cambodgiens*, pl. xxxii, f, lion (Prâh Pâlitây).

Cette pierre est formée ici d'un disque reposant sur quatre pieds indépendants, légèrement tronconiques, placés sur le pourtour de la tablette. Cet ustensile a, dans certains exemples, les quatre pieds liés vers le centre ; d'au-

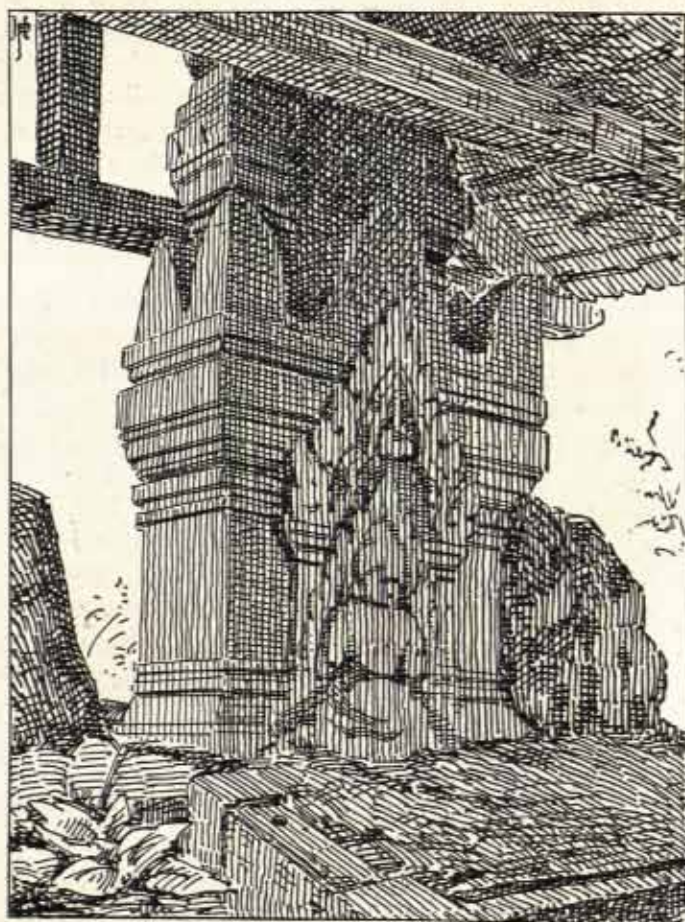
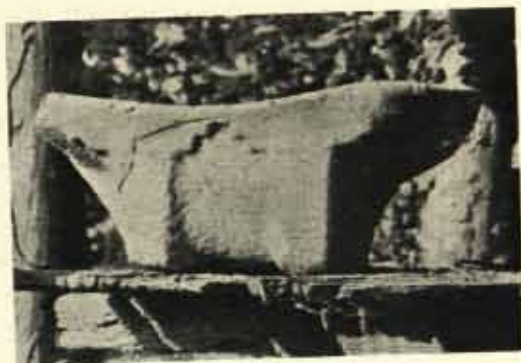


Fig. 19. — NĀḤ TĀ SAMRŌN. Réduction d'édifice
(dessin de M. H. PARMENTIER).

tres, plus complexes, montrent la tranche du disque en quart de rond ou en tronc de cône renversé, parfois orné. Un exemplaire découvert aux Prāsāt Kōmpon Prāh (IK. 146, 5) a sa surface supérieure quadrillée de losanges, prête ainsi à jouer le rôle de râpe qui lui est demandé.

A signaler également l'intéressante *peṣaṇī* du Vāt Sdōč (IK. 27, 8), province de Kōmpon Spūr (pl. XXII, a). Sa partie supérieure, de forme ordinaire, est soutenue sur chaque face longue par deux montants qui élèvent une sorte de chapiteau redenté, rappelant l'encorbellement de briques des tours khmères.



A. N^{AK} T^A S^{AK}. Pierre à râper le santal (cf. p. 133). B. V^{AT} S^{DO}C. *Peṇaṇi* (cf. p. 134).
C. V^{AT} K^{AP} Y^U. Partie de piédestal (cf. p. 132). D. V^{AT} S^{ATTHA}. Mobilier de culte en bronze (cf. p. 135).

Le *nāk tā* du Vât Satthā (*IK.* 52, 7), province de Prei Vên, contient différentes pièces de bronze, mises au jour par les bonzes lors du creusement d'un bassin. Ces intéressantes trouvailles me furent obligeamment données par le chef de pagode pour le Musée Albert Sarraut (pl. XXII, D). Le petit récipient du centre de la photographie est peut-être une burette à eau lustrale ; il a presque la forme de la lampe à huile antique (fig. 20).



Fig. 20. — VÂT SATTHÂ. Burette à eau lustrale (?) (dessin de M. H. PARMENTIER).

Les autres objets sont, vers la droite : deux manches décorés, vraisemblablement de clochette, dont on voit un spécimen à la suite ; une plaque rectangulaire sommée d'une ogive écrasée, cernée de feuilles et abritant un petit personnage assis, les deux bras levés tenant des attributs indistincts ; le rectangle est occupé par trois triangles présentant un creux central, place probable de divinités en matière précieuse.

Vers la gauche sont deux piédestaux avec cuve à ablutions et bec, puis un débris de plaque qui dut être identique à la pièce de droite à la réserve des creux centraux qui sont carrés au lieu d'être triangulaires.



De très nombreuses pagodes gardent des fragments de baies, fréquemment en schiste, et il ne fut souvent pas possible de rapporter ces vestiges à d'antiques emplacements qui auraient dû être marqués par des éboulis de briques, soit que ces briques aient été utilisées pour l'érection du *vât* proche, soit même que la pagode ait été bâtie exactement sur l'ancien temple, fait que semble indiquer la présence fréquente, autour de l'édifice actuel, de beaux bassins-fossés dont l'importance paraît dépasser les moyens des bonzes.



Certaines pagodes méritent une mention spéciale pour l'élégance de leur construction, leur situation heureuse, les peintures de leurs murs, leur mobilier ou les édifices annexes qui les accompagnent.

Dans la série construction, nous citerons :

1° Le Vât Tralén Kên (*IK.* 79, 9), province de Kômpon Ćhnân, situé vers le centre de l'ancienne ville de Lovék, capitale du royaume de 1528 à 1593. Il est bâti sur un vieil emplacement et remonté sur une haute terrasse artificielle. Son plan en croix à branches égales est le seul exemple rencontré jusqu'ici d'une telle disposition (pl. XXIII, A).

A 50 mètres à l'Est existe une seconde pagode dont la terrasse est encombrée de blocs de grès. Quelques-uns portent trace d'une décoration, d'autres

sont des piédroits présentant une mouluration qui peut les classer vers le milieu de l'époque classique; l'un d'eux a même dû constituer une baie monolithe, car il en subsiste encore un angle.

C'est au Vât Tralên Kên que fut trouvé le Buddha assis à l'européenne cité p. 13, 13°, image bien antérieure aux vestiges ci-dessus.

A 500 ou 600 mètres plus à l'Est de ce sanctuaire et presque en bordure du grand marais qui occupe la partie orientale de Lovék, un tertre, le Vihār Ba Xuc (IK. 79, 10), porte un abri rustique protégeant un socle, de 2 m. 50 de haut, en blocs de latérite; ce socle avait reçu une énorme statue de Buddha, en grès, tout au moins pour certains fragments: on en voit encore le coussin de lotus formant assiette au Sage, la tête, de 1 m. 25 de hauteur, d'art très médiocre, les mains, dont la paume est large de 35 centimètres, l'une attestant la terre, l'autre dans la pose de la méditation.

A côté sont encore divers débris:

a) le haut d'une stèle de grès rouge montrant un personnage debout dont la main gauche, ramenée sur la poitrine, fait le geste de l'exposition;

b) un bloc de grès ayant dû faire partie d'une base d'édifice. Il offre un rang de perles entre filets et, après une grande moulure courbe dégradée, des lotus doubles, en quart de rond, avec étamines. Au-dessus court une bande de fleurs en losanges et demi-losanges;

c) un autre bloc de grès (pilastre?) porte un joli décor de feuilles en hampe ⁽¹⁾;

d) au Sud est posé un fragment de lion à yeux cornus et dont la gueule cassée est à commissures carrées.

2° Le Vât Tûol Trâč (province de Kômpon Spr), pagode légère sans murs, ombragée de beaux arbres (pl. XXIII, b), élégante avec son toit en bâtière à double décrochement, ses fines cornes faîtières et ses *nāga* de rives de toit, très stylisés, mais dont la ligne est encore reconnaissable.

3° Le Vât Prâh Thvār (IK. 142, 2), province de Kômpon Čhnân, riche pagode avec sa fausse croisée de toits ⁽²⁾ et dont l'édifice postérieur, en for-

(1) Le décor de ce fragment est identique à celui que l'on peut voir sur les faces latérales des redents et des pilastres de baie des sanctuaires de Bantây Srêi (IK. 546 bis). Voir L. FINOT, H. PARMENTIER et V. GOLOUBEW, *Le Temple d'Içvarapura*, pl. 14, 15 (à gauche), 16 et 19.

(2) Cette disposition de toiture ne correspond nullement, dans l'intérieur du *vât*, à un plan en croix. Le sanctuaire reste, dans tous les exemples rencontrés jusqu'à ce jour, une salle à trois nefs à nombreuses travées. Voir dans H. PARMENTIER, *L'Architecture interprétée dans les monuments du Cambodge*, BE., XIV, 6, fig. 12, pagode de Kômpon Čhnân, une représentation de cette forme de couverture. Seuls, l'ancienne salle des fêtes du Palais Royal de Phnom Péñ (même article, fig. 11) et, probablement, le *vihāra* léger, disparu, qui existait au sommet de la pyramide de Bakoñ (IK. 584), figure 97 de *L'Architecture hindoue en Extrême-Orient*, par L. de BEYLIÉ, Paris, 1907, présentaient une croisée de toits réelle.



A



B

A, Vât Tralén Kén. Fac. Ouest (cf. p. 135). B, Vât Tôol Thàc. Facos Ouest et Sud (cf. p. 136).

me de *ĉetdēi*, est construit sur l'emplacement d'une tour de la première période de l'art classique ainsi que l'atteste une porte ancienne faisant communiquer ce *ĉetdēi* avec l'intérieur du *vāt*.

Cette composition n'est pas sans analogie avec celle de certaines pagodes laotiennes (*Vāt Bun Ko*, *Tran-ninh*, entre autres) comportant un *thāt* accolé derrière le *vāt*. Ici, cette disposition a été commandée par les vestiges de l'ancien *prāsāt*, bien qu'en général les bonzes préfèrent bâtir leur sanctuaire à côté des vieux édifices (par exemple au *Vāt Kōmpon Prāḥ* (*IK.* 146, 5) où la pagode se trouve à une trentaine de mètres au Sud-Ouest des deux *prāsāt*) ou même les englober dans le *vihāra*, comme au *Vāt Prāḥ Nīrpān* (*IK.* 76) où deux vestiges de tours forment encadrement au Buddha couché placé derrière l'autel principal (*IK.* 1, p. 76).

La porte ancienne de *Prāḥ Thvār* ne montre plus que les chambranles de l'entrée Est et ses colonnettes. Tout le reste a disparu sous la réfection moderne ; le linteau décoratif, qui pourrait être vu dans la disposition actuelle, semble bien être perdu. Le cadre de la baie présente des moulures franches, sans exagération, avec la grande doucine qui est une des caractéristiques des profils de cette époque. Les colonnettes élégantes sont à nus importants coupés d'un filet orné de boutons ; les éléments, au nombre de cinq : trois bagues, base et chapiteau, ont des feuilles-frise assez grandes (deux et deux demies par pan). Le dé cubique sur lequel repose la colonnette est décoré, sur sa face Est, d'un cavalier dont une main étreint le muflle retourné de sa monture, l'autre tenant le cou de la bête.

4° Le *Vāt Prāḥ Antāp* (toujours dans la province de *Kōmpon Čhnān*), pagode légère sans murs, offre aussi une fausse croisée de toits, à cornes faîtières aiguës, surmontée d'une fine réduction d'édifice. Cet ensemble, très aérien, détonne auprès des toits pourtournants bien plus lourds d'allure.

5° Le *Vāt Prahār Lūon* (province de *Kandāl*) n'a de curieux que les frontons de composition peu courante de ses façades Est et Ouest. Ils sont formés d'un triangle suivi d'un trapèze, ornés de personnages et de rinceaux. Cette disposition du tympan est provoquée par un décrochement, inhabituel dans le sens horizontal, du toit en bâtière (1).



Les peintures murales qui décorent les sanctuaires, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur (alors sous véranda), soit sur les deux faces des murs, sont souvent d'un goût douteux. Les plus modernes sont les plus mauvaises avec leurs tons

(1) Une disposition semblable se rencontre au *Vāt Sānthora Koha Badēi* (*IK.* 79, 24), province de *Kandāl*, dont le fronton Est, en vue fuyante, est donné dans G. GROSLIER, *Eaux et Lumières*, Paris, pl. x.

criards et les scènes de la vie indigène mélangées de détails européens. Quelques-unes sont cependant agréables, comme celles du Vât Prâh Nirpân (IK. 76) qui doivent être relativement anciennes. Par leur tonalité assez sourde et leur composition, elles rappellent les vieilles tapisseries européennes (pl. XXIV, a).

Les fresques — plus récentes — du Vât Prân (IK. 79, 11), province de Kômpôn Spûr, sont encore acceptables, toute note occidentale en ayant été bannie par le décorateur (pl. XXIV, b).

Certains intérieurs, très riches mais qui ne sont pas les plus anciens, sont fréquemment influencés par l'art chinois; l'artisan avait souvent cette origine et il a traduit, à son goût et avec sa conception du décor, les motifs cambodgiens; il n'a même parfois rien emprunté à cet art, notamment pour les piliers des nefs qui montrent alors un enroulement de dragons spécifiquement chinois.

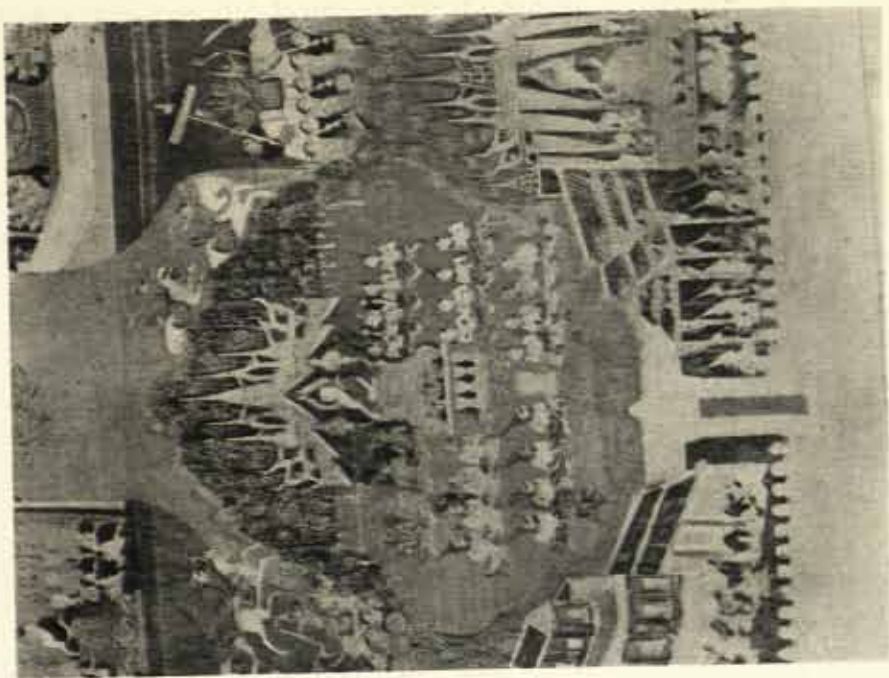
Malgré ces défauts, les salles de culte, peu éclairées, sont reposantes et charment quand même l'œil avec le chatolement des couleurs. Le Vât Bathây dans le khêt de Ćôn Prei, province de Kômpôn Ćâm, avec ses hautes colonnes laquées et dorées au pochoir, ses fresques par registres, son énorme autel peint et doré, est caractéristique à cet égard.



Le mobilier des pagodes est rarement intéressant. Cependant la chaise du Vât Phnom Dêl (IK. 81, 8), province de Kômpôn Ćâm, est d'une disposition heureuse. C'est une sorte de trône reposant sur un soubassement carré dont la tranche porte une file de losanges et demi-losanges fleuris; le corps lui-même montre une base à petits pieds courbes avec, entre eux, une bande à accolade décorée; au-dessus sont des moulures agrémentées de fleurettes, de feuilles et de pétales de lotus. Sa partie supérieure offre un retrait assez haut qu'occupent de petits *garuḍa*-cariatides soutenant la cimaise du siège. Le long du dossier court une suite de feuilles recourbées de *figus religiosa* qui se réduisent vers l'avant. La chaise est surmontée d'un dais à couronnes décroissantes en métal ajouré et doré.

Cette pagode abrite également, près de l'autel, un curieux piédestal: il est à bandeau médian et doucines opposées, mais une des faces est ornée d'un *garuḍa* posé en cariatide; ses membres inférieurs prennent appui sur la plinthe du piédestal et ses pattes antérieures en soutiennent la cimaise. Il est penché sous l'effort et ses ailes s'étalent sur le bandeau et partie de la doucine supérieure; la pointe conique de son diadème fleuri débordé sur la cimaise du piédestal, lequel dut recevoir autrefois une image de Viṣṇu.

Sur cette pièce est posé un Buddha sous *nāga* d'assez bonne facture. Le Sage, très doré, assis à l'indienne sur cinq replis de la bête, est dans la pose de la méditation et porte le costume monastique nettement indiqué. Le



VĀT PRĀŚ. Peintures murales extérieures (cf. p. 138).



VĀT PRĀŚ NIRPĀŚ. Peintures murales (cf. p. 138).

capuchon du *nāga*, dont la tête centrale est écaillée, en montre huit autres à museau en groin arrondi. C'est la première statue que j'aie rencontrée jusqu'ici abritée par un *nāga* à neuf têtes.

Les chaises du Vât Phum Thmëi (IK. 73, 5), province de Kandāl, sont curieuses avec leurs animaux fantastiques assez bien rendus (pl. XXV, B).

L'extraordinaire chaise du Vât Srë Ampñl (IK. 72, 12), province de Kandāl, comporte un assemblage ahurissant de personnages, de poissons, d'oiseaux, de scènes familiales, le tout taillé un peu à coups de serpe, mais intéressant quand même par son étrangeté (pl. XXV, C). Le siège proprement dit est fait d'une forte racine contournée, égalisée sur le dessus. L'ensemble est en bois brun-noir et cette teinte sombre rachète un peu la confusion de ce décor.

Au Vât Vihār Kōmbōr (IK. 71, 10), province de Kandāl, existe un beau lampadaire de bois laqué. Il offre sur deux faces du fût une inscription vraisemblablement moderne qui n'a pu être estampée. Au-dessus des inscriptions et sur les deux autres faces est sculpté un décor floral mêlé d'animaux. Les deux aspects de cette pièce sont donnés par les figures A et C de la planche XXVI.

L'autel du Vât Prei Vên (IK. 80, 6), province de Kandāl, constitué de piliers de bois et de planches, présente sur ses côtés des panneaux ornés d'une scène de chasse et de personnages sous des constructions paraissant légères ; ces sculptures sont seulement curieuses, car les figurines sont mal rendues et l'ensemble confus (voir *infra*, page 142 pour l'inscription Cæ. 80).



Les édifices annexes des pagodes sont le plus fréquemment des *çetdëi* plus ou moins élancés, plus ou moins importants ; ils contiennent des pots à cendres et, parfois, des débris de statues de bois ou de pierre. Les *çetdëi* du Vât Çadōtñr (Est d'Udōñ, province de Kandāl) sont parmi les plus grands qui aient été rencontrés près des pagodes ; ils ont un soubassement redenté, dont le profil rappelle celui des piédestaux classiques à doucines opposées et bandeau médian, qui pose sur une base à accolades ornées. Cette base sert de départ à une suite de moulures, décroissant en plan, qui supportent un corps redenté, en cloche longue, terminé par une importante pointe annelée. Toutes les parties saillantes sont décorées de fleurs de porcelaine et le corps en cloche présente des fleurs semblables disposées en hautes anses étroites.

Cette riche pagode a de beaux vantaux de porte incrustés de nacre sur fond de laque noir ; les chambranles ont une ornementation identique.

Au Nord du Vât Prāñ (IK. 79, 11) déjà cité pour ses peintures murales, existe une pyramide à étages, couronnée d'un petit *prāsāt*, le tout moderne. La pagode a tiré son nom de cet édifice qui est d'ailleurs le seul spécimen récent de l'ancien *prāñ* khmèr rencontré jusqu'ici. Cette pyramide est formée de trois étages décroissants : les deux inférieurs ont des escaliers ordinaires,

le gradin supérieur montre par contre, sur chaque face, un escalier à double accès, palier et escalier simple ensuite. Le *pràsàt*, carré, faiblement redenté près des angles, a une porte vraie et trois fausses ; il est couronné de petits étages où se profilent les redents et la légère saillie des baies ; il se termine par une forme bulbée sommée d'une pointe métallique à couronnes décroissantes, souvenir des parasols honorifiques.

Les *nāk tà*, généralement situés sous de simples abris en bois ou quelquefois en briques couverts de tuiles ou de tôle, jusqu'ici, ne m'ont rien montré d'intéressant. Ils sont une réunion de statues de diverses matières, dégradées ou brisées. C'est là qu'ont été trouvés de très nombreux débris anciens.

Par contre, les abris de *semà* sont parfois curieux. Ainsi ceux du Vât Práh Lùôn (province de Kômpon Chhân), bien plus importants que d'habitude, se rapprochent comme lignes du *çetdēi* (pl. XXV, λ). C'est ici une construction de briques et mortier de quatre mètres de hauteur. De plan circulaire, ses moulures de base supportent une couronne de pétales de lotus étirés, départ du long tronc de cône qui forme le corps de cet abri. Une petite baie, orientée au Sud-Est pour l'exemplaire photographié, permet d'apercevoir le *semà* ; elle est encadrée de pilastres supportant une ogive légèrement redentée. Le sommet de cet édicule est dégradé ; il a dû vraisemblablement comporter quelques moulures, peut-être en lotus, et une terminaison aiguë.

Les abris de *semà* du Vât Ân Taprot (IK. 30, 14), province de Kandāl, sont des réductions d'habitation. L'un d'eux est de plan rectangulaire, avec baie sur une petite face et toiture en bâtière avec crosses plates aux angles (pl. XXV, ε). Un autre est de plan carré avec toiture à quatre pans sommée d'un pinacle en boule et solins d'arétier rappelant un corps de *nāga* dont la tête se redresserait en crosse aplatie aux angles et la queue supporterait le pinacle central. L'unique baie rectangulaire est moulurée ; ses montants sont limités en bas par un demi-trapèze à pointe tournée vers l'extérieur, rappelant ainsi le décor de base des pilastres laotiens ; elle est surmontée d'un élégant fleuron retombant un peu sur les côtés et dont le centre supporte une petite tête à oreilles se retournant en pointes (pl. XXV, δ) ; ces deux abris ont respectivement 50 et 75 centimètres de hauteur.

Les *mén*, annexes presque obligées des pagodes, sont souvent construits avec des éléments périssables, au moment de l'incinération du cadavre. Ils sont parfois en matériaux solides, mais n'offrent guère d'intérêt. Seuls jusqu'ici ceux du Vât Sleñ (IK. 74, 5) et du Vât Tép Praṇaṃ (IK. 79, 14), tous deux dans la province de Kandāl, sont à citer.

Au Vât Sleñ, le soubassement de briques du *mén* reçoit six piliers de bois inclinés vers l'intérieur ; la toiture hexagonale est à cinq étages décroissants, le dernier en cloche, et s'achève par une fine pointe annelée. Chaque arête de la couverture montre une petite crosse terminale en *nāga* stylisé. Les jambes de force qui soutiennent le toit inférieur sont d'élégants *garuḍa* en bois (pl. XXI, β).



A



B



C



D



E

A, D et E. Abris de semé (cf. p. 140). B et C. Chaises (cf. p. 139).



A



B



C

A et C. VΑΣΤ VΠΗΛΗ ΚΟΜΗΩΝ. Lampadaire (cf. p. 139). B. VΑΣΤ ΑΝ ΡΟΜΑΪΣ. Poteaux à niche (cf. p. 141).

Le *mén* du Vât Tép Praṇaṃ est de plan carré. Les quatre poteaux de bois sont, ici aussi, inclinés vers l'intérieur, mais moins fortement que dans l'exemple précédent ; ils reçoivent un petit appentis pourtournant dont les angles sont supportés par des consoles en *garuḍa*. Au-dessus de l'appentis s'élève une croisée de toits, redoublée légèrement au centre, d'une composition identique à celle des pagodes (voir les exemples cités dans la note 15, page 28). La pointe terminale est une réduction de *ĉetdēi* en cloche.

Le Vât Añ Romās (*IK.* 30, 9), province de Kōṃpoñ Spūr, a sur sa terrasse trois poteaux ornés, creusés chacun d'une niche, et qui me furent donnés pour avoir reçu des statues de Buddha (pl. XXVI, B). Cette explication n'est guère satisfaisante, les bonzes et les fidèles n'ayant pas l'habitude de laisser ainsi presque en plein vent les images du Sage. Je croirais plutôt que ces niches ont contenu des pots à cendres. Le poteau de droite, bien que plus lourd, est mieux décoré que les deux autres. Les pointes terminales manquent ou n'ont jamais existé.

Les pagodes situées au bord de cours d'eau ont souvent un embarcadère qui n'est la plupart du temps qu'un simple radeau de bambous. D'autres sont de petites constructions édifiées sur la rive ou flottantes ; elles peuvent rappeler comme lignes une pagode cambodgienne réduite. Le seul vraiment intéressant de ces édifices est l'embarcadère du Vât Sōnthora Koha Badēi (*IK.* 79, 24). Kōṃpoñ L'vōñ, province de Kandāl, sur la rive occidentale du Tonlé Sap (pl. XXVII, A). C'est un petit bâtiment en bois à toit double en bâtière que prolonge un appentis. Les cornes faitières sont formées d'un corps renflé suivi d'une ébauche de tête se terminant par une fine pointe recourbée. Les rives du toit central sont droites, créteées, et se retroussent en cornes d'angle, stylisation très poussée du *nāga*. Le toit inférieur a ses rives droites dans le premier tiers supérieur, le reste présentant un corps onduleux de reptile dont la queue se retourne intérieurement et la tête forme corne d'angle identique aux précédentes, les rives de l'appentis sont droites avec cornes ; le fronton, relativement très en retrait, est de planches verticales nues. Un petit appentis, à la base du fronton, réunit celui-ci aux extrémités des rives du second toit en bâtière. L'accès au fleuve est un escalier de bois tout ordinaire ⁽¹⁾.

Les enceintes de pagodes sont généralement des palanques ou des fourrés de bambous ou de cactus ; elles sont rarement en terre, encore plus rarement en briques (un seul exemple fort ruiné). La légère enceinte de terre du Vât Ċedēi (Est d'Udoñ, province de Kandāl) offre un accès curieux au Nord-Est. Ce sont deux têtes de monstres, *rākṣasa* ou plutôt déformation de l'ancien lion khmèr, en terre rouge battue décorée de tessons de porcelaine pour les crocs, de culs de bouteilles pour les yeux. Malgré la matière très périssable, avec les trombes d'eau de la saison des pluies, elles existent depuis au moins deux ans (pl. XXVII, B).

(1) La face Est de cet embarcadère a été photographiée par M. G. GROSLIER. Voir *Eaux et Lumières*, planche XXII.

Un assez grand nombre d'inscriptions entières ou fragmentaires ont été trouvées.

Ma première découverte, faite au Tùol Nāk Tà du Phum Kantòk (*IK.* 73, 12), province de Kandāl, porte douze lignes ou fragments de lignes sur plaque de schiste ; c'est une donation d'esclaves à un dieu non dénommé ; elle est datée de 924 ⁽¹⁾ (*Cæ.* 735).

Au Vât Ćetdēi, cité ci-dessus, sont plusieurs inscriptions modernes sur stèles ou sur socles de Buddha.

Au Vât Slàku (*IK.* 79, 15), Est d'Udoñ, province de Kandāl, fut estampée une inscription nouvelle sur borne ou pilier carré. Cette pierre, inscrite sur les quatre faces, est cassée à la base et au sommet, et des écaillures dégradent les surfaces restantes. Trois des côtés ont des caractères sur deux colonnes (sanskrit), le quatrième montre des lignes sur toute la largeur (khmèr). C'est une inscription qui date probablement du règne de Sūryavarman II (1112 vers 1145) et spécifie donation d'un domaine du Saint Tamarinier (Vrah Ambil) au seigneur Vāgīndrapaṇḍita (*Cæ.* 736 : *BEFEO*, XXXIII, p. 532).

Le Vât Pôthivoñ (*IK.* 103, 5), province de Kōmpoñ Ćam, conserve un socle de divinité retaillé dans un ancien piédroit inscrit de quatorze (?) lignes dont deux ou trois sont à peine lisibles (XI^e siècle ; *Cæ.* 738).

Aux Prāsāt Kōmpoñ Prāh (*IK.* 146, 5), cités page 118, furent estampés deux signes sanskrits sur le dessus d'un piédestal (*Cæ.* 737).

Le Vât Sañ (*IK.* 92, 3) a, parmi les nombreux débris disséminés dans l'enceinte, un piédroit inscrit de vingt-huit lignes dont dix entières (VIII^e-IX^e siècle), le reste en partie usé par le repassage d'outils (*Cæ.* 745).

Le Vât Vihār Trāñ (*IK.* 71, 9), en plus du groupe de Ćiva et Pārvatī décrit page 122, possède un fragment de schiste inscrit de seize lignes incomplètes où le délitage a fait disparaître nombre de lettres (VII^e-VIII^e siècle ; *Cæ.* 748).

C'est au Vât Prei Vēñ (*IK.* 80, 6), province de Kandāl, sous l'abri du Nāk Tà Bon, situé à 100 mètres environ à l'Est de la pagode, que fut retrouvée l'inscription de Svāy Ćno (*Cæ.* 80) que le Commandant de LAJONQUIÈRE n'avait pu se faire montrer (*IK.* I, p. 81).

Devant un Ćetdēi du Vât Tāñ Thlok (*IK.* 103, 3), déjà mentionné page 122, est déposée une stèle plate, moderne, dont le haut est décoré d'une tête de monstre ; ses deux faces sont inscrites, la première de quinze lignes, la seconde de neuf lignes (*Cæ.* 746).

L'inscription du Vât Vihār Kōmbòr (*IK.* 71, 10), sur lampadaire de bois, signalée précédemment dans la description du mobilier de culte, page 139, est moderne.

(1) Date en ère chrétienne, ainsi que les suivantes.



A



B

A. VẬT SỔTHORA KOHA BADEI. Embarcadère (cf. p. 141). B. VẬT CĒDEI. Entrée Nord-Est (cf. p. 141).

L'inscription sur socle de Buddha du Vât Ćhnáh (*IK.* 25, 11), citée page 123, comprend deux lignes de caractères tout autour du socle (VII^e-VIII^e siècle); l'angle à la droite du Buddha est cassé (CÆ. 755).

En bordure Nord de l'enclos du Vât Ćâr (*IK.* 25, 9), province de Tà Kèv, se trouve un piédroit de schiste portant treize lignes et demie (XIX^e siècle) et dans un champ, à 700 mètres environ à l'Ouest du Vât Péc (*IK.* 30, 2), province de Kômpon Spur, traîne une pierre de bornage portant une ligne de beaux caractères; ils sont écrits à l'envers et l'estampage chinois doit être lu comme un estampage Lottin de Laval (CÆ. 756).

Au Vât Krân Thnoñ (*IK.* 73, 16), province de Kandâl, devant un *ĉetdēi*, une pièce intermédiaire entre cuve à ablutions et piédestal ou bien base de piédestal à pilastres d'angle montre un caractère gravé (*pū* = *pūrva*?) dans le creux redenté que présente une grande face (CÆ. 796).

A 500 mètres à l'Est du Vât Ân Bũn Ćak (*IK.* 73, 6), province de Kandâl, était fiché en terre un morceau de schiste portant treize fragments de lignes. Cette pièce est isolée, en pleins champs et ne doit pas offrir grand intérêt, chaque ligne ne présentant plus que quelques lettres (VI^e siècle; CÆ. 759).

Le Vât Bânak (*IK.* 150, 4), en plus du Buddha assis de la planche XVI, c, a sur la partie Est de sa terrasse un piédroit de grès, inscrit de vingt lignes dont certaines très usées (VII^e-VIII^e siècle; CÆ. 757).

Le Vât Tralén Kèn (*IK.* 79, 9), cité pages 125 et 135, possède deux fragments d'inscription; le premier est un débris de canal de *somasūtra* (?) en schiste, gravé récemment sur les deux faces (CÆ. 767); le deuxième, déposé sur l'autel de la pagode inférieure, est un petit morceau de piédroit en grès assez grossier et porte des restes de sept lignes (VII^e-VIII^e siècle; CÆ. 766).

Dans l'enclos du Vât Krân Dón (*IK.* 40, 4), région de Tũrmās, province de Kômpon, existe une stèle dont la forme rappelle un peu celle de l'ancienne marche en accolade. Une large bordure plate en suit le contour et déroule, sur une face, des caractères gravés; des deux côtés, la partie creuse montre une inscription: a) de douze lignes sur la même face que les caractères de bordure, b) de dix-sept lignes dans le creux opposé; l'ensemble est moderne (CÆ. 771).

Le Vât Ân Rot Métrēi (*IK.* 74, 2), province de Kandâl, conserve derrière l'autel de la pagode une plaque de schiste, fragment de piédroit, portant une inscription récente de neuf et huit lignes; les caractères peu profonds sont filiformes (CÆ. 763).

Lors d'une visite aux Pràsàt Nāñ Khmau (*IK.* 26), il me fut montré un piédroit de schiste qui venait d'être déterré par les bonzes dans la partie Sud de l'enclos de la pagode. Il présente douze lignes et demie et ses dimensions sont nettement différentes de celles de l'inscription CÆ. 37 qui est du VII^e siècle; la nouvelle (CÆ. 765) est postérieure à celle-ci d'un siècle environ. Il y eut donc à cet emplacement deux tours d'art primitif au moins.

Au Pràsàt Ampīl (*IK.* 192, 2), le piédroit Nord de la baie Est porte une inscription de vingt lignes, probablement du début du XI^e siècle (CÆ. 817) (voir page 121 la description de cet emplacement).

Enfin, sous l'abri du *nāk tā* du Vât An Păc (*IK.* 77, 7), province de Kômpon Spư, un fragment de piédroit en schiste montre encore partie de dix lignes de grands et beaux caractères, profondément gravés en biseau (VII^e-VIII^e siècle; CÆ. 764).

Les traductions des inscriptions offrant quelque intérêt, seront données par M. CÆDÈS à qui je dois les renseignements donnés ci-dessus sur les dates et les numéros d'inventaire.



Toutes les pièces signalées dans cet article ont été inventoriées entre juillet 1932 et fin décembre 1933.

TABLE DES POINTS CITÉS.

Abréviations : N. T. = Nāk Tà. — Pr. = Pràsàt. — T. = Tùol. — V. = Vât.

A	K
Ampīl (Pr.) 192, 2 120, 144	Kap Yu ou Kôm Yûor (V.)
An (T.) 76, 6 121, 128	146, 11 132
An Aka ou An Rokà (V.) 27, 13. 123	Kau (N. T.) 81, 7 131
An Bưn Ćak (V.) 73, 6 143	Kdēi Sēn (V.) 169, 3 127
An Păc ou An Pisēi (V.) 77, 7. 144	Khvēt Thom (V.) 88, 4 124
An Romās (V.) 30, 9. 141	Kien Svây Krau (V.) 72, 8 125
An Rot Mētrēi (V.) 74, 2. 143	Kômpeñ (Pr.) 290, 7. 117
An Taprot ou An Prôc (V.) 30, 14 140	Kômpon Práh (V.) 146, 5.
 118, 134, 137, 142
	Krân Thnoñ (V.) 73, 16 143
B	Krân Dón (V.) 40, 4. 143
Bànak (V.) 150, 4 124, 143	Ksal (V.) 79, 23. 128
Bathây (V.) 138	
Bon (N. T.) CÆ. 80. 142	M
	Melôm (V.) 146, 13 126
C	N
Ćar (V.) 25, 9 143	Năn Kbmau (Pr.) 26. 119, 143
Ćadóturs (V.) 139	
Ćetdēi (V.) 141	P
Ćhnáp (V.) 25, 11. 123, 143	Pēc ou Kèk (V.) 30, 2. 143
	Phdau Ćũm (V.) 103, 7 124

Phnom Dèl (V.) 81, 8	138	Sar (N. T.) 73, 10.	133
Phnom Ti Pi 142	129	Satthā (V.) 52, 7	135
Phum Črei (N. T.) 72, 9.	122	Sdôč (V.) 27, 8.	134
Phum Kantôk 73, 12.	142	Slaku (V.) 79, 15.	142
Phum Thmëi (V.) 73, 5.	139	Sleñ (V.) 74, 5	140
Pò (V.) 142, 9	130	Sok (N. T.) 88, 2	130
Pò Norāy (N. T.) 88, 5	124	Sonthora Koha Badëi (V.) 79, 24	141
Pòthivoñ (V.) 103, 5.	142	Srah Práh Thăt 27, 2	119, 123
Práh Antāp (V.).	137	Srah Srè (V.) 29, 12	126
Práh Lùoñ (V.)	140	Srè Ampıl (V.) 72, 12	139
Práh Nirpān (V.) 76 . 117, 137, 138		Svay Čno (Cœ. 80).	142
Práh Sròk ou Tramuk (V.) 89, 7	125	Svay Tiep 104, 2.	119
Práh Thvār (V.) 142, 2.	136		
Prahār Lùoñ (V.).	137	T	
Prañ (V.) 79, 11	138, 139	Taku (V.) 290, 8.	118
Praptos ou Fráh Ptoñ (V.)		Tann Thlok (V.) 103, 3	122, 142
202, 2.	127	Tèp Praṇam (V.) 79, 14	131, 141
Prei Slāk (V.) 70, 13.	123, 132	Thūñ Mūn (V.) 31, 8.	128
Prei Vēñ (V.) 80, 6	139, 142	Tralēñ Kēñ (V.) 79, 9. 125, 135, 143	
		Trapāñ Kūk (Pr.) 92, 5.	118
S		Turk Thlà (V.) 74, 8.	121
Saāñ (V.) 92, 3	128, 142	Tuol Tráč (V.)	136
Saāñ Phnom (V.) 31, 6	131		
Sak Sampou (V.) 74, 14.	121	V	
Sakun Mān Bōñ (V.) 79, 16.	133	Vihār Ba Xuc 79, 10.	136
Sambór (V.) 81, 3	132	Vihār Kōmbòr (V.) 71, 10. 139, 142	
Sambuo (V.) 80, 10	132	Vihār Trāñ (V.) 71, 9	122, 142
Samròn (N. T.) 209, 2	133	Vo Čañ (T.) 92, 4.	118

Phnom Péñ, le 1^{er} septembre 1934.

QUELQUES NOUVELLES SCULPTURES KHMÈRES

par ROBERT DALET

Membre correspondant de l'Ecole Française d'Extrême-Orient.

Nous nous proposons de décrire ici quelques pièces sculptées découvertes récemment ou mentionnées trop succinctement dans l'*Inventaire* du C^t L. de LAJONQUIÈRE.

Au Vât Pò Vâl de Bättambañ existe une statue de Çiva de la première période de l'art classique, remarquable par son excellent état de conservation et qui a été rapportée du khum Sra, khând de Lvā, au chef-lieu de province. Elle est d'une pierre verte fort bien polie et d'un grain très fin ; une stratification presque verticale d'une couleur plus sombre sépare la statue en deux parties (pl. XXVIII, A).

Les pieds du dieu sont à côté de lui et, une fois leur raccord effectué, cette pièce sera absolument entière. Ces pieds, qui posent sur un socle rectangulaire à tenon pyramidal, sont à doigts inégaux avec ongles indiqués ; un contrefort consolide en arrière chaque cheville ; les jambes d'un galbe assez pur ont les arêtes des tibias indiquées ; les rotules sont peu sensibles.

Le dieu est vêtu d'un sampot finement plissé retenu par une ceinture à listels de bordure sur laquelle sont enroulés les deux pans centraux qui tombent au-dessous en double hameçon et qui s'épanouissent au-dessus en deux ailes de papillon. De part et d'autre, et très près du centre, sont également enroulés sur la ceinture deux morceaux d'étoffe rayée à filet de bordure que nous appelons « mouchoirs » sans cependant prétendre que ces fragments de tissu eurent exactement cette destination.

Sur la face interne de la cuisse gauche est plaqué un pan secondaire de rubans courbes qui se rencontre sur nombre de statues de la première période classique et dont on trouve l'origine dans l'art khmèr primitif (voir figures 87, 108, B, 110, 111, A et 85 de *L'Art Khmèr Primitif*, par H. PARMENTIER, Paris, 1927).

Le buste, gras, est bien modelé : il a un nombril très profond ; les mamelons, assez forts, ont leurs pointes formées d'un cercle entouré de huit petits trous.

Çiva n'a ici que deux bras, demi-pliés en avant, à mains très fines ; celle de droite est dans la pose de l'argumentation, celle de gauche a une pose identique, mais inversée, paume en l'air, et deux traits au poignet (plis de la

peau) qui n'existent pas au-dessous de la main droite où ils ne seraient d'ailleurs pas vus normalement.

Trois plis de beauté encerclent le cou gros et court. La face carrée, grasse, porte une barbe formant pointe sur le menton à fossette. La bouche moyenne a des lèvres cernées et une fine moustache; le nez est droit, à narines légèrement dilatées. Les yeux, ouverts sous des arcades sourcilières droites peu saillantes, ont des paupières à double trait et l'iris indiqué. Les oreilles ont des lobes distendus percés d'un trou pour y fixer des bijoux véritables. Sur le front est gravé l'œil frontal caractérisant cette divinité.

(Çiva est coiffé d'un beau diadème à rang central de fleurs en losanges bien plus profondément fouillées que d'habitude; cette bande est entre deux filets perlés: au-dessous se voit une partie unie formant comme un dépassant de coiffe d'étoffe et au-dessus court un rang de fines feuilles verticales.)

Le sommet du crâne, couvert de nattes, supporte par l'intermédiaire d'une double torsade de cheveux, sans relief, un fort chignon cylindrique s'évasant faiblement vers le haut. Il est aussi formé de mèches nattées qui sont ici disposées obliquement; elles se croisent sur le devant et offrent à cet endroit un croissant, cornes en l'air. Le dessus du chignon reçoit une fine fleur à quatre pétales contournés et à centre rond, pointé; cette fleur est inscrite dans un cercle.

Dans le dos se voit la fin du pan de sampot sous une boucle rectangulaire surmontée de deux ailes-papillon. La chute des reins est fort bien indiquée et un faible méplat marque l'emplacement de la colonne vertébrale.

Les cheveux de la nuque sont curieusement traités en tresses tombant en pendeloques avec petit pinceau de poils au bout.

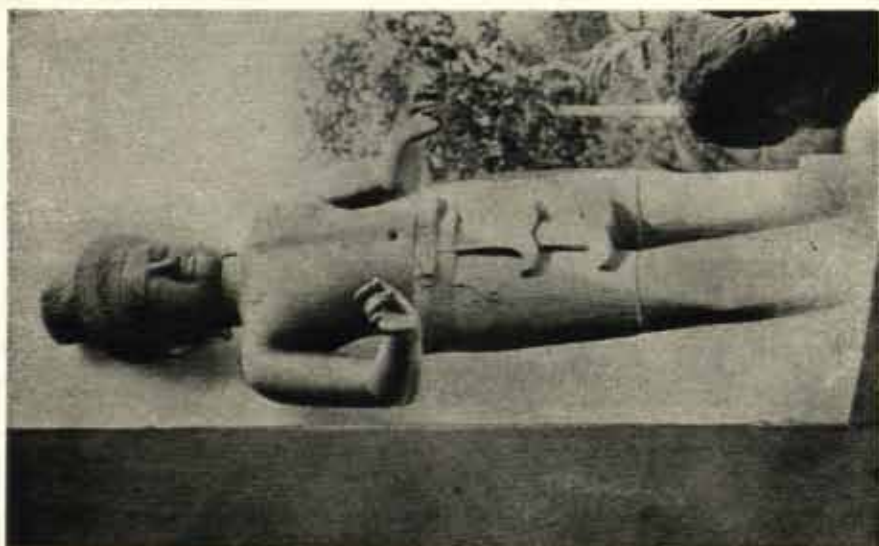
La hauteur, pieds compris, est de 1 m. 30.



Dans la même pagode est déposée une autre pièce remarquable qui aurait été trouvée en forêt dans la région de Sisophon (pl. XXVIII, B).

(C'est une Ardhanārī, représentation unique à ce jour au Cambodge de la combinaison de Çiva et Pārvatī. La fraction de gauche, féminine, est vêtue d'un sarong rayé bordé d'un filet perlé; une forte besace est commune aux deux parties de la statue et sous elle ondule un pan féminin, plié deux fois, limité par un fil perlé et un rang de feuilles, et finissant en une longue pointe recourbée qui rejoint le bas du sarong.)

A droite, le costume est un sampot décoré de fleurettes à trois pétales et arrêté au-dessus du genou par trois traits. La ceinture qui passe sous la besace est à bords perlés et à rectangles verticaux arrondis et accolés par deux; sous elle court un rang de feuilles pendantes sobrement indiquées et bordé en bas par deux petits fils saillants. Elle retient, sur la cuisse droite (côté masculin), un « mouchoir » fleuri gravé au trait.



A



B

Vār Pô Vāl. A. Çiva (cf. p. 147). B. Ardhanārī (cf. p. 148).

Le buste, d'un modelé moyen, a un petit nombril en forme d'œil entre deux fins traits courbes et un léger méplat le réunit au sternum ; le mamelon droit a sa pointe entourée de douze petits trous, tandis qu'elle est usée au sein gauche, peu volumineux.

Le collier est assez simple : il montre un fleuron en losange et une bande médiane de petits « étriers » couchés enfermant un minuscule ornement trilobé ; cette bande est bordée en haut de petites feuilles en U renversé et, en bas, de feuilles en fer de lance, pointes tournées vers le centre. Les bracelets de bras ont un décor de même esprit. Les avant-bras ont disparu ainsi que les pieds et la tête. Deux plis de beauté se voient encore au cou.

Dans le dos, le sampot présente la fin du pan et une demi-boucle avec une aile-papillon plaquée sur la ceinture.

La hauteur de cette pièce est de 55 centimètres. Le décor du vêtement masculin est vraisemblablement du début des costumes fleuris ; la besace importante et le sarong rayé permettent de classer cette statue vers la fin de la première période classique.)



A Kòk Khmüm (province de Bättambañ) l'abri à *nāk tā* Nord-Est de la pagode contient une statue de Brahmā (?) dont le haut est délité (pl. XXIX, B).

Le dieu est assis à l'indienne, ses pieds entrecroisés posant sur le sol ; il est sur un socle rectangulaire et son costume peu lisible paraît avoir été un sampot dont le filet de bordure se distingue sur la face interne des cuisses. Une besace dentelée, croisée devant, est la seule indication franche du vêtement.

Le buste nu, d'un modelé moyen, a les épaules corrodées. Les quatre bras de la divinité sont presque intacts : la main antérieure droite, à index (cassé) et médius pliés, pend devant le genou et sa paume présente un petit disque bordé d'un listel ; la main postérieure droite, dressée, tient un chapelet à dix-neuf grains, plus celui du centre d'où tombe une petite pendeloque ; la main antérieure gauche, appuyée verticalement sur le genou, enserre un objet qui pourrait être un fouet ou un chasse-mouches ; il a un manche ovoïde se continuant par des lanières tombantes ; la main postérieure gauche tient un attribut partiellement brisé : il semble que ce soit une aiguière dont le pied serait à l'extérieur et la panse dans la main.

La face usée est douce et un peu grasse ; les lèvres sont assez fortes, le petit nez est légèrement camus ; les yeux, sous des arcades sourcilières faiblement courbes, ont des globes saillants ; ils donnent l'impression d'être ouverts, mais il est impossible d'en distinguer actuellement les paupières. Le front est bien dégagé et bombé. La coiffure est probablement en cheveux ; le crâne porte un bonnet cylindrique à tore perlé de base.

Le dieu est appuyé contre un chevet en ogive large avec volutes aux extrémités dont la silhouette rappelle celle d'une marche en accolade ; ce chevet diminue de largeur vers le bas.

Cette statue, haute de 82 centimètres, pourrait être du début de la deuxième période de l'art classique.



Le Vât Ratanârâm (khum de Tâñ Krasân, khând de Côn Prei, province de Kômpon Câm) est le numéro 97 de l'*Inventaire* du C^t de LAJONQUIÈRE. La pagode s'appelle communément Vât Tâñ Krasân ; elle est marquée sur la carte au 1 : 100.000^e sous le nom de Vât Rattana Ram.

D'après les renseignements que nous avons recueillis près du chef de pagode, les débris que signale L. de LAJONQUIÈRE proviendraient du Phnom Tráp (IK. 99 à 101) et non du village de Sandek. Nous avons retrouvé le lion de grès que mentionne cet auteur, mais non l'inscription Cœ. 93 que nous n'avons pu nous faire présenter.

Il existe autour du vât, non pas huit, mais dix-sept fragments de colonnettes qui se divisent en :

a) cinq fragments de colonnettes rondes d'au moins trois modèles différents dont un a pour décor de bague centrale une file de petits animaux cabrés dont



Fig. 21. — Bague de colonnette ronde.

le haut du corps finit en feuillage (fig. 21) ; c'est, croyons-nous, le premier spécimen de ce décor qui ait été rencontré à ce jour en art khmèr primitif, décor que l'art classique utilisera comme motif de départ de rinceaux ;

b) trois morceaux de colonnettes octogonales en épannelage ;

c) deux fragments de colonnettes octogonales à moulures sans ornementation, mais ces bagues indiquent nettement qu'elles auraient été de même style que les deux fragments suivants qui montrent

leurs nus coupés d'un filet perlé et de grandes feuilles-frise occupant tout le reste du nu (une feuille par pan avec palmiers stylisés aux angles) ;

d) deux autres débris faisant partie de fortes colonnettes octogonales de 26 centimètres de diamètre ; elles étaient monolithes avec leur dé vigoureusement mouluré et qui portait une niche à personnage actuellement très fruste ;

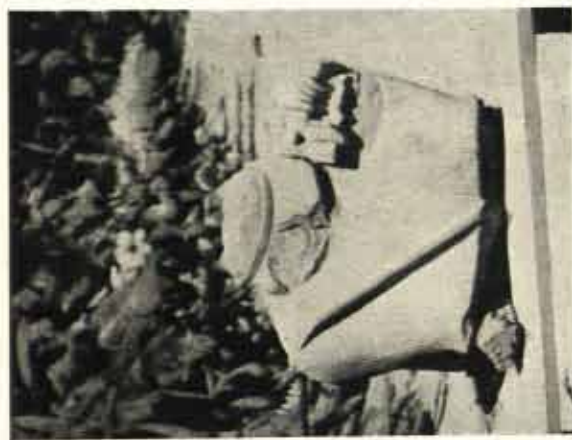
e) sous un abri à nâk tâ Nord-Est est déposé un élégant dé cubique auquel adhère encore un fragment de la base d'une importante colonnette octogonale de section légèrement inférieure aux deux précédentes (pl. XXIX, A). Ce dé, de la première période classique, est traité, sur une face et deux



B



A



C

A. *VĀṬ RATAṆAKĀRAM*. Dé de colonnette (cf. p. 150), B. *VĀṬ KŌK KIMŌM*. *Brahmā* (cf. p. 149), C. *KŌK KANĒT*. *Umā Mahiṣāsura* (cf. p. 155).

demi-faces, en piédestal à doucines et bandeau médian. Celui-ci est orné de fleurettes ainsi que la plinthe et la cimaise. Les doucines offrent des lotus doubles à étamines, en symétrie partielle.

La plus grande partie de ce décor est masquée par une niche en ogive ondulée cernée de feuilles abritant un *rākṣasa* assis de profil dans la pose de l'aisance royale ; il est vêtu d'un sampot rayé avec besace sur le devant. Le buste, de face, est paré d'un collier, d'une ceinture sous les seins et d'une autre ceinture à la taille, cette dernière partiellement cachée sous le haut du sampot. Ils ont tous une fleur centrale en losange et des bordures perlées. Les bracelets de bras et de poignets, à décor semblable, sont assez usés. La main gauche est posée sur le genou droit à terre ; la main droite, ramenée contre l'aisselle, tient une pique ayant le bas mouluré ou posant sur un petit socle.

Le personnage, dont la face est peu distincte, a d'énormes disques fleuris aux oreilles ; il porte un collier de barbe et la tête est ceinte d'un diadème orné à minuscule pointe conique ;

f) au Nord de la pagode, nous voyons, couchés sur le sol, deux grands fragments de colonnettes octogonales monolithes avec leur dé cubique. Celui-ci offre sur trois faces une figure assise à l'indienne dans la pose de la méditation. Elle est vêtue d'un sampot rayé ; le buste est vigoureux, le collier délité ; la face carrée a un nez camus, des yeux ouverts à paupières à double trait, des sourcils peu courbes. Les oreilles ont des pendants coniques et la tête est ceinte d'un diadème à perles et feuilles avec petite pointe en demi-losange fleuri. Il n'y a pas de niche ; seule une bordure unie forme cadre. Ce dé a 31 centimètres de côté et 32 centimètres de hauteur.

La base de la colonnette présente une bande inférieure de fleurs en losanges, un rang de boutons de fleurs, un rang de lotus doubles à étamines, un tore aplati à feuilles opposées, un nouveau rang de boutons de fleurs et un filet formant base à la frise de deux feuilles et deux demi-feuilles par pan avec petit fer de lance entre elles. Le nu, frises comprises, mesure 21 centimètres.

Ces divers fragments ont fait partie d'au moins sept baies différentes et peuvent provenir de plusieurs bâtiments.

Sous l'abri du *nāḥ tā* sont également de nombreux linteaux, cinq en assez bon état et deux très dégradés.

Trois sont d'art khmèr primitif et comportent des détails intéressants.

Le premier, du type II, a trois médaillons montrant Indra sur Airāvata et les Aṣvin sur des chevaux cabrés sortant à mi-corps de l'ovale. Les extrémités de l'arc sont masquées par deux *garuḍa* debout tenant dans chacune de leurs mains ramenées contre les aisselles un *nāga* à tête unique. Le génie a un collier de perles et un couvre-chef décoré, en forme de bonnet phrygien.

La deuxième pièce, encore du type II, a aussi deux *garuḍa* aux extrémités de l'arc : ils sont tournés vers l'extérieur et tiennent deux corps de *nāga* à bras tendus ; leur face a un très fort bec de perroquet. L'arc est

interrompu par trois personnages bien plus importants que d'habitude ; ils ne sont pas inscrits dans un médaillon. Les deux figurines latérales sont agenouillées vers le centre ; elles enserrent des deux mains ramenées sur la poitrine une arme (bâton ou épée) pointée vers l'extérieur. Le personnage central est Brahmā dont trois têtes sont visibles ; il est assis à l'indienne, les mains dans le giron, sur un fort lotus dont la tige sort du nombril de Viṣṇu étendu sous l'arc. Cette divinité, couchée sur Ananta, maintient le lotus de sa main antérieure gauche ; la main postérieure est allongée sur la cuisse ; le bras antérieur droit soutient la tête demi-dressée et le bras postérieur est étendu le long du corps inférieur du *nāga* à cinq têtes. Viṣṇu est coiffé d'une mitre ; ses oreilles portent des boucles probablement circulaires ; chevilles et poignets ont des bracelets ronds et un collier semble avoir paré la gorge. Le vêtement est un sampot s'arrêtant au-dessus du genou. Cette intéressante pièce est très usée et semble avoir subi un incendie.

Le troisième linteau d'art primitif est du type I ; les trois médaillons dissimulent presque entièrement l'arc. Celui du centre est occupé par Indra sur Airāvata, les latéraux, par les Aṣvin sur un cheval cabré, très saillant, sortant à mi-corps de l'ovale. Les *makara* crachent avec l'arc un petit animal dressé (des crosses que l'on distingue au-dessus de sa tête pourraient indiquer un roi-*nāga* ou un lion cornu). Un personnage très fruste dont une main levée tient un bâton, chevauche chaque *makara*. Cette pièce est aussi très effacée et noircie.

Au fond de l'abri du *nāḥ tā* sont quatre linteaux classiques dont deux fort dégradés, posés à plat, supportent les deux autres sculptures.

Celle de gauche est un linteau du type III à guirlande horizontale, grand personnage central et petites figures disséminées dans le feuillage. Ce linteau n'est pas terminé, mais les détails sont partout assez poussés pour que tout soit lisible.

Au centre, le Buddha méditant est assis à l'indienne sur un piédestal à doucines opposées et bandeau médian ; il est abrité par une niche ogivale lobée, cernée d'une bande rayée. Deux figurines assises en aisance royale soutiennent le socle et quatre personnages gesticulant ou priant sont à hauteur du Sage.

La guirlande, crachée par deux lions dressés placés plus haut que d'habitude, est ornée de fleurs en losanges et bagues à fleuron rappelant les bracelets classiques. Ses extrémités descendant jusqu'au bas du linteau et se redressent ensuite en crosses de feuillage. Sous elle sont deux groupes de deux rinceaux ; au-dessus et de chaque côté, cinq feuilles tournées vers l'extérieur.

À gauche, sous la guirlande, trois femmes vêtues d'un sampot à besace dansent ; leur main droite dressée tenait un objet qui n'est plus discernable. Plus à gauche, contre la crosse de la guirlande, est gravé un guerrier dans la pose du tireur d'arc agenouillé sur un éléphant passant à droite. La feuille supérieure centrale de gauche offre un petit lion dressé marchant vers l'extérieur et le même motif se retrouve à droite, sur la dernière feuille seulement.

De ce côté, la crosse de la guirlande reçoit un éléphant terrassé ayant sur le dos un autre guerrier dont les mains sont jointes au-dessus de la tête.

L'on peut interpréter ainsi les personnages : en allant de gauche à droite, nous voyons l'attaque de l'armée de Māra, en déroute à l'extrémité droite et demandant l'aman, puis la danse de séduction des filles du Malin.

Le deuxième linteau n'est pas entier : il en manque la partie supérieure et cette pièce mesure pourtant en l'état actuel 62 centimètres de haut. Le bas de la partie centrale est occupé par une tête considérable de monstre à gueule largement fendue et babines à deux rangs de poils. Elle a des yeux peu saillants, en fleuron, et une feuille à la racine du nez. Entre les petites oreilles court un rang de feuilles et un rang de poils formant crinière ; une bande en double accolade coupe la hauteur du front.

Sur la tête sont des flots qui supportent le bas d'une petite scène montrant la naissance de Brahmā. On ne voit plus que la partie inférieure du corps de Çeṣa et Viṣṇu à quatre bras et dont les jambes sont soutenues par Lakṣmī. La main antérieure gauche du dieu tient la massue tournée vers le haut du corps ; le bras postérieur est légèrement levé et la main n'est pas visible. Le bras antérieur droit soutenait la tête, tandis que l'avant-bras postérieur était dressé. Viṣṇu est vêtu d'un sampot rayé à petit pan plaqué sur la cuisse gauche que retient une ceinture à listels de bordure dont le centre est masqué par un petit pan secondaire en point d'interrogation renversé. Du nombril de la divinité sort la tige de lotus qui soutenait Brahmā, disparu.

La branche centrale de la guirlande en W renversé laisse tomber une forte fleur à tige en hampes retournées ; dans les anses sont d'élégantes crosses profondément fouillées. La guirlande sort de la gueule de deux lions cabrés dont un membre postérieur est retenu par une griffe du monstre central. Une des pattes antérieures de ces lions guide la montée de la guirlande dont les extrémités sont mordues au passage par un lion debout. Ce linteau mesure 2 mètres de long.

Des piédestaux classiques et des blocs de latérite sont disséminés dans l'enclos de la pagode.



A trois kilomètres environ au Nord-Nord-Est du Vât Ratanārām, en un point appelé actuellement Nāk Tà Tān Rāy, dépendant du khum de Sandèk, khând de Cōn Prei, se voit, encore en place, une baie d'édifice en briques, ouvert à l'Est, avec chambranles, colonnettes et linteau décoratif de grès.

Le cadre de la baie montre des moulures moyennes avec une doucine et deux arêtes la suivant. Les colonnettes octogonales ont leurs nus importants coupés d'un rang de perles entre filets et frise d'une feuille et deux demi-feuilles par pan.

Le linteau, du type IV, représente la naissance de *Brahmā* (pl. XXXI, B) ; cette pièce, de la première période classique, est d'une bonne exécution, bien composée et vigoureusement fouillée. Par malheur, les faces des personnages sont écaillées et les bras de *Viṣṇu*, surtout ceux de droite ont fort souffert. Le dieu est ici couché sur deux replis d'*Ananta* dont la petite queue est anormalement à gauche. Les cinq têtes de la bête sont très désaxées par rapport à la tête de *Viṣṇu* et l'impression désagréable actuelle provient en grande partie de l'absence des bras droits du dieu ; son sampot rayé est très arrondi devant, entre les cuisses ; un petit morceau d'étoffe triangulaire forme cache-sexe. Sa ceinture à fil perlé de bordure et centre en biseau retient un important « mouchoir » placé sur la hanche gauche. Le haut du sampot laisse tomber un petit pan en point d'interrogation renversé.

Une ceinture d'orfèvrerie, placée sous les pectoraux, forme pointe sur le sternum ; un collier usé pare la gorge. Les oreilles portaient de fins pendants qui tombaient assez naturellement. La tête est ceinte d'un diadème dont on voit encore une partie du décor sur les côtés : un guillochage central est encadré de rangs de perles, d'une file inférieure de denticules et d'un rang supérieur de feuilles. La pointe conique, de plan octogonal, était à trois étages avec feuilles-antéfixe.

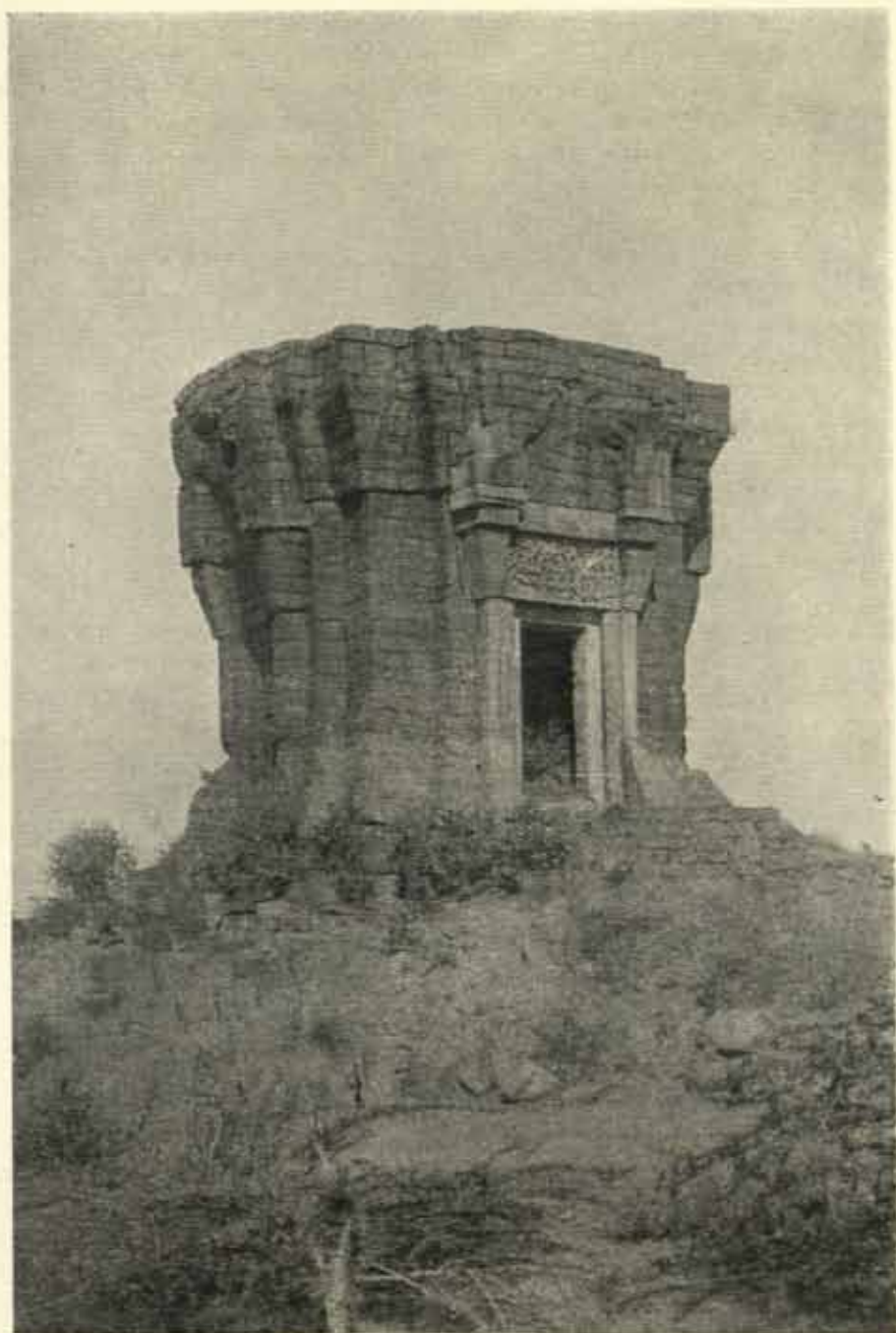
La main antérieure gauche tient une massue moulurée posée devant le corps d'*Ananta* et dont le bas est tourné vers *Lakṣmī*. La main postérieure, demi-dressée, élève un lotus bleu (?) dont la courte tige se termine en queue d'aronde. Le bras antérieur droit, disparu, soutenait la tête de *Viṣṇu*, et du bras postérieur on ne voit plus que l'arrachement de l'avant-bras dressé.

Le dieu porte des bracelets doubles, ronds, aux poignets et aux chevilles et des bracelets plats aux bras. Ses jambes durent être bien dessinées : on distingue encore la saillie de la rotule ; les pieds ont leur pointe tournée vers le sol et sont presque détachés du bloc. Les jambes sont soutenues par *Lakṣmī* assise en aisance royale sur un seul repli du *nāga*. La déesse, dont la pose est naturelle, est malheureusement très dégradée ; elle semble avoir été parée d'un collier, d'une ceinture sous les seins ; on distingue encore les bracelets de poignets et de bras. Elle dut être coiffée en cheveux bouffants.

Du nombril de *Viṣṇu* sort le lotus double qui sert de trône à *Brahmā*. Les faces de ce dieu sont écaillées ainsi que les quatre mains ; il est devant un chevet ogival à double épaisseur, dentelé et cerné de feuilles.

Entre *Brahmā* et la déesse, au-dessus des cuisses de *Viṣṇu*, se voit un grand fleuron dont le centre portait un personnage ou un animal à mi-corps. *Lakṣmī* est abritée par une ogive légèrement lobée et qui finit à droite en une crosse de *nāga* à tête unique dont la gueule laisse tomber une pendeloque fleurie ; deux feuilles et un demi-fleuron encadrent la tête de la bête.

L'angle supérieur gauche est occupé par *Garuḍa* issant à mi-corps au-dessus du chaperon du *nāga* ; ses ailes sortent derrière les épaules et sa main droite, ramenée devant le sein, tient une tige de lotus double qui se continue



Kōk Khvêt, IK. 98. Vue prise du Sud-Est (cf. p. 155).



A



B

A. KŪK KHVĒT, IK. 98. Lintea Est (cf. p. 155). B. NĀK TĀ TĀN BĀV. Lintea (cf. p. 154).

par une belle crosse venant masquer le vide inférieur de la pièce ; sa main gauche enserre un attribut illisible. Sa tête est coiffée d'un diadème perlé surmonté d'une petite pointe conique à étages. Les quelques vides de la composition sont garnis de feuilles découpées.

La hauteur de cette sculpture est de 36 centimètres, sa largeur de 1 m. 25.



A 1 km. 500 au Nord-Ouest de la même pagode s'élève au milieu de la plaine le Kūk Khvët, classé sous le numéro 98 par L. de LAJONQUIÈRE (pl. XXX).

La description de cet auteur est exacte dans ses grandes lignes, à la réserve de la couverture de cette tour qui fut en briques ainsi qu'en font foi des fragments de ce matériau encore encastrés au sommet de la tour et l'important éboulis d'au moins un mètre de haut qui encombre l'intérieur de la cella.

Ce *pràsàt* offre à l'Est un remarquable linteau à scène, dont un cliché est donné ici. Cette pièce paraît devoir être lue de haut en bas et de gauche à droite.

Si nous suivons cet ordre, la partie haute de gauche présente un combat entre singes et, au-dessous, Rāma et Lakṣmaṇa terrassés et liés par les flèches magiques d'Indrajit, transformées en serpents dont deux têtes se distinguent immédiatement au-dessus. Les singes désolés entourent les héros et se lamentent.

Au centre, Garuḍa, auteur de l'affranchissement, a les deux frères agenouillés à ses pieds, les mains jointes sur la poitrine. A droite les singes fêtent la libération de leurs alliés en dansant au son d'un orchestre.

C'est l'illustration fidèle d'un épisode du *Rāmāyaṇa* de VĀLMĪKI (sarga XLV, XLVI et I du *Yuddhakāṇḍa*).

Les hommes et les singes portent le sampot rayé à besace ; les faces humaines sont carrées et à sourcils droits. Tous les nombrils sont fortement indiqués et prolongés par un pli horizontal. Les figurines sont bien détachées, les attitudes franches ; le modelé est vigoureux et, malgré l'abondance de personnages, cette pièce n'est pas confuse (pl. XXXI, A). Elle est de la première période de l'art classique.

(Une statue de grès schisteux était déposée sous un abri de *nāḥ tā* situé au Nord-Est ; il en manque fort malheureusement le socle et tout le buste (pl. XXIX, c). Son intérêt exceptionnel nous la fit rapporter à Phnom Pén pour le Musée Albert Sarraut. C'est une représentation d'Umā-Mahiṣāsura : la déesse est vêtue d'un sarong finement plissé avec besace partiellement écaillée ; le vêtement est retenu par une ceinture à listels de bordure. La main gauche, appuyée sur le genou, enserre une hache finement indiquée et la queue du démon-buffle. La main droite, disparue, transperçait la bête à l'aide d'un épieu dont le manche traverse le sarong en diagonale.)

Dans le dos, les fesses sont légèrement marquées et le costume montre en bas, collé contre lui et derrière la cheville droite, un petit décor vertical qu'on serait tenté d'interpréter comme une corne de buffle, mais qui n'a pas la forme des défenses de cet animal et se trouve placé à l'opposé de la pointe de l'épieu qui devrait transpercer le garrot de la bête. Le vêtement a 20 centimètres de haut et les genoux sont écartés de 24 centimètres. Cette pièce, de la première période classique, est recouverte d'une patine rougeâtre alors que les parties récemment écaillées laissent voir la véritable teinte noirâtre de la pierre.

Le pays, autour du Vât Ratanàràṃ et du Kūk Khvêt, a de nombreux vestiges anciens, tertres, *nāk tà*, pièces conservées dans les pagodes ; ils paraissent être tous d'art primitif ou de la première période de l'art classique.



En un point appelé Tùol Práh Thât, khm̃ de Rolān Čak, province de Kôm-poñ Sp̃r, où a existé au moins une tour d'art khm̃r primitif avec enceinte de briques de 50 mètres sur 25 mètres environ, était enseveli, à l'extérieur du piedroit Sud, un intéressant Buddha debout, haut de 95 centimètres, dont la



Fig. 22.

main droite fait le geste de l'argumentation. Cette pièce semble avoir été enterrée pieusement car la tête, la main et l'avant-bras droits, détachés, étaient rangés au pied de la statue et de nombreux cailloux de quartz roulé disséminés autour des jambes. Il fut même trouvé quatre outils de pierre : deux sont des grattoirs assez grossiers, un troisième, une hachette de schiste de sept centimètres de long avec petit tenon d'emmanchement, et le quatrième, un objet non encore rencontré par nous et qui pourrait être un écorchoir ou polissoir ; la lame de grès s'évase vers le haut et se transforme ensuite en cylindre un peu curviligne pour faciliter la préhension de l'outil (fig. 22).

La tête du Sage est presque intacte ; deux légères éraflures intéressent le nez et le menton, sans enlever son beau caractère à cette face cependant peu profondément travaillée. Elle est grasse, ovale, avec petit menton ; la bouche, d'un joli dessin, a des lèvres ourlées et la maxillaire supérieure porte la dépression sous-nasale ; le nez est fin et légèrement camus ; les yeux ouverts sont assez mal indiqués au trait sur les globes bien posés ; les sourcils courbes n'ont qu'une faible saillie et les oreilles ont leurs lobes distendus sans bijoux (pl. XXXII, B).

La coiffure est composée de boucles enroulées en sens inverse de la marche des aiguilles d'une montre et l'*uṣṇīṣa*, formé de deux rangs de mêmes boucles, est terminé par un enroulement horizontal de faible hauteur, de même sens que les précédents, et dont le centre montre un petit trou.



A



B

TÔOL PRĀṢĪ THĀT. A. Buddha debout. B. Tête du Buddha. Cf. p. 156-157.

Le corps, très légèrement hanché à gauche sans que ce mouvement soit sensible dans l'attitude des jambes, est couvert du vêtement monastique plaqué sur le corps comme pour les Buddha du Vât Anlök ou Romlök (Prei Krabàs, province de Tà Kèv), découverts par M. G. GROSLIER (AAK, t. 2, p. 104-105 et pl. III et V). Les pectoraux, le nombril, les cuisses et les rotules sont nettement visibles, ainsi que la ceinture assez haute qui paraît être sous le manteau et retient probablement un langouti.

La *saṅghāṭī* tombe en deux épaisseurs sur les chevilles et son encolure est nettement visible ; elle s'étale en coquille sur les côtés où ses ailes forment soutien aux avant-bras demi-levés. Autour du poignet s'enroule une écharpe plissée et le pan de celle-ci tombe à l'extérieur, mais est rejeté en arrière, par le vent de la marche ou par le mouvement que viennent de faire les avant-bras (pl. XXXII, A).

Seule la main droite fut retrouvée : les doigts sont à moitié brisés, mais le geste qu'ils effectuaient est nettement discernable. Pouce et index sont joints et les autres doigts paraissent avoir été en demi-flexion ; la main gauche faisait vraisemblablement un mouvement identique.

Les pieds, finement indiqués et dont les chevilles sont liées par un petit chevet débordant, posent sur un socle à pans coupés en avant, arrondi en arrière.

Dans le dos, un renflement placé un peu trop haut veut marquer la rondeur des fesses et les omoplates portent une inscription de deux lignes, d'une écriture encore lisible, malgré la gravure très fine.

Cette statue a les plus grandes analogies avec celle conservée au Vât Práh Nirpān (JK., n° 76) ; cette dernière est plus importante et en meilleur état ; elle a en plus une pointe conique sur l'*uṣṇīṣa* et ce décor pourrait bien être une adjonction plus récente. Par contre, l'écharpe qu'elle porte aussi autour du poignet gauche, a son pan qui tombe verticalement.

Le piédroit Nord de la tour centrale du Tùol Práh Thāt est inscrit de dix fragments de lignes ; toute la moitié orientale a disparu, le grès s'étant écaillé. Les piédroits sont énormes (1 m. 90 × 0, 94 × 0, 24) et paraissent annoncer une tour très importante, fait que confirme le grand éboulis de briques.

La dureté de l'amas formé par ce matériau, relié par les sécrétions d'une grande termitière, n'a pas permis de pousser, en une journée, les recherches plus loin que la deuxième marche de l'accès de l'Est. Il fut trouvé, en plus, une conque d'un Viṣṇu dont les débris sont peut-être encore enfouis en ce lieu.

L'enceinte de briques, dont le mur Nord est en bordure de la berge Sud du Prék Tnôt, à l'extérieur de la boucle que forme la rivière entre le Phum Prei Samrôn et le Phum Čhotāl, paraît avoir eu des *gopura* à l'Est et au Sud. Un bâtiment annexe semble avoir existé contre le mur Sud, entre la corne Sud-Est et le *gopura* du Sud.

Il est probable qu'il y eut là une autre tour, au Nord-Ouest : l'on voit en effet deux cuves à ablutions en schiste, l'une de 1 m. 35 de côté, à mortaise

centrale octogonale, l'autre, brisée, de 1 m. 18 de côté, à mortaise ronde, et des fragments de piédroits en schiste qui, en aucun cas, n'ont pu s'adapter à la tour centrale.

L'inscription du Buddha (*ye dharmā...*) est probablement du VI^e ou du VII^e siècle çaka (renseignements donnés par M. CÆDÈS); elle n'est pas datée et seule la forme de l'écriture permet une estimation approchée. Malgré ce manque relatif de précision, un jalon précieux nous est apporté par cette sculpture qu'on aurait pu croire d'un siècle ou deux plus récente; elle nous permet de placer au plus tard à la même époque les Buddha du Vât Romlök et, généralement, toutes les statues dont le hanchement est nettement marqué.

(Ce nouveau site archéologique fut signalé par M. TICHIER DE LA TOUCHE, administrateur-adjoint, qui a rapporté à Kômpon Spûr et de là à Phnom Pén, partie d'un grand *lînga* à triple section qui paraît s'adapter à la mortaise de la plus grande cuve à ablutions et dont le bulbe ovoïde porte une petite tête à la base du filet.)

L'étude de ce point fut facilitée par l'obligeance de M. MEILLIER, résident de France à Kômpon Spûr et membre correspondant de l'École.

TROISIÈMES

RECHERCHES SUR LES CAMBODGIENS

par G. GROSLIER

*Directeur des Arts Cambodgiens,
Correspondant de l'Ecole Française d'Extrême-Orient.*

I. — ETUDE SUR LE TEMPS PASSÉ À LA CONSTRUCTION D'UN GRAND TEMPLE KHMER (Bantây Čhmâr).

Le but de la présente étude n'est pas de prétendre déterminer en combien d'années a été construit le temple de Bantây Čhmâr. On ne sait rien de la façon dont, à l'époque, le travail était réparti sur les chantiers, des moyens employés pour le transport des pierres, ni des appareils de levage connus des constructeurs.

Mais si l'on pose le problème de la façon suivante : quel est le temps *minimum* qu'aurait pu durer la construction de Bantây Čhmâr ? il semble que les chiffres tout théoriques qui se dégageront des recherches n'étant plus affectés directement par ce que nous ignorons, pourront donner des indications intéressantes. Par exemple, rien de formel ne nous permet de savoir si les travaux ne furent pas suspendus à diverses reprises durant plusieurs années ; mais nous pouvons poser en principe qu'ils se poursuivirent à raison de 365 jours par an. Si le temps obtenu n'est pas conforme au temps réel, on saura que, dans aucun cas, celui-ci n'aurait pu être plus court. A plus forte raison si nous procédons de la sorte dans tous nos calculs.

En définitive, les résultats faux à priori nous donneront cependant un ordre de grandeur minimum suffisamment précis pour fixer la pensée sur un sujet laissé jusqu'ici dans l'ombre. En possession de ce délai théorique et tenu pour provisoire, le raisonnement pourra du moins tendre ensuite à se rapprocher de la réalité, plus facilement que dans l'état actuel de nos connaissances où nous ne disposons même pas d'une base de discussion.

Cette méthode peut, en effet, se passer des renseignements qui nous manquent et tirer en revanche tout le parti nécessaire de ceux que nous possédons. Les voici résumés :

1° Les blocs de grès étaient sortis du lit du gisement à ciel ouvert et dans le sens de ce lit, après détournage sur trois faces. Voilà ce que montrent les carrières. Etaient-ils détachés par le feu, par des coins en bois rendus

humides (comme en France au moyen âge) ou par traction humaine ou animale ? Nous ne le savons pas, mais nous n'avons pas besoin de le savoir. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le détournage (largeur 0 m. 10 environ) était exécuté à la main et à la barre à mine, et ne pouvait pas être obtenu autrement. Rien ne serait plus facile que de calculer exclusivement la durée de ce dernier travail, en supposant un maximum de carriers groupés autour d'un mètre cube à détourer sur trois faces. On obtiendrait ainsi un temps qui, non affecté par celui de l'arrachement du bloc (inconnu), serait bien un temps minimum, établi hors de toute hypothèse.

2° Moyens de transports inconnus. Ils n'ont pas à être imaginés. Nous pouvons évaluer le temps qu'il faut pour roder et ajuster dans l'œuvre 1 mètre cube. Dès lors, nous n'avons qu'à supposer que carriers et porteurs parvenaient à fournir à la demande des chantiers. Là encore, nous ne quittons pas le connu. Nous ne pouvons obtenir qu'un minimum de temps sans qu'aucune insuffisance des carrières ou difficulté de transport risquent de retarder nos travaux.

3° Nous connaissons un grand nombre d'édifices n'ayant pas reçu de décor. Ils nous donnent l'état dans lequel les constructeurs les livraient aux sculpteurs. De la sorte, le travail des deux corporations se trouve délimité.

4° Les pierres étaient rodées les unes contre les autres et à leur place définitive. Aucune machine ne pouvait produire le polissage des faces en présence. Un bas-relief du Bayon souvent étudié ⁽¹⁾ et qui ne prête à aucune contestation ne nous montre qu'un moyen primitif de suspension. Connaissant les dimensions moyennes des pierres, on en déduit aussitôt le nombre maximum d'ouvriers qu'on peut grouper autour. Enfin, en supposant un va-et-vient extrêmement rapide imprimé à un bloc — manœuvre qu'aucune machine ne peut exécuter — et considérant sur les murailles une interpénétration des joints de plusieurs millimètres, parfois de plusieurs centimètres, le calcul du temps de rodage ne peut laisser place à une erreur d'estimation bien grande. N'est-on pas certain, là encore, de n'établir que des délais minima, puisque nos calculs auront fait état par ailleurs d'un maximum d'ouvriers, d'activité, de vitesse, sans une minute d'interruption ? Si le système de rodage des pierres présentait des avantages en ce que n'importe quelle main-d'œuvre non spécialisée pouvait y être affectée, que des blocs de toutes grandeurs trouvaient emploi dans les formes mêmes où ils parvenaient des carrières — il n'en reste pas moins un procédé lent, pénible, délicat, entraînant l'utilisation d'échafaudages compliqués, nombreux, qu'il fallait

(1) J. DE MECQUENEM, *BEFEO.*, XIII, 1913, 2^e fasc., p. 20. — H. PARMENTIER, *id.*, 1914, fasc. 6, p. 23, et *Inventaire descriptif des Monuments évang. de l'Annam*, II, p. 209, Leroux, 1918. — G. GROSLIER, *Recherches sur les Cambodgiens*, p. 161 ss.

continuellement déplacer. Nous n'en tiendrons pas compte. Et si nous examinons sur les bas-reliefs les machines de guerre, l'outillage, les véhicules, etc., nous apprenons, de la main des Khmers eux-mêmes, que leurs connaissances en mécanique étaient des plus rudimentaires; que leur ingéniosité dans cet ordre d'idées se limita à bien peu de chose. Ils ne purent donc pas user, en construction, de machines étonnantes dont la mise en œuvre, ignorée de nous, eût eu une action suffisante pour modifier dans de notables proportions, les résultats que nous recherchons.

5° Reste la sculpture. Là encore, étant donné que devant un mètre carré de bas-relief ou un mètre de corniche, on ne peut disposer un nombre hypothétique de praticiens, mais deux au maximum, nos évaluations ne cesseront pas de s'appuyer sur des données précises.

Dans tous les cas du reste, le lecteur pourra vérifier nos chiffres. Résolus à y incorporer tout imprévu propre à accélérer les travaux, en écartant tout imprévu susceptible de les ralentir, nous pourrions en cours d'estimation nous tenir en dessous des surfaces et du cubage réels du temple. Nous n'y manquerons pas.

Pourquoi avons-nous pris en exemple le temple de Bantây Chmâr? D'abord parce que c'est en superficie ouverte, l'un des plus vastes du Cambodge. Il dépasse en longueur de quelques mètres Prâh Khân et Tà Prohm du groupe d'Ânkôr. Moins large, il offre des tours et des galeries plus tassées. Par contre, sa sculpture est de qualité très inférieure à celle des groupes métropolitains. Ensuite et surtout parce que nous en avons établi le plan et les coupes principales à grande échelle. Nous possédions donc parmi les 5 ou 6.000 mesures prises pour ce travail celles qui étaient nécessaires au calcul serré des cubes et des surfaces décorées. Le lecteur trouvera à la fin de cette étude trois tableaux résumant les détails de ce calcul. Une réduction du plan suffisamment claire, avec son échelle, permettra par ailleurs toute vérification éventuelle. Nous n'avons pas fait entrer dans notre estimation le Mébôn, ni les huit temples satellites qui entourent le temple principal que nous avons retenu seul.

I

De grands ensembles s'élèvent dans une région déserte aujourd'hui. C'est le cas de Bantây Chmâr. On suppose à juste titre qu'elle était à l'époque peuplée, très peuplée même. Mais on oublie que cette région stérile, desséchée, sans cours d'eau, faite d'argile à fleur de sol et de sable, se présente à nous dans son état géologique et millénaire *et telle que la trouvèrent par conséquent les constructeurs*. Aussi ces constructeurs durent-ils l'aménager. Ce que nous voyons bien.

L'exemple de Bantây Chmâr est frappant à cet égard. Sur la superficie d'environ 9 kilomètres carrés que commandent ce temple et les huit temples satellites qui l'encadrent, on voit un Bârây de $1.647 \text{ m.} \times 775 = 1.276.425 \text{ m}^2$

sur une hauteur moyenne de 3 m., entièrement parementé de gradins en latérite. Même construction soignée des douves du temple : 209.000 m², de ses dix grands bassins et aussi des douves et bassins des temples satellites : 22.000 m². En additionnant les surfaces ainsi travaillées, parfois jusqu'à 6 m. de profondeur, on obtient 1 kilomètre 500.000 m² au minimum, soit 1/6 de la surface totale du groupe, soit un volume de terre remuée de 4.522.295 mètres cubes.

Dans cette première estimation de ce qui se voit encore de nos jours, nous ne tenons pas compte du volume de la latérite employée en parement. Nous passons sous silence les étangs, digues, canaux qui étaient les travaux complémentaires de chaque installation de village. Comme le temple central, ceux qui l'entourent, le Bârây, forment un ensemble que commandent les mêmes axes ; comme toutes ces constructions sont évidemment solidaires les unes des autres, chacune étant la raison d'être de l'autre, puisque sans eau il n'y a pas de vie humaine en de tels lieux — il est impossible de dissocier un tout si logiquement établi.

La région s'organisa donc pour le temple. Pourquoi, dans un désert d'argile et de sable, creuser un Bârây de 1.276.425 m², sinon pour assurer la vie du temple ; en premier lieu, celle de ses constructeurs, puis celle de ses fidèles ? Cette hydraulique de grande envergure correspondait si bien à l'apparition du temple que, celui-ci abandonné ou la population décimée, le Bârây non entretenu cessa de recevoir son eau, les canaux se comblèrent et la région retourna à la stérilité et au désert — à ce qu'elle était quelques siècles auparavant. En confirmation, on voit partout ailleurs sur les terres naturellement fertiles, les temples s'écrouler, mais les populations demeurer le plus souvent.

Donc à Bantây Ćhmâr, 4.522.295 mc. de terre remuée dans une région encore sévère, où les villages ne devaient être que misérables et raréfiés, sans doute plus nombreux qu'aujourd'hui, mais encore en très petit nombre (4). Un Cambodgien moyen payé à la tâche, avec la bêche et la pelle, ne peut déplacer par jour plus de 3 mc. de terre et les transporter à une trentaine de mètres. A cinquante mètres, le rendement n'est plus que de 2 mc. A Bantây Ćhmâr, les distances auxquelles les terres furent transportées sont considérables, puisque le Bârây a plus d'un kilomètre et demi de long et plus de 700 m. de large. Les terres retirées des

(4) Un fait d'expérience précisera ce point. Pour les petits travaux que nous exécutâmes à Bantây Ćhmâr en 1935, nous ne pûmes trouver que trois coulis sur place. Nous en recrutâmes quarante qui vinrent de Thma Pùok, dernier gros village du Cambodge, à 18 km. au Sud. Ces coulis durent apporter leur riz et nous dûmes assurer leur ravitaillement. Après 13 jours de travail, un quart nous quitta. Il ne restait qu'un peu d'eau dans la partie Sud-Est des douves. Sans ces douves, nous n'aurions pas trouvé un litre d'eau à 15 km. à la ronde. Nous étions en février, troisième mois seulement de la saison sèche.

douves sont invisibles aujourd'hui et durent servir à monter la digue que l'on voit à plusieurs centaines de mètres au Sud. Néanmoins, conservons ce chiffre de 2 mc. par homme et par jour qui résulte des renseignements que nous a donnés un ingénieur du chemin de fer Phnom Pén - Băttambăn et qui calcule ses remblais sur ces bases.

Ces chiffres donnent $\frac{4.322.295 \text{ mc.}}{2} = 2.261.147$ journées. Si nous employons 1.000 hommes, il vient : 2.261 journées, soit 6 années et 71 jours. Doublons nos effectifs, on obtient : 3 ans et 35 jours. Notons ici que 2.000 hommes représentent autour d'eux une population minimum de 10.000 habitants ; à supposer que tous les mâles valides de 16 à 40 ans soient présents sur nos chantiers. On reviendra sur cette question. Bien entendu, dans l'état de la région, au moment où commencèrent ces travaux, il ne pouvait y avoir à 10 kilomètres à la ronde une pareille population. Supposons que le supplément vint d'ailleurs et gardons en mémoire ce délai de 3 années, bien qu'il ne comprenne pas l'extraction et la pose des parements en latérite que comportent Bărây, douves et bassins du groupe de Bantăy Čhmăr. Cette pose, pour faciliter notre enquête, sera étudiée plus tard ⁽¹⁾.

II

Les terrassements achevés, douves et réservoirs remplis de l'eau indispensable, les rizières cultivées par la population installée en des lieux bien aménagés, l'aire du temple nivelée et piquetée par les architectes, voilà désormais notre

(1) Nous en tenant pour l'instant à des résultats strictement théoriques, le lecteur doit observer que nous considérons que le travail se poursuit sans interruption aucune, sans ralentissement, durant 365 jours par an. Nous ne ferons intervenir les suspensions de chantier provoquées par les saisons des pluies ou pour des causes diverses, que nos calculs achevés. Il est en effet nécessaire, si l'on veut que notre argumentation ait une signification indiscutable, que ce qui ne saurait s'évaluer de manière précise et contrôlable, soit abordé à part. Ce faisant, nous évitons par ailleurs de trop nombreuses redites. Un exemple à ce propos ne sera pas inutile. Au moment où nous en sommes, le temple en vue duquel on s'organisait avait une importance quatre fois moindre que celle de l'ensemble que nous voyons aujourd'hui. Sous sa première forme, Bantăy Čhmăr ne fut peut-être qu'un sanctuaire unique précédé d'un srah, flanqué d'un village de quelques milliers d'âmes. Ce ne fut qu'ensuite que, de décade en décade, sans doute, la région changea d'aspect sous la lente pénétration de familles, de groupements refoulés d'autres contrées pour des raisons diverses. La partie la plus ancienne de l'ensemble actuel et pour laquelle le Bărây fut prévu, était un groupe de huit tours, encadrant un sanctuaire central. Ceci fait, la population continuant d'augmenter, la région connaissant quelque prospérité, les agrandissements du temple devinrent de plus en plus faciles. Si bien que ce que nous ramassons dans un délai de trois ans pour les besoins de notre démonstration a dû se développer au cours d'un demi-siècle. En conséquence, la mobilisation tout artificielle que nous suggérons n'est qu'un postulat et il n'y a pas lieu de discuter ici sur ce qu'il peut présenter d'in vraisemblable du point de vue historique.

main-d'œuvre occupée à exploiter, dans des conditions favorables, les carrières de grès et de latérite ; à transporter la pierre à pied d'œuvre, à l'entasser par rodage dans ces formes simplement épannelées où sont restés tant de monuments et, à Bantây Čhmâr notamment, la galerie du groupe Ouest. On peut admettre, là encore, une main-d'œuvre réquisitionnée par levée en masse, par déplacement de population, mais une main-d'œuvre où femmes, enfants, vieillards ne pouvaient être incorporés. Nous verrons que la construction du temple impose elle-même des limites, puisqu'on ne peut grouper autour d'un bloc de pierre un nombre infini d'individus, pas plus que sur un échafaudage.

Il est évident que la pierre, sortie des carrières, à peu près dans sa forme d'emploi, n'arrivait au temple qu'au fur et à mesure des besoins. Les constructeurs avaient tout à gagner à cette méthode qui diminuait la manipulation, et évitait un encombrement qui eût été inouï dans les cours exigües et l'enchevêtrement des galeries et des échafaudages. Il est impossible par ailleurs d'admettre un approvisionnement préalable et de quelque importance, de blocs mis en tas où les constructeurs auraient eu à en déplacer dix pour trouver celui qu'il leur fallait.

La question du transport qui frappe l'imagination de prime abord était, à mon sens, secondaire. La latérite se trouve en sous-sol un peu partout, aussi ne ferons-nous pas entrer son transport dans nos calculs. Le grès ne pouvait venir que des Dañrèk ou des petites montagnes du Sud-Est. Le temple est à mi-chemin, soit 18 kilomètres environ. Un mètre cube de grès pèse de 2.500 à 2.800 kilogrammes, mais les pierres de ce volume sont rares à Bantây Čhmâr, temple dont l'appareil moyen est, dans les murailles, $0,30 \times 0,50 \times 0,40$; un peu plus gros dans les voûtes. Gardons les chiffres les plus bas, puisque nous établissons de parti pris un devis minimum. Ils nous donnent donc un poids de 170 kilogrammes par pierre manœuvrée et une quinzaine de blocs au mètre cube. Quatre hommes peuvent transporter chacune de ces pierres. En imaginant sur 18 kilomètres un homme par mètre (18.000 hommes), chaque équipe de 4 porteurs n'aura à faire que 4 mètres pour qu'un bloc passe d'épaule à épaule, des carrières au temple. Il ne pourra passer ainsi plus d'un de ces blocs toutes les deux minutes, soit 30 par heure, soit 2 mètres cubes. Et si nous supposons un travail formidable et ininterrompu de 10 heures par jour, nous obtiendrons 20 mètres cubes ou 300 blocs. A cette cadence, disons en passant que nos 18.000 hommes mourraient comme des mouches. Il est aussi évident que les carriers, seraient-ils 30.000, ne pourraient fournir à une telle demande et encore plus évident que les constructeurs qui, eux, ne pourraient être en aussi grand nombre, faute de places, sur les échafaudages, ne parviendraient pas à prendre des mains des porteurs, mettre en place et roder plus de 300 blocs par jour.

Pourquoi retenons-nous le mode de transport ci-dessus ? Parce qu'il nous paraît le plus rapide et parfaitement adapté à la main-d'œuvre. Une charrette

à bœufs ne peut pas recevoir une pierre de 170 kilogrammes que seuls des buffles pourraient tirer sur des roues pleines. Cette charrette mettrait une journée pour parcourir 18 kilomètres et en perdrait une à retourner à vide aux carrières. Qu'on essaie au surplus d'imaginer au bout de quelques mois de ce charroi de poids lourds, l'état des pistes ! Si le chef de chantier ne ménage pas ses esclaves, il doit ménager ses buffles, les laisser reposer et manger 1 jour sur 3. L'éléphant est encore plus fragile. Il est clair que les porteurs sont d'un rendement meilleur et plus rapide, car dès les premières pluies et les pistes coupées, les porteurs passent encore — mais les véhicules deviennent inutilisables. D'ailleurs, *peu importe les moyens de transport, nous avons plus de grès que nous ne pouvons en roder* et nous avons posé en principe (malgré son arbitraire) que nous disposons d'autant d'hommes que nous voulons.

Eh bien ! malgré tout ce que les chiffres obtenus présentent d'exagéré et l'activité forcée qu'ils impliquent, disons que 300 blocs de grès, soit 20 mc., étaient mis en place, ajustés et rodés par jour et passons à la latérite. Celle-ci est plus légère, d'un rodage plus facile et en général, moins soigné. Il faut néanmoins la manipuler du pied du mur à sa place définitive. Avançons que nos constructeurs y parviendront deux fois plus vite que précédemment. Nous obtenons par jour, 600 pierres et 40 mc.

Voyons à ce moment nos effectifs dans le temple. Il nous faut toujours nos 4 hommes par bloc, soit en tout $4 \times 900 = 3600$. Avec ceux qui manœuvrent les appareils de levage, qui s'occupent des cordages (lianes qu'il faut tresser), qui portent l'eau pour le rodage, qui font et entretiennent échafaudages et plans inclinés, qui sont immobilisés par des ajustages plus compliqués, qui sont chargés d'aller jeter au loin les déchets d'épannelage et les pierres inutilisées, nous arrivons facilement à 4.000. Voilà déjà un joli chantier en activité 10 heures par jour ! La surface totale de la partie centrale de Bantây Chmâr est en gros de 9.400 mètres carrés ; mais cette surface, il s'en faut de beaucoup, n'est pas celle des murs où sont seulement juchés nos hommes ; elle n'est pas celle du temple en cours de construction, mais tel que nous le voyons aujourd'hui. Il n'importe pas aux épanneleurs occupés sur les voûtes que le temple mesure 9.000 m² ou 100.000, puisqu'ils ne travaillent que sur les voûtes ! Bref, il saute aux yeux que nos 4.000 hommes ne pourraient pas être augmentés dans de grandes proportions. D'ailleurs nous ne pourrions pas en mettre beaucoup plus, car nos carriers et nos porteurs ne fourniraient plus assez vite. Un mètre cube de grès est un mètre cube de grès au XII^e siècle comme au XX^e. Nous ajouterons toutefois qu'à l'extraction, le grès encore « humide » pèse plus que celui que nous considérons aujourd'hui — mais il est plus tendre, ce qui facilite le rodage. Ceci compense cela et limite d'autant nos erreurs d'estimation.

Dès lors, nos calculs vont être faciles. Voici, en gros, le cube *minimum* de Bantây Chmâr, *fondations non comprises*.

Grès: 30.849 mètres cubes,

Latérite: 61.973 — ,

soit: $\frac{30.849}{20} = 1.542$ journées (grès),

$\frac{61.973}{40} = 1.549$ journées (latérite).

Total: 3.091 journées;

soit: $\frac{3.091}{365} = 8$ ans, 171 journées.

Nous obtenons donc 8 ans, 171 journées *sans une heure de repos* et à raison d'une trentaine de mille hommes affectés aux carrières et au transport et de 4.000 ajusteurs-constructeurs. Voilà à mon sens un chiffre extrêmement intéressant. Il fixe la pensée en présence d'un problème négligé jusqu'ici. Sans doute, il est tout théorique, mais il nous laisse la certitude d'être au-dessous de la réalité. Les contours de cette réalité commencent à se laisser entrevoir. Elle git derrière cette proposition:

Si 44.000 hommes avaient travaillé 10 heures par jour sans interruption pendant 8 ans 171 jours, ils auraient construit Bantây Ćhmâr et l'auraient amené au point où les sculpteurs-décorateurs pouvaient commencer leur travail et cela, abstraction faite des terrassements, des fondations et de l'aménagement de la région, ce dernier que nous avons évalué de la même façon dans la première partie de ce mémoire ⁽¹⁾.

III

Reste la décoration du temple. Sauf de très rares exceptions dont nous n'avons pas à tenir compte ici, la sculpture ne pouvait être entreprise avant que la construction ne fût entièrement terminée. Tel est l'avis de M. PARMENTIER que je partage. Trop d'observations montrent que les sculpteurs progressaient de haut en bas. Le temple encombré par les échafaudages, les pierres manœuvrées et par les équipes d'ajusteurs, les décorateurs n'eussent pu s'en emparer.

Là encore, le travail règle impérativement le nombre des travailleurs à recruter. Il est impossible d'installer plus de deux hommes devant 1 mq. de bas-relief, encore plus d'en mettre 4 devant 2 mq. l'un au-dessus de l'autre. En second lieu, n'importe quel paysan ou prisonnier de guerre peut être affecté au transport, au rodage des pierres; ce sont des spécialistes qu'il nous faut maintenant. A part de très beaux morceaux (l'ensemble de la cour à galerie cruciale par exemple), beaucoup d'apsaras de facture excellente, si les 7/10 environ de la sculpture décorative de Bantây Ćhmâr sont de deuxième ordre, elle n'est pas celle d'équipes qui, jamais, n'auraient tenu un ciseau. En

(1) Nous ne pouvons nous attarder ici aux détails de l'extraction du grès et de la construction. On devra consulter à ce sujet G. GRÖSLIER, *Recherches sur les Cambodgiens*, le chapitre « Construction », et MARCHAL, *Arts & Archéologie khmêrs*, tome I, fascicule 1.

conséquence, nous ne saurions plus désormais, si nos calculs l'exigeaient, convoquer autant d'hommes que nous le voudrions. Nous ne pouvons compter que sur la population de la région, puisque nous savons qu'on construit dans tout le Cambodge avec la même activité qu'à Bantāy Čhmār. J'irai jusqu'à dire qu'au début, il put y avoir pénurie de sculpteurs, mais que la décoration du temple devant durer des années et des années (ce que savaient bien les populations!) les chantiers se remplirent dès le début d'apprentis qui, en deux ou trois ans, passaient ouvriers d'habileté suffisant.

Pour établir l'estimation qui va suivre et nous entourer de toutes les garanties désirables, nous avons provoqué deux réunions de sculpteurs indigènes. La première de jeunes hommes professionnels depuis une dizaine d'années, connaissant les monuments et choisis parmi les plus habiles de l'artisanat cambodgien. La deuxième réunion formée de patrons. Nous avons ramené la sculpture du temple à plusieurs types conformément au tableau joint à cette étude et chargé séparément nos deux groupes d'évaluer la durée d'exécution de 1 mq. de bas-relief ; de 1 mètre courant de corniche, de moulure de soubassement, etc. Dans cette estimation était évidemment comprise la préparation de la pierre laissée brute par les constructeurs. Nombre d'ouvriers facultatif. Il résulta de cette enquête que les patrons plus vieux, plus timorés que les jeunes gens ont constamment donné des chiffres très supérieurs. Nous n'avons retenu que les premiers, étant donné que le mot d'ordre est de faire vite.

Un premier point très important et auquel nous n'aurions peut-être pas songé sans cet examen préalable, c'est que par chaque équipe de 4 ou 5 hommes, il faut en prévoir un en plus pour affûter les outils constamment émoussés. Cette sujétion devait être plus impérieuse jadis qu'aujourd'hui. Il ne nous a pas paru possible de modifier les délais les plus courts qui nous ont été ainsi fixés, après mûres réflexions, par des Cambodgiens de métier parmi lesquels plusieurs connaissent bien et ont travaillé le grès du pays.

Dans nos calculs de surface ou de longueurs, nous n'avons pas tenu compte des redentements innombrables qui pourtant sont parfois exécutés au ciseau. Nous n'avons pas compté les huit temples satellites, ni le Mébôn, ni la terrasse du Bârây. Nous avons laissé de côté les petits socles de murailles et maints détails qui eussent compliqué nos calculs. Nous eussions cependant obtenu d'importantes surfaces décorées. Nous n'avons porté à notre devis que les motifs terminaux des parapets-nāga, sans retenir les parapets eux-mêmes ni les nombreux dś qui les supportaient. La sculpture et le décor des escaliers sont passés sous silence. Enfin, lacune considérable, nous omettons à dessein les mètres et mètres cubes de bois sculpté qui entrèrent dans la confection de kilomètres de plafonds et des centaines de portes que comportait le temple. Ont été aussi passés sous silence, à cause d'estimation impossible, les couronnements des 56 tours : triple lotus sculpté en pleine pierre de 3 m. de diamètre à la base et enfin les milliers d'antéfixes qui ornaient les redents des étages des prāsāt. Là encore, notre devis s'est bien maintenu très

au-dessous de la réalité et jamais nous ne recommanderions une telle manière de faire à un entrepreneur soucieux de ses intérêts. On trouvera un deuxième état des détails aux pièces annexes. Voici le total :

3.450.258 journées de travail.

Supposons 1.000 sculpteurs et 4 ou 500 aides. Il vient :

$3.450 : 365 = 9$ ans et 165 jours.

Je ne crois pas possible de loger à la fois plus de 1.000 sculpteurs et leurs aides dans un temple, même de l'étendue de Bantāy Čhmār. Nous ne pouvons plus, comme au cours de la construction, occuper toute l'étendue des édifices (supposant qu'on eût construit partout à la fois, ce qui paraît peu probable), mais seulement les édifices ou parties d'édifices devant recevoir un décor. En outre, la main-d'œuvre ne travaille plus ici horizontalement, pouvant se masser à 4-6-8 hommes autour d'une pierre à roder ou d'un appareil de levage — elle travaille individuellement et verticalement. L'artisan qui exécute les moulures n'est pas celui qui sculpte les apsaras. Il était dans l'intérêt même des architectes de spécialiser leurs équipes, selon leur habileté, en vue d'un meilleur rendement. Ce qui le prouve, c'est que des murailles sont restées nues, mais ont reçu corniches et plinthes.

Et maintenant nous avons sous les yeux, théoriquement établie, la durée de la construction et de la décoration de Bantāy Čhmār soit :

3 ans	35 jours	passés à l'aménagement du terrain
8 ans	171 jours	passés à la construction proprement dite
9 ans	165 jours	passés à la sculpture décorative

20 ans et 371 jours, soit 21 ans.

Rappelons une fois de plus que depuis vingt-et-une années consécutives, nos chantiers sont supposés ouverts *sans que le travail ait cessé un seul jour*, sans qu'un homme ait manqué, sans qu'aucun obstacle ait surgi, sans qu'une pluie trop violente ait compromis une heure seulement le transport des matériaux, ni ralenti des travailleurs absolument infatigables. Pas un seul accident. Malgré le nombre de nos effectifs, on a admis qu'il restait encore, à 25 kilomètres à la ronde, assez d'habitants pour cultiver les rizières et assurer le ravitaillement de la population réquisitionnée. Dix heures par jour, durant 21 ans, pas un homme malade, quiétude absolue, politique suivie, nul nuage à l'horizon. Bien mieux, au début, région déserte où la vie était impossible. On a supposé que les populations qu'on y installa, venues on ne sait d'où, aussitôt arrivées, prirent la bêche du terrassier ou la pince du carrier et purent se nourrir, comme Jésus, dans le désert. On n'enregistre aucun de ces actes de piraterie, de ces rébellions, aucune guerre dont les inscriptions font état si souvent. 3.450.258 journées de sculptures se déroulèrent dans l'allégresse et une activité dévorante.

Notre seul exposé nous fait lui-même sentir l'in vraisemblance où la rigueur des chiffres nous conduit. Si l'on veut donc ramener à des proportions raisonnables les valeurs obtenues, il faut réduire très probablement à 6 ou 7 heures les journées de 10 heures que nous avons imposées à notre main-d'œuvre. Déjà,

le nombre des années augmente d'un tiers (= 27 ans). En second lieu, nous devons impérativement faire cesser le travail dans les carrières et tout transport sur des pistes défoncées par les eaux pendant trois mois de pluies diluviennes au minimum; libérer à la même époque nos coulis pour que les rizières soient travaillées et ensemencées. Et voilà notre temps passé au temple qui augmente d'un quart encore (= 34 ans). Restons-en là, afin de nous maintenir toujours en deçà de ce que nous avons à démontrer ⁽¹⁾. Nous abandonnons à l'estimation du lecteur *l'imprévu* qui n'a probablement pas manqué de raleatir, sinon d'interrompre, et peut-être des années durant ⁽²⁾, la discipline, la vie, le

(1) Il est intéressant de se rappeler nos grandes cathédrales. Elles furent l'œuvre de maîtres ouvriers, de chantiers admirablement organisés. Elles s'élevèrent en des régions prospères et parmi une population infiniment plus dense que celle que nous pouvons accepter à Bantây Chmâr. Les pierres étant préparées avant la pose, aucune limite n'était donc fixée au nombre des ouvriers par la surface des parties à construire. L'outillage était dix fois plus perfectionné que dans l'ancien Cambodge. En dépit d'une logique profonde, de la science, de l'expérience de leurs maîtres d'œuvre, presque toutes nos cathédrales ont subi des accidents ou des catastrophes qui retardèrent leur construction de 20-50 ans. Quels accidents ne devons-nous pas présumer sur nos chantiers khmers? Eh bien! malgré l'excellence, l'expérience, les méthodes éprouvées, la science de la construction et la foi des chantiers de notre moyen âge, aucune de nos cathédrales n'a été construite en 34 ans, dans l'état où nous les voyons aujourd'hui; elles sont cependant infiniment moins développées que Bantây Chmâr et le volume des pierres travaillées que chacune représente n'atteint pas la moitié de celui de Bantây Chmâr.

Pour fixer les idées du lecteur, voici quelques délais de constructions relatifs à nos cathédrales. Nous donnons en même temps les mesures principales. — Amiens, nef et transept seulement, sans sculpture, 1228 à 1244 = 24 ans. — Auch (long. 106 m.), 1489 à 1689 = 200 ans. — Autun, sans sa flèche, 1100 à 1178 = 78 ans. — Bourges (118 m.), 1175, inachevée en 1324 = 149 ans. Les deux tours carrées de Chartres, sans les clochers, le gros œuvre seul, 1115-1145 = 30 ans. — Clermont-Ferrand (81 m.), 1248, était inachevée en 1340 = 82 ans. — Laon (121 m.), remarquable par la régularité de sa construction, 1150-1257 = 100 ans. — Lyon (50 m.), travaux poussés sans interruption, 1110-1255 = 155 ans. La savante cathédrale de Narbonne (55 m.), malgré des travaux actifs, sa simplicité et la rareté de sa sculpture, 1272, non terminée en 1346 = 74 ans. — Noyon, sans ses deux tours (95 m.), 1115-1180 = 65 ans. — Rennes (68 m.), peu de sculpture, construction du XVIII^e siècle, 1787-1844 = 57 ans. — Senlis (98 m.), construite sans interruption, 1155-1191 = 36 ans. — Sens (112 m.), construite sans interruption, la nef seule sans les chapelles et malgré la sobriété de son décor, 1124-1140 = 16 ans. (A. BROQUELET, *Nos Cathédrales*, Garnier, Paris, et VIOLLET-LE-DUC, *Dictionnaire de l'architecture*.)

Nous n'avons choisi que les édifices dont les dates extrêmes ne sont séparées par aucune interruption notable enregistrée par l'histoire. En réalité, la construction de la plupart, dans l'état où nous les voyons aujourd'hui, durèrent plusieurs siècles. La sculpture d'Amiens, par exemple, n'a été achevée qu'au début du XVI^e siècle.

(2) Voici à ce propos la fondation d'un brâhmane exécutée en deux fois à vingt ans d'intervalle au Phnom Bâyañ :

* 9. — Par lui, sur la plate-forme de ce mont purifié par l'eau d'un tirtha fut fait, pour les ablutions du Seigneur, ce bassin...

* 11. — En 526 (= 604 A.D.), ce paḍa du Seigneur a été entouré d'une bordure de brique, et en 546 (= 624 A.D.), l'eau fut ensuite amenée par lui dans le tirtha (ISCC., I, p. 37).

rendement des énormes chantiers que nous avons pointés presque pierre par pierre et homme par homme.

Nous sommes personnellement convaincus, pour diverses raisons que nous ne croyons pas nécessaires d'ajouter à ce qui précède, qu'il fut impossible dans la région de Bantây Ćhmâr de maintenir pendant 34 ans, 30.000 carriers, 15.000 porteurs, 4.000 ajusteurs, 1.500 sculpteurs et leurs aides. Tout au plus, 20 ou 25.000 hommes (ce qui correspond à une population de 150.000 à 200.000 habitants) durent être dans des conditions favorables, régulièrement réquisitionnés. Nous pensons qu'aucun renfort ne put venir de la métropole — ni des provinces voisines, trop occupées par leurs propres constructions et les guerres impériales pour pouvoir être dépeuplées. Nous avons employé le terme « prisonniers de guerre ». C'est une de ces expressions vagues et bonnes à tout expliquer. Prisonniers de guerre dans la métropole peut-être, mais ici, si nous sommes dans un petit état indépendant, où prendrait-on 15-20.000 prisonniers ? Va-t-on mettre la main sur la province voisine ? Aussitôt surgit un état d'agitation extrême, on devra craindre un autre voisin. Une telle tension politique ne favorisera pas une ère de grands travaux auxquels il faut le calme, l'union des hommes et la prospérité des récoltes. Et puisque l'on possède les délais minima qu'une étude serrée nous a permis d'établir, délais que le lecteur peut retenir, nous concluons en supposant que ce n'est pas 34 ans, ni même 40 que la construction du groupe de Bantây Ćhmâr a duré, mais qu'elle s'est plus vraisemblablement échelonnée sur un laps de 50 ou 60 ans.

S'il ne nous paraît pas possible de comprimer notre devis plus que nous ne l'avons fait, ni de charger davantage la main-d'œuvre, serrons de plus près encore notre démonstration. Voyons, par exemple, la question des bas-reliefs de la galerie d'enceinte. Cette galerie fut, bien entendu, construite en dernier, car on devait laisser et dans toutes les directions, l'accès le plus large à la partie centrale du temple. La galerie fut livrée aux sculpteurs, épannelée. Plusieurs piliers restés dans cet état nous montrent qu'une croûte de 1 ou 2 centimètres restait encore à enlever sur les quatre faces. Le temple comporte 1.016 piliers qui, dans cet état, exigèrent des milliers de journées de travail pour être dressés : nous n'avons pas porté dans nos décomptes cette opération. Mais occupons-nous des bas-reliefs. Ils ont été exécutés sur 2 mètres de hauteur. Leur surface exacte est de 1.088 mètres carrés. Envisageons une portion comprise entre une porte et un édifice d'angle, celle du Sud-Est par exemple : longueur 92 mètres. Les sculpteurs étant bien abrités par la voûte, nous n'avons pas à envisager une interruption à cause d'intempéries et obtenons ainsi les meilleures conditions.

Ces sculpteurs de bas-reliefs étaient des ouvriers choisis, plutôt des statuaires, certainement très au courant des légendes et de l'histoire, connaissant l'intérieur des palais, les détails de costumes, etc. Il ne pouvait en exister qu'un petit nombre et peut-être les chefs d'équipes étaient-ils détachés de la métropole. Nous ne pouvons admettre qu'il y eût un sculpteur par mètre carré.

Il en eût résulté trop de changements de mains, trop d'hiatus qui n'existent pas, trop de difficultés dans l'exécution. Il fallut pour les parties supérieures, des échafaudages qui occupaient une certaine place. On conçoit plutôt une équipe de quelques artistes, les uns composant et dessinant, d'autres préparant, les autres achevant, équipe qui se déplaçait le long d'une scène entière, l'achevait, passait à la suivante. Dans ces conditions, les seules rationnelles, qui répondent à la nature du travail, et le long des 92 mètres de notre galerie S.-E. nous ne voyons guère qu'une quarantaine de praticiens au maximum, soit, avec les affûteurs d'outils, une cinquantaine d'individus. Il fallut donc 108 jours pour achever cette portion, puis l'équipe passa à la suivante. A cette cadence, l'exécution de la totalité des bas-reliefs demanda 2 ans et 86 jours. Disons 2 ans sans aucune interruption. Admettons que nous puissions doubler notre équipe de sculpteurs d'élite : nous tombons à 1 an. Or, dans les calculs d'ensemble qui précèdent, nous avons imaginé 1.500 sculpteurs et leurs aides que nous déplaçâmes *en masse* sur toutes les catégories de sculpture à exécuter ; 1.500 sculpteurs supposés sachant tout faire, nous avons trouvé, à ce compte, que la sculpture de nos bas-reliefs n'aurait duré que 32 jours ! Et tel est le chiffre que nous avons conservé dans nos additions.

C'est assez dire que nous avons travaillé avec cette hâte que signalent tous les auteurs, hâte à laquelle je crois bien, moi aussi, avoir fait allusion naguère. Mais puisque nous nous efforçons de reprendre l'étude des monuments khmers — dans une conscience plus grande du sujet traité, à l'aide de connaissances qui nous manquaient, je signalerai en passant que cette expression : *la hâte des constructeurs khmers*, dès qu'on veut la peser et la justifier, risque de devenir sujette à révision dans de nombreux cas.

Voit-on les populations de Bantây Chmâr *se hâtant* pendant 35 ans ? Je ne ferai pas d'ironie en essayant de décrire ce que peut être un Cambodgien *se hâtant*. Nous avons trop vu construire de pagodes dans le pays pour savoir avec quelle hâte elles sont construites. Il appartient donc aux spécialistes de démontrer que l'état de certaines constructions, l'aspect de certaines sculptures sont bien dus à la hâte — plutôt qu'à l'inexpérience : à la maladresse précisément de ces levées en masse qu'on provoque d'ailleurs si facilement. De bons ouvriers peuvent travailler vite et bien. Mais des maçons maladroits qui, hier, étaient laboureurs, travailleront, de toute évidence, lentement et mal. Et c'est peut-être bien, en définitive, ce qu'une étude sérieuse de la question démontrerait. Un travail peut être peu soigné, négligé. Dans ce cas, évidemment, il demande moins de temps à l'ouvrier, mais cet ouvrier n'y dépense aucune hâte. En conséquence et jusqu'à preuve du contraire, — et n'ayant nullement fait état de cette considération dans ce qui précède — je crois que nos constructeurs travaillèrent en général sans hâte, normalement, parce que sans adresse et non spécialistes, comme il le fallait d'ailleurs pour que de si importants chantiers gardassent leur cohésion, leur discipline, leur bonne volonté. Assommer un couli à coup de fouet est d'un mauvais rendement.

Nous arrêterons là cette étude. Elle me paraît jeter un jour nouveau sur les grands monuments en grès dont Bantây Chmâr est le plus étendu, mais peut-être pas le plus important à l'égard du cube de pierre employée et qui présente certainement la sculpture décorative la moins soignée. Si ceux de la métropole furent construits plus vite, on peut diminuer légèrement ce délai de 50-60 ans que nous avons porté ici (après coup) — mais il appartiendra à ceux qui en discuteront d'apporter une démonstration aussi serrée que la nôtre, de prouver dans quelle mesure nos chiffres sont erronés et nos calculs mal établis.



Nous venons d'écrire qu'une population de 150.000 à 200.000 habitants pouvait seule fournir les 20 ou 25.000 hommes qui furent, à notre avis, affectés à la construction de Bantây Chmâr. Or nous n'envisageâmes que *les seuls manieurs et sculpteurs de grès*.

Nous devons maintenant suggérer au lecteur qu'il fallait, à côté de ce « personnel du bâtiment », une légion d'ouvriers de tout genre. D'abord ces bûcherons, charpentiers et sculpteurs sur bois qui, non seulement, fournirent au temple des kilomètres carrés de plafond (0,6 à 0,8 d'épaisseur) et de panneaux de portes sculptés, mais entre temps étaient encore appelés à la construction des palais et maisons d'habitation des riches et des grands fonctionnaires. Qu'on essaie de se faire une idée des kilomètres de bambous qu'utilisaient échafaudages et plans inclinés et des lieues de rotin indispensables à la ligature de ces bambous, et aussitôt surgit une troupe d'hommes courant les forêts pour répondre à une telle demande, doublant celle des faiseurs d'échafaudages et de rotiniers. La chaîne paraît avoir été inconnue pour haler et hisser les pierres. Comme aujourd'hui, on devait utiliser des cordes grossières, des tresses de liane et voilà des équipes occupées à ce travail. Qui assurait le transport des tonnes de riz indispensable à la vie de ces 25.000 hommes réunis sur les chantiers, 100, 200 charrettes par jour — qui le dira ? — donc autant de bouviers. Puis la grave question de l'outillage. En une demi-journée, un élève de l'Ecole des Arts de Phnom Pénh qui creuse un trou de 0,02 de diamètre dans le bras d'une statue qu'on remonte à l'aide de goujons, use presque un centimètre de son outil de fabrication locale (1). Qu'on essaie donc d'évaluer l'énorme consommation de ciseaux qu'entraîna

(1) C'est mon excellent collaborateur A. SILICE, Directeur de l'Ecole des Arts, qui m'a signalé ce fait qui montre sur le vif un exemple d'usure de l'outillage. Et M. SILICE en est d'autant mieux instruit que c'est sous son contrôle que cet outillage est fourni aux ateliers.

la sculpture de Bantây Ćhmâr, surtout qu'il nous a été dit de façon pertinente que 4 ou 5 ouvriers ont besoin d'un aide exclusivement affecté à l'affûtage. Ciseaux de sculpteurs, barres à mines de carriers, bēchettes des piocheurs, haches des bûcherons, serpettes des rotiniers, armes des soldats, etc., ces fournitures n'impliquent-elles pas une armée de forgerons en travail perpétuel ? Elle assure par ailleurs la confection des ancres qui abondent dans les édifices : 2 par linteau, 1 par joint d'architrave, une cinquantaine dans chaque tour, soit 4.204 fers en double T pesant chacun 3 à 5 kilogrammes au minimum, d'où 16.806 kilogrammes de fer forgé mêlé aux pierres du temple. D'où viennent ces tonnes de fer ainsi usé ? Peut-être du Phnom Dēk. Aussitôt il nous faut enregistrer de longs convois de charrettes, probablement gardés, dont l'aller et le retour durent une dizaine de jours. Le charbon des forgerons, qui le fera, sinon des charbonniers ?

Telle est donc, dénombrée à grands traits, une légion d'artisans qui augmente dans des proportions difficiles à évaluer, mais certainement de milliers et de milliers d'individus, les milliers que nous avons pu compter au service des sanctuaires. Ils devaient répondre aux besoins du reste de la population, continuer à fabriquer charrues, engins de pêche, armes, couteaux de ceinture, ustensiles de cuisine. Et la corporation des potiers dont nous ne disons rien ? Et celle des fabricants de charrettes, des bâts d'éléphants ? Sous peine de rendre la population inactive et incapable de nourrir les constructeurs, il fallait bien que les recruteurs de main-d'œuvre, les intendants des chantiers laissent dans les campagnes jouxtant le temple dix lieues à la ronde, une économie active, respectent les besoins d'une vie normale : le sort de leur temple en dépendait.

Ceci dit, nous pensons que le lecteur prendra conscience qu'une région même vaste, même rendue fertile, ne peut pas, ni au Cambodge, ni ailleurs, être vidée de sa population mâle ; que celle-ci ne saurait être affectée exclusivement à manier de la pierre ; que ces levées en masse dont les textes parlent quelquefois eurent des limites rapidement atteintes, car l'obligation de les accorder au rythme de la vie rurale devint, à partir d'un certain plafond, impérative à tout moment. Malgré la puissance et l'autorité sans contrôle de l'aristocratie de jadis, il ne me paraît pas niable que l'indigène surmené aurait été d'un rendement déplorable, intermittent, d'un maniement dangereux. Dans de telles conditions, ce n'est pas 50-60 ans que la construction de Bantây Ćhmâr eût duré, mais 100 et 150. Or il ne se dégage pas du récit de Tcheou TA-KOUAN écrit dans la métropole, après des guerres malheureuses, en une région où des travaux bien plus étendus que ceux de Bantây Ćhmâr venaient d'être achevés, il ne se dégage pas du tout une impression de dépression populaire, de misère, de tristesse ou de surmenage. Le voyageur chinois s'étend au contraire sur la richesse des marchés et des transactions. Et, en commerçant avisé, il prend note des productions locales et des marchandises à importer.

PRINCIPAUX VOLUMES.

		LATÉRITE	GRÈS
Enceinte extérieure :	$3 \times 0,60 \times 2,802 = 5,042.$		
— socle :	$3 \times 1 \times 2,802 = 8,406.$	13.449	
Enceinte redentée :	$3 \times 802 \times 0,60.$	1.461	
Enceinte intérieure :	$3 \times 0,60 \times 234 = 421.$		
— socle :	$150 \times 0,60 \times 234 = 210.$	631	
Galerie C et I, axes 2 à 8 :	$4 \times 0,50 \times 240.$	480	
— 8 à 10 :	$4 \times 0,50 \times 46.$	92	
Edifices annexes D et E :	$124 \times 0,50 \times 4.$	2.480	
Groupe S. et N. :	$512 \times 0,50 \times 4.$	1.024	
Edifices H G :	$3 \times 20 \times 10.$	600	
Terrasses :	$84 \times 60 \times 1.$	5.040	
Soubassement, galerie, bas-reliefs		7.200	
Soubassement général :	$250 \times 40 \times 1.$	10.000	
Gradins bàrày :	$4,844 \times 0,50 \times 5.$	12.211	
Gradins douves :	$2,802 \times 0,50 \times 5.$	7.005	
Groupe Ouest :	$10 \times 10 \times 3.$	300	
Galerie :	$0,50 \times 4 \times 2,822.$		5.644
Avant-corps :	$0,50 \times 4 \times 140.$		280
Entablements :	$0,60 \times 1 \times 991.$		594
Voûtes :	$0,50 \times 6 \times 1,737.$		5.211
Demi-voûtes :	$0,50 \times 2 \times 965.$		965
Tours (moy. 12 m.) :	$87 \times 56.$		4.872
Terrasses grès :	$0,50 \times 60 \times 84.$		2.520
Socle groupe O. :	$40 \times 3 \times 0,50.$		60
Edifices H G :	$(0,50 \times 20 \times 3) \times 2.$		60
Crêtes :			300
Soubassement général :	$250 \times 40 \times 0,30.$	3.000	
— bas-reliefs :	$900 \times 8 \times 0,50.$	3.600	
Piliers :	$0,45 \times 0,45 \times 3 \times 1,016.$	617	
Nāga (décrochements et portes) = moyen, 6 mc. \times 456.		2.736	
Pilastres :	$(0,30 \times 0,20 \times 3) \times 388.$	70	
Jambages :	$(0,25 \times 0,25 \times 3) \times 388.$	72	
Balustres :	$(0,25 \times 0,25 \times 3) \times 500.$	93	
Garuda-nāga :	56. Deux par m ³ environ.	30	
Lions :	108. 1 mc. chacun environ.	100	
Linteaux :	194.	25	
		61.973	30.849

SCULPTURE.

DÉTAILS	JOURNÉES
Bas-reliefs : $544 \times 2 = 1.088 \times 30$ j.	32.640
Entablements : 991×46 j.	45.586
Décor de muraille : $(2.822 \times 2) \times 92$ (sur 2 m. de hauteur seulement.	519.248
Cotelage des voûtes : $(652 + 1.085) = 1.737 \times 92$	159.804
Décor des tours : $150 \text{ mq.} \times 56 = 8.400 \times 92$ j.	772.800
Crêtes murailles : 300×60	18.000
Crêtes galeries : 1.737×60 j.	104.220
Mouluration corniches grès : $2.822 \times 4 = 11.288 \times 40$	451.520
Mouluration plinthes : $2.822 \times 2 = 5.644 \times 40$	225.760
— latérite : 4.870×40 (temps diminué de moitié)	194.400
Nāga (décrochements et tympans) : 456×50 j.	68.400
Tympans : 194×270 j.	52.380
Pilastres de portes : 388×180	69.840
Jambages de portes : 388×90	34.920
Linteaux : 194×120	23.280
Mouluration. Soubassement, hors du temple proprement dit : 732×120	87.840
— général sur o. 50 seulement. $\frac{2.822}{2} \times 120$	169.320
— galerie bas-reliefs : $(900 \times 120) + \frac{900}{2} \times 120$ (face intér.).	162.000
Garuda-nāga : 56×240	13.440
Balustres de fenêtres : 500×45	22.500
Lion : 108×180	19.440
Pétales lotus (voûtes), Edifices latérites, corniches grès 286×30	8.580
Edifices grès 2.822×30	84.660
Chapiteaux o. 45 $\times 4 = 1, 80$ par pilier. $1, 80 \times 1.016 = 1.828 \times 40$	73.120
Piédestaux — 1 pilier sur 2 = 914×40	36.560
	<hr/>
	3.450.258

ESTIMATION DU TEMPS NÉCESSAIRE À LA SCULPTURE SUR GRÈS DE 1 MÈTRE CARRÉ
OU 1 MÈTRE LINÉAIRE, SELON LE CAS, DE MOTIFS DÉCORATIFS CLASSIQUES.

1° Par trois sculpteurs cambodgiens (Réunion du 5 avril 1935).

2° Par l'architecte cambodgien et les chefs des ateliers de moulage et de sculpture de l'Ecole des Arts cambodgiens (Réunion du 9 avril 1935).

Type de sculpture et numéros des photos donnant les exemples évalués.	Photo —	1°		2°		Nombres définitivement adoptés.	
		Nombre de journées	Nombre d'ouvriers	Nombre de journées		Journées	Ouvriers
A. Bas-relief de la galerie d'enceinte	Le mètre carré	15	2	45		30	1
B. Frises d'entablements: Kinnari et Garuda (« 18)	—	25	2	60		46	1
C. Décoration de muraille, apsaras, fausse fe- nêtre (« 63)	—	46	2	60		92	1
	Le m. linéaire						
D. Cotelage des voûtes . . (« 54)	(1 x 5)	46	2	150		92	1
E. Crête de voûte . . . (« 54)	—	30	2	40		60	1
F. Mouluration, corniches à plinthes . . . (« 3)	—	20	2	40		40	1
G. Naga de fronton et de décrochement . . (« 27)	L'unité	30	5	60		30	1
H. Fronton (« 62)	—	90	3	90		270	1
I. Pilastre de porte . . (« 83)	—	50	2	60		280	1
J. Lambage de porte . . (« 83)	—	45	2	45		90	1
K. Linteau de porte . . (« 75)	—	60	2	75		120	1
L. Mouluration de soubas- sement (« 9)	Le m. linéaire	60	2	75		120	1
M. Garuda-naga. Haut. . (« di- moyenne 1 m. 30 . verses)	L'unité	60	4	92		240	1
N. Lion. Haut. moyenne (« di- 1 m. 30 verses)	—	45	4	60		180	1
O. Balustres de fenêtres . (« 13)	—	15	3	20		45	1
P. Pétales de lotus (vou- tes) (« 15)	Le m. linéaire	15	2	20		30	1

Nota. — Pour la facilité des calculs, les délais ont été portés (4^e colonne) en supposant le travail accompli par un seul ouvrier. Il n'a pas été tenu compte de la nécessité de réserver 1 aide par 5 sculpteurs, indispensable à l'affûtage de l'outillage. Dans les délais, est compris le temps nécessaire à la préparation et au dégrossissage des surfaces laissées brutes par les constructeurs. Chaque motif a été supposé sculpté isolément; le nombre des ouvriers envisagé est donc supérieur à celui qu'on pourrait affecter à ce même motif remis en place. Il serait, par exemple, absolument impos-
sible, sur une voûte, de mettre 5 ouvriers par mètre linéaire; trois au maximum pour-
raient travailler dans ces conditions sans se gêner.

II. — NOTES SUR LA CHRONOLOGIE DES MONUMENTS KHMÈRS (1).

Pour établir la date de la construction du Bâyon, M. Cœdès s'est appuyé surtout sur l'épigraphie (*BEFEO.*, XXVIII, p. 81 ss.). Les constatations qu'il a faites l'ont conduit à attribuer ce temple à Jayavarman VII et à dater de ce règne (1181 à 1201) un nombre impressionnant d'édifices parmi lesquels se trouvent les plus vastes du Cambodge : Bantây Chmâr, Prâh Khân d'Añkor, Tâ Prohm, Bantây Kdêi, les 12 kilomètres des murailles d'Añkor Thom et les cinq portes de la ville, les Prâsât Čruñ, le creusement des fossés de la capitale sans compter quelques édifices provinciaux de moindre importance tels que le Tâ Prohm de Bâti, Vât Nokor, près de Kômpeñ Čâm et les Dharmaçâlâ.

Ne s'appuyer que sur l'épigraphie pour opérer un tel rassemblement et le comprimer au cours d'une vingtaine d'années s'expliquerait mieux si les inscriptions dont on dispose étaient toutes autant d'actes dont le sens ne soulève aucun doute, sûrement datés comme ceux, par exemple, du Phnom Čisôr qui donnent presque un historique de ce monument, de Sûryavarman I à Sûryavarman II (AYMONIER, I, p. 184); ou encore de véritables procès-verbaux d'inauguration fixant la date et le jour de la cérémonie, la place et le nom de chaque idole, comme au Prâh Kô (2).

Il semblerait par ailleurs que dans des ensembles aussi considérables que les temples en question, les textes trouvés ne devraient pas passer sous silence le nom du fondateur, ni désigner de telles fondations avec ambiguïté, surtout qu'à toute époque et pour l'érection de médiocres tours, chaque fondateur, roi ou personnage quelconque, n'a pas manqué de faire célébrer dans les

(1) Je ne peux présenter cette étude au lecteur sans remercier chaleureusement M. Cœdès de la bienveillance avec laquelle il l'a examinée. Malgré ce qu'elle renferme d'opposé à ses vues et quelques divergences d'opinion, il n'a pas hésité à la retenir pour le *Bulletin*. Il a même poussé le scrupule scientifique jusqu'à me signaler sur le manuscrit certains arguments contestables, ce qui m'a permis, avant l'impression, soit de les renforcer, soit de les supprimer.

(2) Voici le résumé de ce texte :

« v. Çri Indravarman devenu roi en 799 (=877-878 A. D.).

« vii. Dès qu'il eut reçu le pouvoir royal, il fit cette promesse : Dans cinq jours à partir d'aujourd'hui, je commencerai à creuser, etc.

« ix. Le 29 janvier 880 A. D., Indravarman a érigé ensemble trois statues du seigneur et de la déesse. » (*ISCC.*, II, p. 307).

Le détail de la fondation est donné par d'autres textes qui précisent la place des idoles et leurs noms. Ce texte court et précis nous apprend ainsi la durée de la construction des 6 tours en briques de Prâh Kô : deux ans à deux ans et demi. Que pourrait signifier en effet : je commencerai à creuser, etc., sinon à « bâtir un temple », ce que BARTH et BERGAIGNE ont compris et ont écrit dans leur traduction. Quant à l'expression : a érigé ensemble trois statues, nous y reviendrons.

inscriptions ses noms et ses mérites — et l'on sait avec quelle prolixité, le plus souvent. Jayavarman VII lui-même n'a rien négligé pour que la fondation de ses cent deux hôpitaux fût connue des générations futures. Ils furent prétextes à stèles très explicites et soigneusement datées, dont nous possédons neuf répliques (*BEFEO.*, III, p. 460). Cette fondation fut même rappelée par la stance 117 de la stèle de Tà Prohm que nous étudierons.

Or, dès qu'il s'agit de la plupart des monuments réunis sous ce règne par M. C., le fondateur semble s'effacer au point que M. C. ne peut le plus souvent dater les textes qu'il lit que d'après la forme de l'écriture ou à l'aide de recoupements que la souplesse de sa dialectique et ses vastes connaissances ne parviennent pas toujours à rendre irrésistibles. Nous allons les examiner.

Ayant remarqué que les inscriptions attribuées à Jayavarman VII présentaient de l'affinité avec certains monuments et pas avec d'autres, M. C. en a conclu que les premiers étaient l'œuvre de ce roi, qu'ils avaient donc été construits en même temps et terminés au cours du règne. Il n'a pas tenu compte de quatre points :

1^o que ces monuments : Bâyon, Bantây Chmâr, Prâh Khân, Tà Prohm, etc., présentent entre eux des différences de formes, de plans, d'iconographie qui semblent gêner à priori leur classement sous un règne de vingt ans ;

2^o que presque tous ces monuments offrent un aspect composite, des traces de transformations et d'adjonctions importantes, ce qui implique des arrêts de construction et des modifications de plan peu admissibles au cours d'un même règne. Poursuivant pareille recherche en France, dira-t-on de la cathédrale d'Amiens achevée aux XV^e-XVI^e siècles qu'elle date de cette époque en passant sous silence que nef et transept étaient terminés en 1244 ; les tours en 1401 — ce qui reviendrait à dater deux siècles trop tard les formes d'art que tours, nef et transept renferment ?

3^o que de classer ces monuments sous l'étiquette « art du Bâyon » était un postulat difficilement admissible, d'abord parce qu'il peut impliquer dans l'esprit de certains lecteurs que le Bâyon a été construit le premier, ce qui n'est pas démontré, ensuite parce que c'est un édifice unique qui ne peut être comparé à aucun autre ni par son plan, ni par sa tour centrale unique aussi au Cambodge. Avancer à ce point de vue que le Bâyon est le type architectural d'un groupe de temples revient un peu à choisir le Trocadéro pour symboliser l'architecture française de la fin du XIX^e siècle (1).

(1) On a fait état de similitude de détails qui se trouvaient ici et là sans reconnaître d'abord que dans un même édifice, certains de ces détails variaient ; ou qu'il s'agissait de détails qui, en art khmêr, n'ont varié qu'insensiblement au cours d'un siècle. On n'a pas tenu compte des plans, ni des coupes, ni des modules. On a rapproché ce que ces édifices présentaient de mort, de mécanique, — on n'a pas confronté ce qu'ils présentaient d'actif et, par conséquent, ce qui était propre à chacun d'eux : proportions des étages de tours, rapport des pleins et des vides, des particularités des plans, etc. Du fait que plusieurs observateurs se sont trouvés d'accord sur des similitudes,

4^o En acceptant que tant d'édifices énormes eussent été construits ensemble et commencés ensemble le premier jour du règne de Jayavarman VII, il paraît impossible qu'ils eussent été achevés dans le court laps de temps que dura ce règne : 20-22 ans. Nous avons démontré dans l'étude précédente que la construction seule de Bantây Ćhmâr, en supposant qu'elle eût été poursuivie *sans aucune interruption*, aurait duré au minimum 32-35 ans. Ce qui augmente l'importance de ce dernier argument, c'est que Jayavarman VII monta sur le trône dans une métropole ravagée et pillée quatre ans auparavant par les Chams et livrée depuis ce temps à l'anarchie (CÆDÈS, *loc. cit.*, p. 92, et BEFEO., XXIX, p. 297). Les débuts du règne furent donc difficiles. Il fallait réparer, réorganiser en même temps qu'on construisait du nouveau. Si quelques sanctuaires avaient été démantelés en partie, il ne devait rien rester des palais et des édifices en bois. En outre, la guerre de revanche qu'entreprit Jayavarman VII et qui ne se termina qu'en 1190 ne fut pas pour augmenter l'activité, ni les effectifs des chantiers.

Telles sont, résumées, les difficultés que semble soulever les propositions de M. C. Pour les dissiper sans modifier celle-ci, il faudrait une épigraphie abondante, précise, irréfutable, doublée d'une discussion artistique singulièrement habile, puisqu'elle aurait pour but d'expliquer ce que l'œuvre de Jayavarman VII ainsi délimitée par des textes formels, présenterait encore d'inexplicable et de prodigieux.

on a brusquement arrêté l'examen et nul n'a soufflé mot des dissemblances. Apsaras de Tâ Prohm et du Bâyon analogues d'après trois exemples pris ici et là, oui, sans doute. Mais si l'on avait établi les caractères communs de *toutes* les apsaras de Tâ Prohm et ceux de *toutes* les apsaras du Bâyon, les choses auraient tourné autrement. Par contre, si l'on avait pris un élément architectural actif, le chapiteau par exemple, on se serait aperçu que celui du Tâ Prohm ne saurait être comparé à celui du Bâyon. Même remarque en ce qui concerne les profils des soubassements, les gabarits des portes et des fenêtres, etc. Si l'on a insisté sur ce que Bâyon, Prâh Khân offrait d'analogie, on n'a pas mis côte à côte les danseuses du Bâyon qui forment frises d'entablement — et celles de Tâ Prohm et de Prâh Khân qui n'apparaissent pas à cette place, mais en linteaux et de facture, de dimensions, d'art tout à fait différents. Quant à Bantây Ćhmâr, pas une danseuse, mais des kinnari, bras levés, *jamaïs* traités en frise dans tout le groupe d'Āṅkor. Je borne là cette énumération, me réservant dans l'avenir la publication d'un travail qui dosera, j'espère, dans une mesure plus conforme aux réalités, les liens de parentés qui ont conduit certains archéologues à donner à Tâ Prohm, Prâh Khân, Bantây Ćhmâr, un père unique, le Bâyon, sans même avoir pris soin de démontrer d'ailleurs qu'il était bien venu au monde avant ses prétendus fils.

A la rigueur, dire *style* du Bâyon au lieu d'*art* du Bâyon se défendrait mieux, un style affectant les formes plutôt que les plans. Mais là encore, il faudrait spécifier les détails considérés. Si l'on peut dire de certaines apsaras de Prâh Khân qu'elles sont du style de celles du Bâyon, il est impossible de le dire des tours de ce temple qui sont *toutes* à étages et qui, ni de près, ni de loin, ne sont comparables à celles du Bâyon qui sont *toutes* à visages. En fait, il n'y a dans le groupe d'Āṅkor qu'une catégorie d'édifices qui soient du style du Bâyon et si l'on veut, du même art, ce sont les cinq portes monumentales de la ville et celles des enceintes extérieures de Tâ Prohm et de Bantây Kdêi.

M. C. sait mieux que personne que de nombreux rois firent des fondations et gravèrent des textes dans des temples construits par des prédécesseurs. Nous en donnerons ci-après des exemples. Il semble qu'il ait délibérément écarté cette éventualité en ce qui concerne Jayavarman VII. Ainsi, a-t-il attribué à ce roi les édifices où il trouvait de son écriture, sans assez prendre garde aux différences de leurs plans et de leur iconographie ⁽¹⁾. Nul n'a

(1) On peut suggérer ici que ces différences d'art et de plans sous un même règne s'expliqueraient par des affectations différentes des édifices. Lorsqu'il s'agit des différences d'iconographie entre les parties d'un même temple, comme c'est le cas à Bantây Chmâr, ou de facture comme au Tà Prohm, ou de remaniements considérables comme ceux que l'on constate ici et là, il faut faire violence à la raison pour admettre qu'ils sont le fait d'un règne unique ne dépassant pas 20 ans, surtout dans un pays où rien ne démontre par ailleurs une évolution artistique et économique particulièrement rapide. Au contraire, si dans un temple construit par un monarque bouddhiste, survient un roi brahmanique (ou vice versa), les remaniements, les changements de facture correspondent évidemment au changement de programmes, mais aussi, à un changement d'époque.

Mais voyons, lorsque le facteur temps n'intervient pas, si des affectations variées vont modifier au Cambodge les plans, les formes et l'iconographie. Déjà, les bas-reliefs du Bâyon nous montrent que le nâga, le garuḍa, le lotus ornaient aussi bien palais, mobilier civil que le temple; qu'ici et là les toitures étaient pareillement décrochées; qu'ici et là les galeries ne pouvant s'allonger indéfiniment sur un seul axe formaient un quadrilatère. Si l'idée du temple central d'une métropole symbolisait le Meru, centre du monde, pourquoi Tà Kêv, Prê Rup, Añkor Vât sont-ils pyramidaux? Si ce dernier est un tombeau selon M. PRZYLUCKI, pourquoi son architecte qui ne manquait pas de moyens, ni de génie, n'a-t-il pas exécuté un plan nouveau, conforme à cette destination unique jusqu'alors au Cambodge et s'est-il borné, terminant ainsi par un chef-d'œuvre une évolution régulière, à agrandir et à perfectionner les plans du Bâphûon et de Tà Kêv? Si l'on accorde confiance en architecture khmère à cette correspondance des formes et des destinations, dans aucun cas Añkor Vât ne peut être un tombeau. Si Tà Prohm est un groupe bouddhique élevé dans sa totalité à la mémoire de la mère de Jayavarman VII, pourquoi présente-t-il de si profondes différences de plan et de décor avec Bantây Chmâr que M. C. nous dit être aussi panthéon familial consacré au fils de ce même roi?

La différence de culte devrait être la raison la plus impérieuse, croyons-nous, d'une différence de plans, surtout d'iconographie. Aussi devrions-nous trouver au Cambodge une architecture bouddhique et une architecture brahmanique. Il n'est rien de démontré sur ce point et la seule architecture d'un temple, parfois son iconographie, sont le plus souvent impuissantes à nous faire distinguer s'il est bouddhique ou brahmanique. Bien mieux, il est avéré que les deux cultes cohabitèrent ou se succédèrent dans un même édifice. Le mélange, le synchrétisme des cultes particuliers au Cambodge expliquent tout naturellement ce mélange des formes et cette unification des plans.

Ces quelques exemples que l'on pourrait multiplier suffisent, croyons-nous, à notre démonstration. Si donc, on prétend que deux temples présentent au même moment les différences que nous signalons pour des raisons d'affectations variées plutôt que sous l'influence logique d'une évolution régulière, d'innovation de règnes ou d'écoles, on devrait saisir à tout moment une correspondance d'effet à cause. Cette logique élémentaire, si les constructeurs l'avaient observée, nous sauterait aux yeux comme

démontré en effet que, malgré quelques similitudes de décor, Práh Khán, Bantây Čhmâr, le Bâyon, Tà Prohm étaient monuments de même art et contemporains. N'est-ce pas ce qu'il eût fallu faire en conséquence, avant tout, pour que l'affinité reconnue entre eux et l'épigraphie de Jayavarman VII ait vraiment le sens que M. C. en tire ? Supposons que nous agissions ainsi en présence des arts Louis XIII, Louis XIV et Louis XV et que nous les ramassions sous le règne de Louis XIV ? Il y a pourtant plus de différence entre les plans et certains décors du Bâyon et de Tà Prohm qu'entre ceux construits en France de Louis XIII à Louis XV. Malgré les similitudes qui existent entre ces derniers, quel architecte attribuera à Louis XV ce qui a été construit sous Louis XIV.



Examinons une à une, les inscriptions dont s'est servi M. C., et cherchons-y les arguments suffisamment forts qu'il nous faudrait pour disperser les considérations précédentes. Notre but n'est pas de discuter l'évolution de l'art telle qu'elle résulte du mémoire de M. C. en opposition à celle qu'avait proposée M. STERN. Nous conservons au contraire la courbe tracée par M. C. qui passe par Tà Kév — Añkor Vât et Bâyon. Ce que nous contestons ici uniquement, c'est l'accumulation, sous Jayavarman VII, de temples hétérogènes qui, nous semble-t-il, n'ont pas pu être tous construits en même temps, ni dans les délais de ce règne.

Bantây Čhmâr. — Depuis longtemps, nous nous sommes attachés à l'étude de ce groupe et c'est après en avoir levé le plan à grande échelle (pl. XXXIII), dressé les principales coupes et pris 160 photos documentaires que nous nous préoccupâmes de le faire entrer dans l'art et à la date que lui assignait la chronologie de M. C. Devant faire paraître cette monographie prochainement, nous nous bornerons ici au seul énoncé de nos conclusions.

La documentation que l'on possédait sur ce groupe était tout à fait insuffisante et fautive sur de nombreux points. Les auteurs qui l'ont donc introduit

dans la plupart des architectures d'Occident; de lui-même le temple parlerait; ses galeries, ses cours, ses sanctuaires nous diraient sans ambiguïté à quels rites, à quelles cérémonies, à quelles habitudes ils répondaient. Comment en serait-il ainsi dans ces temples où, par exemple, une porte est construite sur le plan et à l'image d'un sanctuaire, est sanctuaire elle-même ? Nous ajouterons que c'est précisément ce perpétuel mélange des formes, cette « impersonnalité » des plans, cette interchangeabilité des éléments architecturaux et décoratifs qui font si décevante et si compliquée l'étude de l'art khmêr. Prenons, par exemple, l'apsaras en tant que motif décoratif et abstraction faite de sa facture. Pendant quatre siècles, nous la trouvons flanquant toutes les murailles des portes des sanctuaires suprêmes, aussi bien sur une galerie de communication que sur un avant-corps, dans un temple brahmanique que dans un édifice bouddhique.

dans leurs thèses et hypothèses sans être allés sur les lieux ont usé d'une arme à deux tranchants.

1° Ce groupe doit être considéré non comme un temple, mais plutôt comme les restes d'une ancienne ville. Il en présente les caractéristiques : Bàrày de 1 km. 500×700 m., Mébôn, 7 temples extérieurs se trouvant sur les axes prolongés du groupe central, ce qui implique 4 grandes avenues comme celles qui partent du Bàyon ; enceinte à quatre portes correspondant à ces avenues, douves traversées par quatre chaussées bordées de géants portant le nāga comme à Añkor Thom, surface ainsi organisées architecturalement : 9 kilomètres carrés environ. Ces simples constatations auraient dû empêcher M. C. de ranger Bantāy Āhmār parmi les œuvres de Jayavarman VII sans expliquer pourquoi ce monarque, occupé à rebâtir Añkor Thom, serait allé brusquement fonder, à 150 kilomètres de là, dans une région excentrique et stérile, une ville de cette envergure.

2° On distingue dans le temple central trois groupes différents soudés bout à bout sur l'axe Est-Ouest (fig. 23), ce qui explique son plan énorme, mais très

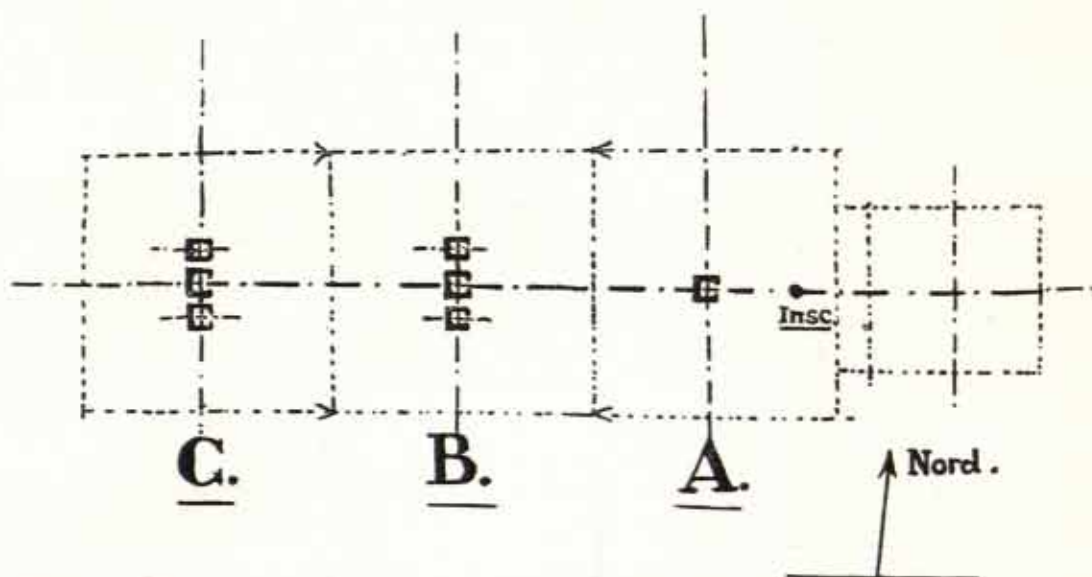
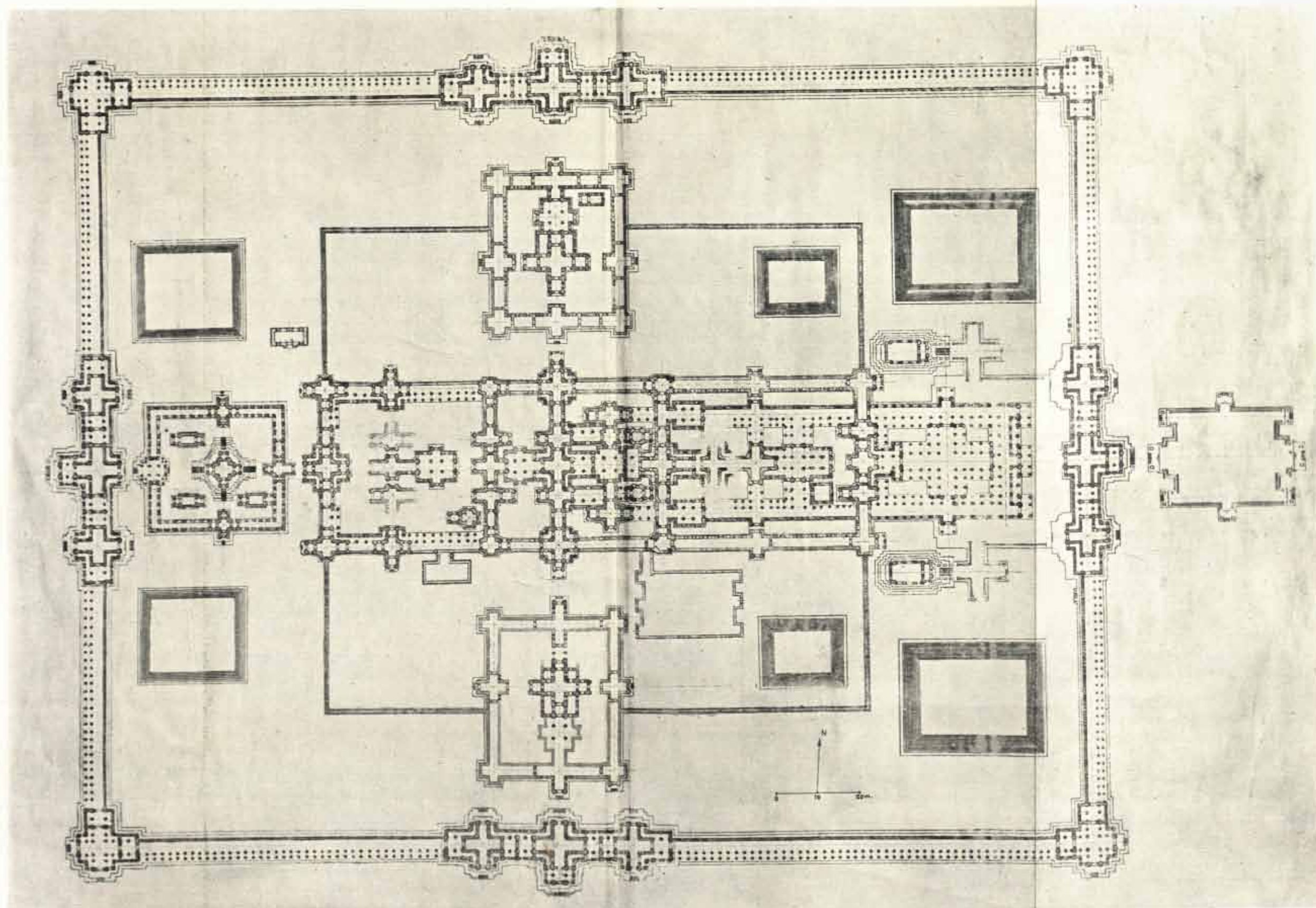


Fig. 23. — Schéma de la partie centrale de Bantāy Āhmār montrant la cour à galerie cruciale, les trois complexes A, B, C, leurs sanctuaires principaux et la place de la grande inscription.

étroit (200 m. \times 40 m. sans compter les deux enceintes). De ces trois compositions A, B, C, celle du centre B est nettement antérieure à A et C : elle porte des tours à étages, tandis que A et C portent des tours à quatre visages. Il se pourrait en outre que ces deux dernières parties ne soient pas non plus de la même main. La cour à galerie cruciale située à l'Est, analogue au même motif que l'on trouve à Bēñ Mālā, Prāḥ Khān et Añkor Vāt, monuments d'arts différents,



BANTAY CHMAR. Plan (cf. p. 181).

était certainement construite avant A à quoi elle n'a été soudée que dans la suite. Son décor est en totalité vishnouïte alors que celui de A et C est bouddhique. Les tours à visages qui sont du type de celles du Bàyon présentent néanmoins avec celles-ci des différences notables. Même observation enfin en ce qui concerne les bas-reliefs de Bantây Ćhmâr confrontés à ceux du Bàyon. Ceux-là plus variés se composent avec plus de liberté et sont d'une facture soutenue sur les quatre faces du temple.

3^o Comme nous possédons les mesures de cet ensemble et ses coupes permettant d'en calculer exactement le cubage et les surfaces sculptées, il a été possible d'évaluer sans s'appuyer sur aucune hypothèse, le temps *minimum* qu'aurait pu durer la construction du temple central seul, en supposant qu'il eût été édifié d'un seul jet, avec le maximum de main-d'œuvre qu'il était matériellement possible d'y répartir. Ce délai minimum est de 32-35 ans.

Comme le règne de Jayavarman VII n'a duré que 20 ans, il résulte de ce qui précède qu'il est matériellement impossible de loger Bantây Ćhmâr dans la case que lui affecte la chronologie de M. C. Il est deux ou trois fois trop grand pour elle. Ses formes différentes d'art, les preuves tangibles de sa construction en deux reprises et peut-être en trois, son caractère de ville ancienne l'en empêchent aussi bien. Voyons pourquoi M. C. attribue un groupe si encombrant à Jayavarman VII.

On y a trouvé dix inscriptions qui ne sont que des noms de statues érigées dans tel ou tel sanctuaire, sortes de plaques indicatrices qui n'affectent, dans aucun cas, le caractère d'une fondation de temple. Pas de date, pas de nom de donateur.

En plus de ces dix textes qui n'ont donc aucun rapport avec la fondation et la construction du temple, on a estampé dans le complexe A une grande inscription traduite par M. C. lui-même (*BEFEO.*, XXIX, p. 309) dans laquelle on lit que « dans le Saint des Saints du milieu » a été érigée l'image du fils de Jayavarman VII et celles de quatre hauts dignitaires placés au N.-E., au N.-O., au S.-E. et au S.-O. Suit le récit d'un drame que M. C. voit reproduit sur un des bas-reliefs du temple, au cours duquel ce prince héritier aurait sauvé la vie du roi Yaçovarman II. Ni date, ni indication sur l'auteur du texte, pas la moindre allusion même à Jayavarman VII contrairement à ce que nous verrons au Tâ Prohm lorsque ce même roi y érigea l'image de sa mère.

On remarquera avant d'aller plus loin :

1^o qu'il n'est question que de l'érection de statues ⁽¹⁾ ;

(1) A ce propos, une question se pose. Il est bientôt dit qu'un sanctuaire n'existe qu'en fonction de la divinité qu'il renferme. Mais la plupart des inscriptions font précisément la différence entre l'érection d'une statue et la fondation d'un sanctuaire, d'un monastère. On verra plus loin des exemples d'érections successives de nombreuses idoles dans un temple qui ne comporte qu'un seul sanctuaire. L'acte de fonder un temple, un sanctuaire dans un ensemble existant déjà, étant de beaucoup plus méri-

2° qu'il est permis de supposer que cette érection a pu être le fait d'une autre personne que Jayavarman VII, par exemple ce prince Yaçovarman II en reconnaissance d'avoir eu la vie sauvée par le prince héritier. Il vivait quelques années avant l'intronisation de Jayavarman VII et son écriture ne devait pas différer de celle de ce dernier (1).

Quoi qu'il en soit, M. C. voit dans cette érection la preuve de la fondation de Bantāy Čhmār par Jayavarman VII. Admettons-le. Mais alors où allons-nous trouver la tour du milieu, puisque nous avons à Bantāy Čhmār trois groupes mis bout à bout qui comportent chacun en leur centre trois tours côte à côte dont celle du milieu fut évidemment le Saint des Saints dans l'esprit de ses constructeurs. Ces groupes sont d'époque et d'art différents. Quel que soit donc le sanctuaire visé par l'inscription, celle-ci ne pouvait absolument pas désigner la totalité du temple, mais seulement le complexe qu'on venait de construire — soit que les autres l'eussent été déjà, soit qu'ils n'eussent pas été commencés.

D'après le plan de l'ensemble et les détails de construction qui révèlent les soudures correspondant au changement de style, je crois que l'on peut attribuer au donateur des cinq statues le complexe C qui reçut des tours à quatre visages

toire, coûteux, honorifique que celui d'ériger une idole qui peut n'être qu'une simple statuette, il semble étrange que le donateur qui prend soin de faire graver un texte à cette occasion, annonce qu'il n'a érigé qu'une statue, si c'est en réalité un temple, un sanctuaire qu'il a fait construire. Dans le cas présent et de la part d'un monarque, une telle restriction, une telle précision dans l'indication des places où furent érigées les cinq statues, nous interdit, croyons-nous, de donner au texte le sens général d'une fondation de temple, car ce serait en définitive aller à l'encontre même de la distinction qu'a faite le donateur.

Ceci dit, on ne peut nier, ainsi que M. C. a bien voulu nous le faire observer, que la seule mention de l'érection d'une statue, ou de plusieurs, implique dans beaucoup d'inscriptions la fondation du temple. Il semble même que le texte de Prāh Kō cité ci-dessus ait fait la différence, puisqu'il y est dit d'une part que Indravarman commença à creuser, etc., et, d'autre part, qu'il érigea, etc. La stèle de Sdōk Kāk Thom est tout à fait intéressante à cet égard. Le grand nombre de fondations qu'elle résume sont désignées tantôt érections de statues, de līṅga; tantôt constructions de sanctuaires, de prāsāt, d'enceintes, etc. Quoi qu'il en soit, nous ne prenons ici aucun parti et poursuivons la discussion dans le sens que M. C. lui a donné.

(1) Puisqu'en définitive on se trouve en présence d'un texte non daté et où il n'est pas question du roi auquel on l'attribue, M. C. peut-il certifier que l'écriture de ce texte est celle des lapicides de Jayavarman VII exclusivement? autrement dit qu'elle ne pouvait pas être employée une vingtaine d'années avant ou après lui. Car enfin, si l'on veut dater à vingt ans près un édifice uniquement d'après une épigraphie sans date, il faut bien que celle-ci impose par ses formes et avec autant de rigueur les mêmes limites à la date proposée. D'après AYMONIER, III, p. 515, on peut croire que ce fut sous Sūryavarman II que l'écriture prit cette « forme carrée, gracile et à fleurons » qui paraît être celle de Jayavarman VII. Nous ne saurions avoir sur ce point la moindre opinion personnelle.

type Bâyon en opposition à B auquel il est soudé et duquel nous avons dit que les tours étaient à étages (1). Comme la galerie aux bas-reliefs semble du même art que C et comme les bas-reliefs sont comparables aussi à ceux du Bâyon, voilà, à notre avis, tout ce qui peut et *seulement* correspondre à la chronologie de M. C. si on doit accepter le sens qu'il donne à l'inscription et s'il devient possible de prouver que personne autre que Jayavarman VII, nullement cité dans ce texte, n'a pu être l'auteur de la fondation.

Le choix de Bantây Čhmâr à 150 kilomètres d'Añkor par Jayavarman VII pour honorer son fils, alors qu'il était si simple et plus indiqué de le faire dans la capitale (par exemple au Tà Prohm en même temps que la reine-mère), ne laisse pas que d'être extraordinaire. Pourquoi aller si loin raconter le drame dont le prince héritier avait été le héros, si ce drame s'était déroulé à Añkor? Il y a dans cette anomalie une indication que M. C. n'a pas retenue, mais qui nous paraît devoir être exploitée.

Ce n'est pas par hasard que nous avons envisagé l'attribution de la grande inscription de Bantây Čhmâr à Yaçovarman II en témoignage de reconnaissance au prince qui lui avait sauvé la vie lors de l'attaque du mystérieux Bharata Râhu. Au cours de nos recherches pour l'établissement de notre monographie sur Bantây Čhmâr, nous avons eu l'impression que la capitale de Yaçovarman II a pu être ce vaste ensemble. Il n'importe pas de rechercher ici s'il le commença ou non, mais de remarquer que le drame raconté par le texte et reproduit sur les bas-reliefs pourrait très bien s'être déroulé à Bantây Čhmâr, le palais de Yaçovarman II s'y trouvant. Dans une étude antérieure, nous avons appris que les personnages statufiés avec le prince Črīndrakumāra étaient de hauts personnages de la région (BEFEO., XXIV, p. 370). Il devient dès lors naturel que textes et bas-reliefs du temple aient gardé le souvenir de l'aventure. Ce qui ajoute à ces vues, c'est qu'une légende locale dont j'ai retrouvé une copie bien loin de là, à Kōmpōñ Čām, fait de la région de Bantây Čhmâr un ancien royaume: Čambāk Bōrēi dont le nom du roi était Yos Kē. AYMONIER qui a connu l'un de ces manuscrits n'y a attaché que l'importance que méritent ces sortes d'ouvrages. Toutefois, il a cru découvrir dans ce nom: Yos Kē ou Yas Kē, la forme Yaça Kīrti qui pourrait être le vestige du nom de Yaçovarman (2).

Si cette hypothèse est susceptible de vivre — ne fût-ce que le peu de temps que durent les hypothèses que nous faisons sur l'art khmèr — Jayavarman VII n'aurait pris aucune part à la construction de Bantây Čhmâr et la partie que nous

(1) M. C. pense que Jayavarman VII aurait été l'inventeur de cette formule architecturale et qu'il se serait ainsi représenté lui-même. Nous ne croyons pas cela et nous doutons de ceci, car nous croyons que le Bâyon a été commencé un peu avant le couronnement de ce roi, question que nous aborderons plus loin.

(2) AYMONIER, II, p. 346. Un de ces textes peu différents de ceux que je connais a été traduit par MOURA, *Le Royaume du Cambodge*, II, p. 381.

avons reconnue de son époque pourrait être l'œuvre de Yaçovarman II, dans ce cas, antérieure de quelques années, ce qui expliquerait par ailleurs les différences que présentent les tours à visages du Nord-Ouest et celles du groupe d'Añkor.

Si cette royauté de Yaçovarman II à Bantây Ćhmâr doit être rejetée, l'enseignement des ruines demeure, et l'œuvre de Jayavarman VII reste de toutes façons telle que nous l'avons circonscrite et beaucoup plus réduite que M. C. ne le croit. Nous trouvons ainsi de 1180 à 1201 le temps nécessaire à sa construction. On ne voit plus ce prince aller inexplicablement construire une ville dans un désert, à 150 km. d'Añkor, pour y ériger la statue de son fils, alors qu'il bâtit dans le même temps la capitale de l'Empire, mais consacrer sa fondation dans le temple central d'une ville déjà prospère à l'époque. Reste la bizarrerie d'aller célébrer si loin un fait qui se serait produit à Añkor. Et de toutes façons, nous corrigeons, croyons-nous, la conclusion de M. C. qui consiste à imposer une seule date à un groupe d'édifices manifestement construits à plusieurs époques et dédiés, croyons-nous, à des cultes différents.

Dans ce qui précède, le lecteur aura compris notre bonne volonté d'adapter la grande inscription aux édifices tels qu'ils se présentent, étant sous-entendu que nous acceptions le sens que lui donne M. C., savoir : que le donateur des cinq statues principales avait construit le ou les sanctuaires destinés à les abriter. Nous pouvons maintenant reprendre notre liberté et considérer, ainsi que l'inscription le dit, et conformément à notre note, *supra*, p. 183, qu'il ne fut question dans cette affaire que de l'érection de statues dans des sanctuaires déjà édifiés.

A cet effet, nous signalerons une constatation fort troublante. Les dix petites inscriptions se trouvent *exclusivement* réparties dans le complexe B, c'est-à-dire celui qui est le plus ancien, celui qui a été conçu, répétons-le, avec des tours à étages et celui, enfin qu'il est absolument impossible d'attribuer à Jayavarman VII. Si ce roi avait édifié A ou C (les deux groupes qui seuls pourraient être de son art), pourquoi n'y aurait-on pas distribué les dix statues désignées par des textes de son écriture et pourquoi la grande inscription qui se trouve en A, signalerait-elle la statue du prince héritier dans le Saint des Saints du milieu qui ne pouvait être alors que la tour centrale de B ?

Nous croyons donc que les choses se sont passées comme suit. Au moment de la donation des statues principales et secondaires, B était déjà construit. A se trouvait en cours de remaniement, puisqu'on grave sur la porte d'un avant-corps nouveau la grande inscription. Le groupe C n'était pas commencé, ou bien il n'était qu'en cours d'édification. En conséquence, on ne pouvait répartir les statues du prince, des quatre sañjak et les dix idoles secondaires qu'en B, le seul groupe qui pouvait les recevoir. Nous ne voyons pas d'autre moyen de concilier la place des textes et l'ordre de construction des édifices. Et il nous semble bien que cette concentration des dix petites inscriptions en B signifie que la construction du temple et l'érection des statues furent non seulement des actes distincts, mais au surplus inconciliables.

Le Bâyon. — L'épigraphie de Jayavarman VII paraît dans ce temple que M. PARMENTIER nous montre remanié au moins trois fois, si bien qu'une partie seulement pourrait peut-être revenir à ce roi, quoiqu'il ait disséminé ses textes sur le tout. Ces textes sont exactement de même nature que les dix petites inscriptions de Bantây Chmâr : nom d'idoles érigées en telle chapelle. Pas de date, pas de nom de donateur, rien qui ressemble à un acte de fondation.

M. CÆDÈS a remarqué au Bâyon deux sortes d'inscriptions : les unes occupant des places grattées sur le décor ; les autres, des places réservées par les décorateurs. Il n'insiste pas sur ce que les premières présentent de suspect, que d'autres archéologues ont remarqué et à quoi il répond en proposant un manque de coordination entre lapicides et sculpteurs. Mais pourquoi ce manque de coordination ? Des secondes, il écrit (p. 93) : « Si les décorateurs ont ménagé sur les piliers des surfaces destinées à recevoir des inscriptions (de Jayavarman VII), c'est évidemment qu'ils travaillaient sous ce règne » ⁽¹⁾.

Si la construction d'un temple est interrompue pour une raison quelconque, ces places préparées peuvent rester inutilisées. En conséquence, l'argument de M. C. perd beaucoup de sa force puisqu'une surface réservée et laissée vide en 1170 par exemple peut très bien n'avoir été gravée qu'en 1200. Comme nous avons la preuve matérielle sur laquelle on va revenir que le Bâyon a été transformé, qu'une partie seulement peut être attribuée à Jayavarman VII, nous voyons donc ce roi intervenir dans le temple en cours de construction, non encore pourvu de ses textes, bien que ceux-ci eussent eu leurs places préparées.

Mais que dit M. PARMENTIER à ce propos (*BEFEO*, XXVII, p. 149 ss.) ? Le Bâyon a été construit en trois étapes, le massif central étant la dernière, après un achèvement complet de tout le groupe, ce qui implique « la nécessité d'une démolition des bâtiments construits au centre » (p. 162) ⁽²⁾.

Si l'on tient compte du temps minimum nécessaire à la construction d'un ensemble chargé et complexe comme le Bâyon, le processus tout logique

(1) Il n'est pas rare de trouver dans les temples une stèle préparée, une place polie, les unes et les autres réservées à des inscriptions qui ne furent jamais gravées. Il en reste au Bâyon, à Bantây Chmâr. Voir ce que dit, à propos des stèles digraphiques de Yaçovarman, AYMONIER, III, p. 482 ss.

(2) En plus des arguments cités par M. P. pour parvenir à cette conclusion, j'ajouterais celui-ci. Tout prouve que les Khmèrs commençaient à construire leurs temples par le centre. D'abord la logique, la facilité du travail, le libre accès de l'œuvre en cours de construction imposaient cette méthode. Ensuite, on trouve souvent des temples inachevés auxquels il manque les enceintes extérieures, ou les portes, ou le système habituel de douves ou de bassins. Le temple III de Bantây Chmâr est resté dans cet état : seule la chaussée qui devait traverser les douves à creuser, a été préparée. Lorsqu'on transforma le Bâyon et qu'on lui ajouta son massif central, il fallut certainement démolir ce qui existait au milieu du groupe. La présence des galeries II et III compliqua donc singulièrement les travaux. Ou il fallut éventrer par endroits ces galeries pour laisser quelques passages suffisants aux matériaux, ou les enjamber par des plans inclinés.

exposé par M. P. n'est pas pour raccourcir ce délai : aussi doit-on se demander si cette construction n'aurait pas été commencée avant Jayavarman VII. Examinons attentivement les plans de M. P.

En somme, le Bâyon était primitivement horizontal. Les plans de ce type abondent, nous prouvant que les Khmers concevaient fort bien que le sanctuaire central d'un groupe fût masqué par l'entourage et ses enceintes. Ayant arrêté ce plan, les constructeurs du premier Bâyon savaient parfaitement où ils allaient. M. P. nous prouve qu'ils allèrent jusqu'au bout, puisqu'ils durent démolir dans la suite la partie centrale du groupe. Il est même infiniment probable qu'elle n'était pas alors une tour énorme analogue à celle que nous voyons aujourd'hui, mais une tour à quatre visages du type de celles des groupes II et III. Ce ne fut donc pas *pour des raisons d'esthétique* qu'ils effectuèrent les travaux découverts par M. P. et démolirent le complexe central qui existait à ce moment.

Nous entrevoyons un motif bien plus puissant, celui de transformer brusquement un temple horizontal en un temple pyramidal. Et pour accuser plus encore l'aspect nouveau, le caractère unique que l'on décidait de conférer au monument, on construisit cette tour centrale monstrueuse et sans seconde dans le reste du royaume. On ne peut donc voir là un architecte qui corrige des erreurs qu'il n'avait pas commises, puisque son but ayant été d'exécuter un temple horizontal, il l'avait effectivement atteint. C'est un changement radical de programme que nous découvrons, toute une esthétique qui se substitue à une autre. Pourquoi ? Parce que le Bâyon devenant le centre de la nouvelle capitale, celle que nous voyons, devait prendre la forme de « mont central », évoquer le Meru, physionomie que n'offrait évidemment pas le plan primitif ⁽¹⁾.

Si cette hypothèse peut être retenue, on est tout naturellement porté à affecter l'idée de cette transformation et la construction du massif central du

(1) Il ne serait pas impossible que le premier Bâyon et celui de Jayavarman VII aient eu le même architecte, voici pourquoi. Ici et là nous observons la même volonté de construire un monument qui, par son plan et ses formes, rompt avec le passé, là, au moyen de la tour à visages, ici, au moyen de cette tour centrale conçue sur un plan elliptique avec chapelles rayonnantes.

La tour à visages repose encore sur plan carré ou crucial et se compose comme la tour à étages. Elle innove cependant un décor qui remplace un ou deux étages par des faces humaines et malgré la forme franchement nouvelle ainsi obtenue, sa filiation se laisse aisément reconnaître. Mais pour édifier sa tour centrale, l'architecte enhardi, semble-t-il, alla plus loin encore. En dépit de toutes les tendances de l'architecture khmère qui, depuis l'origine, n'avait connu que l'angle droit, des recoupements perpendiculaires, il adopte tout à coup, un plan à lignes courbes et divergentes ; et, en élévation, il substitue à la vieille et unique pyramide à étages décroissants, un cône d'une seule venue dont aucun des détails (faces humaines et fenêtres à balustres) n'altérera horizontalement la ligne générale. Si la tour à visages était une innovation, la tour centrale du Bâyon fut incontestablement une révolution.

Bâyon à Jayavarman VII à qui les stèles des Prāsāt Cūn attribuent précisément la muraille d'Āṅkor Thom. Ceci posé, nous nous trouvons maintenant tout à fait à l'aise pour partager les vues de M. C. et suivre les événements historiques qu'il a mis lui-même en lumière dans son étude sur la dynastie de Mahīdharapura (BEFEO., XXIX, p. 297 ss.).

a) L'invasion chame de 1177 détruit et pille la capitale qui était peut-être bien encore celle d'Udayādityavarman II probablement centrée sur le Bâ-phūn, bien que les textes la nomment Yaçodharapura ⁽¹⁾. A ce moment, le premier Bâyon venait d'être terminé ou était en cours d'achèvement, c'était un temple de plan horizontal et de grandeur moyenne. Peut-être la fin de sa construction fut-elle interrompue par l'ennemi qui en renversa le sanctuaire central.

b) Quatre ans après la catastrophe, années d'anarchie. Jayavarman VII décide de reconstruire une capitale puissante et défendue de manière à résister dans l'avenir à toute surprise. Il abandonne les anciennes fortifications, simples levées de terre et palissades insuffisantes, et, choisissant comme centre de la ville nouvelle, le Bâyon, temple bouddhique puisque ce prince était bouddhique, il en fait, tout en y réparant les ravages de la guerre, le Vnam Kantāl traditionnel, cependant qu'il élève autour la puissante muraille qu'il signera.

Cette hypothèse nous semble répondre pour le moment aux principales questions que nous avons posées nous-même. L'histoire de l'époque sous les yeux, elle nous explique les transformations du Bâyon, leur ordre et leur logique. Elle respecte le temps nécessaire à de tels travaux, puisque Jayavarman VII n'est plus l'auteur que du massif central de l'édifice. Elle expose les raisons de son intervention. Nous le voyons au surplus très bien, à la fin de son règne et après la revanche éclatante qu'il prit sur le Champa, faire sculpter les bas-reliefs, dans les galeries restées nues jusqu'alors (nous savons pourquoi) comme le restèrent par exemple toujours celles de Bēn Mālā ouvertes sur l'extérieur, exactement comme celles du Bâyon ⁽²⁾.

⁽¹⁾ Il n'importe d'ailleurs pas de savoir ici où se trouvait la capitale pillée par les Chams, puisque, d'après la thèse de M. C., elle ne pouvait avoir le Bâyon pour centre, Jayavarman VII étant l'auteur de cette implantation. Depuis quatre ans, le pays vivant dans l'anarchie et un usurpateur ayant régné auparavant, peut-être qu'aucune métropole bien délimitée ne serait à rechercher à cette époque. Si l'on en croit la stèle de Tā Prohm, il est dit, st. 81 : « 439 saints religieux sont nourris, chaque jour, là, dans le palais royal ». Il s'ensuivrait que, lorsqu'il fit sa fondation au Tā Prohm, Jayavarman VII avait son palais, là, dans l'enceinte même du temple. On expliquerait ainsi le périmètre immense de cette enceinte extérieure, laquelle enceinte, verrons-nous plus loin, paraît postérieure. Il fallait bien que Jayavarman VII habitât quelque part, tandis qu'il construisait la nouvelle ville.

⁽²⁾ Le premier Bâyon ne comportait pas la totalité des galeries-enceintes II et III où l'on voit aujourd'hui ces bas-reliefs. D'après le Prince NARIS de Siam, la galerie II décrivait une croix redentée dont les branches étaient orientées N.-S. et E.-O. Les portions formant les angles N.-E., S.-E., N.-O. et S.-O. ne furent construites que postérieurement, donnant ainsi au groupe II le plan rectangulaire actuel. Le bien-fondé de cette observation a été reconnu par MM. PARMENTIER et MARCHAL.

En conséquence, nous pouvons supposer provisoirement que le Bâyon commencé vers 1170 *au plus tard*, fut interrompu en 1177; qu'il fut repris vers 1181 *au plus tôt*, transformé en temple central et achevé par Jayavarman VII vers la fin de son règne ⁽¹⁾.

Tà Prohm. — Ce temple, comme les deux précédents, est d'un plan complexe, n'a pas été construit d'un seul jet et porte de nombreuses traces de remaniements et d'adjonctions. Les portes de l'enceinte extérieure sont à visages alors que toutes celles du groupe sont à étages. Je regrette de n'avoir pas de plan, ni de monographie complète où renvoyer le lecteur, mais sans doute l'analyse attentive de la grande inscription qu'il renferme et qu'a traduite M. C. lui-même nous suffira (*BEFEO.*, VI, p. 44 ss.).

En résumé, ce texte expose ce qui suit :

1^o Panégyrique de Jayavarman VII et quelques notes historiques sur son règne (st. 1 à 35).

2^o Il a érigé l'image de sa mère en 1186, de deux autres personnages et, à droite et à gauche, un entourage de 260 divinités (st. 36-37).

3^o Liste des parts quotidiennes d'oblations pour cette image et son entourage (st. 38-46).

4^o Chaque année prescription et désignation d'offrandes à l'occasion de certaines fêtes, se terminant par « Donations pieuses du roi en personne et des propriétaires de grāma : 3.140 grāma (st. 47-62).

A ce moment les listes d'offrandes cessent et on lit :

5^o Il y a ici 400 hommes, etc., suit une énumération extraordinaire de personnel, confuse par moments, où l'on voit se succéder des totaux qui ne correspondent pas aux chiffres énumérés auparavant, une énumération d'édifices qu'il est impossible de retrouver dans le groupe de Tà Prohm : 39 tours à pinacle, 566 groupes d'habitations en pierre, 288 groupes d'habitations en brique ⁽²⁾ ; 2.702 brasses de mur d'enceinte en latérite (sur lequel nous allons revenir). La stance 81 semble ajouter à la confusion : 439 saints

(1) Ce serait donc vers 1170 que la tour à visages aurait fait son apparition au Cambodge. On se souvient que, *supra*, p. 185 dans l'hypothèse Bantây Ćhmâr = métropole de Yaçovarman II, c'est un peu avant l'intronisation de Jayavarman VII que nous avions daté le complexe C de Bantây Ćhmâr pourvu de tours de ce type. Cette coïncidence présente donc un certain intérêt. Si notre manière de voir résiste à la critique, il ne serait pas impossible de découvrir si la nouvelle formule artistique vint du Nord-Ouest ou y rayonna d'Añkor.

(2) Nous avouons ne rien pouvoir tirer de ces nombres. D'après les plans, Tà Prohm ne comporte qu'une trentaine de tours au maximum ; mais les plans édités actuellement sont incomplets ou fautifs. En remplaçant le terme « habitations » par « sanctuaires », « galeries », « cellules », nous n'avons pu, même approximativement, retrouver les nombres extraordinaires mentionnés par le texte. Au surplus, la brique est rare à Tà Prohm, sinon complètement absente. On se trouve ici devant une énigme, à moins que le passage qui la contient puisse être interprété de façon différente par le traducteur.

religieux sont nourris, chaque jour, là, dans le palais royal. Cette énumération cesse avec la stance 82.

6° Nouvelle liste d'offrande à l'occasion de certaines fêtes, comparable à celle de 4°.

7° Avec la stance 118, débute un troisième état de fournitures relatives aux hôpitaux.

8° Enfin, à partir de la stance 141, exhortations finales en faveur de ces fondations.

Si l'on s'en tient, sans idée préconçue, à la lettre et à l'esprit de ce texte, à ses divisions, à la diversité de ses objets, ne semble-t-il pas qu'une distinction y a été faite entre ce que Jayavarman VII a érigé (st. 36-37) et ce qu'il y a ici, nouvelle énumération qui ne commence qu'en 5° (st. 63). Si on lit *il a érigé* 3 statues et un entourage de 260 divinités — on lit en 6° et après l'énoncé de *ce qu'il y a ici* qu'il est prescrit de faire des offrandes aux « 619 divinités qui sont ici » (st. 88) ⁽¹⁾.

Ne se dégage-t-il pas de ces divisions et de ces deux termes *il a érigé* — *il y a ici* que Jayavarman VII érigea d'une part trois statues principales et, si l'on veut, les sanctuaires correspondant et que, ceci dit, le texte dresse un inventaire général des richesses du temple; que Tà Prohm, en raison de l'image de la mère du monarque qu'il renferme désormais, devint temple royal entretenu sur le budget du monarque, temple auquel on prescrit en conséquence des offrandes, les unes destinées spécialement à la fondation royale, 3° et 4°; les autres à la totalité du groupe: 5° et 6°, puisque, parmi les 619 divinités *qui sont ici*, le roi n'en a offert que 260 en entourage de la statue de sa mère, de son guru et d'un autre personnage.

Si, après la stance 62 en 5°, on reprenait la fondation décrite aux stances 36 et 37, pourquoi ne pas dire *il a érigé* 39 tours à pinacle, etc. ? Ou, ainsi qu'on le lit sur tous les actes de fondation qui ne prêtent pas à discussion: « *Il a affecté* au service du temple 400 hommes, 18 officiants, etc. », au lieu de cet « *il y a ici* 400 hommes, etc. » qui fait songer, je le répète, à un inventaire bien plus qu'à une donation ⁽²⁾.

(1) A la vue de ces chiffres 619, 260 divinités, etc., le lecteur moins accoutumé à l'ambiance des temples qu'à celle des musées où il voit des statues de 0,50 à 1 m. 50, risque d'avoir une notion fautive de la réalité. Un sanctuaire ne peut recevoir que 3 ou 4 statues au maximum, car chaque idole est dressée sur un socle souvent encombrant. En conséquence, il faut comprendre que ces chiffres comportent en grande partie des statuettes de bronze ou de métal précieux dont les hauteurs varient de 0,05 à 0,20 et qui trouvaient facilement place, notamment sur les socles mêmes des grandes divinités. Le Musée Albert Sarraut renferme près de cinq cents de ces idoles et l'on en trouve continuellement dans le pays. On explique de la sorte que dans un temple comme Tà Prohm, on n'ait retrouvé que quelques statues de grès sur les centaines et les centaines de divinités que dénombre l'inventaire.

(2) Voir un inventaire de ce genre concernant des propriétés successives affectées à un temple à Prāh Ēinkōsēi (AYMONIER, II, p. 403 ss.).

On a donc noté qu'il y avait deux listes d'offrandes nettement séparées par l'inventaire. Si la première est indiscutablement rattachée à l'image maternelle et à son entourage, les suivantes ne sont nullement limitatives. Pourquoi une telle discrimination, si la totalité du temple était l'œuvre de Jayavarman VII, venait d'être construite et consacrée par lui ? Pourquoi une telle complication où nous voyons les mêmes denrées reparaitre plusieurs fois avec des quantités différentes ?

Voici une preuve immédiate de plus que cette longue inscription ne paraît pas viser seulement les trois statues érigées par Jayavarman VII ; ni même l'ensemble de Tà Prohm, mais encore une autre fondation de ce roi. St. 117, nous changeons encore une fois de sujet et on lit, sans plus de transition que ci-dessus : « *Il y a 102 hôpitaux répartis entre diverses provinces, 798 divinités y ont été amenées* ». Suit la liste des denrées à prendre annuellement dans les magasins royaux pour ces hôpitaux et l'effectif de leur personnel. En définitive, nous obtenons trois règlements composés dans le même ordre. Le premier relatif à la fondation propre du roi, le second à la totalité du temple, le troisième aux hôpitaux, si bien que la stèle de Tà Prohm nous apparaît comme une sorte de règlement général concernant le rituel et l'économet de toutes les fondations de Jayavarman VII à l'époque.

Il est dit, st. 36, que la statue de sa mère a été érigée en 1186. A cette date, Jayavarman VII n'était au pouvoir que depuis 5 ans. M. C. remarque (BEFEO., XXVIII, p. 99) que 5 ans, c'est un peu court pour construire entièrement le vaste ensemble de Tà Prohm et il a bien raison ! D'autant plus que dans la stance précédente, il est dit que Jayavarman VII avait aussi fondé une ville. Il suggère donc qu'il y a erreur de date, puisqu'on lit la mention d'une expédition au Champa qui n'eut lieu qu'en 1190. Si c'était l'inscription qu'on eût datée de 1186, elle ne pourrait évidemment relater un fait postérieur. Mais il n'en est rien. Ce texte, qui n'est pas daté, débute par un récit historique qui énonce au passé (*il a érigé*) des événements sans ordre chronologique : par exemple l'expédition du Champa est mentionnée avant des allusions au sacre (st. 28-29). Parmi ces événements, seule l'érection de la statue de la reine-mère est datée. Pourquoi, dans ces conditions, considérer fausse cette date ? Plus rien ne démontre qu'elle puisse l'être ? Elle correspond parfaitement à ce qu'énonce le texte, tel qu'on le lit. Si 5 ans après sa montée sur le trône, Jayavarman II avait eu le temps d'ériger le portrait de sa mère, les deux autres personnages et 260 statues et statuettes de pierre et de bronze et même les 3 sanctuaires principaux destinés à abriter le tout — il ne nous dit pas, croyons-nous, avoir construit la totalité de Tà Prohm, ni tout ce qu'il y a ici, ce qu'il ne pouvait matériellement pas avoir fait (et quelle que soit d'ailleurs la date de sa stèle), puisque Tà Prohm est un temple dont la construction supposée ininterrompue n'aurait pas pu durer moins d'une trentaine d'années.

On peut opposer à ces vues que la stèle en question n'aurait prescrit que plusieurs années après l'érection des images les offrandes qui leurs étaient

destinées. Sans doute. Mais un roi n'avait pas besoin d'attendre une table de pierre pour dicter des ordres que celle-ci, gravée dans la suite, ne faisait que confirmer ou modifier. D'ailleurs l'inscription fameuse de Sdòk Kàk Thom qui échelonne sur près de deux siècles des fondations et leurs dates successives, procède exactement de la même façon et répète longtemps après, les listes des offrandes et des prescriptions de fondateurs disparus.

Lorsqu'il traduisit cette inscription de Tà Prohm en 1906 (*BEFEO.*, VI), M. C. fit lui-même les distinctions que nous venons d'exposer et pas un seul instant il n'envisagea qu'elle constituait la charte de fondation de Tà Prohm. Aussi, en bonne méthode, rechercha-t-il (p. 47) dans cet ensemble les édifices ajoutés par Jayavarman VII. Il compare notamment les mesures données en brasses à celle de la muraille en latérite qui entoure le temple et trouve une certaine correspondance ⁽¹⁾. En présence de l'inventaire 50, il écrit : « Cela ne peut être qu'une description sommaire du temple ou plus exactement des constructions nouvelles qu'y fit élever Jayavarman de concert avec les propriétaires. Les constructions de Tà Prohm paraissent bien ne pas dater toutes de la même époque ». Il précise même, p. 48 : « L'inscription ne parle pas du sanctuaire principal et des murs d'enceinte intérieurs, c'est donc qu'ils n'existaient pas avant Jayavarman VII ». Ce n'est que plus tard et lorsqu'il établit sa chronologie qu'il considère que la stèle est la charte de Tà Prohm, ce qui le conduit à attribuer la totalité du temple à Jayavarman VII. Néanmoins, il ne peut modifier l'aspect composite de Tà Prohm, ni réduire à 5 ans, ni même à 10, ni même à 20 le temps qu'il fallut à sa construction et à sa sculpture arborescente ⁽²⁾.

Bantāy Kdēi et Prāh Khān. — En ce qui concerne ces deux temples, on ne sait rien de précis, ni à qui ils furent consacrés, et M. C. les incorpore dans le palmarès de Jayavarman VII sans insister outre mesure. Leurs inscriptions comme à Bantāy Čhmār ne donnent que des noms d'idoles secondaires,

(1) A cause de ses portes à visages, je crois, en effet, que cette enceinte, postérieure au temple, a pu être édifiée par Jayavarman VII. Rappelons que Tà Prohm ne porte que des tours à étages.

(2) L'érection d'idoles par un roi, un grand personnage, de simples particuliers dans un temple déjà existant, donation qui n'implique nullement la construction d'un nouveau sanctuaire; ou encore des affectations successives de personnel, de mobilier cultuel à un même sanctuaire — ne sont nullement des faits exceptionnels et font au contraire l'objet d'un nombre important d'inscriptions sur lesquelles nous reviendrons. Voici, en attendant, un exemple intéressant par sa variété : Bāsēt (Inv. 862). En 1036, un fonctionnaire du palais royal et divers personnages livrent 7 pièces de terre à un seigneur qui les affecte au temple. En 1042, autre donation de ce dernier. La même année, donation de Čri Kanthapaṇḍita qui érige une statue, donne des esclaves. Un peu plus tard, donation de divers personnages. Erection d'une statue de Bhagavatt, effigie d'une dame. Donation de terres, biens de main morte du Vap Vāk (AYMONIER, II, p. 292).

pas de date. Du premier, le plus qu'on puisse dire, c'est qu'il n'a pu être construit avant 948-968, date d'inscriptions trouvées parmi les matériaux de réemploi d'un de ses sanctuaires annexes (FINOT, *BEFEO.*, XXV, p. 354 ss., et C. XXVIII, p. 120). Comme M. C. lui-même pense que le Srah Srah qui fait partie du plan actuel a pu être creusé avant le temple et comme les dimensions de Bantây Kdei sont bien plus réduites que celles de Bantây Ćhmâr, Tà Prohm, Bâyon, nous ne voyons aucune objection à son rattachement provisoire au règne de Jayavarman VII.

Mais, avec le Prâh Khân, nous retrouvons les vastes compositions précédentes, d'importantes modifications dans la facture du décor, de notables différences avec celui du Bâyon, en outre une iconographie brahmanique abondante. Nous ne pouvons donc le voir commencer et finir par Jayavarman VII pour ces raisons. Aucun texte de fondation. A côté des petites inscriptions qui désignent quelques divinités secondaires, on lit des noms de donateurs, ce qui paraît rompre avec la coutume des lapicides de Bantây Ćhmâr et du Bâyon. Aucun de ces donateurs n'est Jayavarman VII. M. C. reconnaît lui-même que certaines parties de Prâh Khân lui sont postérieures. Nous verrons que nous ne croyons pas la chose possible (1).

(1) Si l'on veut tenir compte des vraisemblances et ne considérer que ces trois derniers groupes: Prâh Khân, Tà Prohm, Bantây Kdei, si proches l'un de l'autre que quelques mètres séparent les angles S.-E. et N.-O. des enceintes des deux derniers, et 3 km. environ le Prâh Khân du Tà Prohm, comment admettre a priori que ces trois ensembles (qui ne représentent pas la moitié de l'œuvre attribuée à Jayavarman VII) aient été commencés et construits à la fois par un même monarque, même par des communautés religieuses indépendantes? Pour peu qu'on veuille se représenter les chantiers, le travail en masse, la circulation entre les carrières et les édifices — comment ne pas entrevoir les difficultés que soulèverait une telle compétition, la discrimination des matériaux et du personnel, les surenchères de ceux qui voudraient faire mieux ou finir les premiers? Quel règlement mettrait de l'ordre dans ce désordre inévitable? Et enfin, quelle raison plausible trouver qui, justifiant cette poussée simultanée de trois groupes énormes et mitoyens, ait incité les fondateurs à accumuler devant eux le maximum d'obstacles?

Au contraire, tout devient normal et concevable si les trois monuments s'élèvent successivement à quinze ou vingt ans d'intervalle. L'un s'achève au besoin pendant que l'autre sort de terre. Le premier n'utilise plus que des sculpteurs; il a terminé son chatroi, libéré la masse des porteurs et des constructeurs proprement dits que le second s'approprie, etc.

D'ailleurs ces trois temples voisins construits ensemble par le même roi ne devraient-ils pas présenter de ce fait la même facture; ne seraient-ils pas en quelque sorte de la même main? La mitoyenneté des chantiers et l'unité de direction n'auraient-elles pas provoqué l'interchangeabilité des sculpteurs? Or, si Tà Prohm et Prâh Khân sont de la même famille, il s'en faut qu'ils soient à ce point semblables entre eux. Ce sont des frères, oui — ce ne sont pas des jumeaux. Et puisqu'on est obligé, croyons-nous, d'admettre qu'une vingtaine d'années au minimum durent séparer la pose de leurs premières pierres, ce court délai explique à la fois leurs similitudes et leurs différences — abstraction faite des remaniements qu'ils subirent respectivement.

Douves et murailles d'Añkor Thom. — Ce n'est qu'aux édifices d'angles de la muraille d'Añkor Thom que nous trouvons Jayavarman VII fondant quelque chose sans contestation possible, inaugurant des constructions ailleurs que dans des édifices commencés par des prédécesseurs. Il nous en prévient avec les paraboles et hyperboles habituelles, mais sous lesquelles se cache une telle modestie que la date même de ses hauts faits, les circonstances dans lesquelles il les accomplit, ont été omises. L'œuvre est cependant de taille : 12 kilomètres d'une muraille en latérite de 8 mètres de hauteur environ, flanquée de douves d'une centaine de mètres de large, cinq portes monumentales et cinq chaussées flanquées de géants, d'une part ; d'autre part, inauguration de la nouvelle métropole ainsi circonscrite et défendue. De tels événements sont exposés sans commentaire, chacun en trois lignes et dans deux stèles différentes. Et le monarque qui, au Tà Prohm, faisait peser les sacs de riz et la cire des cierges, compter les moustiquaires et les ustensiles du culte, semble se trouver à court de souffle pour retracer l'inauguration de la capitale qu'il vient de construire. M. C. ne lit pas, il est vrai, que Jayavarman VII a construit la capitale, « mais la comparaison de la ville avec une jeune épousée serait déplacée s'il s'agissait de l'ancienne capitale que lui avaient léguée ses prédécesseurs » (p. 89).

Quoi qu'il en soit, voilà bien, croyons-nous, l'œuvre originale de ce roi : les douves, murailles, portes et chaussées d'Añkor Thom ; à quoi nous ajouterons la transformation du Bâyon (construction du massif central) ; peut-être un des groupes de Bantây Čhmâr ; peut-être quelques sanctuaires du Tà Prohm (ce que nous ne croyons pas) et sa muraille extérieure et peut-être Bantây Kdëi. Cet ensemble de travaux est déjà *considérable* et suffit à remplir d'une activité étonnante les vingt années de ce règne.



On remarquera dès lors que Jayavarman VII n'aurait, en fait, construit aucun temple complet. Ce prince nous paraît avoir eu pour préoccupation unique celle d'affranchir son pays et d'asservir le Champa. Guerrier, avant tout il se bat, puis il construit autour de la capitale de solides murailles attestant jusqu'au bout ses préoccupations militaires. Par ailleurs profondément bouddhiste, adorateur de Lokeçvara, charitable et généreux, il consacre le temps que lui laisse la guerre à organiser dans son empire une assistance médicale desservie par 102 hôpitaux et à transformer le Bâyon pour les raisons que nous avons examinées. Partagé entre la réorganisation de son royaume et sa charité, comment aurait-il pu entreprendre de grands travaux alors que ceux qu'il dirigeait déjà conformément à ses aspirations et aux nécessités du moment, étaient considérables ? Sous son règne, le pays était couvert de temples ; ne pouvant en construire de nouveaux, faute de temps, lui et sa famille dotent ceux qu'il préfère, intensifient cette mode déjà ancienne d'y ériger les images

des personnages dignes des honneurs de l'apothéose. Contrairement à ce qu'écrit M. C., il ne choisit pas pour cela des temples d'un art particulier, puisqu'on retrouve à Práh Kò et à P'imaï des statues dont l'art correspond à celui de son époque, question sur laquelle nous allons revenir. Nous ne cachons pas que Jayavarman VII, vu sous ce jour, nous apparaît un plus grand roi, une personnalité plus vraie et plus logique, vivant mieux dans l'ambiance dont l'entourent les textes qui le concernent — que le roi qui se dégage de la chronologie de M. C. Nous voyons surtout le pays produire un effort qui demeure possible et non plus écrasé par la guerre et des chantiers formidables ouverts à la fois au Nord, au Sud, se dépensant dans une frénésie qui devient inadmissible dès qu'on veut l'adapter à la réalité et la suivre dans le temps.



A propos du Bàyon et de son achèvement, apportons, en passant, quelques précisions. La chronologie de M. STERN proposait une évolution marquée par l'apparition successive des temples suivants : Tà Kèv-Bàyon-Ankor Vât. On ne l'a pas acceptée en raison de la chute brusque et de l'explicable ascension de l'art khmèr qu'elle impliquait entre Tà Kèv et Ankor Vât. Par le rejet du Bàyon après Ankor Vât qui résulte des travaux de M. C., la décadence se poursuit sans arrêt du jour où elle commence. A bien regarder le Bàyon, s'il marque une incontestable décadence de la construction, il témoigne aussi d'une évolution artistique hardie et d'un indéniable désir de renouvellement, ce qu'on semble toujours oublier.

Si l'on considère qu'Ankor Vât a été terminé vers 1145, fin du règne de Sūryavarman II et que la construction du *premier* Bàyon avant sa transformation a dû être commencée, comme nous l'avons supposé, vers 1170, il faut se forcer un peu l'esprit pour admettre en si peu de temps (25 ans) un renversement si complet des formules esthétiques et *une telle décadence dans les procédés*, étant donné qu'en raison de la proximité des deux temples, les constructeurs du Bàyon avaient littéralement Ankor Vât sous les yeux. Comme on ne peut reculer le Bàyon (les inscriptions de Jayavarman VII le bloquant au plus tard vers 1201), toute chronologie qui tendrait à remonter Ankor Vât légèrement dans le temps atténuerait les difficultés ci-dessus. Il semble que ce soit possible dans le cadre actuel, Sūryavarman II ayant régné 32 ans. Le temple est d'une seule venue. Son massif central étant monté sur un bourrage de sable, sa construction proprement dite n'a pas dû dépasser une douzaine d'années. Dix ans après, la sculpture devait déjà être très avancée : nous la voyons d'ailleurs faiblir par endroits. Si Sūryavarman II commença donc cette œuvre la première année de son règne, ce qui est probable, on admettra que dès 1135, elle apparaissait à peu près dans l'état où nous la voyons et que les générations qui l'avaient construite s'épuisaient et se clairsemaient déjà. Ainsi, ce serait 35 années plus tard au lieu de 25 que le premier Bàyon

aurait été commencé. Malgré ce gain, la décadence reste rapide et il est par conséquent normal que nous en percevions les débuts sur les bas-reliefs d'Añkor Vât.

Bien entendu, il ne saurait être question de ramener ce temple plus près de nous et de le considérer comme élevé à la mémoire de Sūryavarman II par son successeur, car alors on arriverait à cette proposition que je n'hésiterai pas à qualifier d'absurde : l'achèvement d'Añkor Vât *contemporain* du commencement du Bâyon ; c'est-à-dire les mêmes chantiers, les mêmes générations construisant à 3 kilomètres de distance un temple parfait et un temple médiocre et adoptant *en même temps* deux sculptures décoratives d'esprit et de facture radicalement différents. En revanche, certaines tours de Práh Khân et de Tà Prohm, par la fermeté de leur profil, leurs proportions et leur construction, ne souffrent nullement d'être rapprochées d'Añkor Vât. Nous occupons ainsi les 30 ou 40 années qui séparent ce temple du Bâyon. Et nous suivons, croyons-nous, à travers Práh Khân et Tà Prohm, l'élaboration du décor qui deviendra celui du Bâyon, cependant que nous y voyons se perdre peu à peu cette pureté des formes et cette perfection de la construction qui, après Añkor Vât, ne devait plus être égalée.

Cette première hypothèse présentée, voici qui peut la préciser. Si l'on donne à la stèle de Tà Prohm le sens que nous avons proposé, c'est-à-dire si l'on considère que gravée peu après 1190, elle constitue à cette date une sorte de biographie de Jayavarman VII, et la liste de ses œuvres, on obtient :

- 1° Fondation de la ville de Rajavibhāra (?).
- 2° En 1186, érection des divinités de Tà Prohm.
- 3° A cette même date, fondation des hôpitaux.
- 4° En 1190, victoire sur le Champa.

A ce moment, l'érection des idoles de Bantāy Čhmār n'est pas encore faite (à supposer que Jayavarman VII en ait été l'auteur) ; le Bâyon est toujours dans son premier état et la reconstruction d'Añkor, en projet seulement. Elle n'avait pu être entreprise en raison de l'état de guerre où se trouvait le Cambodge. Peut-être le palais royal dont fait mention la stèle de Tà Prohm avait-il été édifié dans l'enceinte de ce temple, comme il a été supposé, *supra*, p. 189, note 1.

Ce serait donc entre 1190 et 1201 seulement que Jayavarman VII, après avoir affermi son trône par les armes, aurait entrepris la transformation du Bâyon en « Mont central » et la construction de la muraille d'Añkor Thom. Nous nous sommes assurés que dix années auraient permis ces travaux, car la muraille pouvait être entreprise sur les quatre faces à la fois et en même temps que le Bâyon. La victoire sur le Champa pouvait permettre d'affecter aux chantiers un fort contingent de prisonniers de guerre. Dans ces conditions, ce ne serait que tout à fait à la fin de son règne que Jayavarman VII aurait achevé Bâyon, enceinte et douves et fait graver les stèles des Prāsāt Črūñ.

Il ne nous reste plus, après l'examen des textes et notre tentative de les adapter aux monuments et à l'évolution de l'art plus étroitement que M. C. ne l'a fait, qu'à éprouver les arguments d'un autre ordre mis en œuvre par cet auteur.

Considérant les bas-reliefs du Bâyon et devant la présentation de trois tours à étages, il écrit : « Ni à Añkor Vât, ni sur aucun des monuments antérieurs, aucune figuration d'édifice n'appartient à l'art du Bâyon ; mais, par contre, un des bas-reliefs du Bâyon 'donne le dessin presque exact des tours d'Añkor Vât' » (p. 90). Comment, sur ces bas-reliefs souvent sommaires, distinguer un édifice présentant d'autres caractéristiques discernables de l'art du Bâyon que la représentation d'une tour à visages ? Et comment les imagiers du Bâyon auraient-ils représenté trois tours à visages, puisqu'à ce moment il n'en existait peut-être pas d'autres dans le pays que celles de ce même Bâyon ? Mais, est-ce bien Añkor Vât que l'on voit ici. Plusieurs tours identiques sont figurées en d'autres points des bas-reliefs, notamment sur des chars d'apparat ! Et s'il s'agit d'Añkor Vât : pourquoi trois tours ? Etant donné la façon dont les sculpteurs comprenaient la perspective, ce que j'ai montré ailleurs avec de nombreuses exemples (*Recherches sur les Cambodgiens*, p. 285 ss.), ils n'auraient pas figuré ce monument de la sorte. Ils l'auraient « développé » et « superposé » ainsi qu'ils firent de leurs palais complexes. C'est donc neuf tours qu'ils auraient sculptées, disposées sur deux registres, quatre en bas (correspondant à celles du 2^e étage) et cinq au-dessus (correspondant à celles du 3^e) ; à supposer encore — ce qu'ils n'ont pas fait dans leurs autres figurations — qu'ils eussent supprimé les tours des entrées monumentales. D'ailleurs M. C. nous prévient de l'incertitude de sa lecture et si nous nous y sommes attardés, c'est parce que nous pensons qu'il y a lieu d'attirer l'attention du lecteur sur une confusion qui remonte à COMMAILLE (*Guide aux Ruines d'Angkor*, p. 40). Les trois tours en question représentent tout simplement un temple à trois tours — comme il en abonde au Cambodge — et conformément à des conventions desquelles les sculpteurs ne se sont pas départis tout le long des bas-reliefs du Bâyon.



P. 100, M. C. écrit : « Je m'attends bien que les partisans acharnés de la haute antiquité du Bâyon entonnent leur vieille antienné et m'objectent la possibilité de placer des statues modernes dans des temples anciens. » Il ajoute que ce phénomène ne s'observe que dans les édifices de l'art de Jayavarman VII et que « aucun autre temple n'en offre d'exemple ».

N'étant pas défenseur acharné de l'ancienne chronologie ainsi qu'on a pu le voir, j'ai peur de me montrer malhabile en lisant ce passage, tant il me paraît en contradiction avec ce que nous disent les textes et ce que nous voyons dans la réalité.

Ces érections d'idoles à *des dates successives* dans un même sanctuaire sont formellement prouvées par la majorité des inscriptions. Je n'en citerai que quatre de cultes divers, prises au hasard dans le seul tome II du *Cambodge* d'AYMONIER.

1^o Phnom Bantāy Nān (n^o 853). Simple sanctuaire en brique. — Vers 550, Bhavavarman I y érige un lînga. En 985, érection d'une statue de Trailokyanātha. — Vers 982, érection de l'image de la mère du Buddha. Mention, antérieurement, de la consécration d'un Jagadīçvara et d'un Lokeçvara (AYMONIER, p. 306).

2^o Prāsāt Prāḥ Khsèt (n^o 710), un seul sanctuaire. En 1066, on restaure un lînga qui avait été donné par Sūryavarman II. — En 1067, érection de Brahmā, Çiva, Viṣṇu (AYMONIER, p. 360).

3^o Prāsāt Tā An (n^o 668). Deux sanctuaires en brique. — En 967 (?), érection du dieu Çrī Trailokyavijaya et don d'esclaves. — En 1267, érection du Buddha Sugata Māravijita (AYMONIER, p. 367).

4^o Vāt Ph'u (n^o 339). — En 1102, le roi (probablement Jayavarman VI) fait ériger des divinités en l'honneur de Bhadreçvara. — En 1104, nouvel ordre royal de donation en faveur de ce dieu. — Sous Sūryavarman II, ordre royal d'érection (non daté) d'un Çivaliṅga. — En 1122, érection d'un Çaṅkanārāyaṇa. — En 1111, d'une image d'un saint guru. — En 1127, consécration d'un Viṣṇu. — En 1139, érection de nouvelles statues (AYMONIER, p. 162).

Chaque statue érigée prenait ainsi place, et dans la forme que lui conférerait l'art du moment, près de ses aînées. A Bantāy Čhmār, j'ai trouvé diverses statues de trois époques manifestement différentes desquelles j'ai fait parvenir des photographies à M. C. En dégagant le Prāḥ Kô, qui n'est pas temple qu'on puisse attribuer à Jayavarman VII puisqu'il est indiscutablement l'œuvre d'Indravarman I, M. TROUVÉ a inventorié deux types de statues, l'un contemporain des tours, l'autre nettement postérieur et qui pourraient bien être de l'époque de Jayavarman VII. On en voit les images côte à côte, BEFEO., t. XXXIII, pl. xxvi. Mais nous avons mieux sur ce chapitre. Il existe au Musée de Bangkok (*Ars Asiatica*, XII, pl. xviii) une statue dite du roi Brahmādatta dont une réplique exacte, à quelques centimètres près, a été trouvée dans le groupe d'Añkor. Dans cette statue, M. C. voit, tout hypothétiquement d'ailleurs, le portrait de Jayavarman VII. D'où vient-elle ? De P'Imāl, monument certainement antérieur à ce roi et que M. C. date du règne de Sūryavarman II.

Si l'érection de statues à diverses époques dans un temple unique est donc un fait courant, il serait peut-être plus rare, en tout cas moins explicable, qu'une idole ancienne soit enlevée de son sanctuaire pour être transportée dans un temple nouveau. Nous ne croyons pas devoir développer ici cette suggestion, car elle nous entraînerait trop loin et nous ne pourrions envisager que des cas d'espèce qui demandent beaucoup de circonspection. Toujours est-il que dans un temple renfermant des divinités de plusieurs époques, il ne nous semble pas absurde, à priori, de rechercher si ce temple n'a pas été construit à l'époque de la plus ancienne plutôt qu'à celle de la plus récente.

L'exemple de Práh Kò est typique à ce sujet. Celui de Bantây Ćhmâr que nous venons de citer l'est, au même titre, et il nous semble bien que les trois types d'idoles que nous y avons trouvées correspondent aux époques différentes où ce temple fut agrandi. Il en est de même au Bâkhên où deux statues de dates manifestement différentes furent découvertes, la plus ancienne correspondant à l'époque de la construction du monument (Musée Albert Sarraut, B 326 et B 328). Il convient donc de rappeler ici que le Bâyon contenait de nombreux Buddha d'art différent, les uns pouvant correspondre au règne de Jayavarman VII (1), les autres, antérieurs et qui peuvent avoir appartenu au premier Bâyon. Ainsi nous démontrons, croyons-nous, que si nous voulions dater Práh Kò d'après ses statues du type II, nous nous tromperions certainement et qu'on risque de le faire en établissant un rapport entre la date du Bâyon et ses statues les plus récentes sans rechercher s'il n'y en aurait pas un autre avec les plus anciennes.

A ce propos, nous pensons devoir attirer l'attention des spécialistes sur le fait que le type et les caractéristiques des grands visages qui décorent les tours du Bâyon et des portes monumentales d'Añkor Thom *ne sont pas du type II*, ni de celles des Lokeçvara sculptées sur les tympans ou exécutées en ronde bosse et découvertes à nombreux exemplaires dans le groupe d'Añkor. Qu'on les compare, par exemple, à la grande idole que nous avons présentée dans *Ars Asiatica*, XVI, pl. VIII, qui provient de la Porte des Morts. Nous croyons ces grands masques du Bâyon antérieurs. Et cela vient encore à l'appui de tout ce que nous avons exposé ci-dessus sur ce monument.



Telles sont les réserves que nous avons cru devoir faire en présence de la nouvelle chronologie des monuments khmers présentée par M. C. Comme nous l'avons dit au début, nous n'avons pas mis en discussion le rejet du Bâyon après Añkor Vât, proposition qui, tout compte fait, constitue le fond même de cette chronologie. Il nous a semblé que cette accumulation de temples considérables construits avec une rapidité vraiment inadmissible nuisait à la vraisemblance de ce que M. C. voulait démontrer. Si nous nous trouvons en désaccord sur certains détails, il ne pourra nous en vouloir, puisque, somme toute, nous n'avons tenté qu'une mise au point, effectuée sous un angle différent de celui sous lequel il avait abordé le sujet.

Les deux ou trois hypothèses que nous avons proposées n'ont nullement la prétention de se substituer à celles que nous avons discutées. Elles ne se sont glissées sous notre plume que pour montrer que d'autres combinaisons sont possibles dans le cadre tracé par M. C. et que, tout en conservant ce cadre, on pouvait répondre à nos propres critiques.

(1) On ne parle pas, bien entendu, ici, des statues postérieures au XIII^e siècle.

Quant au rejet du Bàyon à la fin de l'art khmèr, conclusion de la thèse de M. C., si nous n'en avons pas discuté ici, nous tenons à dire que nous ne l'acceptons pas définitivement; qu'il soulève des difficultés nombreuses et de tous ordres sur lesquelles nous nous expliquerons quelque jour, après que les responsables de cette expression « l'art du Bàyon » auront reconnu tout ce qu'elle présente d'arbitraire, lorsqu'une documentation plus abondante accessible à tous et à laquelle nous travaillons, aura montré les différences sérieuses qui séparent cet art de ceux de Tà Prohm, de Práh Khân et de Bantây Chmâr. Du moins, nous prouvons pour le moment que nous n'avons aucun parti pris et que nous avons gardé souci de laisser la discussion sur le terrain où elle se présentait à nous.

A ce propos, on nous permettra de passer du particulier au général et d'exposer ce qui ne sera qu'une opinion personnelle.

1^o Dans de pareilles discussions, ne devraient être cités en exemples que les édifices dont plans, relevés photographiques complets et monographies détaillées ont été publiés par des spécialistes, architectes ou historiens d'art travaillant sur les lieux. Dans ces conditions, d'abord, le lecteur pourrait juger, pièces en mains; ensuite si l'épigraphiste trouvait ou ne trouvait pas les correspondances qu'il recherche, ce serait en toute connaissance de cause. On peut avancer que dans l'état actuel de la question, l'énorme et méi-culeux travail qu'ont fourni MM. FÉROT et CÉDÈS demeure le plus souvent *inutilisable*, car dans le domaine de l'architecture et de l'esthétique où il devrait apporter la lumière ou trouver des points d'appui, il rencontre trop souvent le vide — ou des fondrières.

2^o Nous croyons que l'habitude d'affecter les monuments non pourvus d'une charte de fondation indiscutable (c'est l'énorme majorité) au règne de tel ou tel roi, ne peut qu'augmenter la difficulté des problèmes qui se posent. Est-ce qu'on date en France les cathédrales des règnes de nos monarques? Rien dans les textes ne justifie cette dépendance des édifices du pays au pouvoir central, cette présence royale que l'on semble imposer à toute fondation religieuse. Bien plus souvent au contraire, les sanctuaires vivent, enrichis de donations successives émanant de hauts personnages ou de simples particuliers *sans que le monarque y soit cité*. S'il y paraît dans d'autres cas, ce n'est que pour y faire une donation comme à Kdêi An (*Corpus*, p. 51 ss.), pour régler un litige, consacrer une donation contestée (Trapân Sambôt, AYMONIER, I, p. 165), rappeler des règles tombées en désuétude (Phnom Práh Net Práh, AYMONIER, II, p. 319). Il en va de même aujourd'hui où il ne joue aucun rôle dans la fondation et la construction des pagodes qui sont édifiées avec les fonds des fidèles, sur des plans conçus par les achars des monastères. Puisqu'il nous est absolument impossible de discerner parmi les huit ou neuf cents sanctuaires du Cambodge ancien, les temples proprement royaux — sauf quelques exceptions — de ceux qu'entreprent les communautés religieuses, les états feudataires ou indépendants, les chefs-lieux de districts, pourquoi s'habituer à rapporter aux règnes

des dynasties angkoriennes, ce qui leur fut probablement étranger et à limiter aux dates de ces règnes souvent brefs et parfois incertains, des monuments dont la construction, l'évolution, les destinées se déroulèrent à un rythme tout différent. On nous dira que Louis XIV mort, son art ne cessa point de vivre et cela n'importe pas. Ce qui importe, c'est que l'art de Louis XIV apparut avec lui d'où il résulte que nul ne confond un monument de ce roi et un monument Louis XIII. En conséquence, dater de Jayavarman VII, Bantāy Čhmār ou le Bāyon, c'est risquer de dater beaucoup trop tard l'apparition des formes que contiennent ces édifices. C'est immobiliser dans une armature trop rigide, trop compartimentée ce qui est encore mouvant, mal connu et discutable. Du moins faudrait-il, en pareille méthode et avant de tenter une chronologie des grands ensembles, établir la chronologie des différentes parties qui composent chacun d'eux.

Enfin, une troisième habitude que nous croyons être une source d'erreurs, c'est celle de tout ramener à l'évolution du seul groupe d'Āṅkor. Il semble que l'ancien empire khm̄r fut plutôt une mosaïque de petits états ayant chacun sa capitale. Dans les textes, abondent ces noms de purī que l'historien ne sait où placer, où naquit telle dynastie, d'où vint, où alla tel roi, tel grand personnage ⁽¹⁾. Dans ces conditions, ne pourrait-on trouver entre un édifice

(1) Il y eut d'abord abandon de la partie Sud, des quatre bras à la mer, où les monuments de la période classique sont très rares en comparaison de ceux qui couvrirent la région Nord. Le Nord-Est (de Kōh Ker à Vāt Ph'u) offre une série de temples importants dont certaines caractéristiques permettent d'entrevoir un art régional. Par la stèle de Sdōk Kak Thom nous voyons, deux siècles durant, une province du Nord-Ouest devenir l'apanage de plus en plus étendu d'une famille sacerdotale célèbre. Il semble que le pays situé au Nord du Grand lac se divisa lui-même en deux sous Jayavarman VI qui régnait le long des Daṅrēk et au Nord, tandis que Udayādityavarman II était à Āṅkor. L'unité ne fut rétablie que par Sūryavarman II (Cœdès). Les annales chinoises signalent l'empire de Jayavarman VII divisé en 60 gouvernements, etc.

M. C. a bien voulu me faire remarquer que le Cambodge, à partir de la fondation d'Āṅkor, devint un empire fortement centralisé et que c'est à son imitation que le royaume thāi le devint dans la suite. Nous ne voyons aucune contradiction entre cette remarque et ce que nous venons d'écrire. Ce ne fut pas de quelques années que la centralisation à laquelle M. C. fait allusion fut obtenue et la capitale elle-même changea de région, s'installa une vingtaine d'années dans le Nord-Est *adoptant l'art local*. Le roi pouvait planter ses stèles inscrites du Golfe de Siam au Laos; cet acte prouvait son pouvoir, une bonne organisation administrative, mais n'entraînait pas *en même temps* l'unification des coutumes, des productions du sol, des conditions de la vie, des aspects de la région. On dicte une ordonnance royale et on la fait parvenir en un lieu quelconque en un mois — mais on ne forme pas dans ce laps de temps de nouveaux chantiers. De nos jours, après 80 ans de protectorat, malgré télégraphe et routes et une centralisation totale du pouvoir administratif, la charrette de Svāy Čēk n'est pas la même que celle de Tā Kēv, la pagode de Prei Vēn diffère par maints détails de celle de Kōmpōū Čhnān; les dessins des sampot tissés dans la province de Bāti ne sont *jamais* imités par les tisseuses de la région de Phnom Pēñ, etc. N'est-ce pas là d'ailleurs une loi générale à tous les pays, à tous les arts, en dépit de la centralisation du pouvoir et de la forme du gouvernement ?

du Nord-Ouest et un autre du Nord-Est quelques différences que ni le règne du roi d'Ankor, ni l'évolution de l'art métropolitain, ni les dates ne sauraient expliquer ? Sans même examiner cette donnée (dont tant de pays donnent des exemples frappants), on s'ingénie à mettre dans le même sac, sous le même roi et, ce qui pis est, sous un architecte métropolitain, des sanctuaires qui poussèrent aux quatre points cardinaux.

Le cas de Bantây Chmâr dont nous sommes responsable semble bien vérifier ce qui précède. Dès qu'on présente ce groupe de monuments avec un plan détaillé et une monographie aussi complète que possible, cet énorme groupe ne peut trouver dans les chronologies la place qu'elles lui assignent. Il ne s'explique plus si on l'examine d'Ankor et heurte les théories établies jusqu'ici, puisque pour comble de malchance, elles le citèrent sans le connaître.

Entre l'hypothèse qui considère ce temple construit dans une région stérile à 150 km. d'Ankor, par un roi d'Ankor, d'un seul jet et en vingt ans au maximum en dépit de tout ce qu'on y découvre qui paraît s'opposer à ces vues — et l'hypothèse qui tendrait à le considérer comme les restes d'une capitale d'état feudataire, laquelle s'est lentement développée sous plusieurs règnes, en liaison avec la métropole dans les mesures où les distances et les circonstances le permettaient — entre ces deux hypothèses, seules les méthodes de travail en cours ont jusqu'ici empêché les spécialistes de se mouvoir avec liberté. Aussi, voudrions-nous que de telles questions soient abordées avec plus de souplesse, avec des moyens d'investigations plus variés.

Les recherches de M. GOLOUBEV sur l'ancienne capitale de Yaçovarman, rompant avec les habitudes incriminées, nous paraissent un exemple excellent du bien-fondé de nos remarques. Les résultats acquis satisfont complètement l'esprit. L'enquête fut poursuivie sur les lieux. Dans le cadre même, vérifiant ses intuitions sur le terrain, l'archéologue a réellement tenu en mains toutes les conditions du problème. Il put éprouver les données de l'épigraphie, celles de l'art et celle de la chaîne d'arpenteur. Ce succès se résume en ceci : connaissance plus complète d'un point archéologique. Aussi bien, une connaissance plus complète de Bantây Chmâr soulève les contradictions que nous avons relevées et nous invite à modifier nos classements. Quel bouleversement vont donc subir les habitudes prises, lorsque nous disposerons des plans, des monographies et de l'iconographie complètes de Tà Prohm, des deux Prâh Khân, de P'Ymaï, du Phnom Ruñ, de Běn Mālā, etc.

Il semble donc qu'on romprait le charme en cessant le petit jeu des chronologies poursuivi en dépit des vides d'un inventaire par trop incomplet ; en différant, sauf dans des cas bien définis, le mariage prématuré de l'épigraphie et de l'art, et en accumulant en revanche des monographies soignées, complètes, abondamment pourvues de plans, de coupes et de photographies. Elles seules, pensons-nous, peuvent permettre ce mariage. Dix de ces monographies établies objectivement sur lesquelles, malgré la distance, toutes les bonnes volontés pourraient se rallier et s'exercer à coup sûr, vaudraient certainement mieux

que vingt discussions sur la datation du Bâyon. Elles y conduiraient plus sûrement.

Il est bien évident que ce que nous venons d'écrire ne contient aucune critique. Nous constatons simplement une situation qui résulte de la difficulté que rencontrent les recherches que nous poursuivons les uns et les autres, du trop petit nombre de spécialistes que l'archéologie khmère a ralliés jusqu'ici, de l'effort incessant que la seule conservation des monuments impose à l'Ecole. Mais puisque, malgré la lourdeur de la tâche et la diversité des problèmes qui se posent de plus en plus nombreux, on enregistre depuis quelques années un déplacement complet des idées, un véritable rajeunissement dans les études du passé cambodgien, nous devons aller jusqu'au bout et poursuivre désormais en profondeur un travail qui, jusqu'ici, n'a pu être conduit qu'en surface. Nous croyons la période des inventaires généraux et des plans succincts terminée. Nous en avons tiré tout ce qu'ils pouvaient donner. Il convient donc d'entrer maintenant dans le vif du sujet et d'ajouter ainsi, à proprement parler, notre effort à celui de nos devanciers en souhaitant que nos mérites égalent les leurs.

NOTE ADDITIONNELLE.

En relisant les épreuves de ces *Troisièmes recherches sur les Cambodgiens*, il m'apparaît que quelques lecteurs pourraient se méprendre sur le sens de l'anathème que je jette sur l'expression « l'art du Bâyon », et croire qu'ayant insisté sur certaines différences qui séparent les temples groupés sous cette expression, je n'attache aucune valeur à leurs analogies ou bien que je les ignore. En pareil débat, il suffirait de s'entendre sur le sens des mots. Or, je crois cette entente impossible en l'occurrence. Je suis, par exemple, persuadé que si M. C. n'avait pas été habitué à cette classification, il n'aurait pas été poussé à grouper sous un même règne un si grand nombre d'édifices et que s'il n'avait jamais écrit ou lu cette étiquette : l'art du Bâyon, l'affinité qu'il a trouvée entre l'épigraphie de Jayavarman VII et les temples ainsi incorporés en une seule famille, cette affinité n'aurait probablement pas eu le sens qu'il lui a donné. Prâh Khân, Tâ Prohm, etc., seraient restés, dans son esprit, des monuments indépendants et construits successivement.

On pourrait dire de certaines tours de Tâ Prohm, Prâh Khân, qu'elles sont de l'art d'Ankor Vât, par opposition par exemple à l'art de Lolei ou de Bâkoñ, car elles sont bien plus près de celles d'Ankor Vât que de celles du Bâyon, nul ne peut le contester. Et pourtant je crois qu'il serait aussi dangereux de classer Tâ Prohm sous l'étiquette « art d'Ankor Vât » que sous celle d'« art du Bâyon ». L'art khmèr, l'art du grès, considéré dans ses éléments architectoniques et dans ses éléments décoratifs, très riche dès le début, n'évolue, somme toute, que lentement et peu du X^e au XIII^e siècle. Quelques détails seulement disparaissent

ou apparaissent, et, il faut bien l'avouer, cet art est fait de beaucoup de rabâchage. Cette remarque s'applique aussi bien à la construction proprement dite. Añkor Vât est plus habilement, plus hardiment, plus soigneusement construit que tel autre édifice sans qu'on puisse trouver une seule innovation dans les procédés. Bien plus, cette perfection des procédés avait été atteinte au Práh-Vihâr, à Tâ Kèv, etc.

Dans de telles conditions, il nous semble bien, que les similitudes qui « apparentent » tel monument à tel autre risquent de devenir des traquenards dont l'archéologue doit se méfier. N'était-il pas en quelque sorte fatal que les monuments khmers en grès dussent se ressembler ? N'est-ce pas, d'une façon générale, ce que nous voyons, et dans les procédés et dans le décor, abstraction faite de l'habileté ? Ne voilà-t-il pas pourquoi il est si difficile de s'y reconnaître, pourquoi l'ancienne chronologie a pu subsister quarante années durant et suffire à des chercheurs qui n'étaient pourtant ni aveugles, ni sots ? En conséquence, nous croyons que si l'on veut s'orienter plus facilement dans cette forêt monotone et dense, c'est sur les différences que nous devons braquer plutôt nos recherches, sur les faits isolés, la corniche rare, l'élément décoratif insolite, la particularité (même insignifiante) d'un plan, etc. Nous devons, en un mot, tendre à dissocier les temples au lieu de les rassembler, à dégager l'infime originalité que chacun d'eux peut contenir, au lieu d'exploiter les inévitables traits communs qu'ils ne peuvent pas ne pas nous offrir.

Le mémoire qui précède est en quelque sorte une introduction à l'étude des grands temples de l'ancien Cambodge. On peut considérer qu'il fallut une cinquantaine d'années pour construire chacun d'eux et qu'il est très probable qu'ils furent construits les uns après les autres (surtout ceux du groupe d'Añkor) pour des raisons matérielles que nous avons suggérées et résumées. En gros, nous obtenons ainsi près d'un siècle d'évolution architecturale, même en admettant que l'on commença chacun de ces temples avant que tel autre fût terminé. La mitoyenneté des chantiers, cette construction à jet continu, l'imperfectibilité des procédés de construction, le mélange des cultes — voilà qui justifie les similitudes du décor et des formes et qui pousse irrésistiblement l'archéologue à croire ces édifices contemporains. Malgré ces causes de similitudes, le temps n'agissait pas moins, tous les vingt ans l'artisanat se renouvelait, le jeune sculpteur remplaçait le vieux, bien que lentement, les idées évoluaient — et voilà d'où résulte inévitablement les différences que nous notons. C'est donc elles et elles seules, je crois, qui nous aideront à placer ces temples dans le temps, parce que seules et elles seules lui furent soumises et le reflètent. Il est normal qu'elles soient moins nombreuses que les analogies, surtout au cours de 50-75 ans. Etant donné la nature même de l'art khmér, son bourgeonnement intense, mais relativement monotone, si l'on veut le classer, c'est, croyons-nous, en le suivant par toutes petites étapes qu'on en viendra à bout, qu'on le verra le mieux vivre et évoluer — puisqu'il semble bien qu'il n'a vécu et évolué que par d'infimes déplacements, des innovations.

sans relief — abstraction faite de cette invention sans passé, ni lendemain: la tour à quatre visages.

Aussi, est-ce bien en raison du caractère « explosif » de cette innovation que nous protestons contre l'expression « art du Bàyon » qui fait de l'invention la plus extraordinaire et la plus marquante de l'art du grès khmèr, la formule d'où tout un art aurait découlé ou à laquelle il aurait abouti. Le Bàyon n'est pas le Bàyon par ses apsaras, ses rinceaux, ses fenêtres à stores mi-baissés — il est le Bàyon à cause de son plan primitif en croix, de sa tour centrale, de ses tours à quatre visages. C'est le diminuer, nier l'invention de ses architectes, affaiblir l'événement artistique qu'il symbolise que de l'aligner avec Práh Khàn, Tà Prohm, Bantây Kdêi. Ce n'est nullement évoquer ceux-ci que de les rattacher à lui. En nous attaquant à l'expression « l'art du Bàyon », nous visons surtout et au delà des mots, une tendance et des méthodes de classement qui ne nous semblent pas adaptées à l'art considéré, au peu que nous en savons, et qui tendent à diluer dans le trantran journalier des chantiers, ce qui fut indiscutablement la révolution artistique *et la seule* que connut l'art khmèr du grès du IX^e au XIII^e siècle.

LE PRÀSÀT TOR

DESCRIPTION DU MONUMENT ET DES VESTIGES AVOISINANTS

Par G. A. TROUVÉ

Membre de l'Ecole Française d'Extrême-Orient.

Non loin de l'angle Nord-Est du Bàrày oriental, ancien grand bassin khmèr asséché actuellement et situé à l'Est de la ville royale d'Añkor Thom, se trouve un petit monument appelé Pràsàt Tor, « le sanctuaire du Chenal ».

L'origine de son nom est incertaine. Les indigènes de la région semblent avoir donné au monument la même appellation qu'au ruisseau Ó Tor, qui passe auprès, venant du Phnom Bók et longeant, après un coude brusque, la digue Est du Bàrày oriental. La carte du Groupe d'Añkor le situe sur la digue Est du Bàrày, au Sud de la stèle inscrite placée à l'angle Nord-Est de ce bassin ; la carte d'état-major de la région ne le mentionne même pas ; enfin l'*Inventaire des Monuments du Cambodge* en donne une description inexacte ⁽¹⁾.

Pràsàt Tor dépend du khm̃ de Pradāk (province de Siemrāp) et se dresse sur un terre-plein situé au Sud, légèrement à l'Est, du Spān Tor, ancien pont khmèr, construit sur le ruisseau Ó Tor et reliant l'angle Nord-Est du Bàrày à une digue, orientée Est-Ouest, qui vient du Phnom Bók. Le terre-plein est bordé au Nord par une dépression longeant cette digue et à l'Ouest par l'Ó Tor.

Description générale. — Le Pràsàt Tor est un temple en latérite qui, par la variété de ses sanctuaires et son état de conservation, nous a révélé, après les travaux de dégagement, de nombreuses particularités qui le différencient des monuments d'importance analogue. Son abandon dans la forêt ne lui a pas été trop funeste ; nous y avons trouvé des éléments intéressants, disparus dans la plupart des monuments ; beaucoup d'entre eux enfouis dans les termitières, étaient intacts.

L'implantation de l'ensemble n'est pas conçue suivant les plans classiques khmèrs (fig. 24), et le temple proprement dit se compose :

(1) V. IK., III, p. 228.

a) de trois édifices reposant sur un soubassement commun. Le sanctuaire principal est accompagné : au Nord, d'un autre sanctuaire, placé tout près de lui ; à l'Est, d'un édifice, ayant la forme spéciale propre aux bâtiments abritant des stèles inscrites. Ce dernier édifice est relié au sanctuaire principal par un portique.

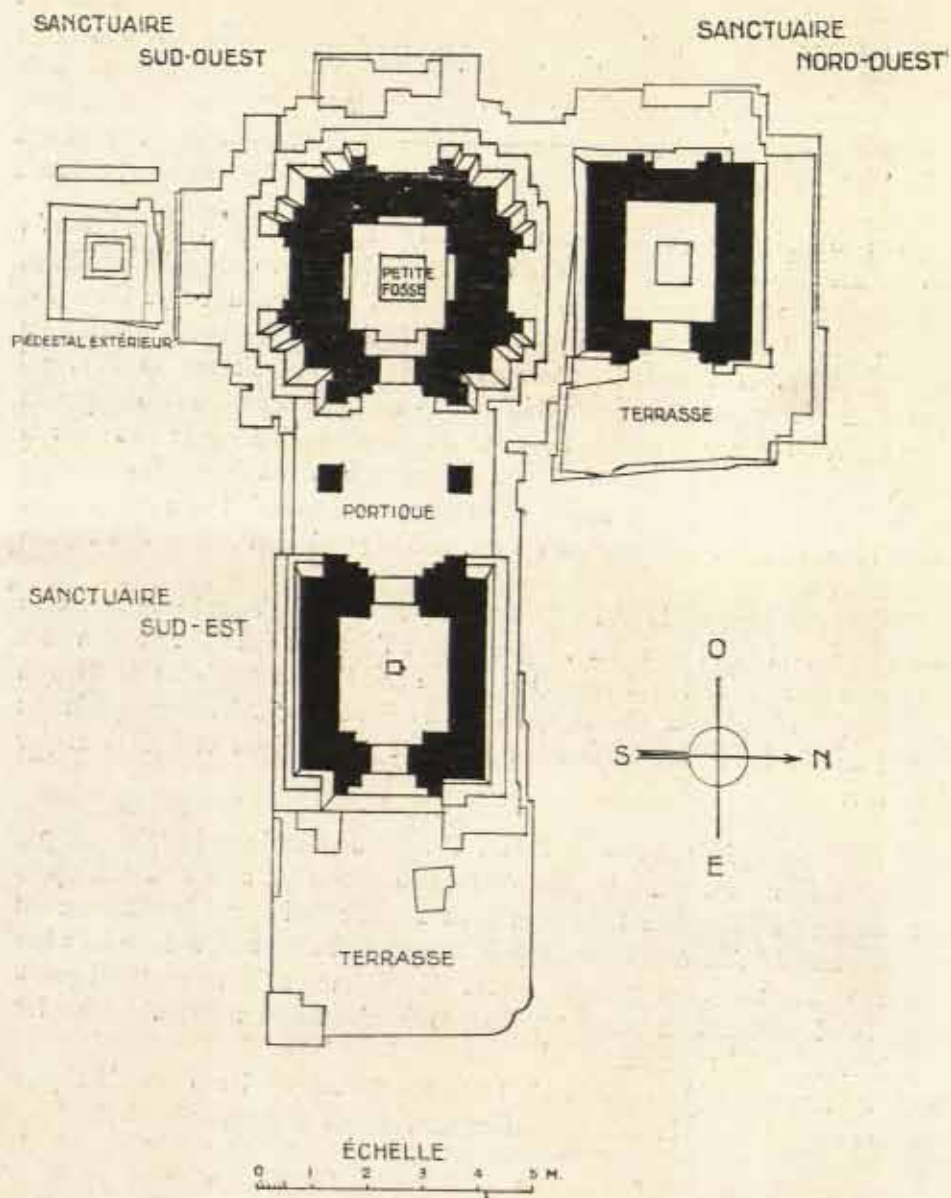


Fig. 24. — RELEVÉ DU PRĀSĀT TOR. Plan des sanctuaires.



A



B

PRĀSĀT TOR. A, B. Vues Sud-Est et Nord-Est des édifices centraux avant leur dégagement (cf. p. 228).

b) d'un socle extérieur, en latérite, situé dans l'axe de la façade Sud du sanctuaire principal.

c) des fondations d'un mur d'enceinte, en latérite, enfermant les édifices précités, ainsi que des vestiges d'un bâtiment annexe, sorte de bibliothèque située à l'angle Sud-Est de l'ensemble. Le mur d'enceinte est interrompu à l'Est et à l'Ouest par deux gopura dont il ne reste également que les fondations.

d) d'un fossé bassin, à moitié comblé actuellement, situé tout près du mur d'enceinte. Il est coupé à l'Est et à l'Ouest par deux chaussées, levées de terre par lesquelles on devait accéder au temple. La chaussée Est est interrompue par une dépression, affouillement qui a dû se produire au cours des inondations.

Une autre diguette devait relier le terre-plein sur lequel est érigé le Prāsāt Tor à la levée de terre Est-Ouest venant du Phnom Bók; ses traces sont encore visibles.

Sanctuaire principal. Extérieur. — Le sanctuaire principal, placé légèrement à l'Ouest du centre de l'enceinte, est une tour en latérite avec porte à l'Est et fausses portes sur les autres faces. De dimensions plus importantes que les édifices secondaires, il comprend un corps principal et quatre étages dont le dernier, assez réduit, supportait un couronnement en grès (pl. XXXV, A, XXXVI, B, et XXXVII, B).

Le corps principal et les étages présentent le même plan carré muni d'un redent par face. Comme nous l'avons dit au début, le corps est précédé d'un portique à l'Est. Les fausses portes font saillie sur les redents des trois autres côtés (fig. 24, 26).

Au-dessus, les quatre étages se retraitent successivement vers le centre. Leur composition est analogue à celle du corps principal, mais est réduite en hauteur : système de composition adopté d'une façon constante dans l'art khmér. Seul, le premier étage a une base chanfreinée, assez saillante. De ce fait, les angles ne peuvent avoir ni amortissements, ni antéfixes, comme nous en trouvons dans la plupart des monuments en briques du X^e siècle. Le dernier étage a une petite moulure qui semble servir de transition entre le couronnement en grès sculpté et la partie inférieure de la tour, assez massive.

Les deux derniers étages ne sont pas très bien conservés. Le couronnement en grès n'est plus en place, mais ses éléments ont été retrouvés; reconstitué, ce couronnement donne l'indication certaine de ses anciennes formes (pl. XLII, A).

Intérieur. — L'intérieur de la tour, de forme carrée, présente quatre murs d'un appareillage relativement soigné. Les parements sont taillés sans décor ni moulures jusqu'à une petite corniche située à 2 m. 80 de hauteur; l'intérieur présente ainsi l'aspect habituel des sanctuaires khmers.

Cependant, ici, les murs intérieurs sont ornés de trois niches plates, peu profondes, sur les murs Nord, Sud et Ouest. Elles se terminent à une assise en-dessous de la corniche désignée précédemment. Cette dernière, très simple, accuse une saignée ou gorge destinée, sans doute, à recevoir un plafond.

L'intrados de la voûte a eu son parement aplani comme s'il avait dû être visible. Cette voûte, prenant naissance au-dessus de la corniche, est à arc de cloître à encorbellements successifs. Les murs s'infléchissent vers le centre suivant deux pans inclinés, interrompus par deux tambours verticaux, l'ensemble épousant très légèrement les retraits successifs de la pyramide extérieure. L'inclinaison des pans inclinés est faible et donne la désagréable impression d'une cheminée : aspect qui devait être caché par le plafond dont nous avons parlé.

Le sommet de la voûte est à ciel ouvert par suite de la chute du motif de couronnement en grès.

La substruction de cette tour offre la particularité de posséder, en son centre, une petite fosse de forme à peu près carrée, à parois obliques et couverte de dalles en latérite sur toutes ses faces. Le sol intérieur est pavé de blocs semblables.

Décoration extérieure. — Ce sanctuaire possède les mêmes caractéristiques que les autres monuments en latérite : peu de décors, juste des lignes architecturales pour rompre la monotonie. Les moulurations sont réduites au minimum et les moulures habituelles de base et de corniche sont remplacées par de larges chanfreins de facture grasse et trapue.

La décoration en grès est appliquée dans une proportion très heureuse et localisée en des endroits précis, à savoir : les éléments de la porte d'entrée Est et le couronnement. Cette petite quantité de grès sculpté et de couleur grisâtre, matériau le plus riche, forme contraste avec la grosse masse de latérite, matériau rougeâtre, et donne un mélange fort heureux de tonalité. Si un enduit avait recouvert autrefois la latérite, il est probable que nous en aurions retrouvé quelques traces.

La porte d'entrée (pl. XXXVIII, A), avec ses éléments, constitue le principal motif architectural sculpté. Sa composition est classique et comprend cadre mouluré, colonnettes et linteau décoratifs.

Le linteau est du type III en W renversé. Le motif central représente une divinité abritée par une niche et supportée par une tête de monstre. Elle est assise dans la pose de l'aisance royale, une massue ou sceptre dans sa main droite, l'autre reposant sur sa cuisse gauche. Deux apsaras, accroupies sur une fleur de lotus, les mains jointes au-dessus de leur tête en pose d'adoration, accompagnent la divinité centrale, de chaque côté de la niche. La tête de monstre possède, par rare exception, sa mâchoire inférieure. Elle mord les dépars des deux guirlandes latérales qu'elle tient à deux mains. Ces guir-



A



B

PRASAT TOR. A, B. Vues Ouest et Nord des édifices centraux après leur dégagement (cf. pp. 209, 212, 217).

landes montrent latéralement la forme d'un U renversé et sont soutenues, à leur origine, par deux petits lions s'appuyant sur les deux avant-bras du monstre et regardant vers le centre. Deux rinceaux, en forme de volutes, occupent le vide de la composition à la partie inférieure du linteau, tandis qu'une rangée de feuilles obliques termine la décoration à la partie haute, dans un mouvement contraire à celui des rinceaux inférieurs.

Ce linteau, assez bien conservé, est l'élément décoratif le plus important et le plus brillant. Il est bien composé, son exécution est de facture grasse et les figurines, quoique petites, sont traitées avec esprit.

Les colonnettes décoratives sont octogonales, monolithes, et engagées. Chacune d'elles, comprenant base, chapiteau, bague principale, quatre bagues intermédiaires, repose sur un dé, de section carrée faisant corps avec elle ⁽¹⁾.

Chaque bague intermédiaire est composée d'une série de moulures dont la plus importante, médiane, se trouve entourée de moulures plus petites opposées entre elles. La bague centrale est composée d'un bandeau droit encadré, de chaque côté, par la partie médiane et les deux moulures adjacentes d'une bague intermédiaire. La base et le chapiteau ne présentent pas de composition spéciale et sont composés par un groupe de fines moulures, semblables à celles des bagues. Le dé sur lequel repose la colonnette est traité comme un piédestal à plate-bande médiane entre moulures opposées inférieures et supérieures.

L'encadrement de la porte est constitué par les deux piédroits, le linteau de construction et le seuil, ce dernier faisant office de marche. Cet encadrement, finement ciselé sur la face Est, forme chambranle mouluré, à profil très ferme, dont une partie des moulures retourne sur le seuil. Les côtés Nord et Sud des piédroits sont simplement ébauchés, leur face Ouest est à peine équarrie. Les fausses baies du corps principal et des étages sont encadrées de pilastres et tympan, en surépaisseur, correspondant aux motifs habituels dans l'art classique.

Le couronnement en grès a pu être reconstitué à peu près totalement, grâce aux éléments qui ont été mis au jour au cours des fouilles (pl. XLII, A). Il se composait de cinq assises circulaires successives, diminuant de largeur en montant, et recevait en dernier un motif terminal : partie qui, d'après les hypothèses déjà établies pour les autres monuments, devait être en métal.

La base est circulaire et se trouve formée de huit pierres ayant chacune, en plan, la forme d'un secteur de cercle. Sept d'entre elles sont à leur place initiale, sur le sanctuaire ; la huitième a été déterrée au cours des travaux de dégagement. L'assise circulaire reposant sur la base se compose de deux pierres semi-circulaires, dont la silhouette extérieure affecte la forme d'un calice de fleur de lotus. Une pierre possédant huit côtes, creusées dans la

(1) V. pl. XXXVIII, A.

masse, figure une nouvelle fleur de lotus qui se superpose à la précédente. Cette pierre est cassée en nombreux fragments et sa reconstitution a été assez difficile. Finalement la dernière pierre est un bloc en forme de dôme à génératrice en doucine. Elle se termine, aux extrémités, par des moulures, dont celle de la partie supérieure est décorée d'une rangée de seize fleurs de lotus.

Les trois assises supérieures du couronnement sont évidées, intérieurement, pour recevoir, sans doute, avec un blocage d'autres matériaux, l'ancien motif terminal, en métal, encastré dans ces blocs.

La partie supérieure de la base possède, au centre, une chambre carrée, de 0 m. 80 de côté, dans laquelle devait se trouver une pierre à dépôt sacré, disparue actuellement,

Sanctuaire Nord-Ouest. Extérieur. — Le sanctuaire Nord-Ouest est un édifice long, en latérite, à étage et pignons, avec entrée à l'Est, fausse porte à l'Ouest (pl. XXXV, XXXVII, A, fig. 24 et 27).

Cet édifice, curieux de conception, est couvert d'une voûte à extradors en berceau. Elle s'appuie sur les murs latéraux Nord et Sud et se bute contre les murs pignons Est et Ouest (fig. 25). Sur le faîtage se trouvaient, avant le dégagement, deux épis en grès. Au cours des travaux cinq autres, retrouvés, ont été replacés, permettant de reconstituer presque entièrement la rangée de ces éléments décoratifs, qui ailleurs sont trop souvent éboulés ou cassés.

Les pignons ont une forme triangulaire curviligne, arrêtée par un rampant qui s'incurve vers l'intérieur du bâtiment. Ils se terminent, aux extrémités inférieures, par un motif, en quart de cercle, remplaçant le sujet ordinaire de tête de nāga issant d'une gueule de makara, dans les édifices classiques en grès. Le couronnement de ces pignons a disparu; aucune trace n'en a été retrouvée au cours des fouilles; aussi ne pouvons-nous formuler aucune hypothèse sur cette terminaison.

Le petit étage, caché par les murs pignons Est et Ouest, a ses faces aveugles sur les deux autres côtés. Elles sont verticales, légèrement inclinées vers l'intérieur, et sont nettement soulignées par de fortes corniches dont la plus haute reçoit le départ de la voûte. Le mur du rez-de-chaussée est nu et un peu incliné vers le centre du bâtiment.

La base de l'édifice est verticale et nette de moulures. Elle est assez saillante au Nord et n'existe pour ainsi dire plus au Sud. L'édifice, comme nous le verrons au chapitre *Construction*, a subi un gauchissement général: torsion sur lui-même occasionnée, semble-t-il, par le tassement très prononcé de l'angle Nord-Ouest du bâtiment. Les fondations ont dû être insuffisantes à cet endroit, c'est du moins la cause probable de tout ce travail de gauchissement.

Intérieur. — L'intérieur a beaucoup d'analogies avec celui de l'édifice à stèle que nous étudions plus loin. L'appareillage n'est guère plus soigné. Une

corniche règne à 3 m. 10 de hauteur et se trouve formée par deux assises de latérite, saillantes. Elle possède sur ses faces Nord et Sud des encorbellements partiels : sorte de corbeaux ou consoles dont le rôle est difficile à déterminer (v. fig. 27, corniche intérieure). Une saignée, au-dessus, semble correspondre à un dispositif cachant la voûte. Cette dernière est formée d'une série de redents successifs encorbellés, formant caissonnages.

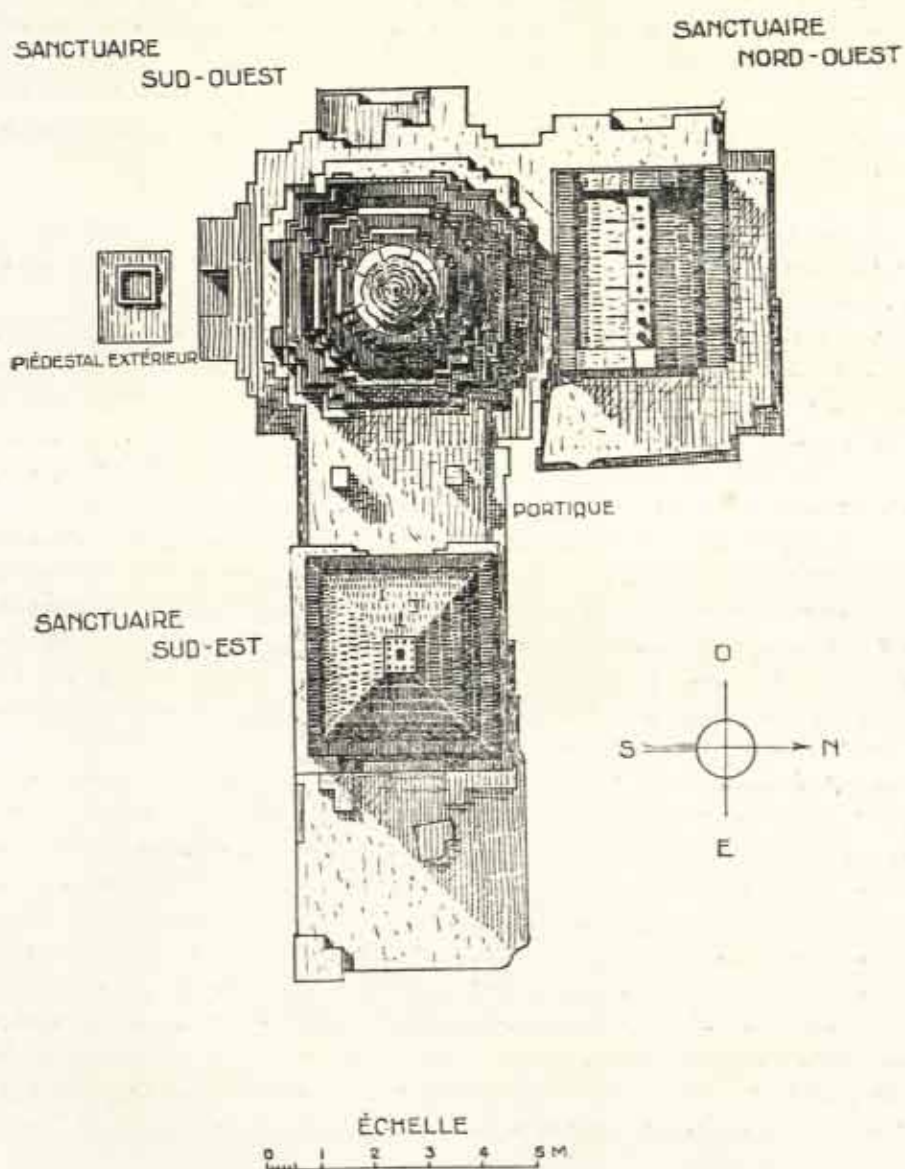


Fig. 35. — RELEVÉ DU PRASAT TOR. Plan des voûtes des sanctuaires.

Nous avons relevé des traces d'alvéoles cylindriques dans les parois verticales des murs Nord et Sud. Elles sont disposées d'une façon assez symétrique et sont les seules entailles, de ce genre, qui existent au Pràsàt Tor. Nous ne connaissons pas leur destination.

Le sol de cet édifice est dallé de blocs de latérite. A peu près au centre de la salle, se trouve une petite fosse, en partie éboulée (fig. 27, plan de la fosse). Ses parois verticales sont bordées de latérite ; seul le fond est sans dallage.

Décoration extérieure. — Les remarques que nous avons faites, au sujet de la décoration extérieure de la tour principale, s'appliquent également à ce sanctuaire.

La porte d'entrée, avec ses éléments en grès, forme une composition classique qui constitue le motif architectural sculpté essentiel (pl. XXXVIII, B).

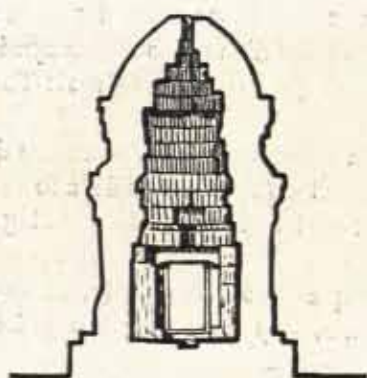
La ruine du linteau décoratif ne nous permet guère de l'analyser. Le peu de débris, encore en place aux extrémités, montre une sculpture assez médiocre. Du centre, semble partir, d'un motif principal disparu, une grande guirlande médiane se développant en une série de rinceaux à volutes, descendant jusqu'à la partie inférieure du linteau. Au-dessus, une rangée de feuilles obliques, dans un mouvement contraire à celui des rinceaux inférieurs, termine la décoration dans la partie haute.

Deux fragments sculptés, trouvés au cours des fouilles, semblent faire partie de cette pièce décorative : l'un d'eux représente un petit lion, placé debout, enserrant, dans sa gueule et ses deux pattes antérieures, une fleur de lotus d'où devait s'échapper la guirlande médiane Nord. On y retrouve également quelques morceaux des rinceaux inférieurs. L'autre fragment représente une branche décorative qui semble être le cadre d'une arcature sous laquelle devait s'abriter la divinité centrale.

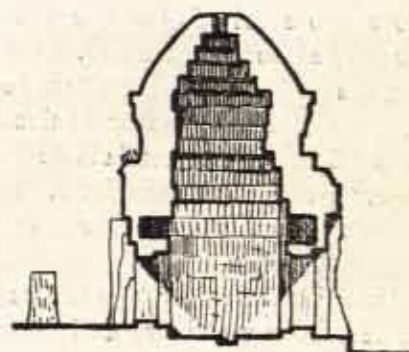
Les colonnettes décoratives sont octogonales, monolithes et engagées. Leur composition comprend base, chapiteau et cinq bagues intermédiaires, l'ensemble reposant sur un dé de section carrée et faisant corps avec lui. Chapiteaux et bases ne diffèrent nullement des bagues intermédiaires qui sont toutes identiques. Chaque bague est composée d'une plate-bande médiane, à profil vertical, entourée de deux petits filets la détachant des bagues supérieures plus petites.

Ces colonnettes sont traitées d'une façon fort négligée. Les bagues, inhabilement taillées, ne sont ni parallèles entre elles, ni horizontales. Les dés étaient ornés d'une arcature s'achevant par une décoration à peine ébauchée. Cette arcature enfermait une figurine, accroupie, en prière, les mains jointes en pose d'adoration, dont le seul exemple visible se trouve sur la face Est du dé Nord.

Les moulures du chambranle sont traitées aussi maladroitement que celles des colonnettes et ne sont pas réglées verticalement. La partie supérieure et le côté Sud du chambranle sont détériorés ainsi que la colonnette Sud. Les faces Nord et Sud des piédroits sont simplement dégrossies.



COUPE LONGITUDINALE
(VUE COTÉ EST)



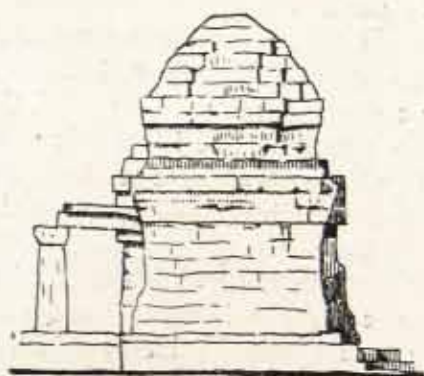
COUPE TRANSVERSALE

LA FAÇADE NORD
EST IDENTIQUE A
LA FAÇADE SUD



FAÇADE EST

SANCTUAIRE
SUD - EST



FAÇADE LATÉRALE SUD



FAÇADE OUEST

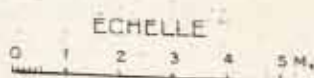
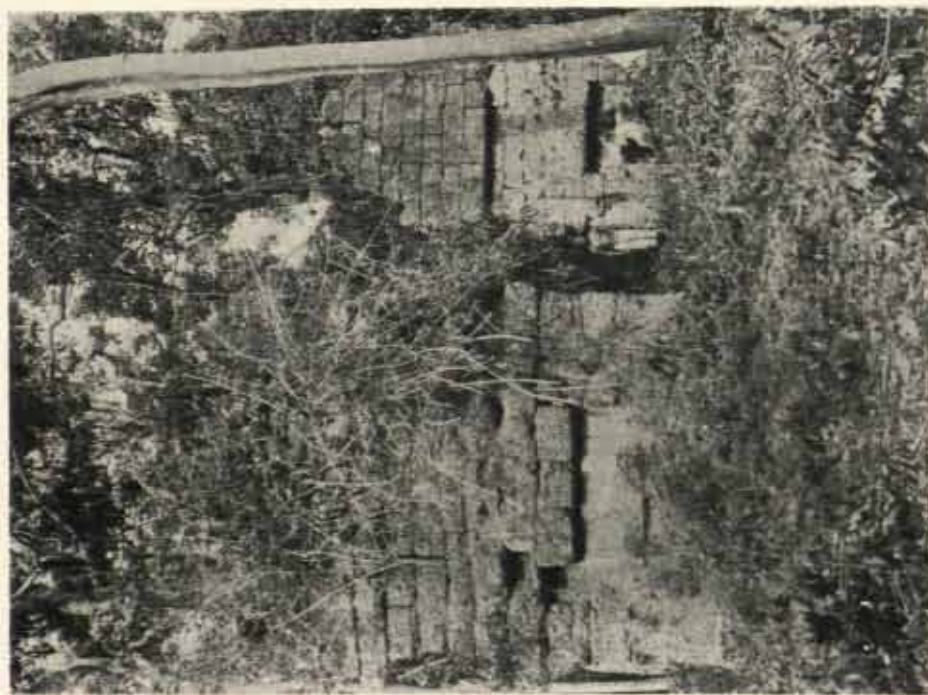
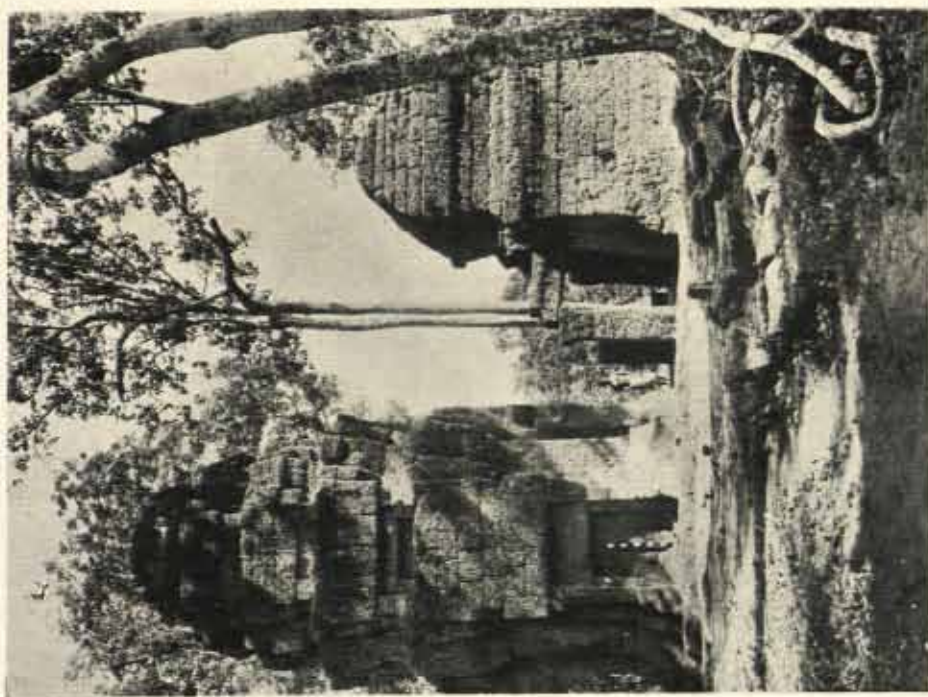


Fig. 27. — RELEVÉ DU PRĀSĀT TOR. Sanctuaire Nord-Ouest.



A



B

PHŨSÁT TON. A. Vue Est des édifices centraux avant leur dégagement (cf. p. 228). B. Vue Sud des édifices centraux après leur dégagement cf. pp. 209, 217.

Les pignons ne possèdent aucune sculpture et leur centre est occupé par un motif triangulaire, à peine saillant, qui simule les frontons de ce genre de construction (fig. 27).

La porte Est et la fausse-porte sont encadrées par un tympan soutenu par deux piliers latéraux, taillés dans la latérite, et correspondant aux motifs habituels des frontons et pilastres dans l'art classique khmèr. Ces éléments sont en surépaisseur et forment, avec les motifs centraux des pignons qui les couronnent, un ensemble : seul motif décoratif, sur la face Ouest, que viennent compléter les éléments sculptés, de la porte d'entrée, sur la face Est.

Le tympan de la fausse-porte affecte la forme d'un arc elliptique, tandis que le tympan de la porte Est a la forme d'une ogive, assez plate, à sa partie supérieure. Les extrémités de ces deux couronnements de porte sont butées par des quarts de cercle : amortissements identiques à ceux qui terminent les murs pignons.

Édifice Sud-Est (abri de la stèle inscrite). — L'édifice Sud-Est a une position assez particulière par rapport à la tour principale (fig. 24). Il rappelle, comme disposition, les édicules en grès, abritant les stèles à inscriptions des Prāsāt Ćruñ⁽¹⁾, construits aux quatre angles de l'enceinte d'Añkor Thom.

Il est placé dans l'axe Est-Ouest de la tour principale et précède de quelques mètres son entrée. La seule différence qui existe entre lui et les édicules des Prāsāt Ćruñ est que ces derniers n'ont ni portique, ni soubassement les reliant aux temples principaux.

D'après la situation de cet édifice, ses formes particulières, que nous allons étudier, et les caractéristiques qui le rapprochent des édicules des Prāsāt Ćruñ ainsi que des abris à stèle de Prei Prāsāt et de Prāsāt Kōmnāp⁽²⁾, il y a tout lieu d'admettre que ce bâtiment était destiné à loger la stèle inscrite qui fut trouvée au cours des travaux de dégagement.

Extérieur. — C'est un bâtiment en latérite, de forme à peu près carrée, à étage, et voûté (pl. XXXV, B, XXXVI, B, XXXVII, C, et fig. 28). L'entrée est à l'Est ; une porte, à l'Ouest, se trouve vis-à-vis de l'entrée de la tour principale.

Le petit étage, légèrement en retrait vers l'intérieur, est aveugle sur ses quatre faces. Les parois de ses murs sont nues et verticales. Elles sont encadrées par deux corniches, l'une, supérieure, reçoit le départ de la voûte ; l'autre, inférieure, couronne le corps principal de l'édifice.

Les deux façades Nord et Sud du corps principal sont également aveugles. La partie comprise entre la base de l'édifice et la corniche située sous l'étage est nue, légèrement incurvée et inclinée vers l'intérieur. Les autres faces sont

(1) 472, IK., p. 12 et 13.

(2) BEFEO., XXXII, p. 113.

identiques aux deux premières, mais possèdent, en plus, les portes indiquées ci-dessus. La porte Ouest est encadrée par deux pilastres, en latérite, soutenant la voûte du portique décrit plus loin. L'autre porte devait être encadrée d'une façon identique : motif disparu, actuellement, dont on aperçoit encore quelques arrachements sur la façade Est (pl. XXXVII, c).

Au-dessus du soubassement commun aux trois édifices, que nous décrivons ci-dessous, une assise, en latérite, assez saillante, forme base ; c'est un ensemble de blocs, taillés légèrement de biais, sans aucune mouluration.

L'édifice est couvert d'une voûte en bonnet de prêtre qui s'appuie sur les murs du petit étage (fig. 25). Il est difficile de savoir quelle était la terminaison exacte de cette voûte, puisque le motif de couronnement a disparu. Toutefois, parmi les pierres gisant alentour, deux fragments d'une borne carrée, à arêtes curvilignes, ont été retrouvés et semblent faire partie du motif terminal.

Au sommet de l'extrados de la voûte existent douze alvéoles carrées entourant, d'une façon régulière, une cavité centrale de même forme mais plus grande. Il nous semble qu'elles devaient servir à recevoir des dépôts précieux et remplacer ainsi la pierre à dépôt sacré placée habituellement au sommet des voûtes.

Intérieur. — L'intérieur, de forme à peu près carrée, présente un appareillage peu soigné et mal exécuté. Une corniche, formée par trois assises de latérite, en saillie, correspondant à la corniche extérieure qui couronne le corps principal, accuse, sur les murs Nord et Sud, une saignée ou gorge qui semble destinée à recevoir un plafond, masquant la voûte intérieure. Cette voûte, très irrégulière, est formée par une série de redents successifs encorbellés.

Le sol intérieur, de plain-pied, est dallé de blocs de latérite. Au centre, une alvéole carrée, peu profonde, semble avoir reçu le tenon inférieur de la borne inscrite.

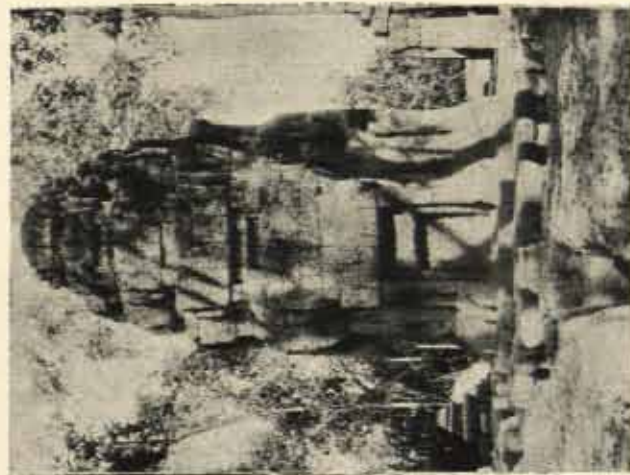
La décoration, dans cet édifice, n'existe pour ainsi dire pas. Les lignes architecturales, de formes assez bizarres, sont les seules notes variées. Les deux portes, de composition classique, ont leurs éléments à peine dégrossis ; ils sont en grès à la porte Est, en latérite à la porte Ouest.

Portique situé entre le sanctuaire Sud-Ouest et l'édifice à stèle Sud-Est. — Comme nous l'avons dit précédemment, un portique en latérite relie l'édifice à stèle à la tour principale (pl. XXXV, b, XXXVI, a, et fig. 24). Il était composé de deux travées complètement éboulées. Les parties inférieures des piliers médians sont encore debout. Les autres piliers sont adossés aux façades des bâtiments et font corps avec elles. Tous ces blocs supportaient les architraves du portique ; les arrachements de ces dernières sont encore visibles sur la face Est de la tour principale et sur la face Ouest de l'édifice Sud-Est.

Le portique reçut une voûte en latérite assez basse, à joints horizontaux et encorbellée ; elle reposait sur les architraves. Elle est encore marquée par



A



B

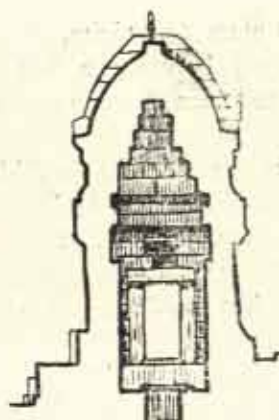


C

Pnisiy Ton. A. Façade Est du sanctuaire secondaire Nord-Ouest (cf. p. 212). B. Façade Est de l'édifice à stèle Sud-Est (cf. p. 217). C. Façade Sud de la tour principale (cf. p. 209).



COUPE LONGITUDINALE
(VUE SUR LA FACE INTÉRIEURE NORD)

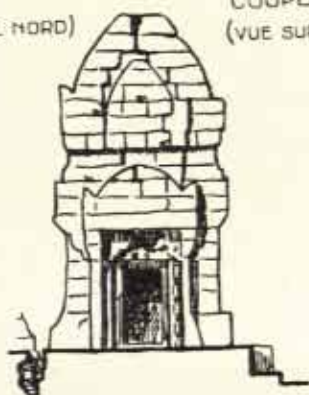


COUPE TRANSVERSALE
(VUE SUR LA FACE INTÉRIEURE EST)



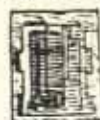
PLAN

COUPE SUIVANT AB
DÉTAIL DE LA FOSSE
CENTRALE



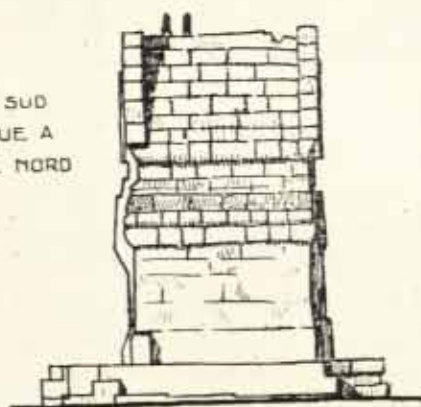
FAÇADE PRINCIPALE EST

PLAN DE LA VOÛTE



FAÇADE POSTÉRIEURE OUEST

LA FAÇADE SUD
EST IDENTIQUE A
LA FAÇADE NORD



FAÇADE LATÉRALE NORD

ÉCHELLE



Fig. 28. — RELEVÉ DU PRÀSÀT TOR. Edifice Sud-Est.

quelques blocs de latérite, adossés à la façade Ouest de l'édifice à stèle, et reposant sur l'architrave Sud encore en place. D'ailleurs la voûte a son intrados nettement marqué sur cette dernière façade (fig. 28, façade O.).

Porche d'entrée Est de l'édifice à stèle Sud-Est. — Une terrasse située à l'Est du soubassement de l'édifice à stèle et le prolongeant (fig. 24) a été mis au jour au cours des travaux. On y retrouve quelques traces de construction en latérite, ce qui semblerait indiquer l'ancien emplacement d'un porche d'entrée. Les fouilles n'ont pu donner des indications suffisantes pour sa reconstitution.

Le problème, dans l'état des données actuelles, n'est pas facile à résoudre. Toutefois nous émettons l'hypothèse, fort probable, qu'un avant-corps, couvert d'une voûte identique à celle du portique, a été exécuté. Nous retrouvons sur la face Est de l'édifice des arrachements dus à l'éboulement de la voûte ; malheureusement, ils ne nous permettent pas de préciser la forme de cette dernière (pl. XXXVII, c).

Soubassement commun aux trois édifices. — Le soubassement commun, en latérite, qui réunit les trois bâtiments de formes différentes qui viennent d'être décrits, est une composition fort particulière (fig. 24). Cette terrasse se décroche suivant le plan compliqué de l'ensemble et son examen attentif montre qu'elle n'est pas d'une seule venue. Les soubassements des deux édifices secondaires, viennent se buter, sans aucune étude, contre les moulurations relativement soignées des faces Nord et Est du soubassement de la tour principale et indiquent ainsi deux, sinon trois époques de constructions différentes.

Le soubassement de la tour principale suit le plan carré de celle-ci, épouse ses redents et accuse chaque fausse porte par un large perron. Ses moulures sont composées suivant les lois qui régissent ces profils dans l'art classique khmère. On y voit d'ordinaire une plate-bande médiane, à section verticale, de chaque côté de laquelle s'opposent des doucines. Celles-ci se terminent en haut et en bas par un listel vertical.

Les perrons aboutissent aux fausses portes, arrangement très illogique, mais fréquent chez les Khmers, puisque ces emmarchements avaient seulement un but décoratif et n'étaient d'aucune utilité. Chacun d'eux se compose de deux marches en latérite, très raides, à profil vertical. Les socles d'échiffre qui les encadrent sont aussi à profil vertical avec bandeau saillant à la partie supérieure ; la base moulurée du soubassement tourne autour de leur partie inférieure.

Les soubassements des deux autres édifices sont simplement en épannelage. Ils sont massifs et semblent avoir été hâtivement exécutés.

Les fondations du soubassement du sanctuaire Nord-Ouest sont insuffisantes et ont entraîné son affaissement général. Nous ne voyons guère comment



A



B

PRASAT TON. A. Entrée Est de la tour principale (cf. p. 210). B. Entrée Est du sanctuaire secondaire Nord-Ouest (cf. p. 215).

on accédait à ce sanctuaire, puisqu'il n'existe aucun emmarchement à l'Est. Il semble que les blocs de la terrasse Est, préparés pour la taille des emmarchements, soient restés en épannelage. Le seul perron qui existe, aboutissait à la fausse porte Ouest. Il est semblable à ceux du soubassement de la tour principale : deux marches, en latérite, assez raides, encadrées par deux socles d'échiffres, en même matériau, avec bandeaux saillants, à profil vertical, en haut et à la base.

La terrasse du portique, de construction identique à celle des soubassements des édifices secondaires, est sans emmarchements. On devait accéder à la tour principale soit par le côté, soit par l'édifice à stèle. Ce dernier devait, dans ce cas, remplacer le vestibule que nous trouvons souvent à l'entrée des sanctuaires principaux.

Particularités de construction relatives aux trois édifices principaux. — Les Khmèrs ont eu des architectes qui étaient surtout de fort bons décorateurs et ont su réaliser des monuments de conceptions grandioses. Malheureusement, la plupart de ceux-ci se sont éboulés et les quelques temples encore assez bien conservés dénotent un manque flagrant de connaissances techniques.

Une des causes de l'effondrement de ces monuments est due au mauvais appareillage des blocs de maçonnerie. Au Pràsàt Tor, la tour principale ne présente pas l'exagération extrême de ce défaut ; au contraire, un certain soin se remarque dans sa construction, aussi est-elle restée à peu près intacte. Les murs n'ont aucun mouvement de renversement et ne laissent voir aucun gauchissement, comme au sanctuaire Nord-Ouest. Les assises sont à peu près réglées horizontalement et la fâcheuse superposition des joints verticaux n'a pas nui à la solidité de l'ensemble, par suite de la bonne taille des blocs, de la finesse des joints et de l'épaisseur des murs. La voûte, constituée par lits horizontaux, montre une construction bien exécutée, qui n'a pas été laissée au hasard de l'empilage des blocs de latérite comme les voûtes des deux autres édifices.

La négligence des Khmèrs, en matière d'appareillage des murs, se retrouve aux édifices secondaires. Les blocs de latérite semblent avoir été entassés, les uns sur les autres, en vue de réaliser la silhouette recherchée, sans aucun souci de la solidité de l'ensemble. Les lits des assises, assez mal taillés, ne sont pas réglés horizontalement. Les joints verticaux se superposent et enlèvent aux édifices de leur homogénéité. Les fondations ont été faites sans réflexion. Toutes ces malfaçons ont produit, sur les murs pignons du sanctuaire Nord-Ouest, des fissures presque verticales qui risquent, dans quelques années, d'entraîner son éboulement, si l'on ne procède pas à de nouveaux travaux de consolidation.

L'aspect extérieur du sanctuaire principal — tour à étages se superposant et se retraçant successivement — est fictif, car la voûte intérieure, en arc de cloître à encorbellements, révèle à peine les divers étages si nettement marqués à

l'extérieur. Il en est de même pour l'extrados des voûtes des édifices secondaires, puisque les redents successifs, formant caissonnages des voûtes intérieures, ont une toute autre forme.

La mise en œuvre de la latérite a été faite logiquement. Le léger redent, par lequel les assises supérieures viennent s'emboîter dans les assises placées sous elles, a disparu. Il n'existe plus de poutres de soutien, en bois, placées au-dessus des portes d'entrée pour consolider et alléger les arrière-linteaux en grès, comme aux monuments dits de l'art d'Indravarman (Lolei, Bakoñ, Práh Kò). Les cadres en grès des portes sont séparés de la latérite. L'assemblage à onglet, à tenon et à mortaise, a disparu ; une réminiscence de l'onglet s'observe sur plusieurs cadres. En effet :

A la tour principale, l'assemblage du cadre de la porte d'entrée est à onglet à l'extérieur et d'équerre à l'intérieur, mais l'onglet est à peine prononcé.

Au sanctuaire Nord-Ouest, l'assemblage est à onglet sur toute la largeur des piédroits ; ce biseau peu important n'a que le tiers de l'épaisseur des pierres.

A l'édifice à stèle, l'assemblage des portes est d'équerre sur toute la largeur des piédroits.

Les arcs de décharge, situés au-dessus des arrière-linteaux, occupent une place prépondérante dans la construction khmère. Celui de la porte d'entrée de la tour principale a la forme d'un V curviligne reaversé et a comme largeur la largeur totale de l'ébrasement de la porte. Au sanctuaire Nord-Ouest, la décharge du linteau est obtenue par un vide laissé entre deux pierres, celles-ci reposant en porte-à-faux sur l'arrière-linteau. Le même principe est adopté à l'édifice à stèle, mais les deux pierres, formant vide, ne laissent qu'un très faible écart entre elles.

A la tour principale et au sanctuaire Nord-Ouest, l'arrière-linteau est percé latéralement de deux larges trous cylindriques : crapaudines destinées à recevoir les tourillons des vantaux en bois, disparus actuellement, qui fermaient ces édifices. Les marches intérieures, en latérite, adjacentes aux seuils d'entrée, possèdent aussi des crapaudines latérales, à conduit droit à la tour principale, à conduit coudé au sanctuaire Nord-Ouest. Aucune crapaudine n'existe à l'édifice Sud-Est. Cette dernière constatation prouve que les baies étaient libres et que ce bâtiment, ouvert à tous les vents, ne devait abriter aucune divinité.

Socle extérieur. — Dans l'axe de la façade Sud de la tour principale, tout près de son soubassement, les fouilles ont mis au jour un socle enterré de 1 m. 40 environ (fig. 24). C'est un bloc, en latérite, net de moulures, de 1 m. 42 de large sur 1 m. 79 de long, ayant comme hauteur 1 m. 20 et reposant sur une petite base saillante de 0 m. 10 de haut. Sur sa partie supérieure existe un redent, taillé à même dans la latérite et possédant un léger défoncement, de forme carrée de 0 m. 61 de côté. Cette dernière saignée devait recevoir la base d'un piédestal en grès (pl. XXXIX, A).



A



B

PAÛSÀR TOR. A. Socle extérieur situé au Sud de la tour principale (cf. p. 222).
B. Fondations de la Bibliothèque Sud-Est (cf. p. 223).

Nous avons l'impression que ce massif devait être, autrefois, l'autel d'un ancien sanctuaire, couvert en tuiles, antérieur aux édifices actuels.

En effet, au cours des travaux de dégagement, plusieurs vestiges, se rapportant à une construction ancienne ont été trouvés, à savoir : un muret en latérite à l'Ouest ; une terrasse en même matériau à l'Est ; plusieurs tuiles vernissées, cassées ; un petit pinacle, en terre cuite vernissée, ce dernier, trouvé enterré à 1 m. 20 de profondeur, à l'angle Sud-Est du massif.

D'autre part, les fondations du socle se trouvent à un niveau inférieur de 0 m. 35 par rapport à celles de la tour centrale. Or, à l'époque des constructions khmères, il était inadmissible et absolument illogique, au point de vue compression du sol, de creuser près des fondations d'un édifice pour y implanter une nouvelle construction, risquant ainsi l'éboulement des terres sous la partie construite. De plus, sous le socle, une belle couche de sable que nous avons retrouvée, au même niveau, au cours de divers sondages, semble être le véritable sol ancien, tandis que le sanctuaire principal et ses dépendances reposent sur de la terre rapportée, ou simplement sur la terre végétale.

Toutes ces constatations favorisent l'hypothèse d'une construction plus ancienne.

Bâtiment annexe Sud-Est (Bibliothèque). — Du bâtiment annexe Sud-Est ou bibliothèque subsistent seuls le soubassement et le socle, en latérite, ainsi que de nombreux débris de briques (pl. XXXIX, a).

Ces vestiges indiquent que les murs extérieurs étaient en briques. Ils sont situés entre l'édifice à stèle Sud-Est et l'angle Sud-Est du mur d'enceinte, duquel ils sont très rapprochés.

La forme du bâtiment nous est révélée par le socle, reposant sur le soubassement et recevant le briquetage des murs. Il montre la base d'un bâtiment long, orienté Est-Ouest sur sa grande dimension, ouvert à l'Est et possédant une fausse porte à l'Ouest. Il nous indique également l'épaisseur des murs de l'édifice, ainsi que la saillie des redents, destinés à recevoir les encadrements des porte et fausse porte, dont aucun motif décoratif en grès ne fut retrouvé.

La porte Est est caractérisée par le seuil d'entrée, par les emplacements destinés à recevoir les piédroits en grès, par les crapaudines et leurs conduits creusés pour recevoir les tourillons des vantaux de la porte en bois. La fausse porte Ouest est simplement indiquée par le seuil et par les trous d'encastrement de ses piédroits dans le socle.

Le soubassement, en épannelage, mesure 6 m. 40 de long sur 4 m. 00 de large. Il devait être relié à la terrasse située à l'Est de l'édifice à stèle par une plateforme en briques qui est restée inachevée ou qui a été démolie.

Gopura et murs d'enceinte. — Les fouilles ont amené, comme nous l'avons dit au début de l'étude, la découverte des fondations d'un mur d'enceinte, interrompu par deux gopura à l'Est et à l'Ouest, situés dans l'axe Est-Ouest de la tour principale.

Les fondations du mur d'enceinte, enterrées de 0 m. 65 environ, sont formées par deux murs en latérite parallèles entre eux, de 0 m. 30 de haut sur 0 m. 45 de large. Eloignées l'une de l'autre de 0 m. 50 environ, ces maçonneries soutiennent la partie remblayée intérieure, comprise entre elles. Les murs Nord, Est et Ouest, sont arasés à la hauteur de la première assise de fondation ; seule, une partie du mur Sud, montre l'arrangement des assises supérieures ; celles-ci venaient se poser à cheval sur le remblai intérieur et sur l'un des murs inférieurs. Les arrangements des quatre angles de l'enceinte sont tous différents et incomplets.

Il semble que ces murs n'ont jamais été construits en latérite, à moins qu'ils n'aient été démolis et que leurs maçonneries n'aient été enlevées après coup. Cela ne nous paraît guère vraisemblable, car, dans ces conditions, les murs auraient été démolis d'une façon bien symétrique et par trop régulière.

Nous croyons plutôt que ce système de fondations à deux parements extérieurs n'était qu'une simple base destinée à soutenir des palissades, piliers en bois, ou toute autre construction légère.

Le même système devait exister aux gopura. De celui situé à l'Ouest, il ne reste qu'une terrasse en latérite, dont les murs retiennent le remblai de terre intérieur sur lequel sont posés les blocs de latérite formant dallage. Les parements extérieurs des fondations de l'autre gopura subsistent seuls ; le dallage a disparu.

Pièces et sculptures isolées. — A part les pierres, trouvées au cours des travaux, qui ont été mentionnées dans la description des trois édifices centraux, les fouilles ont livré peu de pièces intéressantes.

Un certain nombre de débris de grès sculpté ont été trouvés enfouis à l'intérieur de la tour principale, entre autres un fragment du linteau de la porte d'entrée du sanctuaire Nord-Ouest. D'autres morceaux, provenant sans doute du même linteau, n'ont pu, à cause de leur petitesse, fournir aucune indication précise.

Le sanctuaire principal ne possédait plus sa divinité ; il ne restait à l'intérieur qu'un fragment de bras et un piédestal. Ce dernier a été trouvé renversé, un de ses angles très effrité. C'est une pièce classique se composant d'une série de moulures opposées symétriquement de chaque côté d'une bague plate et médiane.

Les principales pierres sculptées furent découvertes sous les éboulis du portique, à savoir :

a) Un *dvārapāla* (pl. XL, A et B) ; les bras et une partie des jambes manquent. Ce personnage, debout, de formes assez trapues, tenait dans ses mains une massue verticale terminée par un trident. Ses jambes ont la lourdeur habituelle, propre aux gardiens de temple, et ses chevilles sont renforcées pour consolider la base des mollets. Le torse est nu, les reins ceints d'un caleçon court, avec pan retombant sur le devant, dont l'étoffe, bordée d'un rang de



A



B



C

Prāsīt Tor. A, B. Dvarapāla et sa tête (cf. p. 224). C. Tête trouvée au Sud du monument (cf. p. 231).



A



B



C

PAÛSAY TOR. A et C. Divinités féminines. B. Tête de la première (A). Cf. p. 225.

perles, est rayée verticalement. Il porte comme bijoux : diadème, pendants d'oreilles, ceinture d'orfèvrerie, colliers sur la poitrine, aux bras et aux chevilles. Un mukuta à étage, se terminant en pointe, recouvre le chignon. La figure a les traits lourds, et son sourire béat rappelle celui des Deva qui, avec les Asura, forment la paire habituelle des gardiens de temple.

b) La tête et les pieds d'une divinité dont le corps avait été ramené au dépôt vers 1925 (pl. XLI, A et B). Cette pièce reconstituée représente une divinité féminine, debout, dans une pose rigide. La tête est couronnée d'un diadème, les cheveux sont relevés en un chignon recouvert par un mukuta conique ; l'oreille gauche porte un pendant, celle de droite est cassée. Les attaches des bras, les chevilles, ainsi que la poitrine sont ornées de bracelets et de colliers richement ciselés. Le torse est nu, la partie inférieure est revêtue d'un sarong rayé verticalement, retenu par une ceinture. Le sarong sur le devant recouvre la ceinture et forme une besace, ainsi qu'un long pan retombant verticalement et se terminant par une frise décorative, seul point riche de cette étoffe. Cette statue, mesurant 0 m. 80 de hauteur, est fort bien conservée et très finement sculptée. C'est une belle pièce, traitée assez sèchement, facture qui caractérise toutes les statues de la première époque.

c) Une autre statue, mesurant 0 m. 66 de hauteur et représentant une divinité féminine (pl. XLI, c). Elle a la même position et est habillée d'une façon identique à la précédente, mais la facture en est médiocre, et elle semble n'être qu'une réplique assez grossière de l'autre.

d) Une stèle inscrite et une table à offrandes (pl. XLII, D). La stèle a la forme d'une borne, de section à peu près carrée, et mesure 0 m. 345 X 0 m. 325 sur 1 m. 445 de hauteur. La partie supérieure presque horizontale est couronnée en bonnet de prêtre, à arêtes vives ; la partie inférieure possède une base de 0 m. 185 de haut. Un tenon de 0 m. 30 de hauteur, placé sous la partie visible de la stèle, la termine. La pierre intacte est couverte sur ses quatre faces d'inscriptions très lisibles.

La table à offrandes, de forme carrée, a ses angles arrondis et ses faces supérieure et inférieure planes ; un léger redent s'accuse au centre de la face supérieure.

Quelques pierres trouvées en d'autres endroits sont moins intéressantes et ne méritent pas une description. Toutefois quelques-unes peuvent fournir quelques renseignements sur l'histoire du monument, à savoir :

a) Devant la porte Est du sanctuaire Nord-Ouest : une pierre à dépôt sacré et une *snānadronī*. La pierre à dépôt, trouvée vide, prouve que les sanctuaires ont été fouillés. La *snānadronī* ou cuve à ablutions possède en son centre un trou octogonal. Il est fort probable que ces deux pierres devaient faire partie des piédestaux qui occupaient, auparavant, le centre des sanctuaires. La *snānadronī* particulièrement devait s'emboîter dans un piédestal sur lequel était érigé un *līṅga* qui n'a pas été retrouvé.

b) Entre les deux sanctuaires Sud-Ouest et Nord-Ouest: une pierre à dépôt sacré trouvée vide et un fragment de grès sculpté. Le fragment de grès sculpté appartenait fort probablement au linteau de la porte d'entrée du sanctuaire Nord-Ouest.

c) A l'Ouest de l'ensemble: une moitié de piédestal classique et un couvercle de pierre à dépôt.

d) Finalement, sur la terrasse située à l'Est de l'édifice à stèle, un piédestal en épannelaga, en deux fragments et deux petites pierres à dépôt sacré. Ces deux dernières sont identiques. Chacune présente un cube dont la partie supérieure a la particularité de posséder des alvéoles disposées dissymétriquement: quatre sur deux côtés, trois sur les deux autres, formant onze alvéoles avec celle du centre: disposition que nous ne connaissons pas. Habituellement les pierres à dépôt sacré ont seize petites alvéoles, placées d'une façon symétrique autour d'une grande située au centre.

De nombreux débris de jarres et de poteries vernissées furent retirés des diverses fouilles. Ces fragments, trop petits, n'ont pu permettre la reconstitution d'aucune pièce.

Historique. — Avant d'étudier l'histoire du Pràsàt Tor, il sera bon de présenter quelques remarques au sujet de l'implantation, de la décoration et de la construction des trois édifices centraux, car cette histoire doit se fonder sur les rapports de styles, la position des édifices entre eux et leur construction.

L'implantation montre un plan que nous ne retrouvons nulle part ailleurs, plan auquel manque, semble-t-il, l'ancien emplacement d'un sanctuaire en construction légère, au Sud de la tour principale. En effet, cet ensemble, exécuté sur le même alignement, aurait été un plan classique, complété, à l'Est du sanctuaire principal, par l'édifice abritant la stèle inscrite.

Comme nous l'avons vu au cours de cette étude, les trois édifices centraux sont fort différents de formes, quoiqu'ils soient extrêmement rapprochés les uns des autres et reposent sur un soubassement commun. On est étonné de voir la tour principale bien exécutée, reposant sur un soubassement classique relativement bien mouluré, à côté de deux édifices d'un tout autre ordre, reposant sur des soubassements sommaires quoique reliés au premier. Il semble que tout l'effort ait porté sur la tour principale au détriment des édifices annexes.

Maintenant, si nous examinons les détails de construction, nous savons déjà que le soubassement de la tour principale exécuté en premier a été flanqué, par la suite, des soubassements de deux autres édifices; preuve que ces deux derniers furent construits postérieurement à la tour principale.

Vers quelle date a été construit le sanctuaire principal?

Si nous revenons au chapitre *Construction*, nous voyons que l'assemblage du cadre de la porte n'a plus ni tenon, ni mortaise; mais une réminiscence

de l'onglet subsiste encore, comme à certains linteaux de l'époque d'Añkor Vât. Cependant, pour plus de sécurité, pour empêcher tout glissement du cadre supérieur sur les piédroits, l'assemblage est encore d'équerre à l'intérieur du sanctuaire. De plus, nous constatons un manque de confiance dans la résistance du grès, à la façon d'exécuter l'arc de décharge au-dessus de l'arrière-linteau. L'obliquité des assises, formant décharge, est prévue dans la taille du linteau; excès de prudence inutile qui nous montre nettement l'intention d'alléger ainsi cette pièce de grès. Procédé que nous ne retrouvons nulle part à Añkor Vât et dans les temples postérieurs à ce monument.

Or, la construction n'est pas une mode éphémère, comme on en trouve parfois dans la décoration; mais une adaptation précise de la technicité des constructeurs qui évolue chez les Khmèrs, comme chez les autres peuples, au fur et à mesure de leurs nouvelles conceptions sur la résistance des matériaux.

Nous en concluons donc que la tour principale a dû être construite à une époque antérieure à Añkor Vât, sans toutefois pouvoir dire que cette tour soit beaucoup plus ancienne que ce monument.

Si nous continuons à examiner les principes de construction adoptés aux portes des deux autres édifices, nous constatons que toute méfiance dans la résistance du grès est abolie. Non seulement l'arrière-linteau n'est déchargé que sur une partie infime, mais les blocs de latérite, formant arc de décharge par le vide laissé entre eux, reposent en porte-à-faux sur le grès, surtout à l'édifice à stèle où ce vide n'existe pour ainsi dire pas: dispositions que les Khmèrs n'avaient pas encore adoptées à la tour principale.

Or, d'après ce que nous avons dit plus haut (p. 222) au sujet de l'assemblage du cadre des portes, aux édifices Nord-Ouest et Sud-Est, le procédé employé pour ce dernier bâtiment n'existe qu'aux monuments de l'époque du Bâyon, ce qui, ajouté aux autres remarques que nous avons faites, au cours de cette étude, semble bien prouver que l'édifice à stèle est de basse époque.

Dans ces conditions, nous placerions l'édification du sanctuaire Nord-Ouest, bâtiment où l'assemblage n'est pas encore dégagé complètement des réminiscences des principes anciens, entre la construction de la tour principale et celle de l'édifice à stèle.

Enfin, si nous résumons les conclusions qui se dégagent de l'étude sur la construction et l'architecture de l'ensemble, il y aurait eu, d'abord, un monument en construction légère, de date antérieure aux bâtiments actuels, qui n'aurait laissé comme traces que son autel (socle extérieur).

Le Pràsàt Tor ne serait pas une œuvre architecturale conçue d'un seul jet, mais l'ensemble d'une série de fondations successives. Après le sanctuaire primitif dont nous venons de parler, on construisit la tour principale. Peut-être fut-elle entourée de quelques annexes en construction légère. Ce n'est que plus tard que fut entreprise la construction du sanctuaire Nord-Ouest, puis celle de l'édifice à stèle. Le tout fut enfermé dans un mur d'enceinte et complété par le bâtiment annexe Sud-Est ou bibliothèque.

○ Nous ne pouvons pas savoir si le mur d'enceinte et l'édifice annexe Sud-Est furent construits en même temps ; mais, très probablement, les autres bâtiments furent édifiés à des dates assez rapprochées, étant donné le peu de différence qui règne entre les procédés de construction adoptés.

Ayant terminé nos suggestions sur l'architecture et la construction, examinons les statues qui proviennent du Pràsàt Tor.

La première divinité décrite au paragraphe *b* (p. 225) est une statue de la première époque, dont la facture ressemble à celle des images que l'on trouve aux monuments de Bâkhèh, Lolei, Prâh Kò, etc. Par conséquent, elle devait appartenir, soit au sanctuaire en construction légère, soit à la tour principale. Nous pencherions plutôt pour la première hypothèse, car la tour principale nous semble trop voisine de l'époque d'Añkor Vât pour pouvoir être contemporaine d'une statue si nettement différente de celles de cette dernière époque.

Par contre, la statue décrite au paragraphe *c* (p. 225) a dû être exécutée au moment de la construction du sanctuaire Nord-Ouest, pour la raison que cette statue, assez grossière, rappelle, comme exécution, les colonnettes et sculptures peu habilement ciselées de ce sanctuaire. De même, cette pièce nous semble, malgré son style, n'être qu'une mauvaise copie de la statue précédente.

Le *dvārapāla* est d'un style de basse époque que nous retrouvons au Bâyon ou dans des monuments contemporains. D'après nous, cette statue aurait été sculptée au moment de la construction de l'édifice à stèle.

(Le *līṅga*, que nous n'avons pas retrouvé, mais dont la *śnāṇadroṇī* nous a révélé l'existence, devait appartenir soit à la tour principale, soit au sanctuaire Nord-Ouest. Cependant, il y a tout lieu de croire qu'il a été érigé à l'intérieur du sanctuaire principal.)

La stèle inscrite ne pouvait avoir d'autre abri que l'édifice Sud-Est construit pour elle.

Travaux de dégagement. — Les travaux de dégagement ont commencé le 19 août 1931 et se sont terminés au début de janvier 1932 après avoir été interrompus une quinzaine de jours dans le courant de décembre.

Ce monument, laissé à l'abandon, était totalement envahi par la végétation. L'intérieur des sanctuaires était inaccessible et encombré à mi-hauteur par des termitières qui obstruaient leurs entrées, cachaient également plusieurs faces des édifices et formaient, parfois, des tumuli dont la partie supérieure atteignait par endroits les linteaux des fausses portes. De plus, les éboulis du portique situé entre l'édifice à stèle et la tour centrale encombraient toute cette partie. Les soubassements et les terrasses, le socle extérieur, les murs d'enceinte, les *gopura* et le bâtiment annexe Sud-Est étaient invisibles, tous ces ouvrages disparaissant sous une couche de terre végétale (pl. XXXIV et XXXVI, A).



A



B



C



D

PRĀSĀT TOR. A. Couronnement en grès de la tour principale (cf. p. 211). B. Pièces diverses trouvées au Sud du monument (cf. p. 231). C. Stèles sculptées à l'Ouest du Spān Tor (cf. p. 231). D. Stèle inserite et pierre à offrandes (cf. p. 225).

1. The first part of the document is a letter from the President of the United States to the Congress, dated January 1, 1861. It is a very important document, as it contains the President's message to the Congress at the beginning of his first term.

2. The second part of the document is a letter from the President to the Congress, dated January 1, 1861. It is a very important document, as it contains the President's message to the Congress at the beginning of his first term.

3. The third part of the document is a letter from the President to the Congress, dated January 1, 1861. It is a very important document, as it contains the President's message to the Congress at the beginning of his first term.

4. The fourth part of the document is a letter from the President to the Congress, dated January 1, 1861. It is a very important document, as it contains the President's message to the Congress at the beginning of his first term.

5. The fifth part of the document is a letter from the President to the Congress, dated January 1, 1861. It is a very important document, as it contains the President's message to the Congress at the beginning of his first term.

Les travaux préparatoires ont consisté en un débroussaillage général et un nettoyage des édifices, afin de supprimer toute végétation nuisible à la marche normale des travaux de dégagement. Des saignées ont été faites, aux quatre points cardinaux, afin de repérer l'existence des bassins entourant l'ensemble. Le débroussaillage partiel de ces fossés a été exécuté afin de permettre d'en faire le relevé.

Les travaux de dégagement proprement dit, qui ont eu lieu pendant la saison des pluies, ont été exécutés en deux phases, pour éviter les éboulements qui auraient pu se produire par suite des infiltrations.

Le premier travail consista d'abord à enlever les amas de terre à l'intérieur des édifices, et les éboulis extérieurs jusqu'au niveau supérieur du soubassement commun, le deuxième à pratiquer des fouilles : dégagement du soubassement, de la terrasse située à l'Est de l'édifice à stèle, du socle extérieur, finalement des fondations des murs d'enceinte, des gopura et du bâtiment annexe Sud-Est.

Toutes les terres enlevées furent rejetées à l'extérieur du mur d'enceinte. Les blocs de latérite sortis des fouilles furent rangés le plus près possible de l'endroit où ils avaient été découverts. Quelques blocs de grès du couronnement du sanctuaire principal, retrouvés, servirent à sa reconstitution. Finalement, quelques épis en grès appartenant au fûtage du sanctuaire Sud-Ouest furent remis à leur place initiale.

Ce petit monument est, dans son ensemble, assez bien conservé. La mise en place du couronnement de la tour principale et la reprise de quelques assises en latérite permettraient de le reconstituer entièrement : travail qui compléterait l'ensemble des travaux de dégagement déjà exécutés.

Vestiges situés aux alentours du Pràsàt Tor. — Plusieurs vestiges, situés aux alentours du Pràsàt Tor, ont été dégagés pendant les travaux effectués à ce monument.

Ces ruines, sans grand intérêt, montrent toutefois que ce monument n'était pas isolé et devait être le centre d'une agglomération située non loin de l'angle Nord-Est du Bàrày oriental, sur les rives du cours d'eau nommé Ó Tor, à la bifurcation des levées de terre du Bàrày et celle venant du Phnom Bók. Des fragments de tuiles, trouvés au hasard à 100 mètres au Nord du Pràsàt Tor, sembleraient confirmer cette hypothèse.

Le Pràsàt Tor était voisin, au Nord-Est, du Spān Tor, d'un groupe de quatre stèles sculptées et de la stèle inscrite de l'angle Nord-Est du Bàrày oriental ; au Sud, des vestiges désignés par les indigènes sous le nom de Nāk Tà.

Spān Tor. — Avant de décrire le Spān Tor, il est bon de dire quelques mots du ruisseau Ó Tor qu'il traverse.

Ce petit cours d'eau est un ancien canal qui venait du Sud du Phnom Bók, butait contre l'angle Nord-Est du Bàrày oriental, puis, dévié de son cours par

la digue de ce grand bassin, se coudait brusquement pour suivre vers le Sud une direction perpendiculaire à la première, en longeant la digue Est du Bârây.

L'Ó Tor a été creusé par les Khmers, et la partie que nous connaissons se trouve encaissée entre deux levées de terre formant ses rives, d'où son nom de *Tor*, « chenal, gouttière ».

Nous avons pu suivre les traces de ce cours d'eau jusqu'à sa rencontre avec la vieille route khmère d'Ánkor Thom à Práh Khán. Après cette dernière chaussée, les traces du lit se confondent avec les terrains avoisinants.

Si nous observons la position du Spân Tor, nous constatons qu'il relie l'angle Nord-Est du Bârây oriental à une digue, orientée Est-Ouest, venant du Phnom Bók et formant en même temps la rive Sud de l'Ó Tor, en amont de sa brusque déviation.

Le Spân Tor est un pont entièrement en latérite (pl. XLIII, a), encore en bon état, de 10 m. 65 de longueur sur 5 m. 80 de largeur. Surélevé de 3 m. 00 au-dessus de l'ancienne rivière qu'il traverse, il s'appuie sur les deux rives de l'Ó Tor par les gradins d'un mur de soutènement en latérite, formant ses culées Est et Ouest.

Cet ouvrage est composé de six arches dont une a le double de largeur des autres. Les ouvertures ne sont pas en arc encorbellé, mais elles sont couvertes de blocs quadrangulaires faisant office de linteaux. La grande arche est à ciel ouvert, aucune trace de liaison ne semble avoir relié ses deux piles adjacentes. Le pont est, pour ainsi dire, partagé en deux tronçons dont on ne voit pas le raccordement. Il est probable que le tablier fut simplement remplacé, à cet endroit, par une passerelle permettant de franchir l'espace compris entre les deux tronçons.

Le Spân Tor, avant les travaux, était enfoui sous les termitières et la végétation ; seule sa face Nord était visible (pl. XLIII, a). Toutes ses arches étaient obstruées, et quatre d'entre elles seulement, dont la grande, furent dégagées entièrement ; les deux autres ne l'ont été que partiellement. Elles sont encore obstruées, sur leur face Sud, par des blocs de latérite écroulés. Ceux-ci ont empêché de poursuivre plus avant un travail de dégagement devenu dangereux.

Une fouille a été faite au centre de la grande travée, pour voir s'il avait existé une pile intermédiaire, qui, par la suite, aurait pu être renversée et entraînée par les eaux de la rivière. Cette fouille n'a rien révélé. Il semble en résulter que cette grande arche a toujours été telle.

Il paraît facile de déterminer l'époque à laquelle fut construit le Spân Tor, puisque cet ouvrage relie l'angle Nord-Est du Bârây oriental bassin édifié sous Yaçovarman, à la chaussée khmère qui conduit au Phnom Bók. Or, le Phnom Bók est une colline qui possède, sur son sommet, un monument de l'art dit d'Indravarman, qui date probablement du règne de Yaçovarman.

Il est vraisemblable que Yaçovarman relia l'immense pièce d'eau, établie par ses propres soins, au Phnom Bók, et que le Spân Tor est une construction édifiée sous ce roi.



A



B

SPĀN TOR. A. Avant le dégagement; B. Après le dégagement (cf. p. 230).

Bornes sculptées découvertes au mois d'octobre 1931. — Sur le prolongement de la digue Est du Bārāy oriental, à une vingtaine de mètres au Nord de la stèle inscrite de l'angle Nord-Est, quatre bornes sculptées ont été découvertes (pl. XLII, c). Trois sont sculptées sur une seule face; la quatrième, plus grande que les autres, l'est sur ses quatre côtés. Ce sont des représentations de Lokeçvara. Toutes les figurines sont placées debout, dans une niche, et tiennent dans chaque main, soit un flacon d'ambroisie, soit une fleur de lotus.

Ces pierres sont sculptées à mi-hauteur et, à la base de la partie sculptée, à chaque angle, se développe une crosse de rinceaux qui sert de cadre aux niches. Sous la grande borne est gravé un graffito. Le texte incomplet débute par les mots *Thma Prāḥ* : « pierre du saint... ».

Il est à supposer que, à l'époque des remaniements du Prāsāt Tor, ces bornes ont été placées aux extrémités du Spān Tor pour l'embellir, mais les habitants de la région, pour une raison inconnue, les déplacèrent et les déposèrent à l'endroit où elles ont été découvertes.

Vestiges situés au Sud du Prāsāt Tor, découverts en novembre 1931. — Les vestiges d'un petit sanctuaire en latérite ont été trouvés à 150 mètres au Sud du Prāsāt Tor et à 80 mètres à l'Est de l'Ó Tor. Ces ruines se trouvent sur un terre-plein entouré d'un fossé bassin, coupé à l'Est par une levée de terre qui donnait accès au temple.

Les fouilles ont mis au jour les fondations de deux édicules, alignés Nord-Sud, et d'un piédestal extérieur rappelant celui qui est situé au Sud de la tour principale du Prāsāt Tor. Le peu de matériaux trouvés à cet endroit laisse supposer que ces petits édifices sont restés inachevés, à moins qu'ils n'aient été démolis et les blocs de latérite enlevés après coup. Le fait qu'aucun fragment de tuile n'a été sorti des fouilles semble confirmer cette supposition.

Quatre statuettes de la première époque, malheureusement incomplètes, ont été trouvées. Elles sont toutes placées debout, dans une pose rigide; leur hauteur varie entre 0 m. 60 et 1 m. 00. La plus grande, représentant une divinité masculine, a sur la tête un mukuṭa conique avec diadème (pl. XL, c). Cette tête remarquable est proche parente de celle de la statue du Prāsāt Tor décrite au paragraphe *b* (p. 225), quoiqu'elle soit un peu moins fine. Le torse est nu, les hanches sont revêtues d'un court caleçon rayé verticalement et retenu par une ceinture d'orfèvrerie.

Les trois autres statuettes représentent des divinités féminines : torse nu et sarong, retenu par une ceinture ciselée, recouvrant la partie inférieure du corps. Toutes ces divinités portaient des bracelets aux bras, aux chevilles et des colliers sur la poitrine.

Le travail des fouilles a également mis au jour plusieurs pierres, à savoir (pl. XLII, b) :

Un piédestal du type classique à doucines opposées de chaque côté d'une bague plate. Sa cuve, qui était indépendante, n'a pu être retrouvée.

Une pierre longue en trois fragments, à peine dégrossie. Elle est d'un type assez spécial et devait recevoir d'autres pierres à dépôt plus petites.

Une demi-pierre à dépôt sacré du type ordinaire à dix-sept alvéoles, faisant partie des pierres emboîtées sur la précédente.

Un piédestal dont toute la partie inférieure manque. Il semble être d'époque classique et possède une cuve monolithe à bec, terminé par le motif décoratif habituel.





